Perfide Toupie

Bernard Dominici, 06 71 59 55 82, bernard.dominici@durrenberg.com

Chapitre 1 - Il y a un truc qui frotte 2
Chapitre 2 - Il viendra 20
Chapitre 3 - Je vous tiens au courant 41
Chapitre 4 - Le Président souhaiterait votre avis 66
Chapitre 5 - Allez viens fils, on va usiner 85
Chapitre 6 - Perfide Toupie 118
Chapitre 7 - Supercalculateurs à l'abordage 149
Chapitre 8 - Ce chercheur qui roule en 860 GT 174
Chapitre 9 - Je suis Victor Micholet 201
Chapitre 10 - Le trésor de Zbeul 230
Chapitre 11 - Des cravates aux lapins 274
Chapitre 12 - On dîne ensemble ce soir ? 317

Chapitre 1 - Il y a un truc qui frotte

Le métier de Georg c'est de regarder la Terre tourner. Il est payé pour ça et il le fait de bon cœur. Quand il arrive au travail ce lundi 20 février 2012, il est serein comme chaque matin. Georg travaille au HZE, le Hannoversches Zentrum für Erdbeobachtung, un laboratoire d'astrophysique d'état, géré par le Ministère de la Recherche allemand qui a entre autres pour mission de mesurer en permanence les mouvements de la planète Terre dans l'espace. Et parmi la dizaine de données jugées pertinentes, sa mission est de mesurer le temps que met la planète Terre pour faire un tour sur elle-même. Simple, mais avec la plus grande précision possible.

Aussi loin que les historiens scrutent l'épopée de l'humanité, ils témoignent que les hommes ont toujours tenté de comprendre la planète qui les porte, et ceci avec la même passion avant ou après que Gagarine ait eu la primeur de s'en détacher un peu. Cette Terre, qui tourne sur elle-même commutant les jours et les nuits, et qui glisse dans le cosmos nous gratifiant des étés et des hivers. Cette planète bleue qui peint des ombres changeantes avec le pinceau de la lumière, qui a la bonté de nous inviter à nous endormir sans précipitation, et qui nous propose l'aube en silence au bout de nos rêves. Force est de reconnaître que cette rotation nous est bien agréable. Que seraient nos vies si un gros interrupteur dictait le tempo du labeur ? Nous serions sans cesse inquiets d'être frappés par la fin du jour. Nous serions chaque matin flagellés par la lumière crue. La sensation de volupté n'existerait pas. Les carnassiers nocturnes guetteraient les retardataires. Alors oui, cette rotation silencieuse autour d'un axe invisible est une offrande à notre existence.

Entre les années cinquante et soixante-dix, les grandes heures du développement massif des investissements publics pour la conquête de l'espace, chaque pays qui n'avait pas la lutte contre la famine, le typhus, ou l'enrichissement personnel de ses dirigeants comme première priorité – c'est-à-dire une petite vingtaine en fait – a ainsi constitué ou renforcé une équipe scientifique dédiée à l'observation des mouvements de la Terre à l'aide de tout ce que la technologie pouvait offrir.

La Terre ayant toujours été une compagne fiable et honnête, ce fut sans surprise que tous les laboratoires se mirent à produire les mêmes analyses. La redécouverte du bon sens qui est souvent le premier bienfait des crises économiques fit décider en 1984 à tous les pays industriels de confier la mission d'observation à un seul laboratoire, cofinancé comme il se doit, et chargé d'une mission dite d'intérêt universel. Ce qualificatif un peu pompeux mérite

néanmoins quelques considérations élogieuses car les pays financeurs s'engagèrent d'une part pour cinquante ans ferme, d'autre part à ce que tous les pays du monde disposent de l'information, et à ce que leurs scientifiques aient un libre accès au laboratoire. Les étudiants de tous pays y étaient également accueillis en nombre égal, un cas unique dans les affaires internationales. C'est ainsi qu'au HZE travaillèrent ensemble en pleine guerre froide des scientifiques bulgares et américains, des scientifiques anglais et argentins pendant la guerre des Malouines, ou des scientifiques iraniens et français dans les années quatre-vingt-dix. Le HZE est donc un endroit où vous avez une bonne chance de croiser ensemble à la machine à café un Erythréen, un Jamaïcain, et un Suisse allemand. Ce laboratoire avait été choisi assez unanimement par l'ensemble des pays, d'une part évidemment pour la stabilité politique de l'Allemagne, mais aussi parce qu'il avait développé, peu avant la mise en commun, l'outil d'observation et d'analyse des mouvements de la Terre le plus performant du moment, Der Spectrosensor NNX, amicalement appelé 'Die Hausmeisterin' (La concierge) par sa propension à tout dire.

Lorsque la décision fut prise de mettre le Spectrosensor NNX au service de la communauté internationale, le HZE mobilisa une équipe dédiée pour conduire cette mission de service universel. Il mit à sa tête un scientifique assez compétent pour recevoir le respect de ses pairs du monde entier, suffisamment peu ambitieux pour accomplir efficacement une tâche sans grand intérêt scientifique vu que la Terre tourne comme une horloge, et loyal pour accomplir une tache d'intérêt tellement général qu'elle n'apparaissait même plus dans le dernier rapport annuel du Ministère de la Recherche Allemand. Et ce fut Hans Stirp, bonhomme massif à la fine toison grise taillée de légionnaire, portant costume gris anthracite austère chaque jour ouvré du calendrier, et les fines lunettes dorées qui signent un profil respectable. La charge des mesures de la rotation fut assignée à Georg Kraxner, un filiforme quinquagénaire dégingandé, légèrement voûté, avec des cheveux gris-blancs qui danseraient volontiers au gré du vent s'il ne les coupait régulièrement lui-même avec des ciseaux. Des yeux clairs lui conféraient un regard légèrement absent mais une présence bienveillante, dans un visage fin et anguleux. Georg avait le profil du collègue affable, celui qui ne dérange jamais son voisin.

Il est vrai que mesurer est une activité qui lui convient. S'assurer que les instruments sont prêts, lancer les mesures, récupérer les données, les observer avec détachement dans un premier temps, puis tout analyser minutieusement, comparer, expliquer, conclure, toujours, encore. C'est le travail typique du scientifique, celui que personne ne voit, coincé entre la lueur d'intuition qui aiguise l'appétit de connaître et l'annonce publique d'une découverte éventuelle, tout un travail qui n'intéresse jamais le grand public. Une procédure réglée comme une valse à trois temps que Georg déroule avec l'endurance de ces retraités

qui peuvent rester sur une piste de danse tout un dimanche après-midi. Il aime d'ailleurs que sa vie soit protocolaire, que sa routine quotidienne ne soit même qu'une succession de douces formalités. Ainsi ne serait-ce que pour se brosser les dents chaque matin, précisément après avoir enfilé ses chaussettes mais avant de mettre ses chaussures, il observe également un protocole quasi-scientifique. Il dépose une bande de dentifrice qu'il s'efforce de faire couvrir la moitié des poils de la brosse exactement. La précision du résultat crée chez lui une forme d'exaltation momentanée. Ensuite il brosse toujours selon la même séquence, en bas à droite, puis à gauche, puis en haut, avec double passage sur le bridge qu'on lui a posé il y a vingt ans. Tous les jours Il répète les mêmes gestes, à la même vitesse. Du succès de ces routines dépend une bonne partie de son humeur, et il en est conscient. Même fermer la porte de son appartement derrière lui quand il sort répond à un petit rituel. Lancer la main sur la poignée, tirer fort sur la poignée et se servir du poids de la porte pour se projeter souplement vers l'extérieur, lâcher la poignée et dans le même geste reposer la main sur le bois pour ralentir son ouverture, raidir le bras avec une force juste suffisante pour inverser le mouvement de la porte, et dans un pas de danse, faire pivoter son corps pour se retrouver face à la porte au moment où elle fait un léger 'clic' sans cogner. Pour lui, plus que toute autre routine, la perfection du 'clic' de la porte est l'annonce d'une bonne journée, qui sera jugée parfaite à la suite d'une multitude de rituels tous plus jouissifs les uns que les autres.

Ce 20 février s'annonçait très bon quand il sortit. Le café préparé à la cantine du HZE fut juste parfait, une recette allemande typique de café avec sucre et ce lait concentré de couleur beige clair appelé Sahne. Georg avait démarré ses ordinateurs méthodiquement du bout des doigts comme un chef d'orchestre lance ses solistes d'une virgule de baguette. Cette journée était la dernière du cycle de mesure des mouvements de la Terre, un cycle s'étalant sur cinq ans et comptant plus de mille mesures. La distance Terre-Soleil en plusieurs points bien sûr, mais aussi de multiples mesures par rapport à d'autres astres. La complexité de la procédure n'avait d'autre but que l'extrême précision, et la précision était bien le savoir-faire du HZE : une combinaison d'instruments de mesure à la pointe, un protocole complexe, le séquencement automatique des équipements, et enfin une analyse soignée des résultats, la touche personnelle de Georg aidé par Riccardo son technicien, plus des stagiaires qui se succèdent au gré des saisons.

Georg suivait également une routine très personnelle pour l'analyse des mesures. Il constituait d'abord le début du rapport final en y incluant les mesures des appareils, mais en s'abstenant de les juger dans un premier temps. Il était tellement rodé qu'il était capable de taper des nombres sans les regarder. Le travail de saisie d'abord, les analyses ensuite dans le calme d'une réflexion méthodiquement orchestrée. Cette partie du travail où il

voyait apparaitre sous ses yeux un résultat construit par des heures de traitement informatique, des années de formation et d'expérience, et des siècles de développement technologique, lui faisait penser aux dessins à points à relier où une forme apparait lentement au bout du crayon. C'était la partie qu'il préférait. Généralement il la planifiait un lundi matin, ce qui lui offrait le délicieux plaisir de s'y préparer pendant le week-end précédent, un plaisir qui meublait sa vie depuis que le HZE lui avait confié le job, vingt-cinq ans auparavant. Au HZE, ce côté maniaque, presque névrosé, n'était pas perçu comme un défaut ou une incompétence, car dans toutes les organisations structurées, un bon soldat est toujours préféré à un tireur d'élite insubordonné, aussi créatif ou efficace soit-il.

Les mesures avaient toutes indiqué une baisse de la vitesse de rotation de la Terre autour de l'axe des pôles. Un infléchissement anodin car en deçà de la précision des mesures, mais anormalement régulier dans son orientation : chaque fois à la baisse donc, et avec une légère accentuation progressive. Ce qui rendait ce lundi plus excitant, c'est qu'il s'agissait de la dernière mesure d'un cycle étalé sur cinq ans, dans le cadre de la règle communément admise chez les hommes de science qu'un phénomène ne peut être pris au sérieux qu'après avoir déroulé entièrement la procédure. Et à propos de la rotation de la Terre, la procédure avait été établie trente ans auparavant et stipulait cinq ans de mesures.

Ce matin, sur le trajet du HZE, Georg écoutait la matinale de NDR[1] où un économiste dissertait sur la croissance de l'année prochaine. L'esprit entortillé dans sa journée à venir, il se fit cette réflexion que les économistes feraient bien d'appliquer la règle de prudence des scientifiques au moment d'annoncer les tendances économiques plutôt que de devoir se déjuger régulièrement ou de laisser aux journalistes le soin de le faire.

Le HZE était hébergé depuis les années soixante-dix dans une ancienne usine de fabrication de colles industrielles située dans la banlieue Nord de Hanovre, un quartier périphérique sans âme bâti de briques rouge sombre qui pourrait appartenir à toutes les villes du Nord de l'Europe. Deux bâtiments de bureau gris et des édifices industriels difformes encadraient un parking devenu trop grand, qui rappelait qu'embaucher des salariés en nombre était une vertu de management au sortir de la guerre.

Deux barrières bicolores contrôlaient l'entrée et la sortie en tentant de donner un zeste de modernité au lieu. La petite équipe de Georg Kraxner occupait le premier étage du plus grand des bâtiments de bureau, tout le deuxième et dernier étage ayant été reconfiguré pour recevoir les appareils de mesure, certains étant à ciel ouvert. Bizarrement l'accueil se trouvait au coin opposé au parking. On y pénétrait par une lourde porte vitrée en acier,

[1] Radio locale de Basse Saxe

emblématique de l'industrie triomphante de l'après-guerre. Mais de la sérénité de ces années-là ne restait que le tissu beige recouvrant les murs et un comptoir d'accueil en bois vernis, les trois ou quatre standardistes prévues à l'époque ayant été remplacées par un simple panneau de consigne photocopié et un cahier de registre où le visiteur était invité à se recenser lui-même. Dans la tristesse d'un lieu de vie qui ne bruissait plus, un cadre désuet accroché au mur interpellait pourtant. On y lisait : 'Restez conscient que vous êtes une poussière de l'univers, vous profiterez mieux de votre court passage sur la Terre'. Çà et là des signes rappelaient néanmoins les années deux mille et son exéma sécuritaire, comme cet écriteau fixé à la porte de l'escalier qui clamait en caractères gras 'La sécurité est une préoccupation quotidienne. Pour le bien de tous, je me tiens à la rampe quand j'emprunte l'escalier'.

Les cinq personnes du service de Georg étaient installées sur un plateau immense qui pouvait accueillir trente personnes. Georg disposait ainsi de trois bureaux disposés en U, fabriqués à une époque où les planches en aggloméré tentaient encore d'imiter le bois massif, et dont l'odeur caractéristique des matériaux appelés modernes rappelait leur début de carrière aux anciens, et une époque lointaine aux jeunes. Trois bureaux plus loin il y avait Gina, la secrétaire du service. Une caricature de mère cette Gina : une pensée quotidienne pour chacun, jamais de reproche, et aucun artifice esthétique sur elle-même. Il y avait aussi Heike. Elle occupait le premier bureau fermé juste à l'entrée du plateau après les portes-battantes. Personne ne se souvenait pourquoi elle était dans ce bureau fermé à l'entrée mais ça lui correspondait si bien. Heike était la voix de l'ordre ou plutôt du rappel à l'ordre. Rappeler une règle de sécurité à ses collègues ou à un visiteur distrait semblait être sa raison d'être. Un rôle qui avait tourné à l'obsession avec l'âge, pourtant modéré. Sans s'être concertés, les collègues de la matrone avaient développé chacun leur petit rituel pour que la marotte de Heike leur restât supportable : ils violaient délibérément une règle de temps en temps devant la matrone afin de s'éviter d'autres représailles plus contrariantes. Ainsi Georg traversait le plateau de temps en temps avec une tasse à café à la main, ce qui comme chacun sait constitue un risque majeur de transformer un collègue en grand brulé. Riccardo lui, se délectait à monter les ramettes de papier de l'accueil à l'étage par lots de cinq, risquant ainsi de se rompre les reins et plusieurs années d'arrêt de travail.

Le second bâtiment du HZE hébergeait les autres activités. Il y avait là principalement la surveillance du champ magnétique et l'amélioration permanente de la mesure de la masse, une activité plus stratégique pour les autorités si bien que la plupart des stagiaires y étaient affectés. La mesure majeure dont le HZE n'était pas chargé était la température moyenne au cœur, qui était sous la responsabilité des scientifiques du climat rattachés à d'autres laboratoires nationaux. Alors qu'il était évident scientifiquement et aussi économiquement

que la température dut aussi être mesurée par un laboratoire international unique, le fait que les pays communiquaient différemment sur le réchauffement climatique et sa cause en éloignait la probabilité.

Georg observait donc pour la millième fois un faible, très faible ralentissement de la vitesse de rotation autour de l'axe des pôles. La Terre, qui tourne à une vitesse d'un tour toutes les vingt-quatre heures, ça, même le plus analphabète des lapins de garenne s'en rend compte. Cependant, pour avoir la certitude que c'était bien la Terre qui tournait dans le ciel et non le ciel autour de nous il avait fallu attendre 1850 et le Pendule de Foucault, bien qu'il apparut évident dès l'antiquité aux rares individus doués de jugeote et de liberté de pensée que notre minuscule planète habitée par d'humbles humains ne méritait pas que tout l'univers défile en rangs ordonnés autour de leurs têtes, tout comme il n'est pas raisonnable de faire tourner la cheminée autour d'un faisan pour le faire rôtir. Attention, notre bonne vieille Terre n'est pas aussi disciplinée que ça car l'axe des pôles, apparemment fixe par rapport au plan dans lequel les planètes se promènent par rapport au Soleil, change lentement de position, à tel point que l'Etoile Polaire ne sera plus un repère fixe pour les marins dans quelques centaines d'années. Cette lente oscillation de l'axe des pôles, qui décrit un cône en vingt-six mille ans et aussi appelée précession des équinoxes, n'a cependant pas d'impact sur la rotation. De plus, comme toute la construction et le fonctionnement de la nature est fondé sur l'imperfection, la durée d'un tour complet de notre planète n'est pas constante. Aussi, la Terre a-t-elle perdu son titre emblématique de gardien du temps au profit des horloges atomiques. Ah, les hommes, si pressés, aux ambitions dévorantes, qui ne s'accommodent même plus de la frivolité de leur vaisseau spatial pour étalonner leur montre !

Ce que Georg constatait mesure après mesure était une variation répétée de 0,0001%, soit un ralentissement mille fois plus prononcé que les variations connues et donc jusqu'alors jugées normales. Sa première réaction, instinctive, fut d'aller à la cantine chercher un café. Remplir la tasse aux deux-tiers, mélanger le précieux liquide noir en faisant deux tours avec la cuillère, puis verser la Sahne bien au centre de la tasse quand le liquide tourne encore, et enfin lâcher un morceau de sucre à la hauteur juste qui fait jaillir une goutte pas plus haut que le bord de la tasse, c'est ça et seulement ça un café pour lui.

Il s'affala dans un fauteuil et songea à cet astre qui aurait décidé de ralentir. Pourquoi diantre ralentirait-il alors qu'il avait été discipliné pendant le siècle de mesure et qu'aucun événement majeur ne s'était produit dans la galaxie depuis soixante-quinze millions d'années et la disparition des dinosaures ? A cet instant il s'amusa à penser à Dieu, ce Dieu

qui dans son imaginaire n'était pas le créateur suprême mais un collègue de laboratoire un peu farfelu, qui lui aussi faisait tourner des grosses machines.

A l'occasion d'un congrès auquel Georg avait participé dix ans auparavant, il avait eu l'honneur de dessiner l'affiche de l'événement qui montrait un sage rieur faisant tourner la planète Terre sur son index tendu, comme dans un numéro d'assiettes chinoises. Le personnage, barbu et grisonnant, faisait penser à Dieu mais il l'avait vêtu d'un col roulé ce qui créait dans le même temps une subtile confusion avec l'image d'Epinal du scientifique nobélisé. C'est que le Dieu de Georg n'a aucune mission de salut ; il est un inventeur un peu farceur, un soudeur qui construit, qui teste, et puis qui est bien obligé d'ajuster de temps en temps.

Lors de ses errements philosophiques, Georg enviait à Dieu le temps infini dont il disposait pour mener à bien ses œuvres. Mais aujourd'hui il ne percevait ni construction nouvelle ni expérience dans le phénomène qui s'affichait sur ses écrans. Il sentait une dégradation. Quelque chose lui indiquait un grippage. Le propre d'un grand scientifique est de commencer par une intuition, puis de s'efforcer de la mesurer, puis de la démontrer. Parce qu'être en avance sur son temps comme l'est par définition un scientifique, signifie étudier des phénomènes qui ne sont pas encore visibles. Georg avait des mesures inédites sous ses yeux, mais aucune intuition les avaient précédées. Dans la même seconde il reprenait le contrôle de ses émotions : 'Je ne suis pas un grand scientifique'.

A ce moment Riccardo s'affala dans le canapé d'à côté dans le souffle que fait l'air des coussins qu'on surprend dans leur sommeil.

- Alors quoi de neuf Docteur ?

Cette boutade du technicien témoignait à la fois du respect pour le scientifique et de l'amitié pour son collègue. Georg recevait cette marque de sympathie environ une fois par jour. Elle marquait un jalon important dans sa journée.

- La Terre … humm … elle … .

Georg se surprit de partager ce qui le taraudait. Le constat était tout frais et il n'avait pas encore fait le double contrôle de la dernière mesure.

- Tu as mis le doigt sur quelque chose dis-moi ? questionna son technicien.

Le commentaire inquisiteur de Riccardo le sortit de sa torpeur. Cette question le vexa un peu. Cela faisait quinze ans qu'il observait la Terre tourner, il n'y avait rien à trouver dans

ce job, mais Riccardo sous-entendait sans ménagement qu'un scientifique doit trouver, tout comme un militaire doit faire la guerre ou un prêtre doit donner l'extrême onction un jour ou l'autre, et la perspective est toujours obsédante pour ceux qui ont ce genre de destin. L'exaspération de Georg retomba quand il constata que Riccardo venait de plonger le nez dans un magazine qui trainait sur le fauteuil. Il ressentit cependant le besoin de poursuivre.

- Les mesures indiquent un ralentissement, tu l'as vu Riccardo, n'est-ce pas ? Je ne vais pas en parler tout de suite à Hans car il ne va rien me dire d'autre que d'écrire un papier, et je n'aurais rien à faire sortir de mon stylo.

Riccardo comprit que son chef avait besoin d'un appui, et il savait être le premier soutien de son ami, sans se soucier une seconde du sujet qu'il faudrait soutenir.

- Je t'ai vu relancer trois fois le Doppler la semaine dernière, hein Georg ?
- Un frein, grommela Georg. Il y a un truc qui frotte quelque part …

Il se remit à penser à son Dieu en col roulé, mais cette fois qui ferait frotter son majeur à côté de l'index sur lequel tourne le planisphère. Il en sourit comme lâchant un clin d'œil à la farce.

- Ou alors il y a un truc qui n'entraine plus, dit Riccardo, en levant le nez du magazine ?

Tenant le magazine à deux mains, il poursuivit.

- Le soleil ! Il a trop fondu ? Oh zut, et moi qui ai réservé mes vacances à Mykonos !
- Je ne pense pas, Riccardo. Le soleil est surveillé avec dix fois plus de moyens que la Terre, et eux publient sans arrêt des papiers, qui ne disent jamais rien de nouveau d'ailleurs.

Ce 'eux' faisait référence au NSO, le National Sun Observatory situé au Canada et dans lequel une équipe d'une centaine de scientifiques scrutait le soleil sans relâche.

- Un truc qu'on ne mesure pas …

Riccardo leva les yeux en parcourant le plafond dont les coins jaunis virant ocre se désespéraient de revoir un peintre. Il songea à toutes ces machines dont il assurait la maintenance à longueur de journée. Il passa en revue toutes les grandeurs que ses appareils mesuraient directement ou non. La masse, la circonférence, la densité, … .

Riccardo Souza était né en Allemagne de parents émigrés portugais. Il n'avait jamais eu d'explication pourquoi ses parents s'étaient exilés en Allemagne alors que dans les années cinquante et soixante la plupart de leurs compatriotes préféraient la France. Cette question, sans le hanter, ne le quittait pas. Il se rendait compte lors du pèlerinage estival au pays que sa culture allemande le différenciait plus des compatriotes restés au pays que les exilés en France bien qu'il eut une physionomie cent pour cent conforme. Assez petit, court sur jambes, il avait le facies typique des lusitaniens avec un visage anguleux, des cheveux noirs denses et ondulés, et des gros sourcils qui semblaient avoir été séparés à contrecœur surplombant des yeux ténébreux. Des pattes soignées habillaient les oreilles et lui donnait un air d'acteur de polar. Et puis une dentition parfaite illuminait son sourire, faisant passer le personnage de l'ombre à la lumière.

Qu'est-ce qu'on pourrait bien mesurer de plus, se demandait-il toujours affalé dans le fauteuil, les bras ballant de part et d'autre des accoudoirs.

- Ou alors une énergie inconnue, reprit Georg.
- La chaleur ? Oh putain s'écria Riccardo en jaillissant du fauteuil, l'énergie cinétique de la belle bleue se transforme en chaleur ! On ralentit parce qu'on chauffe !
- Ou alors on chauffe parce qu'on ralentit soupira Georg.

Le soupir indiquait que la piste ne convainquait pas.

- Et alors ça tient debout non ? dit Riccardo dans une intonation légèrement agressive qui tentait de prévenir une déception à venir.
- Depuis que les météorologues ont signalé un accroissement régulier et hors des cycles de la température moyenne, voici dix-sept ans maintenant, ils ont tenté maintes fois de rechercher un lien entre l'inertie et la température. Ils m'ont demandé plusieurs rapports sur le sujet. Il y en a même que je ne citerai pas qui m'indiquaient sans détours les conclusions que je devais écrire. Mais ça ne marche pas, il y a deux ordres de grandeur d'écart entre les deux énergies, ce qui signifie en gros que si les deux énergies étaient liées, un changement de la vitesse de rotation de 0,01% entraînerait une élévation de température de 25°C, soit dix mille fois plus que la précision de tes mesures Riccardo.

Il y eut un silence.

- Dis-donc t'as vu le triplé de Lewandowski hier soir à Brême coupa le technicien ?

C’est ainsi qu’on distingue les non-scientifiques : un problème doit avoir une solution, sinon on n’y pense plus et on vit en paix avec. La diversion de Riccardo sur le football était un réflexe incontrôlé pour balayer l’inconfort d’une question sans réponse. En sept années de carrière au HZE il avait appris à parler aux scientifiques. Il s’était ainsi habitué à rester sagement en dehors du labyrinthe de leur pensée, à être seulement le miroir de leurs interrogations. Lewandowski, le buteur du Borussia Dortmund, avait effectivement marqué trois buts la veille dans un match au sommet du Championnat contre Brême, dont le dernier par un geste digne d’un danseur étoile. Il est face au ballon et dos au but adverse. Au moment où il voit une passe qui vient très vite vers lui, il se retourne, accélère vers le but en devançant le ballon, et frappe celui-ci au moment où il passe sous son pied. Un geste fluide, sec, puissant, qui fit dire à Riccardo ‘’j’ai eu la sensation du cuir sur son pied au moment du tir’’.

Le technicien appréciait parler de football au laboratoire, pourtant l’endroit qu’il fréquentait où se trouvaient le moins d’amateurs. Mais un scientifique, quel que soit le sujet écoute, questionne toujours, et commente de manière pertinente. Riccardo jubilait en ces occasions car il devenait le docte, celui qui sait et qui enseigne. Faire danser un ballon avec les pieds, dit-il un jour à la cantine devant une large tablée, c’est dominer la gravité comme le dompteur parvient à faire sauter un tigre à travers un cerceau. La maîtrise, la grâce, et le public applaudit le travail caché derrière quelques secondes de spectacle.

✧ ✧ ✧

Quand Georg poussa la porte de la salle de réunion, pourtant une dizaine de minutes avant l’heure, il fut surpris de voir Hans Stirp, le Directeur du HZE, assis au milieu de la grande table de conférence ovale luisante comme un marbre, la tête entre les mains et les coudes plantés de part et d’autre d’une feuille. Georg reconnut immédiatement une copie de son email.

- Euh Hans, entreprit-il d’une voix gênée, je suis arrivé un peu en avance.
- Moi-aussi, répondit le directeur en levant les yeux furtivement, sans interrompre sa lecture.

Sans un mot de plus, Hans lut quelques secondes encore puis releva le buste, croisa ses doigts les coudes toujours plantés sur la table, et toisa Georg un instant. Il se tenait debout en bout de table, les mains posées sur une petite sacoche qu’il tenait droite sur la table.

- Est-ce donc un jour important demanda Hans ?
- Euh, je ne sais pas. Vous croyez ? Je ne sais pas encore, vous savez.

- Je crois que si, fit le directeur en se pinçant les lèvres, essayant de rendre l'instant un peu solennel. Je dirige le HZE depuis six ans Georg, et vous ne m'avez jamais proposé de publication. Sauf erreur de ma part, mon prédécesseur n'en avait pas reçu non plus.
- Vous pensez que je ne devrais pas, s'aventura Georg hésitant ?
- Asseyez-vous, dès que Marina et Hector seront arrivés vous nous expliquerez.

Son regard se perdit sur le décorum de cette pièce qu'un architecte d'intérieur avait voulue classieuse quarante ans auparavant. Les vitres d'allure trop étroite aujourd'hui étaient habillées de stores vénitiens à larges lattes beige crème empoussiérées et abandonnées à des hauteurs et angles d'ouverture variés puisque plus personne n'osait solliciter les vétustes mécanismes. Cet arrangement involontaire créait néanmoins une ambiance tamisée propice à la réflexion. Dans le fond de la salle, des équipements bureautiques obsolètes rappelaient quelques années glorieuses aux anciens et le devoir de respect aux autres. Cette pièce, peu utilisée et exclue des budgets restait un sanctuaire olfactif de l'époque révolue des bureaux métalliques aux coins sphériques, des tiroirs à dossiers sur roulements à billes, de la moquette au mur, et des cendriers chromés à centifugation.

Cinq minutes avant l'heure fixée pour la réunion, selon les standards allemands, les deux collègues arrivèrent, saluèrent, et après la petite phrase du matin, prirent place en face de Georg. Il ressentit à cet instant une forte émotion de les voir tous les trois muets en face de lui.

Marina était chargée de recherche comme Georg, mais spécialiste du champ électromagnétique. C'est en qualité de coordinatrice des programmes de recherche que le directeur lui avait demandé de participer. Elle était très appréciée au HZE pour trouver des synergies entre projets, en particulier pour obtenir les financements en associant des programmes de recherche entre eux.

Hector était le plus ancien du HZE, le sage parmi les sages en quelque sorte. Il y était entré pour faire sa thèse trente-trois ans auparavant et avait connu d'abord le Weltraumforschungslabor, l'ancêtre du HZE qui ne travaillait alors que pour l'Allemagne, puis le lancement du HZE au moment où fut décidé la mise en commun mondiale des moyens d'observation de la Terre. Il était respecté pour son approche très structurée des sujets, et aussi pour l'œuvre de sa vie, la mise en équation précise en 1976 de la rotation de la Terre autour du soleil qui est utilisée depuis par l'industrie spatiale pour le lancement des fusées, ainsi que dans les algorithmes des GPS.

- Allez-y, fit Hans sans préambule en tendant les deux mains ouvertes vers Georg, expliquez-nous.
- J'ai donc la conviction que la Terre a commencé à ralentir, conclut Georg après cinq petites minutes d'un résumé de centaines de mesures et analyses conduites depuis cinq ans et que personne n'avait jugé profitable de lire. Un Georg visiblement crispé.

Le directeur posa quelques questions qui étaient plus des confirmations.

Au fil des conversations qui suivirent, Georg devint plus volubile et chacun comprit que paradoxalement il doutait de sa conclusion même s'il apparaissait totalement confiant dans ses mesures.

Hans posait des questions pour entretenir la parole de son chercheur et pour faire durer sa propre réflexion. Les yeux rivés sur la feuille devant lui, il lâcha :

- Nous avons la mission de mesurer tous les paramètres de la Terre, dont sa vitesse de rotation, et nous n'avons jamais imaginé que cette vitesse puisse varier significativement un jour, de notre vivant du moins. Je considère Georg que ces mesures sont conclusives. Nous sommes en présence, Messieurs-Dames, d'un événement majeur. Ou plutôt je crains que ce ne soit pas un événement mais une catastrophe.

Chacun dans la pièce savait que le ralentissement de la Terre entraînerait des bouleversements violents sur tous les écosystèmes. Le climat serait le plus visible des impacts et le cycle de l'eau qui en dépend. Le mouvement des plaques tectoniques et donc l'activité volcanique serait influencée. La reproduction du vivant serait affectée. Même le cycle du carbone et la photosynthèse qui régule l'oxygène de l'air serait modifié. Et in fine, l'impact le plus violent se produirait sur le plus envahissant et le plus improbable de tous les écosystèmes, la société des hommes. Personne au HZE ne maîtrisait la biologie, la démographie, et toutes les sciences humaines, mais tous venaient de réaliser les conséquences inouïes d'un phénomène au symptôme purement physique.

C'est Marina qui rompit le silence et exprima le constat sans ambiguïté.

- Georg, tu vas mettre toute la communauté scientifique sens dessus-dessous !

Hans poursuivit :

- Si nos confrères des sciences de la Terre confirment le caractère catastrophique.

Il inspira puis retint un instant sa respiration.

- Non, pas si, dès que !
- Ce sont les crédits à la recherche que vous pourriez faire ouvrir en grand Georg, dit Hector qui prenait la parole pour la première fois. Ce serait une prouesse pour le HZE. Mais pour l'heure, un papier sur des mesures et sans interprétation, ce n'est pas digne du HZE.

Par ces mots secs Hector faisait référence au Hannoversches Zentrum für Erdbeobachtung de ses débuts et dont le nom sonnait toujours comme un lieu d'excellence. Hector n'avait jamais vraiment réalisé ou accepté que le HZE ne soit plus un centre de recherche, mais un outil de mesure au service de la communauté scientifique internationale, une institution toujours d'excellence certes, mais d'où aucune révolution scientifique n'était supposée naître.

- Hector, je serais de votre avis s'il y avait une chance même mince, que nous au HZE, enfin vous, puissions identifier une ou plusieurs causes, disons, dans les deux ans maximum. Mais c'est irréaliste n'est-ce pas ?

Hans faisait ainsi référence au résumé d'introduction de Georg où il écartait toutes les hypothèses accessibles qui pourraient expliquer le ralentissement.

Hector montra des signes d'irritation.

- Hans, allez-vous cautionner un papier constitué uniquement de colonnes de chiffres ?
- Georg ? Répondit simplement Hans en inclinant la tête vers lui. En volleyant la question vers Georg, Hans étalait ses compétences managériales, des compétences reconnues jusqu'au ministère de la recherche et qui faisait se demander à beaucoup en Allemagne pourquoi il ne dirigeait pas un laboratoire plus prestigieux.

Georg répondit sans hésitation et avec une assurance oratoire qu'on ne lui avait pas entendue auparavant :

- Je propose que le style du papier soit annonciateur, solennel. ''Il se passe quelque chose d'étrange'', voyez-vous …

Il marqua une pause.

- Et aussi ''faites confiance au HZE sur le fait qu'il se passe quelque chose''.

- Oui, oui, coupa Hans, nous avons besoin d'un papier qui transpire le ''faites confiance au HZE''.

Il scruta du regard ses collaborateurs pendant quelques secondes, souleva bien haut les sourcils en inspirant profondément, puis dit :

- Messieurs-Dames, il s'avère que les réunions les plus courtes sont les plus prometteuses, n'est-ce pas ?

La réunion avait duré vingt minutes.

✧ ✧ ✧

- Prometteuse, tu parles ricana Riccardo quand Georg lui raconta le lendemain matin. Ce que tu nous promets, c'est le désert du Sahara jusqu'aux portes d'Helsinki où le glacier d'Argentière qui entre dans Fez.
- Si les deux ne se produisent pas en même temps ça sera déjà bien s'esclaffa Georg.

Il y eut un long silence.

- Dis-donc, tu crois toi qu'ils vont mettre Beckenbauer en prison ?

Déjà en matière de match et de joueurs de foot Georg éprouvait les plus grandes difficultés à tenir les conversations avec son technicien, mais quand la conversation glissait dans les coulisses du sport roi, il sortait le carton jaune :

- Je n'en ai aucune idée Riccardo, tu sais. Disons que s'il a croqué, ils vont le manger non ?

Les sourcils froncés, Riccardo semblait recevoir de son collègue des propos de spécialiste.

- Ouais surement il a croqué un peu, mais bon, le Kaiser aura surement un traitement spécial. Tous les empereurs ont eu droit à un traitement spécial, Napoléon, Guillaume II, Bokassa…
- Oui, Riccardo, tous, soupira Georg en quittant la pièce.

A cet instant Riccardo se mit à voir la planète Terre comme un ballon de football. Il se souvint du coup-franc tiré par Roberto Carlos au tournoi de Lyon, où le ballon suivit une trajectoire tendue mais bien trop à droite du but, puis la trajectoire s'incurve quelques mètres avant le but pour entrer dans le but, laissant le gardien de but Fabien Barthez pantois. En matière de mouvement des planètes, y aurait-il des forces que la science ne

connaitrait pas ? Existe-il dans les rangs de la science des génies qui observent de leur fenêtre et convertissent ce qu'ils voient en intuition ? La génération des brillants scientifiques des XVIII et XIXème siècles s'est-elle tarie ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas une prétention de l'époque contemporaine que de croire connaitre tous les fondamentaux ?

Il se demanda s'il devait suggérer à Georg d'observer un ballon de foot, puis il eut immédiatement honte de cette pensée. Une sirène de pompier le sortit de sa torpeur. Il referma sa réflexion sur ce crédo ''Georg est astrophysicien, pas physicien des solides''.

Le 15 avril 2012 le HZE publia un article intitulé 'Planet Earth slows down intriguably'[2]. Hans avait suivi la genèse de la publication avec une attention que personne n'avait vue auparavant. Il était véritablement investi dans cette découverte et fut quelque peu irrité que la plupart des scientifiques du HZE prit le sujet peu au sérieux. Même Georg paraissait moins motivé que son directeur, ce qui provoqua une rare colère.

- Georg, mettez vos chiffres en perspective vous comprenez. Les articles scientifiques sont aujourd'hui plus lus par les médias que par les laboratoires confrères. Illustrez les ordres de grandeur, trouvez des comparaisons ad hoc, insérez des enluminures dans vos pages Georg, nom de dieu !
- Monseigneur considère-t-il que le moine que je suis n'est pas assez artiste ?
- Vous m'emmerdez Georg, vous n'avez ni passion ni quête. La vie vous a offert un travail noble et je vous vois trainer les pieds, je vous vois habillé d'une misère que vous vous tricotez un peu plus chaque jour. Enfin c'est incroyable, ce papier est l'œuvre de cinq ans de travail et vous ne montrez aucune excitation !

Malgré ses exhortations pour rendre le papier quelque peu exubérant, Hans avait choisi la très austère revue Die Planet pour publier. Ce périodique était exclusivement distribué aux laboratoires d'état. Un dossier de presse avait été préparé comme à l'accoutumée pour accompagner la publication. Mais dans les jours qui suivirent, l'amertume envahit le directeur du HZE quand seulement un journaliste de France Inter et un autre de la RAI lui téléphonèrent.

- Tu te rends compte, dit-il à Georg, ni les allemands, ni les anglais, ni les ricains ne nous appellent. Tout le monde s'en balance de nos mesures. Malgré cela, tu vois Georg, j'en suis un peu plus certain tous les jours, il se passe quelque chose que sa

[2] La planète Terre ralentit de manière intrigante

majesté la science n'a pas encore compris, n'a pas encore senti. Il y a quelque chose, il y a … il y a … vociférait-il dans le couloir, tu comprends Georg ?

Depuis la première réunion de février, Hans se faisait envoyer chaque nouveau résultat, ce qui faisait ironiser Riccardo : ''ça y est Georg, tu as apporté le goûter au patron ?''.

Trois mois après que le constat du ralentissement fut publié, lorsque Georg entra dans la salle de réunion ce lundi matin, Hans était déjà assis à l'extrémité de la grande table, un coude appuyé et le front posé dans la paume de la main. Le directeur leva les yeux, et bien qu'il eût fallu lever la tête pour bien voir, il ne bougea pas de sa posture méditative. Hector et Marina étaient là, ainsi que Riccardo ce qui arracha un sourire à Georg. Riccardo paraissait le seul dans cette pièce d'humeur enjouée. Il se tenait le dos bien droit, avec les deux mains posées devant sur un cahier imaginaire.

Après avoir brièvement résumé les mesures et son avis sur le phénomène en cours, Hans fit part de son désenchantement suite au peu d'intérêt suscité par la publication. Sa parole devint enflammée, témoignant de sa conviction, voire de son implication sur le sujet.

- Je voudrais recevoir de votre part des suggestions pour susciter de l'intérêt médiatique autour de ce sujet gravissime, Messieurs. Des suggestions pas forcément dans le cadre de la science, c'est pourquoi j'ai convié aussi Riccardo.

Hector fut le premier à s'exprimer, et bien que ne disant rien de convaincant, il surprit ses collègues par un ton constructif qui marquait une évolution depuis la première réunion. Sans afficher de passion pour ce sujet enrubanné de mystère, les scientifiques du HZE avaient peu à peu pris conscience de leur obligation à alerter l'opinion publique des catastrophes qu'un ralentissement de la planète provoquerait à moyen ou long terme. Puis Hans continua, puis Georg. S'en suivit une discussion entre scientifiques où chacun appuyait son discours sur ses travaux et succès passés.

Riccardo avait décroché, et bien qu'il se tînt toujours droit comme un I, son regard était dans le vague. Du brouhaha qui parvenait à ses oreilles le mot Müller le fit sortir de sa torpeur.

- Müller ? Gerd Müller ? Et si on l'invitait ici, s'écria-t-il d'une voix haut perchée couvrant les autres ?
- Riccardo, coupa Hans avec condescendance, Müller, le délégué ministériel pour l'astrophysique se prénomme Joachim, pas Gerd.

- Mais moi je dis Gerd, le footballeur, s'exclama le technicien avec vigueur. On le fait venir au HZE et tous les médias suivent.
- Qui est ce Gerd Müller demanda Hans d'un ton naïf en se penchant vers Marina ?
- Une vieille gloire des années soixante-dix répondit-elle dans un soupir en se penchant de manière symétrique.
- Ah oui, Der Bomber, je me souviens.

Hans se redressa, fronça les sourcils dans une posture théâtrale, et après avoir expiré profondément interrogea le technicien :

- Dîtes-m'en plus Riccardo. Gerd Müller vient au HZE, et puis ?
- Eh bien on fait 'Portes ouvertes au HZE avec Gerd Müller', fit-il en mimant un slogan imprimé en travers sur une grande affiche, comme B-Braun[3] a fait l'an passé avec Horst Hrubesch[4].

L'assemblée était soudain silencieuse comme si chacun attendait un signal du directeur pour se moquer ou approuver. Pendant ce temps Riccardo tenait la posture figée de l'enfant qui ne se souvient plus de la suite de la chanson mais ne veut pas décevoir.

- Humm sourit Marina d'un air amusé, mon frère y était, c'était blindé !
- Alors coupa Hans en forçant le ton, on fait 'Portes ouvertes', plein de gens entrent dans le HZE, et puis quoi ?
- Et ben … et ben … Hans … euf… , vous … vous présentez les activités du HZE aux gens, et Gerd Müller … euh … il dit … euh … que pendant qu'il divertissait les gens dans les stades d'autres gens tout autant passionnés travaillaient dans des laboratoires obscurs.
- D'ailleurs Riccardo il y a toujours un néon à changer dans la salle obscure des serveurs glissa Georg avec malice.
- Attendez, attendez, reprit le directeur sans avoir porté attention au trait d'humour, le coude toujours posé sur la table mais le menton à présent posé dans la paume de la main et les doigts repliés sur la bouche. Il a dit un truc là, Riccardo : ''Cessons de communiquer sur le ralentissement, et laissons les médias, enfin les visiteurs, venir trouver tous seuls ce qu'il y a d'intéressant chez nous.'' Et puis Riccardo, l'angle philosophique est pertinent : ''Les footballeurs divertissent à grand bruit quand les scientifiques étudient en silence''.

[3] Fabricant de matériel médical
[4] Footballeur international allemand des années 80

La discussion se poursuivit sur cette idée de journée portes-ouvertes animée par une star du ballon. Cependant, bien que l'énergie de Riccardo fût attisée par sa position centrale inhabituelle dans le débat, l'enthousiasme collectif s'évapora peu à peu et il ne sortit rien de la réunion. Hans en sortit fataliste, songeant que la Terre elle-même se chargerait d'alerter ses habitants sur la menace, et qu'elle commencerait probablement par quelques petites alertes climatiques ou géologiques dans un an, dix ans, ou peut-être plus. Puis, dans les jours qui suivirent, observant son chercheur repartir pour un cycle de mesures sur cinq ans, il rumina l'impasse dans laquelle la science s'était enfermée. A l'heure de la toute-puissance des médias et de son nouveau bras armé les réseaux sociaux, pourquoi la science n'utilisait-t-elle toujours que les papiers publiés dans des revues exclusives pour se promouvoir ? Pourquoi la science fondamentale n'a-t-elle pas développé des canaux populaires ? ne mérite-elle pas aussi ses influenceurs ?

Chapitre 2 - Il viendra

Depuis que le HZE eut publié son papier annonçant le ralentissement, Hans et son équipe scrutaient avec attention chaque catastrophe naturelle dans le but d'y déceler une éventuelle marque du phénomène. Mais que ce soit l'ouragan Sandy qui frappa l'Amérique Centrale en 2012, la crue du Var, ou le typon Haiyan qui balaya les Philippines, ces poussées de fièvre de la nature pouvaient toujours être attribuées aux statistiques, ou au réchauffement global dont les effets surviendraient de toutes façons toujours à plus court terme que ceux du ralentissement.

En ce mois d'avril 2014, Hans Stirp s'était remotivé comme jamais à animer son équipe avec passion. Deux jeunes chercheurs avaient remplacé des retraités et leur intégration selon l'esprit du HZE lui demandait temps et attention. Il y avait aussi le dossier de rénovation de l'Aile Est qui l'accaparait. Cette partie du bâtiment était en effet construite au-dessus d'un tunnel désaffecté et le chantier était assorti de multiples précautions réglementaires, plus la cohorte de fonctionnaires zélés qui va avec et qui multipliait les réunions comme du bon pain. Malgré tout Il avait toujours un peu de son agenda réservé au sujet du ralentissement, mais après la période de frénésie, il avait décidé de laisser le temps faire son œuvre, si tant est que le temps ne fait jamais œuvre de clarification mais plutôt de nivellement.

Passée la désillusion initiale causée par le peu d'intérêt des médias, Hans avait multiplié les conférences dans tous les endroits où la présence d'un scientifique pouvait remplir une salle. Les colloques à thème écologique furent sa cible privilégiée au début, sans grand succès. Puis il s'invita dans les forums politiques où il comprit vite que son invitation n'avait pour motivation que de relever l'impact de la plaquette. Il fut même estomaqué quand fut acceptée sans délai sa proposition pour le sommet de Davos sur le sujet 'Would Earth keep collapsing like the Argentinian Peso in the eighties ?'. A cet instant et plus que jamais auparavant, Hans reconnaissait que la science était devenue au mieux un serviteur de l'industrie, au pire un amuseur public.

Au moment où la réponse du Sommet de Davos avait atterri sur son téléphone, Hans se trouvait à Manchester. Il était vingt heures et il prenait du bon temps dans un pub du centre-ville. Un établissement installé dans un immeuble en briques du XIXème siècle dont le rez-de-chaussée, avec plafonds à quatre mètres et poteaux en fonte ouvragée, avait été dessiné pour décharger, entreposer, et réexpédier toutes ces richesses qui rendirent l'Angleterre flamboyante.

Hans se tenait au bout du bar, un plateau en bois massif recouvert de marqueterie précieuse, cerclé de tôles de laiton, et poisseux comme tout comptoir du Royaume assigné à étancher la soif de ses sujets. Alors que ses pensées s'élevaient de l'email qu'il venait de lire, son regard s'abaissa le temps autorisé sur la poitrine généreuse d'une cliente du bar, sortie pour l'occasion vêtue d'un top en soie rouge dont rien en dessous ne venait contrarier les courbes souples, et qui avait certainement compris depuis longtemps qu'il est bien plus utile de savoir ce qui fait tourner la Terre plutôt qu'à quelle vitesse.

En sortant du pub, Hans longea un bâtiment massif dont les fenêtres du rez-de-chaussée avaient été murées et recouvertes de mosaïque faite de débris de faïence. La première fenêtre était un hommage à la musique pop et exhibait pêle-mêle l'enfant de la ville voisine John Lennon, Janis Joplin, et Roger Waters. Un autre rendait hommage aux grands hommes politiques du siècle où figurait au centre Martin Luther King. La dernière fenêtre était un hommage au football et Hans se surprit lui-même à reconnaître le thème aussi instantanément. Les images de football sont-elles devenues si universelles qu'elles sont passées dans l'inconscient comme les images religieuses auparavant ? Les bras levés du footballeur rageur venant de marquer ne remplaçait-elle pas désormais l'image de l'apôtre auréolé avec les bras écartés ?

Hans reprit sa marche dans la nuit mancunienne avec ce profil de Cantona, figuré en haut de la troisième fenêtre, le col relevé comme un défi permanent. Et si, se dit-il, les seuls capables de faire entendre une cause aujourd'hui étaient les footballeurs ? Quand les stars de la musique, les rappeurs, restent ghettoïsés, quand la dernière icône politique qui subsiste est le Che, un sportif à renommée mondiale ne serait-il pas le seul capable de faire taire un instant le brouhaha des hommes ?

La nuit était sombre malgré les clins d'œil dispersés de fée électricité. Il avait plu dans l'après-midi et la chaussée était luisante. Un vent froid tourbillonnant avait dissuadé les habitants de s'aventurer dehors et éparpillait ce que la discipline britannique n'avait pas réussi à embastiller dans les poubelles. A cet instant, Hans entendit un crépitement assourdissant, un bruit de poste à souder très puissant. Toute la scène autour de lui fut illuminée d'un flash aveuglant. Il leva les yeux et vit une boule de feu très intense, d'un mètre de diamètre, descendre du clocher de l'église comme un décor suspendu à une ficelle. Puis la boule traversa la place à quelques dizaines de mètres devant lui à la vitesse d'un homme qui court. Elle resta un instant comme collée à la façade de l'immeuble d'en face, puis disparut comme aspirée sous le trottoir. Hans n'eut pas le temps de bouger ni d'avoir peur. Sans réfléchir il se dirigea vers l'endroit où la boule de feu avait disparu et il n'y vit ni ne sentit rien de spécial, rien de brûlé, rien de sali. Il fut saisi de doute et pivota

sur lui-même à la recherche d'autres témoins de la scène. Il courut vers un couple qui sortit d'un restaurant suite au bruit mais ils n'avaient rien vu. Hans se précipita ainsi vers d'autres personnes qui n'avaient rien vu non plus jusqu'à ce qu'enfin un couple lui confirma l'événement. Ensemble ils allèrent raconter l'histoire à la station de police où ils croisèrent d'autres gens racontant la même histoire. Hans tenta d'imiter l'humour anglais pour faire sa déposition : ''Dear Sir, I believe that I have seen god rappel down the bell-tower''[5]. Ce à quoi le policier répondit du tac au tac dans une posture dénuée d'émotion ''God bears the number 7 on his jersey around here Sir ; I'm afraid you have seen a substitute''[6].

A l'hôtel, Hans croisa des gens qui parlaient tous de la boule de feu. Il s'avéra que le 'Midnight Sun' comme le nomma le journal The Mirror le lendemain, était un phénomène de foudre exceptionnel, en ce qu'elle crée un volume incandescent et peu véloce au lieu de l'arc ultra rapide qu'on observe à chaque orage. La foudre avait touché le haut du clocher, mais au lieu de circuler par la tresse de mise à la terre prévue à cet effet, elle avait fondu l'air environnant le conducteur de cuivre en quelque sorte, ionisé disent les physiciens, puis avait continué à voyager une fois en bas en léchant le sol jusqu'à être absorbée par la masse liquide du réseau d'égouts. Rien ne fut dégradé dans l'événement, ce qui était inédit.

De retour au HZE Hans questionna des confrères spécialistes qui lui apprirent que les phénomènes de foudre sont influencés par des variations du champ magnétique terrestre. Le Midnight Sun était probablement le résultat d'un soubresaut du champ magnétique simultané à l'orage. Cette aventure qu'Hans put observer du premier rang, le convainquit que la Terre subirait une transformation majeure, plus violente que celle attribuée aux pollutions de toutes sortes. Mais à cette heure, aucun géologue, climatologue, ou quiconque affairé au chevet de la Terre n'appuyait cette intuition.

En cette année 2014, un des phénomènes qui marqua l'opinion fut l'échouage d'une baleine à Rouen. Comment un animal marin si grand voyageur fut-il si désorienté qu'il nagea cent kilomètres en eaux douce ? Et puis un épisode neigeux jamais vu même des plus bavards bloqua Marseille pendant quarante jours, assurément faute d'équipement et de zèle des communaux. Le Maire parvint à contenir la colère des marseillais avec cette phrase colorée : 'Soyez indulgents, La Bonne Mère se marie en blanc'. Le chaos économique fut si fort que les caïds de la drogue demandèrent audience auprès du Maire, puis de guerre-lasse, si on peut dire, firent équiper leurs grosses berlines de pneus à clous et d'une lame de chasse-neige.

[5] Cher Monsieur, je pense avoir vu Dieu descendre en rappel le long du clocher
[6] Dieu porte le numéro 7 sur son maillot ici Monsieur. Je crains que vous n'ayez vu un remplaçant

Hans fit le voyage dans ces deux villes. Dans les deux cas se trouvaient des gens instruits ou non ayant lu quelque part que le phénomène s'était déjà produit et faisaient partie des aléas de notre environnement. A Marseille, on lui relata l'épisode neigeux de 1974 où le manteau blanc remonta soi-disant jusqu'à la barre transversale du gardien de but Georges Carnus. Un cataclysme !

Les gouvernements se restaient occupés à parler aux médias après chaque catastrophe, à définir, puis à mettre en œuvre des plans d'indemnisation et de reconstruction. Et paradoxalement, alors qu'ils prenaient peu d'initiative politique et s'attachaient à réagir aux événements avec les moyens disponibles, leur popularité augmentait. Suivant le principe qu'un héros ne prend forme que lorsqu'il y a un ennemi commun, chacun avait en ces jours sombres le même ennemi : une Nature qui s'était mise à tempêter aveuglément, rendue furieuse par les générations précédentes, ces fantômes qui l'avaient martyrisée.

Le 15 juin un article publié dans la revue scientifique Nature révélait que le Gulf Stream avait notablement ralenti. Ce phénomène, pourtant annoncé par les scientifiques pour le siècle prochain seulement, fit grand émoi dans les médias puisque qu'il était compris de tous que le célèbre courant marin était le chauffage central de l'Europe de l'Ouest et que sans lui, même avec quelques convecteurs d'appoint tels que les vents chauds du Sud, l'Europe connaitrait un refroidissement très sensible même si la Terre continuerait à se réchauffer en moyenne.

L'accélération des catastrophes naturelles, réelle ou résultat d'une couverture médiatique toujours avide de drames, tourmentait les scientifiques du HZE. Ceux-ci s'échinaient en vain à détecter quelques stigmates pouvant être attribués à l'accroc de la balistique terrestre qu'ils avaient découvert, mais pour l'heure, les projecteurs restaient braqués sur les climatologues et leur croisade contre le réchauffement.

Ce matin, Hans se rendait au Ministère pour la revue des programmes de recherche. Il s'agissait pour les laboratoires d'Etat de présenter en deux minutes chrono l'avancement des travaux sur les sujets ouverts. Cette sorte de mini messe mensuelle avait été instituée une dizaine d'années auparavant quand les opposants politiques à la coalition au pouvoir avaient formulé de vives critiques sur l'incohérence des programmes financés par l'argent public. Comme toutes les disciplines fondamentales étaient représentées, des mathématiques à la biologie en passant par l'astrophysique, l'exercice était à la fois difficile et peu intéressant pour les directeurs de laboratoires qui devaient néanmoins consacrer une journée pour préparer.

Dans le concert des disciplines à la mode telle que la biologie moléculaire ou la physique quantique, Hans et sa grosse boule qui tourne en silence passaient inaperçus à chaque séance, même depuis l'annonce du ralentissement. Il comprenait très bien son sort. Le public, et en particulier les dirigeants et décideurs, n'attendent de la science que des bonnes nouvelles, des solutions, ou des promesses. Alors quand chaque mois Hans articulait ses deux minutes d'audience autour du millionième de pourcent supplémentaire de ralentissement, il voyait bien chacun autour de lui s'ennuyer. Cependant, ce jour-là, le très bref commentaire du délégué ministériel pour l'astrophysique l'interpella: 'Hans, s'il vous plaît, convertissez l'angoisse en un sujet scientifique'.

De retour chez lui, Hans salua brièvement son épouse Angela, accrocha sa veste, puis se laissa aller dans un fauteuil. Le conjoint d'un scientifique est habitué à avoir parfois l'image sans le son, aussi sans poser de question, elle lui apporta un verre du Riesling qui lui servait à cuisiner. Hans avait une grande estime pour Joachim Müller bien que plus jeune d'au moins vingt ans, et il ressassait son propos sans cesse depuis le matin. Après une bonne demi-heure de réflexion où il vit défiler sa carrière, il en discuta avec Angela, et quand la bouteille de Riesling fut vide, leur interprétation était arrêtée. L'Etat allemand attendait du directeur du HZE qu'il porte le sujet plus loin : la Terre ralentit, d'accord ! Et ensuite ?

Au HZE on continuait malgré tout à analyser les accidents naturels hors norme. Quand les dégâts de la grêle sur le vignoble français poussèrent le gouvernement à suspendre les droits d'accise, une première depuis Napoléon Bonaparte, Hans à nouveau s'invita chez les spécialistes. Mais là encore, le directeur du HZE n'apprit rien. Ce n'était pas l'épisode climatique qui était stupéfiant, mais la réaction politique de l'Etat français.

Les mois qui suivirent, Hans prit conseil auprès des scientifiques dont il était proche. Le biologiste Martin Gessler avec qui il avait fait ses classes à l'université, Piotr Wozniack qui avait commencé sa carrière avec Hans au Ministère de la recherche, ou Johan Jortl candidat malheureux au prix Nobel de physique. Mais tous ces proches, qui n'étaient pas astrophysiciens, renvoyaient à Hans le discours ambiant plaçant la climatologie au centre des préoccupations. C'était bien ça l'impasse dans laquelle étaient Hans, Georg, et le HZE : la planète Terre est perturbée certes, mais la vox populi est certaine que ça ne peut être que le fait du dérèglement du climat. Sur cette question de l'impact du climat, Hans n'avait plus de doute. Il avait examiné plusieurs fois les rapports de son chercheur et les avait soumis hors du HZE. La conclusion était sans appel : il y avait deux ordres de grandeur d'écart entre l'énergie véhiculée par les forces climatiques et l'énergie cinétique de la planète. Si la Terre ralentit de manière mesurable, ce n'est donc pas parce qu'elle se réchauffe.

Ce fut finalement hors sol que le HZE fut informé d'un effet tangible du ralentissement via un papier publié par le LLO, un laboratoire américain rattaché à la Nasa. Il était question des résultats d'un travail de simulation de la trajectoire de la Lune face à au ralentissement détecté par le HZE. Les prédictions des américains attestaient que le satellite de la Terre pourrait quitter son orbite et s'en aller promener dans le cosmos au-delà d'un ralentissement de 0,1% de son vaisseau amiral. Une simulation certes et non une mesure, mais qui donnait un éclairage sur les conséquences ultra-violentes auxquelles l'humanité pourraient avoir à faire face. Et cette prédiction concernant l'astre de la nuit raccourcissait un peu plus les mille trois cent ans avant le chaos annoncés par le HZE.

Et pourtant l'histoire s'était mise en marche avec paresse. Deux ans et demi après l'édition du papier 'Earth slows down intriguably', plus personne ne s'intéressait au ralentissement, que le directeur du HZE portait tel un sac à dos radioactif dans les couloirs paisibles de son établissement.

Un matin Hans s'avança vers la machine à café et tomba sur Riccardo. Il s'arrêta net, croisa les bras, le fixa un temps interminable, inclinant la tête et fronçant les sourcils, puis lâcha :

- Trouvez-moi ce Gerd Müller !

Il fut ainsi décidé d'organiser 'Der Tag der offenen Tür', une journée portes-ouvertes au HZE avant la fin de l'année avec Gerd Müller en guest star. Le seul nom suggéré par Riccardo fut validé après réflexion collégiale car son nom avait un fort prestige parmi la population que ciblait le HZE pour l'événement, à savoir les quinquagénaires et plus des médias et des responsables politiques, les décideurs. L'ancien buteur avait aussi le profil parfait pour une opération du HZE : il était progressivement tombé en déchéance et vivait isolé dans un pavillon de Gilching dans la banlieue de Munich, ce qui fait que son cachet pour l'événement serait abordable même pour un laboratoire public.

Une équipe fut constituée pour organiser l'événement. Le premier écueil fut de déterminer la date. Il y a en effet tellement d'événements dans les sociétés occidentales, que trouver une date à l'abri de la concurrence d'autres événements est toujours un casse-tête. Le sport est le plus grand vorace du calendrier, avec en tête le football qui meuble les week-ends et plusieurs dates dans la semaine. Il y a aussi les événements traditionnels, courus ou non, que toute institution doit respecter. A Hanovre il y a pêle-mêle la Maschsee Lake Festival, la Schützenfest, la Hannover Messe, … . Et il ne faut pas omettre de consulter la préfecture qui ne manque jamais d'ajouter à la liste quelques manifestations de rue et visites officielles. Enfin, le HZE avait en plus ses querelles internes sur le calendrier, avec ici une publication importante mobilisatrice d'énergie, là un grand oral.

Après trois semaines de copieux patinage sur le choix de la date, Hans appela son ami Erik Porter à la rescousse. Il était journaliste au Hannoversche Allgemeine, le grand quotidien populaire régional avec son fameux titre en lettres gothiques, et fit bénéficier le HZE de la base de données du journal recensant tous les événements locaux, nationaux, et internationaux à venir. Le 11 décembre fut décidé. Un lundi, la journée de relâche du sport et du spectacle, celle du retour aux bonnes intentions après un week-end d'excès, et celle du retour à la vie en collectivité signalée inévitablement par la pollution sonore, bouchons, et autres petits tracas.

La date entérinée, l'équipe se trouva indécise devant la seconde question : une journée portes-ouvertes pour présenter quoi ? Faut-il organiser des conférences ? Sur des sujets pointus ou de vulgarisation ? Ou alors faut-il éparpiller des ateliers où les visiteurs déambuleraient comme dans un musée ? Faut-il tout centrer sur Gerd Müller en le propulsant comme conférencier ?

Cette deuxième tâche accompagna quelques jours l'équipe d'autant plus que l'objectif initial consistant à mobiliser l'attention du grand public sur le ralentissement de la Terre s'était fait peu à peu phagocyter par l'appétit de tous à valoriser son activité. Hans mit rapidement son véto sur l'option des conférences car il ne souhaitait pas voir son équipe passer trois mois à temps plein pour l'événement, anticipant sa position inconfortable à la réunion mensuelle au Ministère. L'option des ateliers commençait à faire son chemin mais Hans intervint là encore. Il savait que les compétences d'animateur de ses sbires étaient très inégales et préssentait que la journée portes-ouvertes tournerait en un embouteillage dans l'atelier de Marina Gernhot, chercheuse sur le champ magnétique de son état, mais au quotidien une amuseuse publique exceptionnelle. Tout le monde éduqué à Hanovre avait entendu parler de ses cours à la Leibniz Universität où elle distillait les secrets de l'électro-magnétisme du magma au travers de métaphores médicales succulentes, d'images bibliques décalées, de références médiatiques hilarantes, et autres bons mots tels que celui-ci qu'Hans aimait employer en réunion : 'Le rôle de la science est de donner une lecture alternative à la mythologie. Une éruption volcanique n'est pas un coup de colère de Zeus, juste un gros pet avec traces de frein'.

Finalement il fut décidé que la journée portes-ouvertes serait articulée autour de trois événements successifs : une conférence du footballeur retraité pour commencer, puis une visite organisée du HZE dirigée par Hans lui-même, et enfin l'inévitable collation de clôture.

A peine un mois avant la date l'équipe réalisa que personne n'avait songé à approcher Gerd Müller. Alors que de nombreuses autres anciennes gloires du foot auraient pu faire l'affaire,

le HZE fut pris de panique car depuis que la décision fut prise d'organiser la journée portes-ouvertes, le nom de l'emblématique buteur en était devenu le totem. Le changer aurait eu l'effet de repartir à zéro en quelque sorte. Hans avait pu observer au fil des jours l'impact de ce nom. Parmi les stars idolâtrées dans le pays, il était tout en haut. L'ancien buteur de la Mannschaft avait tout de l'icône. Une tronche tout d'abord. Vrai brun dans un pays de blonds, cheveux et collier de barbe coupés au cordeau en avance d'un demi-siècle sur la mode des hipsters, dessinant un visage bienveillant, jovial, et qui force le respect. Il n'avait pas le style médiatique mais la classe animale. Pas le visage d'ange de Cruyff mais la flamme de Cantona. Et puis il y avait les statistiques sportives, que Riccardo égrenait à chaque passage à la machine à café. Hans découvrit aussi que la légende de Gerd Müller était bâtie sur des faits d'arme qui avaient marqués à vie les observateurs de l'époque et que le temps qui passe ne faisait qu'idéaliser. Il y avait Der Kanonenschuss die Hölle[7], ce tir puissant marqué à Brême dans dix centimètres de boue et sous une tempête de neige comme la Bundesliga n'en avait jamais vue. Le triplé face au grand Ajax que les journalistes locaux donnaient pourtant favori à dix contre un. Et puis d'autres encore qui avaient réussi à faire du directeur un fan supplémentaire.

C'est à la toujours enthousiaste Marina Gernhot que fut confiée la tâche d'approcher le footballeur. Rendez-vous fut pris dès le lendemain avec son agent grâce aux contacts du journaliste Erik Porter. La rencontre eut lieu à Munich au Conga, un bar-lounge planté entre les immeubles de bureau sur l'avenue Oppenhach. Toute la façade n'était qu'une immense verrière derrière laquelle s'alignaient des tables surplombées chacune d'un lustre conique suspendu, donnant à l'ensemble un air de tableau de Hopper. Malgré la nuit, la lumière était faible à l'intérieur. Une serveuse aux longs cheveux noirs tirés en arrière fit comprendre à Marina d'un simple et franc sourire qu'elle était la bienvenue. Mathias Roth était déjà là, assis sur un tabouret de comptoir, picorant des frites servies dans un cône en imitation de papier journal. Comme avait prévenu le journaliste, elle ne pouvait pas le rater. Un mètre quatre-vingt-dix, cent quarante kilos répartis des orteils aux oreilles, une gabardine râpée éjectée depuis longtemps des catalogues de vente en ligne, l'agent du célèbre buteur était un personnage du foot allemand. Un affairiste du début du foot professionnel où les joueurs n'étaient pas exigeants et les autorités peu regardantes. Un agent influent dont la rumeur disait qu'il faisait la composition de la Mannschaft dans les années soixante-dix.

Il avait l'allure d'un gros nounours, bourru quand observé isolément, mais prenant les traits du grand frère en compagnie. Ses cheveux poivre-et-sel mi-longs à la Kirk Douglas le

[7] Le coup de canon de l'enfer

renvoyait à son époque. Cette coiffure avec la raie au centre recouvrait les oreilles et masquait partiellement un visage un peu bouffi par des années de bonne chair. Le haut des épaules démarrait presque au niveau des oreilles, et il tournait cette absence de cou à son avantage en portant une chemise blanche à col droit qui donne ce style 'millionnaire cool'. Par-dessus la chemise, un gilet à gros boutons ajoutait à l'effet grand frère.

La représentante du HZE se planta devant le colosse : 'Guten tag Herr Roth, ich bin Marina von den HZE'[8]. Elle tendit énergiquement le bras à l'horizontale et présenta sa fine main. Mathias Roth la scruta quelques secondes avec un sourire conquérant, puis sortit de sa poche sa grosse main qui fit disparaitre celle de Marina.

Le bonhomme était bienveillant. A soixante-dix ans et quelques sa carrière était derrière lui à présent. Il fit aussi comprendre à Marina que ses pratiques chevaleresques étaient aussi du passé. Il était sorti du circuit des agents et d'ailleurs n'avait jamais obtenu la licence européenne devenue obligatoire pour signer un contrat dans le foot pro, mais il s'occupait toujours de quelques-uns de ses anciens clients. Par reconnaissance peut-être ; pour rester actif probablement ; par nostalgie assurément.

Ils prirent le temps de se présenter. Mathias paraissait impressionné par l'enthousiasme et l'aplomb de la scientifique, boule d'énergie aux cheveux noirs coupés courts et mèches accroche-cœur délicates ornant les oreilles, dans le petit corps soigné d'une quinquagénaire pétrie d'aisance sociale. Elle restait fascinée par ce personnage de roman, lourdement assis sur une vie de coups, de faits de gloire, de magouilles, et d'excès.

Après seulement une demi-heure ils vinrent à parler de Gerd Müller. Mathias parla longtemps. Son protégé n'avait jamais vraiment réussi sa reconversion après avoir raccroché les crampons. Il avait enchainé plusieurs emplois salariés sans trop de persévérance, puis il avait abusé de l'alcool, peu à peu aimanté par le bar situé en face de chez lui. Mais le perspicace agent rassura Marina : une pige au HZE ferait assurément du bien à son compte en banque, et à son moral aussi.

Quand elle demanda s'il serait d'accord, la réponse la surprit : 'Il viendra ! Un seul conseil, organisez l'événement le matin. C'est là que vous aurez Der Bomber, le vrai Gerd Müller'.

Mathias expliqua que le matin il est en forme et habile avec les mots, il claque les phrases comme il claquait les buts'. Puis il donna rendez-vous à la représentante du HZE le lendemain matin au domicile du footballeur, à neuf heures. Dans le monde du foot, tout est

[8] Bonjour Monsieur Roth, je suis Marina Gernhot du HZE

toujours allé vite, y compris les berlines fusant sur l'autoroute vers Munich. Quand Marina arriva à proximité du pavillon de Gerd Müller, le pondéral personnage s'extirpa de sa longue BMW. 'Un attelage cohérent' se dit-elle amusée. Il la salua de manière très respectueuse, comme si la rencontre de la veille avait reprogrammé quelques préjugés. Peut-être avait-il aussi googlelisé la scientifique et avait-il découvert que si parmi les grands buteurs, il y a Müller, Papin, et Morientes – trois de ses anciens protégés – en électro-magnétisme terrestre il y a Marina Gernhot ? Il prit quelques minutes devant le perron pour préparer la scientifique à la visite. Gerd avait été prévenu la veille, mais il fallait s'attendre à ce qu'il ait oublié. Et puis il fallait être prêt à trouver derrière la porte un individu endormi et hagard à qui faudrait à peu près une heure et deux ou trois cafés pour se mettre en ordre de marche.

Le pavillon était anonyme. Son agent s'en excusa presque, étant habitué aux palaces des footballeurs ayant réussi à fructifier leur gains et soucieux de continuer à faire monter l'ascenseur social. La maison avait été construite dans les années soixante-dix, une époque où l'essor du béton et surtout des coffrages avait imposé les formes planes et lisses dénuées des fioritures qui font le charme des constructions en pierres ou en briques. Il y avait un étage mais les volets du premier semblaient n'être jamais ouverts. Une antenne-râteau était toujours accrochée à la cheminée. En penchant dangereusement elle renvoyait l'image d'un endroit cabossé comme le chapeau déformé d'un marginal renseigne de loin sur la déchéance du maître.

Marina remarqua qu'aucune plantation n'était entretenue. Les arbustes les plus orgueilleux avaient fait leur place autour de la maison ne montrant aucune nostalgie d'un quelconque jardinier. Ici et là un arrosoir sur le flanc ou un outil de jardin rouillé indiquait que d'autres gens avaient habité ici naguère. Elle remarqua aussi les caisses de bières soigneusement empilées sur le perron. Ce n'était pas tant le nombre de bouteilles qui était insolite ici, mais l'aspect rangé et propre de l'édifice. Mathias remarqua l'étonnement de Marina et précisa : 'C'est l'épicier au bout de la rue qui gère … '. Il appuya sur la sonnette puis resta ainsi le bras appuyé sur le mur. Son regard allait alternativement de la porte à Marina, signifiant qu'il faudrait être patient. Après dix minutes et trois coups de sonnette, il posa la main sur la poignée de porte et entra. Elle le suivit dans le couloir d'entrée en essayant de distinguer quelque chose derrière la silhouette de menhir de l'agent. Elle entendit le glissement des pas de Gerd Müller sur le carrelage pop style avant de pouvoir l'apercevoir. Il arrivait du fond du couloir habillé d'un ensemble de survêtement gris. Marina fut amusée de ses chaussettes à bout rouge.

Alors qu'elle redoutait de se trouver face à un individu peu présentable, elle le trouva presque élégant. Ou plutôt harmonieux et souple, une silhouette que des muscles puissants avaient arrondie. Mathias la présenta en ces mots :

- Gerd, si cette jeune femme avait été aussi forte en défense centrale qu'elle est compétente en sciences de la Terre, tu serais souvent rentré bredouille.

Ils s'installèrent dans le salon où tous les meubles étaient contemporains de la maison, des meubles à la gloire du mélaminé et de ces assemblages collés qui reprennent inévitablement leur liberté après une trentaine d'années. L'ex-footballeur s'était lascivement installé dans un fauteuil et faisait face à Marina. Il souriait mais n'avait toujours pas prononcé un mot. A cet instant elle fut terrifiée : comment cet individu pourrait-il interpréter le feu d'artifice que tout le HZE attend désormais ?

Mathias tenait la conversation dans un monologue lancinant et habile. Il fallait réveiller le fauve avec patience. Il proposa un café à Gerd et on entendit ses premiers mots 'Ahr Ja, gerne !'[9]. Le colosse tenta de se soulever du fauteuil quand Marina le devança en posant une main sur son épaule.

- J'y vais dit-elle, je vais bien trouver.

Il est probable que l'avant-veille, il se serait rassis et aurait attendu que les tasses arrivent à lui. Mais il continua son effort et emboîta le pas de la scientifique dans la cuisine. Ils cherchèrent tour-à-tour une cafetière, du café, des tasses, et des cuillères. A chaque étape il partait maladroitement dans une direction et elle le devançait. Quand tout fut prêt, elle posa le plateau dans ses grosses mains. A peine Gerd eut la tasse dans la main, il commença à parler. Lui aussi semblait, au travers de ses silences, captivé par cette femme pétillante. Il la questionna sur sa profession et elle eut une première surprise de constater qu'il avait bien compris et retenu les présentations faites la veille par son agent. Après le second café, Gerd était devenu bavard. Marina pouvait apprécier les liens forts qu'avaient noués ces deux personnages dans cet univers exaltant du foot pro. Gerd taquinait son agent sur ses tours de passe-passe administratifs, sa goinfrerie financière d'impresario, et tout l'argent qu'il lui avait fait entrevoir avec des transferts hypothétiques. Et puis, alors que ni Mathias ni Marina n'avaient encore abordé le sujet, Gerd engagea sans transition :

- Alors, vous la sentez bien cette conférence ?

[9] Ah, bien volontiers

Elle fut surprise et tourna la tête vers l'agent. Leurs regards trahissaient que tout avait donc été présenté à Gerd, l'organisation de la journée, le thème, et même l'objectif du HZE ! Elle était encore plus impressionnée. Les yeux écarquillés, son regard rebondissait de Mathias à Gerd. Elle se laissa aller contre le dossier du canapé. Gerd avait parfaitement saisi le besoin du laboratoire : attirer un maximum de gens influents, puis distiller un message alarmiste. Elle prit ensuite la parole pour mentionner les collègues du HZE qui seraient en première ligne. Hans Stirp, le patron, en premier lieu, et Georg Kraxner l'initiateur. Elle informa aussi Gerd que même dans un lieu aussi austère qu'un laboratoire d'astrophysique se trouvait un grand fan de Gerd Müller, Riccardo Souza. ''Il dit que son père l'avait amené au stade à Brême en 71''.

- 'Pfff, fit-il en plissant les joues, ce fut un match de cinglés. Si on n'avait pas joué comme des damnés, on serait morts de froid. Ou noyés'.

Ils prirent congé en fixant la prochaine visite durant laquelle Marina viendrait soumettre à Gerd un premier texte pour la conférence. Il les salua depuis son fauteuil.

- Il a l'air radieux' fit Marina une fois sur le perron.
- L'événement du HZE lui donne une perspective. Il sera moins radieux à 18h.
- C'est un sacré personnage …
- Tu sais Marina, un grand buteur est quelqu'un qui perçoit tout plus vite que les autres.

Marina revint euphorique de sa première visite chez Gerd Müller, ce qui eut l'effet de surmotiver tout le monde au laboratoire. Hans était lui-même étonné de constater à quel point son établissement était devenu joyeux. Fallait-il la combinaison d'un sujet grave, d'un projet, et d'un personnage mythique pour opérer une telle mue ?

Les préparatifs de l'événement se transformèrent en frénésie, surtout la rédaction du texte-support à la conférence du footballeur. Du plan jusqu'au dernier terme, la première version du texte fut travaillée autant que le programme d'une coalition politique improbable. Chacun donnait son avis alors que la plupart n'étaient pas impliqués dans le sujet du ralentissement. En particulier le terme choisi pour qualifier le danger à venir fut âprement discuté. Fallait-il parler de grave menace, de phénomène inéluctable, voire de fin du monde ? Hector recadra tout le monde en rappelant que tant qu'aucune explication du phénomène ou démonstration n'a été faite, un scientifique ne doit s'en tenir qu'aux faits. Il fut donc décidé de qualifier l'observation du ralentissement de 'stupéfiant', puis l'adjectif fut abandonné.

Plus encore que l'entrain de son équipe pour l'événement, Hans était déconcerté par l'effet Gerd Müller en dehors. Moins d'une heure après le premier communiqué de presse, le HZE recevait les premières demandes d'invitation. Nullement du monde du foot au début, mais de partout ailleurs. Des médias de toutes spécialités, du monde politique, du spectacle, et de divers pays. Dans les premiers jours, les fans de foot parmi les membres du HZE étaient circonspects : Gerd Müller avait-il déjà été oublié avant que le HZE ne le ressuscite ? Mathias Roth avait reconnu que le délitement de la vie du champion avait éloigné les médias, puis le monde du foot avait refermé le grand livre Der Bomber comme pour ne garder que la lumière. Il fallait bien des gens très loin du foot pour oser ouvrir ce grand livre sans appréhension, et une fois ouvert, les fans ne pourraient résister à plonger à nouveau dedans.

Hans se délectait chaque matin de passer en revue la liste des invités. Des gens influents, journalistes, patrons d'industrie, et même Klaus Jungkorpf, le patron du puissance syndicat de la métallurgie IG Metall. Un jour il y eu un coup de fil du Ministère. A l'annonce de la standardiste, Hans leva les yeux au plafond. Si l'Etat s'invite à la journée portes-ouvertes, d'une grande kermesse l'événement va tourner à la commémoration. Hans n'eut pratiquement pas à prononcer un mot au téléphone. Un haut fonctionnaire venait simplement de le féliciter par ces mots : 'Herr Stirp, vous faites parler de la science dans la rue !'.

Pendant toute la durée des préparatifs, Marina se rendait chaque semaine chez Gerd avec son agent. Elle y présentait la dernière version du texte de la conférence dans le but de recueillir les commentaires de l'ex-footballeur et aussi son adhésion. A chaque visite il semblait plus heureux. Il semblait comprendre le texte mais n'y faisait jamais de commentaires, et Marina repartait avec le sentiment mitigé d'un partenaire efficace mais quelque peu insubordonné.

Au fur et à mesure que la date de l'événement approchait, un phénomène prenait de l'importance au HZE : la présence de Mathias Roth dans le bâtiment. Au départ, personne n'en avait entendu parler à part Marina. Et puis il s'invita une première fois à une réunion sur le sujet du texte, où la scientifique l'accueillit chaleureusement. Il revint de plus en plus souvent, devenant un familier des agents de sécurité. Il avait toute l'aisance en société. La stature tout d'abord qui faisait qu'on ne pouvait l'oublier. La poignée de main ensuite, une main qui vous emmaillote la vôtre dans du coton. Il s'exprimait très bien, s'adaptant parfaitement à son interlocuteur, ce qui faisait merveille avec les scientifiques, et aussi les secrétaires qui l'avaient surnommé Mister M en référence à l'acteur bodybuildé Mister T. Il

avait aussi cette faculté à s'inviter avec cette formule : 'Si je peux me rendre utile, profitez-en'.

Le directeur fut interpellé plusieurs fois par son équipe à propos de cette présence incongrue. Au début il n'arrivait pas à se prononcer car selon les témoignages de Marina, Gerd Müller et Mathias Roth ne constituaient virtuellement qu'une personne. Puis il traversa une phase d'irritation quand la polémique devint quotidienne. Et puis un jour, il réalisa que Mathias Roth ferait le maître d'hôtel idéal qu'il fallait à l'événement. Qui donc parmi les gratte-papiers du HZE était capable d'accueillir des acteurs de cinéma volubiles, des patrons milliardaires, des journalistes orgueilleux, et des supporters émerveillés ? La polémique interne cessa quand Hans prononça cette formule habile : 'Mathias Roth dirigera l'équipe de catering'.

Quand Georg Kraxner arriva au HZE le 11 décembre à 7h30, il était habillé d'un costume Canali flambant. Il avait suivi à la lettre l'invective de Hans : 'Georg, c'est le premier jour de votre nouvelle vie, habillez-vous comme Roch Siffredi dans Borsalino !'. Georg était calme. Il avait assimilé la consigne de son directeur : la Terre ralentit, le mal est sérieux, il faut consulter. Hector était là aussi avec une heure d'avance. Marina aussi. Riccardo était arrivé plus tôt pour vérifier trois fois les branchements des systèmes de vidéo projection. Il portait un costume ordinaire, mais le grand luxe était en dessous. Il avait enfilé le maillot de la Mannschaft 1974, celui du titre suprême de Der Bomber. Puis Hans entra et commença à donner des consignes bien que tout fut parfaitement organisé. Une cacophonie s'installa où chacun voulait contribuer. Le stress montait à une demi-heure de l'ouverture des portes. Et puis Mathias arriva tel un grand prince. Il sortit péniblement d'un taxi trop petit pour lui, traversa la porte à tambour du HZE, puis bavarda quelques minutes avec les vigiles. Quand Marina le vit, elle fonça sur lui.

- Il faut organiser l'arrivée de Gerd, dit-elle, et guider les gens vers l'entrée de l'auditorium qui n'est pas très large, et …

Il lui sourit du haut de son presque double mètre,

- Il n'y a rien à organiser Frau Gernhot. Quand Gerd va arriver les gens vont s'écarter. Et quand il entrera dans l'auditorium, les gens le suivront.

A peine entré dans le grand hall du HZE, Mathias régnait en maître de cérémonie. Dans cet espace carré aux murs de béton peint, aux plafonds trop hauts, et exempt de meubles et décoration hormis un grand ficus téméraire, les voix résonnaient de manière sourde. Hans était fasciné que l'agent connaisse autant de monde, bien qu'il supposât qu'il ne connaissait

pas tous les gens qu'il enlaçait de ses grands bras lourds. Il avait cette aisance à se détacher d'un groupe pour voler vers un autre fraichement arrivé.

Hans n'eut pas besoin de surveiller à l'extérieur pour pointer l'arrivée de Gerd Müller. A peine sorti du taxi, une trentaine de personnes étaient déjà dehors pour l'accueillir, causant une belle pagaille aux tourniquets de la sécurité. Il ne portait plus son survêtement gris des visites à domicile mais restait habillé sobrement avec un pantalon de toile gris souris, une chemise, et un pull blanc-cassé à col rond qui mettait magnifiquement en valeur sa pilosité noire-charbon. Et toujours aussi élégant et souple. Hans sortit à son tour quand Mathias était déjà au centre de l'attroupement. Il restait à proximité de l'ex-footballeur, frayant là le chemin d'un bras puissant, distribuant ici une accolade, se retournant pour rebondir sur un bon mot.

Comme l'ancien agent l'avait prédit, la cérémonie démarrait à merveille. Gerd et lui restèrent au centre du hall pendant une vingtaine de minutes, mettant à mal l'agenda millimétré que le directeur répétait à tout le monde encore quelques minutes plus tôt.

Hans, qui connaissait du football ce que sait quiconque consommant les médias, était fasciné par la popularité de Gerd. La majorité des gens présents avait bien sûr l'âge d'avoir été fervent supporters quand Der Bomber martyrisait les filets, mais il y avait parmi la foule enroulée en cercles concentriques autour du binôme des bien plus jeunes et nombre de femmes. Le grand hall du HZE n'avait jamais été aussi bruyant. Des éclats de rire généreux témoignaient de vieilles anecdotes. Les gens s'interpelaient à distance avec de grands mouvements de bras. Et Mathias toujours planté au centre en Master of Ceremony !

Marina se fraya avec peine un chemin à travers la foule dense. Il y régnait une ambiance de retrouvailles de promotion où des gens qui s'étaient fréquentés longtemps auparavant se reconnaissent difficilement. Elle avait apporté quelques retouches au texte de la conférence que devait déclamer Gerd. Quand elle parvint à son niveau elle se plia en deux pour passer la tête sous les coudes du premier cercle, puis tendit le document à bout de bras. Gerd la vit aussitôt, il se pencha vers elle, lui prit le visage entre ses mains et lui embrassa le front. Marina avait toujours le bras tendu quand Mathias lui prit le document des mains. Le cercle se resserra autour de Gerd et elle se sentit éjectée comme une savonnette.

Hans était affairé à l'entrée avec quelques visiteurs non annoncés quand il vit la foule se déplacer vers l'auditorium. De loin il distinguait la haute silhouette de l'agent qui aspirait sans peine vers l'intérieur la masse pâteuse des visiteurs. A l'intérieur de l'auditorium il avait toujours tout sous contrôle. Debout devant la scène il envoyait les uns et les autres aux quatre coins par de grands moulinets de bras. Gerd était à côté de lui, souriant.

Le directeur fut le dernier à entrer. L'agitation était la même que dans le hall un quart d'heure plus tôt, et, devenu spectateur passif, il avait refermé son agenda. Il guettait le moment où Gerd grimperait sur l'estrade avec le script de Marina en main. Ce moment n'arriva jamais. Il n'y eu aucun lancement formel de la conférence ni les introductions rouillées qui vont avec. Mathias se mit à parler fort, ce qui aboutit en quelques secondes à faire taire l'auditorium. Il parla longtemps. Il présenta le HZE avec majesté comme personne ne l'avait fait aussi bien. Un établissement gardien de phare pour l'humanité. Un endroit où des passionnés travaillent toute une vie et espèrent une reconnaissance en fin de carrière. Ou encore 'des lanceurs d'alerte qui ont un message aujourd'hui'. Les membres du HZE assis au premier rang étaient tétanisés. D'organisateurs ils étaient soudain devenus l'œuvre qu'on présente au public. Cette fois, ce n'était pas une publication qu'on encensait mais l'essence même du laboratoire, la mission. Hans reçut la dernière phrase de Mathias comme un éclair divin. Quelle maestria ! Puis Gerd commença à parler sans simagrée protocolaire. Il était d'ailleurs toujours debout à côté du colosse devenu muet comme une statue. Marina cherchait éperdument son papier dans les mains de Gerd, sur le pupitre, quelque part au sol. Elle l'aperçut enfin roulé dans la poche de la veste de Mathias. Elle comprit à cet instant qu'il n'en sortirait pas.

Gerd Müller resta à côté de son agent quelques minutes, puis fit quelques pas d'un côté, puis de l'autre. Il passait tantôt devant l'imposant bonhomme, tantôt derrière, donnant un effet comique certain. Marina contemplait cette souplesse. Rien qu'en déambulant sur trois mètres il y avait du félin dans cet homme-là. L'audience était déjà captivée dans un silence religieux. Il parla au début du caractère éphémère de toute chose. 'Un buteur est éphémère, n'est-ce pas' fit-il en déclenchant un éclat de rire. 'Un trophée l'est aussi' ajouta-il, recevant des 'Nein Gerd, nein' qui descendaient des travées. 'Nous sommes éphémères, notre civilisation l'est à coup sûr. Et l'univers peut-être aussi, mais sur ce point vous en savez plus que moi' fit-il en s'approchant du premier rang. Il parla de longues minutes invitant chacun à se percevoir sous cet angle précaire. 'Vous les journalistes le savez bien. Ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera pas demain. Ce qui est beau non plus. Ce qui est louable non plus. Qui est son ami un jour ne l'est peut-être plus demain'. A cet instant dans un timing parfait il posa la main sur l'épaule de Ingo Hannes assis en bordure de travée. Ingo avait fait la pluie et le beau temps durant des années au journal populaire Bild et s'était fait le porte-parole d'une fronde anti-Gerd à une époque où de jeunes buteurs talentueux piétinaient à l'entrée de la Mannschaft. Son discours était émaillé d'anecdotes et Hans voyait les spectateurs décoller le dos du dossier à chacune. 'Tenez, le but de Brême, je n'aurais jamais dû le marquer. Le coach voulait me faire sortir depuis cinq minutes mais à cause de la tempête on ne voyait pas le bord de touche. A quoi ça tient un but de légende ? A des flocons de

neige !' Gerd n'arrêtait pas de circuler dans l'auditorium. Après plusieurs allées et venues dans les allées il commença à traverser les rangées, forçant les gens à replier les genoux ou à se lever pour les plus grands. Et toujours avec souplesse et sans protocole aucun. A chaque passage, soit il recevait une accolade, soit c'est lui qui posait sa main sur l'épaule de quelqu'un. Quelle maestria observait Hans ! Puis il parla de la confiance en soi. Celle qui fait qu'on a l'impression d'exister, qui apporte le bien-être, qui crée la beauté. 'Quand on s'apprête à faire une chambre d'hôtel ou qu'on s'apprête à jouer une Coupe d'Europe, le résultat est garanti dès lors qu'on est convaincu qu'on sait faire. Le doute, c'est avant de s'engager, comme femme de chambre à l'Intercontinental ou comme buteur au Bayern'. Il parlait depuis un gros quart d'heure. A cet instant il fut interrompu par des applaudissements. 'La confiance en soi, c'est produire le meilleur avec ce que tes parents t'ont légué. Quand un buteur qui a confiance en lui croise un défenseur plus rapide, il démarre plus tôt, c'est tout'. Cette phrase déclencha des rires, Gerd étant célèbre pour être particulièrement lent à la course.

Marina observait la performance. Elle n'arrêtait pas de jeter un coup d'œil vers Mathias, toujours immobile devant la scène. Quelle est sa part dans la légende Der Bomber se demandait-elle ? L'assistance qui avait observé un silence obéissant depuis le début s'indisciplinait peu à peu. Des voix descendaient des travées qui interpellaient la star. Tout en maîtrise, il continuait à déambuler et à bavarder avec ceux à sa proximité. Et puis, il força le silence quand il aborda le sujet du ralentissement :

- Nous sommes dans un lieu de science ici, et aujourd'hui je me suis mis à son service. La science, voyez-vous, c'est l'outil de notre destinée collective. La destinée collective c'est la voie que l'espèce humaine a choisi de suivre, il y a longtemps, … disons … au début quoi ! Ne me demandez pas pourquoi, mais les hommes, disons à partir du moment où ils ont commercé à ne plus avoir trop faim, ont cherché à maîtriser leur destinée toujours un peu plus. Rappelez-vous l'histoire des trois petits cochons que je me permets de réécrire. Un premier cochon construit une maison en paille, mais elle ne résiste pas au vent. Un autre en fabrique ensuite une en bois, mais qui ne résiste pas aux prédateurs. En enfin le dernier fabrique sa maison en pierre, avec quoi fut construite la pyramide de Gizeh. L'espèce humaine donc ne se résigne pas à subir. Et la science dans cette aventure est le nom commun à toutes les activités qui conduisit à construire les outils permettant la maîtrise de cette destinée. Chacun avec sa spécialité. Il y a des maçons et il y a des acrophysiciens.

L'assistance eut un rire contenu pensant que le jeu de mot était fortuit mais le sourire lumineux de Gerd trahissait bien un lapsus volontaire.

- Les astrophysiciens, ceux-là ajouta-t-il en pointant le doigt vers le premier rang, s'assurent que notre vaisseau spatial est en ordre de marche. Récemment, et c'est la raison pour laquelle le HZE m'a sollicité, récemment le HZE a observé que la Terre ralentit dans sa rotation autour des pôles. Vous êtes au courant n'est-ce pas ! Vous, et vous aussi, et vous tous là-haut, disait-il en occupant l'espace devant la scène et en tendant la main vers l'assistance. Et alors ça vous inquiète ? Ça devrait non ? Bon, il faut que je vous avoue que quand le HZE est venu me voir je pensais qu'ils avaient bien une idée. Et bien non, voyez-vous, personne ne sait pourquoi notre Terre s'est mise à ralentir du jour au lendemain. Et personne ne sait, dit le HZE, par où commencer le diagnostic. C'est effrayant non ? Ça hypothèque notre destinée collective. Etes-vous d'accord avec moi ? Et bien mon message est que notre destinée collective passe par vous.

Marina était radieuse. Le message était là. Dans son papier il tenait en dix pages et aurait nécessité une heure. Gerd l'avait passé en une minute, après trente minutes à préparer l'attention. Un brouhaha commençait à l'amplifier. L'assistance avait-elle capté le message ou sa capacité de concentration était-elle épuisée ? Gerd laissa le bourdonnement se dissiper, puis conclut pas ces mots :

- Longue vie à la Terre, longue vie à l'espèce humaine, longue vie à nous tous, et longue vie au ballon.

Quand Hans monta sur l'estrade pour enclencher la visite l'auditorium était devenu un champ de foire où les gens s'interpellaient et circulaient dans tous les sens suivant les affinités ou des préoccupations de réseautage. C'est à cet instant que Mathias Roth retrouva sa voix. Il posa son bras sur le directeur du HZE en le faisant descendre de l'estrade, puis l'entraina avec Gerd vers la sortie, et échangea deux mots. Il était clair pour lui qu'à peine une cinquantaine de visiteurs avaient un intérêt pour la visite des activités du HZE alors que les autres ne seraient réceptifs qu'à un bain de foule avec l'ex-buteur de la Mannschaft, un échange avec lui, ou une cure réparatrice à la buvette. Il fut donc acté en un clin d'œil que le directeur entrainerait avec lui les férus de science quand Mathias gérerait les visiteurs restés dans le hall.

L'agent avait vu juste. Hans partit dans les couloirs avec une petite trentaine de personne, s'arrêtant dans chaque laboratoire où des visuels avaient été disposés. Après chaque étape, le directeur constatait que le groupe diminuait et entendait un brouhaha de plus en plus sonore remonter du grand hall. Des quelques assidus qui suivirent toute la visite du HZE, un jeune journaliste du Frankfurter Zeitung, communément nommé le FZ, fut le plus appliqué. Il était le correspondant pour la ville de Hanovre du grand journal de la capitale

économique. Une journée portes ouvertes dans un laboratoire de recherche fondamentale était rare et le jeune homme était venu avec l'ambition d'en produire un article pour l'édition du lendemain. Entre deux salles, quand le groupe empruntait le couloir, il se portait à la hauteur de Hans et le questionnait de manière répétée sur le ralentissement de la Terre. Il disait que le phénomène l'effrayait car enfant il avait peur du noir et il imaginait la Terre s'arrêter un jour avec Hanovre du mauvais côté par rapport au soleil. Il disait aussi que le peu d'intérêt que ces contemporains portaient au phénomène l'effrayait aussi. Hans le trouvait quelque peu envahissant au début, estimant que ses innombrables questions avaient pour effet de dissiper les autres visiteurs, mais à la fin du tour, il était devenu plus chaleureux avec le journaliste. Après tout, le Frankfurter Zeitung était le quotidien à plus fort tirage d'Allemagne, le quotidien qui rythme le centre économique du pays depuis cent ans, un média reconnu et respecté. Dans l'univers des médias il symbolisait la rigueur journalistique absolue, ce qui signifie absence d'émotion dans le traitement de l'information. Un article bien léché sur le sujet de la Terre ne devrait donc pas rester sans effet.

Le laboratoire de Georg était la dernière étape du tour. L'objectif était que les visiteurs repartent convaincus que le ralentissement était réel. Cependant Hans sortit contrarié de cette ultime étape car son chercheur avait certes bien préparé l'événement mais son discours fut sans relief. Avec rigueur, trop d'ailleurs, il présenta le protocole de mesure, puis les équipements, puis des résultats compilés depuis l'origine du HZE. Il n'y avait intégré aucun suspens. Pas de théâtralité, aucune émotion. Sa performance était tout juste passable grâce au concours de Riccardo qui sautait comme un cabri d'une machine à l'autre en simulant les opérations qui y sont déroulées chaque jour.

Hans regrettait de ne pas avoir mobilisé Marina à la place de Georg pour cette dernière étape. Trois salles plus tôt, quand le groupe visita son laboratoire d'électromagnétisme, il ne fut pas déçu ! A peine entré, le groupe fut plongé dans l'obscurité sans préavis, avec comme seul repère la voix rauque de la scientifique imitant la voix off du clip Thriller de Michael Jackson. Soudain la silhouette de Marina apparut dans le noir tel un fantôme protéiforme. Des éclairs de lumière partaient de ses doigts, de ses coudes, de ses cheveux, de toutes les parties de son corps en rythme avec ses mouvements de danse techno. Alors que le spectacle tournait à l'attraction Disney, la lumière revint. Marina débrancha des électrodes de sa ceinture puis expliqua comment des ondes à très haute tension mais à très faible ampérage sont produites par le magma de la Terre et sont à l'origine du champ magnétique qui guida les marins depuis la nuit des temps jusqu'à l'avènement des GPS. Pour son show, Marina avait simplement augmenté la tension et injecté de la vapeur d'eau dans l'air pour créer des arcs inoffensifs.

Quand Hans arriva dans le grand hall, le nombre de personne avait réduit de moitié mais l'ambiance avait doublé. Un groupe compact d'une centaine de personnes paraissait aimanté au bar installé par le traiteur. Avec le sourire gêné des gens trop polis, Hans se fraya un passage. Il parvint d'abord à un premier cercle où Mathias Roth tenait salon mondain avec la plupart des VIP. Il y avait le Maire de Hanovre, la déléguée à la recherche du Land, et d'autres personnalités locales. Hans contourna ce groupe pour arriver au cœur du groupe où se trouvait Gerd Müller. Ça riait fort, ça criait même. Gerd gesticulait, ce qui ressemblait à des mimes de ses faits d'arme. Hans observait. Il y voyait une communion. Tous ces grands moments de sport font partie de la mémoire collective. Quand Gerd Müller marque un but splendide contre Schalke en 1975, ce geste ne lui appartient plus, mais à tous ceux qui l'ont vécu. Il restait fasciné de voir tous ces gens s'adresser au célèbre buteur comme on parle à un copain d'internat.

Hans poursuivit sa progression en direction du bar, la troisième zone animée. Quatre serveurs se tenaient derrière le bar, mandatés par le traiteur. Trois étaient manifestement de jeunes apprentis, en phase avec le budget étriqué du HZE, et le quatrième plus âgé et affublé du rôle de manager, faisait à peine un mètre soixante. Il se tenait droit comme un I avec la tête légèrement en arrière comme pour toiser. Bien que quadra, ses cheveux hérissés accentuaient son allure clownesque. Il avait des yeux pétillants, avec des cils épais qui paraissaient maquillés et des pupilles d'un noir absolu qui fixent à cent mètres et dont on ne se détache pas. Le bar, construit à la hauteur qui convient à des convives debout semblait avoir été surélevé pour se moquer de lui. Mais là était la performance. Ce serveur miniature était un indicible clown. Il interpellait tout le monde, gesticulait, se déplaçait derrière le bar en passant tantôt devant les apprentis, tantôt derrière. Son sketch préféré consistait à se ruer vers tout convive levant le doigt, à prendre la commande avec un grand sourire, puis à s'en aller en maugréant une réplique du genre 'je vais réfléchir' ou 'Votre mère est-elle d'accord ?'. Le petit manager héla le directeur quand il l'aperçut. Quand Hans parvint à se coller contre le comptoir le petit manager disparut derrière les amas de verres vides, puis réapparut de l'autre côté du comptoir collé face à Hans.

- Quelle différence y a-t-il entre un scientifique, fit-il en pointant son nez vers celui de Hans vingt centimètres plus haut, et un curé ?

Hans ne put extérioriser qu'un rire de surprise.

- Le scientifique croit savoir, alors que le curé sait croire.

Hans resta au comptoir un long moment, but quelques bières, jusqu'à reprendre conscience que son rôle imposait quelque lobbying. Il retourna vers Mathias qui continuait à aimanter

tout ce que l'assistance comportait de décideurs. L'agent le vit de loin et l'attira avec l'aisance d'un commerçant qui sait bousculer les clients trop lents avec la formule 'au suivant', puis il se tut et laissa le directeur du HZE passer son message.

- La Terre ralentit, c'est à présent une certitude. Contrairement à tous les autres risques auxquels l'humanité fait face, nous ne connaissons ni la cause de ce ralentissement ni le remède. Il n'y a donc aucune direction de travail, et rien à gagner à faire ce travail. La mise en œuvre de moyens pour élucider ce mystère et clarifier le risque est donc typiquement une mission de service public. J'aimerais que vous en soyez convaincus, puis que vous usiez de votre influence pour faire voyager ce message.

✧ ✧ ✧

Hans fut informé dès le lendemain que le FZ avait publié une double page sur la journée portes ouvertes au HZE. Il sortit en ville acheter le journal, s'installa dans un café et lut avec quelque anxiété. L'article commençait par un bref résumé de la journée relatant la présence très remarquée de Gerd Müller, puis tout le reste était consacré au ralentissement. Le journaliste qui le collait la veille avait bien compris et bien retranscrit la genèse de la découverte, le nouveau danger qu'elle annonce, et surtout l'absence de prise de conscience pour enclencher un travail d'investigation. Enfin il fut amusé de découvrir dans la rubrique des sports un article sur Gerd Müller. Il était question d'un record anecdotique vieux de quarante ans : der Bomber était le dernier buteur à être venu marquer un triplé au Heinz-von-Heiden-Arena de Hanovre.

Chapitre 3 - Je vous tiens au courant

Pendant les mois qui suivirent la publication dans les pages du Frankfurter Zeitung de l'article sur la journée portes-ouvertes au HZE, le sujet du ralentissement était régulièrement évoqué lors des comités de rédaction. Les réactions des lecteurs et des médias laissaient perplexes les journalistes car le retour dans la lumière de Gerd Müller faisait autant parler que le sujet tragique du ralentissement. Le service des sports était certes ravi de s'être vu offert cette grosse ficelle. Le buteur emblématique de la Mannschaft donna lieu à des articles réguliers qui ravissaient les lecteurs plutôt âgés du FZ. Le service des sciences de son côté publiait peu ou prou chaque communiqué émis par le HZE, où on lisait finalement toujours la même chose exprimée par des mots ou des chiffres différents.

Le directeur de rédaction, Jonas Falk, demeurait intrigué par le sujet. Les mesures du HZE n'étaient contestées par personne, et pourtant, depuis son poste tout en haut de la pyramide de l'information, il ne distinguait aucun mouvement, aucune initiative mobilisée à rechercher ce qui pourrait causer le ralentissement.

Les comités de direction se suivaient et le ralentissement revenait sur la table comme le jouet d'un enfant remonte à la surface de l'eau du bain. Des journalistes pointaient le caractère déjà usé du sujet. Attendons qu'il se passe quelque chose, recommandaient-ils. On ennuierait les gens à leur parler tous les jours du glissement des plaques tectoniques, mais ils attendent de nous qu'on titre pendant dix jours sur un tremblement de terre.

- S'il n'a pas lieu chez eux, intervint Jonas en bout de table.

Jonas tournait autour du sujet sans en trouver l'entrée. Il était clair que le HZE ne sortirait pas de son rôle. Mesurer est sa seule vocation, et son statut d'établissement supranational le dissuade de toute frivolité.

- Le moins que l'on puisse dire c'est qu'ils ne sont pas délurés là-bas, ajouta un journaliste impliqué.
- Ils ont quand même eu l'idée de dépoussiérer Gerd Müller, lui rétorqua un collègue des sports. Les journalistes présents racontent qu'ils ont rarement autant rigolé qu'à cette journée au HZE, que Gerd c'est magique, son agent transpire le football encore à son âge.

Le sujet sortait ainsi de la discussion comme éjecté par la force centrifuge des digressions.

Un autre jour il fut question de ce que ferait le journal local, le Hannoversche Allgemeine. Là aussi le débat tourna court.

- Ils ont confié le suivi du sujet à Wolfgang Interhausen. Autant dire qu'on n'apprendra rien qu'on n'aura pas déjà lu ailleurs. Interhausen, sa spécialité c'est rephraser. Super bien certes, mais l'investigation, l'articulation des événements entre eux, bref la production d'information, ce n'est pas son truc.

Le débat s'anima le jour où Jonas suggéra d'aller questionner le Ministère de la Recherche. L'idée était simplement d'aller voir si le sujet du ralentissement était pris sérieusement par les hautes instances scientifiques du pays via quelques ressources allouées. Les journalistes politiques furent vent debout. Leur position vis-à-vis de l'état était toujours sur un fil, entre des manœuvres d'équilibriste pour arracher une information, et leur velléité d'interpréter le discours officiel pour le rendre intelligible aux lecteurs. Bien que spécialistes, vivant jours et parfois nuits dans les arcanes de la politique, ces journalistes n'étaient jamais les bienvenus et souvent pas très bien vus non plus. La proposition de Jonas aurait selon eux l'effet de les faire passer pour des donneurs de leçon. Un risque qu'ils ne voulaient pas prendre.

Encore quelques mois s'écoulèrent et Jonas était toujours tiraillé, d'autant qu'il conversait chaque semaine avec le patron du HZE. Pour l'heure, Hans Stirp avait pris seul son bâton de berger pour sensibiliser ses autorités de tutelle c'est-à-dire la trentaine d'états qui composent son conseil d'administration. N'étant ni journaliste ni très mobile, Jonas anticipait qu'il progresserait difficilement. Aucun représentant d'état n'avait répondu à ses invitations et lui ne s'était déplacé que deux fois en trois mois : à Wien, où un collègue de promotion était en charge du secteur secondaire au Ministère de l'Education, et au Maroc où tout visiteur étranger susceptible de valoriser le rayonnement du roi est accueilli à bras ouverts, de surcroît s'il porte au veston un insigne de l'excellence allemande.

Jonas saisit l'opportunité du séminaire de mars où sont réunis une fois l'an tous les journalistes du FZ et les responsables des fonctions support, abonnements, publicité, fabrication, etc, pour soumettre la question sans détours : 'Le FZ doit-il porter la question de savoir pourquoi la Terre ralentit ?'

Cent cinquante personnes s'étaient emboitées dans les raides sièges du grand amphithéâtre de la faculté de chimie située en face du FZ et un ordre du jour précis était proposé, constitué de présentations, débats sur l'estrade, et séances de questions. Les mêmes arguments furent échangés à propos du ralentissement mais un nouvel angle émergea, principalement porté par ceux qui n'étaient pas au contact du monde politique,

dont les responsables des fonctions support : en cette époque, où les trois quarts des pays plongent dans le populisme, et où les autres glissent dans la dette, où ailleurs qu'en Allemagne peut émerger une volonté de répondre à une question qui peut nécessiter plusieurs siècles d'effort ? Où ailleurs qu'ici ne voit-on pas la prochaine élection ou la prochaine échéance trimestrielle comme un possible chaos ?

A la pause du déjeuner tout le monde descendit au réfectoire où le self, conçu pour alimenter une horde d'étudiants, avait été converti en un buffet pour adultes patients. Jonas descendait les marches quand une jeune journaliste joua des épaules pour arriver à sa hauteur :

- Monsieur Falk, je suis Yutta Denst. Je travaille au service régional. Sachez que le sujet du ralentissement m'intéresse. Pour travailler dessus je veux dire.
- Bonjour Madame, je ne vous connais pas encore mais je connais votre plume. Bravo encore pour l'article sur la visite du Pape dans notre ville, vous avez été objective. Ça ne plaît pas à tout le monde mais comme ça vous êtes au courant : vous ne plairez jamais à tout le monde dans le journalisme ! Venez, joignez-vous à notre table.

Jonas et la jeune journaliste se retrouvèrent à une table de quatre en compagnie de Rolf Gänzel et d'Ella Maskalovich. Rolf dirigeait le service de la fabrication. Il était entré au FZ le même jour que Jonas et ils entretenaient depuis une amitié de confidence. Rolf était devenu au fil du temps un grand spécialiste de l'impression et réussissait avec brio à jongler avec les spécificités les plus vicieuses du métier que sont les retards des maquettes, le prix volatile du papier, et les grèves des imprimeurs. Ella était en charge des annonceurs du secteur public, ceux à qui il faut ménager des espaces en dépit de budgets modestes voire parfois nuls.

- Voyez-vous madame Denst, le ralentissement de la Terre est une information, et nous l'avons bien traitée depuis sa découverte il y a deux ans, mais sa cause n'en est pas encore une. Donc je comprends les réticences du comité qui rappelle en quelque sorte où s'arrête notre mission.
- Je voulais simplement vous dire que le sujet m'intéresse. Pas par inquiétude ; le HZE a dit mille trois cent ans avant le cataclysme, c'est ça ? C'est partir à la recherche d'un grand mystère qui me plairait.
- Chercher est bien le rôle du FZ, intervint Ella. Mais là il faut provoquer. Déclencher un projet de recherche, son équipe, son financement et tout le tintouin.

Rolf n'avait rien dit mais Jonas attendait son avis. Détaché de la pression journalistique, il avait toujours été pour le directeur son miroir de la reine maléfique, celui qui donne le bon mot même quand il ne fait pas plaisir.

- On peut dire que le métier de la presse change. J'observe que le prolongement de notre journal sur internet est bien moins journalistique que le support papier. C'est quoi d'ailleurs le FZ en ligne : une source encyclopédique, une banque d'images, des archives, du divertissement, et quoi d'autre ?
- Une source de revenu, rigola Ella !
- Les organes de presse 100% numériques sont bien spécialisés dans l'investigation, reprit Rolf ?
- Normal, fit remarquer Ella, il leur faut du gros buzz pour grandir et perdurer face à nous.
- Ben alors, dit Rolf, ne faut-il pas nous engager dans l'investigation pour exister bientôt face à eux ? N'oublions pas que le journal papier a perdu 20% de sa surface en dix ans, quand la section des sports a augmenté de 30% …

Jonas écoutait ses collègues et les balayait du regard en s'arrêtant sur Yutta. Cette femme postulait à une mission indéfinie, donc potentiellement infinie, mais elle ne semblait pas douter. De Mademoiselle Denst, Jonas avait des échos de rigueur et d'efficacité. Cette fille n'a probablement pas l'intention d'aller se promener à l'équateur pour mesurer le ralentissement de la force centrifuge exercée sur ses jolis cheveux.

- Dites-moi Yutta, si le FZ vous confiait cette mission, vous feriez quoi en premier ?
- Vous demander les consignes, répondit-elle du tac au tac.

Jonas leva les yeux vers Rolf. Un infime mouvement de sourcil lui fit comprendre que Rolf aussi était impressionné. S'en suivit un silence que Yutta interrompit :

- Ce que j'ai compris ce matin, c'est qu'il semble nécessaire de prendre le sujet des mains du HZE et de le réécrire en termes politiques, de le mettre en perspective avec l'histoire, avec le contexte, le vivre-ensemble …
- Et le réchauffement climatique, intervint Ella. Personne n'assimile deux catastrophes en simultané. Voyez ce qui se passe avec les guerres. Quand une démarre, les gens pensent que la précédente est terminée.

Jonas écoutait le menton posé sur la main.

- Qu'est-ce qu'une telle investigation nous rapporterait en termes de papier ?

- Rien au début, répondit Yutta en se redressant sur sa chaise.

A nouveau, un petit mouvement de sourcil de Rolf appuyait la candidature de la jeune femme.

- Une telle investigation s'apparenterait à un investissement fit remarquer Ella.
- Alors moi aussi je suis destiné à faire évoluer mon métier s'exclama Jonas. Un propos dont il reçut approbation par un mouvement des deux sourcils.

Quand ils terminèrent leur café, le réfectoire s'était presque vidé. La présentation suivante allait commencer.

Yutta Denst était reporter régional au FZ où elle était entrée trois ans auparavant à vingt-quatre ans, fraichement diplômée de l'école de journalisme de la ville. Une trajectoire rectiligne qui l'avait amenée à couvrir les événements sociaux de la ville, et dans une ville bien organisée au cœur d'un pays travailleur, elle peinait à se faire une place dans le journal, bousculée par ses collègues de la politique et carrément écrasée par l'armée de journalistes assignés aux sports. Elle eut d'ailleurs du mal à accepter la semaine précédente qu'un papier sur une kermesse bicentenaire puisse être écarté en comité de rédaction pour laisser la place à un article sur un obscur club de football corse où évoluait un joueur allemand non moins obscur.

Depuis plusieurs mois elle sentait sa vie se dissoudre lentement. Non qu'elle se trouvât en marge de la société, de ses tendances du moment, de ses exigences sociales, mais il lui manquait un désir profond, une quête, une flamme qui lui donnerait l'énergie pour dominer la vie extravagante d'une jeune femme urbaine et professionnelle qui n'avait pas encore programmé de vie de famille.

Yutta était avachie dans son canapé et songeait à son initiative du jour. Elle venait de picorer un dîner constitué de tout ce que son minuscule frigo avait pu lui offrir de tout prêt et s'était abandonnée devant la télé. Puis son esprit s'était évadé.

Le lendemain la jeune journaliste était en poste de 10h à 20h. La journée s'annonçait morne. Elle la redoutait. En arrivant au bureau, elle saluerait les gardiens serbes d'un coutumier 'tschüss'[10], des collègues croisés çà et là dans les couloirs, puis elle plongerait dans l'actualité comme un cuisinier allume ses fourneaux à la première heure. Son initiative de la veille lui donna l'envie de prendre la main sur le cours de la journée. Elle se connecta sur

[10] Salut familier en allemand

le site de la DPA[11] avant de sortir. Ce rituel de tout journaliste se fait d'habitude au bureau mais ce lundi Yutta sentait le besoin de provoquer. Elle parcourut le fil d'actualité, nota deux ou trois entrées dont une sur le HZE qui donnait une conférence à l'école de la magistrature du Land. Une conférence donnée par des physiciens de l'espace à des étudiants dont le métier ne les ferait jamais s'élever plus haut que l'étage de la cafétéria du tribunal de Frankfort, offrant une fort belle vue sur la ville et ses justiciables au demeurant.

Elle se rendit à son travail par la ligne J du tramway après dix minutes à pied à travers les immeubles de son quartier. Les journalistes étant des gens influents qu'il faut soigner, la ligne J avait un arrêt pile devant la porte du Frankfurter Zeitung. Plus près aurait fait passer les roues du tram sur les rangers des agents de sécurité. Elle était assise côté fenêtre, la tête posée contre la vitre, laissant le soleil du matin lui baigner le visage. Un col blanc était assis en face d'elle, lui aussi entortillé dans ses pensées, le regard aimanté sur la jeune fille. Il regretta que le zèle des agents de nettoyage ait embaumé le wagon d'une senteur de mandarine synthétique masquant son parfum. La cloche du tram retentit, il se leva, détourna son regard pensant que peut-être il se souviendrait longtemps de cette œuvre photographique qui avait enchanté son trajet matinal.

Jonas et Yutta se revirent dans son bureau. Il avait sous la main sa Don Quichotte prête à partir aux trousses du ralentissement, mais il n'était pas encore convaincu de lui fournir le cheval. Elle lui proposa d'aller à la rencontre des gens du HZE tout en continuant à faire son travail.

- J'ai besoin de sentir le mouvement céleste de la Terre dit-elle.
- Et moi la courbe des abonnés, sourit Jonas.

Elle prit rendez-vous avec Hans Stirp la semaine suivante et profita du voyage en train vers Hanovre pour s'instruire sur cette fameuse rotation. Sa première interrogation était pourquoi la Terre tourne ? On est tous d'accord que c'est très bien qu'elle tourne, se dit-elle. Si on place le début de la journée en milieu de l'après-midi, là où il ne se passe jamais rien, la rotation de la Terre nous amène agréablement vers le crépuscule, et avec lui vers la fin des obligations matérielles et le début des rêveries. La fatigue arrive en même temps, la vraie parfois, l'imaginaire souvent, qui nous prend dès lors qu'on voit disparaitre le soleil. Et puis la Terre continue de tourner et nous plonge lentement dans l'obscurité, cette absence d'horizon qui réveille l'instinct animal. Soudain, effacée la fatigue, c'est l'heure où on a envie d'aimer tout le monde. L'heure où l'esprit reprend autorité sur le corps ou le régénère. On n'est plus la même, on a des envies qui ne nous auraient pas effleuré en plein

[11] Deutsche Presse-Agentur, l'équivalent allemand de l'AFP français

jour, et surtout on réfléchit moins. La nuit est le seul moment où les couleurs ne changent pas. Elle semble toujours durer une éternité. Au routier qui la déchire, au gardien qui la hante, ou au noceur qui la consomme. Puis arrive l'aube. La Terre est trop bonne et nous sort de cette nuit où on s'est cru prisonnier pour toujours. Quand l'aube arrive, on aime la voir. Elle nous rend fier. On croit toujours être le seul à la voir. Elle s'accompagne d'un air pur, la photosynthèse prétendent les érudits, mais plutôt une carotte que la nature nous met sous le nez pour repartir jouer avec elle. Et puis le soleil se lève et nous rappelle à nos obligations laborieuses, estivales, ou méditatives. Quand il arrive au-dessus de nos têtes, on a envie de faire une pause, juste pour nous assurer que la Terre ne va pas s'arrêter de tourner, ni par lassitude de divertir des enfants gâtés, ni par distraction d'un ailleurs dans le cosmos qui lui serait plus généreux.

C'est donc agréable que la Terre tourne pensa Yutta, donc ne te demande pas pourquoi, mais alors quand et comment s'est-elle mise à tourner ? Elle ne trouva rien dans la notice explicative du Big Bang, cet événement géniteur des planètes, des poissons-chats, et des éclairs au chocolat, à cheval entre croyances et sciences, et qui fit grand bruit. Est-ce que de la même manière les fragments d'une grenade tournoient dans l'air se demanda-t-elle, avant de ressentir la honte en songeant à ceux qui savent.

En arrivant au HZE, Yutta perçut l'austérité des lieux dès le parking. Point de berlines allemandes ostensibles ou de coupés italiens hautains, mais quelques véhicules ordinaires agglutinés dans un coin d'un parking qui pleurait ses heures de gloire. Seuls des scooters décorés de sponsors fantasmagoriques témoignaient que les portes du HZE étaient grandes ouvertes aux étudiants. A l'intérieur, Yutta reconnut l'odeur de plastique de l'époque où ce matériau nouveau incarnait les trente glorieuses. Et puis cette odeur unique et âcre d'électricité qui ravive les souvenirs de train électrique et des ustensiles de cuisine qu'on trouve chez les grands parents.

Le Directeur reçut Yutta comme un chef d'état. Elle eut droit à une visite complète des lieux puis à un diaporama aussi usé que la moquette qui avait fait serment d'obéissance au plâtre des murs quarante ans auparavant. Elle fut d'ailleurs surprise que la découverte du ralentissement n'ait pas encore été ajoutée à la présentation.

- Pensez-vous que la société civile reste sourde longtemps à la menace que vous avez annoncée dès 2012 ?
- C'est la bonne formulation. Voyez le réchauffement, combien d'années il a fallu pour qu'il commence à inquiéter ?
- Combien d'événements climatiques …

- C’est ça. Les événements violents qui mettent mal à l’aise les élus. Parce que concernant les faits visibles, beaucoup de gens en observaient depuis longtemps.
- Et ils s’adaptaient en silence …
- C’est ça !

Ils discutèrent ainsi et Yutta sentit chez Hans, non pas la résignation qu’elle redoutait, mais un quotidien ordinaire de la part des gens engagés depuis leur plus jeune âge dans les sciences fondamentales. Ces gens pensait-elle, ont une conviction et ils y travaillent toute leur vie sans se retourner. L’indifférence ou la condescendance de leurs pairs, comme l’excitation subite ou injustifiée, sont leur destin.

- Que diriez-vous si au nom du FZ j’entreprenais de véhiculer votre message auprès des gouvernements ?
- Le message que notre bateau va tomber en panne en pleine mer ?
- Ben oui. C’est ça non ?

Elle l’observait et n’arrivait pas à déceler si sa proposition le laissait dubitatif, vexé, ou indifférent.

- Votre jeunesse et votre féminité vous donneront de l’avance sur moi.

Elle sourit…

- Et votre compétence de journaliste aussi, excusez-moi.

Puis Hans parla de la Terre, du système solaire, des savants depuis l’antiquité qui s’étaient brûlé les yeux à scruter l’astre incandescent et les doigts à dessiner des figures géométriques sur le sable. Cet homme est possédé, songea Yutta.

- J’aimerais rencontrer votre scientifique qui a levé le voile sur le ralentissement.
- Georg Kraxner. Bien sûr, il est dans le bâtiment des instruments. Vous verrez, c’est un personnage rustique, un peu mystique.

Un perceptible mouvement d’oreille trahit la surprise de Yutta, tant Hans lui apparaissait déjà lui-même quelque peu contemplatif.

Une heure avec Georg Kraxner convainquit Yutta que le ralentissement valait d’y parier son poste et sa carrière. L’homme était un pur scientifique, ne bluffait pas. Quand Yutta lui posa la question qu’elle avait posé à Hans, il la tira par la manche et lui montra tout le processus. Les techniques de mesures, leurs principes et leurs limites, les machines composées d’une

association improbable de mécanique antédiluvienne et d'électronique dernier cri, les protocoles documentés, respectés, et ennuyeux comme une messe catholique, et les résultats. Jusqu'à la fameuse courbe qui fut le point d'orgue de la publication du HZE trois années auparavant. Yutta avait lu le communiqué et vu la courbe plusieurs fois mais là, voir l'originale imprimée sur papier thermique, la toucher, lui donna des frissons. Cette succession de points démarrée en 1966 qui parait tracée à la règle jusqu'en l'an trois mille trois cent et qui fléchit ensuite comme un pénis fourbu.

- C'est ça notre futur ?
- Si on n'y fait rien, c'est certain. Ne comptez pas sur la Terre pour changer de route sur un coup de tête. Nous sommes ici entre gens sérieux, madame Denst !
- Mais …
- Je vous devance. Pour y faire quelque chose, encore faudrait-il qu'on détermine la cause de ce ralentissement. Sachez que les géologues, malgré leurs méthodes de maçons, ne voient rien depuis les temps immémoriaux qui indiquerait une rotation différente d'aujourd'hui.

Yutta avait décollé les yeux de la courbe et les avait égarés sur un immense poster de Gerd Müller placardé à la va-vite sur le mur probablement suite à la journée portes-ouvertes. Un cliché du buteur accroupi les deux mains posées sur un ballon, sur lequel une photo de la planète bleue avait été superposée par un collage approximatif.

- C'est lui le coupable ? fit Yutta en tournant le regard vers Georg resté penché sur la courbe.
- De votre présence ici, oui.

Yutta restait fascinée par une courbe où chaque point était la synthèse de milliers de mesures, et plus encore, par le fait que l'annonce n'ait été faite qu'après cinq ans d'observation du ralentissement. Comment peut-on passer autant de temps en connaissance d'un cataclysme à venir sans en parler, sans devenir fou ?

- Mais madame Denst, le protocole de mesure dit bien qu'une inflexion ne peut être actée qu'après cinq ans de continuité !

Ce type est gaga, songea Yutta. Il sait mieux que personne que la Terre ne dévie pas pour le plaisir, et il respecte le protocole plus que l'astre qui le porte et le nourrit !

Yutta avait gardé de ses turbulentes années pré-adolescentes l'aisance sociale en tous lieux et toutes circonstances, et le goût pour les activités en extérieur. Elle se réjouissait

d'imaginer que si le FZ la laissait faire la course après le ralentissement, elle se retrouverait dans des lieux insolites, auprès de gens aussi forcément insolites. 'On ne sait que ce qu'on s'est donné la peine d'apprendre' répétait sa mère, alors en allant à la rencontre de gens qui savent, elle rencontrerait des individus qui se sont donnés de la peine et en ont acquis un riche vécu. Et puis de ses années adolescentes et suivantes, Yutta avait succombé au charme des mots. Les mots subtils qui raccourcissent les phrases, qui démultiplient la portée et la force du propos. Son aisance à l'école l'avait conduite sans réflexion sur la voie expresse du journalisme, mais parfois elle songeait que si elle n'avait pas eu cette malédiction des bonnes notes, elle se serait bien vue écrivain, les ferronniers des phrases.

Yutta retourna voir Hans la semaine suivante afin de bien comprendre l'opinion du HZE quant à la relation éventuelle entre le ralentissement et le réchauffement climatique. Le second phénomène étant désormais perceptible par tout un chacun, elle ne pourrait pas mettre un pied en avant sans être persuadée de leur indépendance.

Elle rencontra ensuite des climatologues à travers l'Europe pendant le mois qui suivit. Et même des spécialistes en thermique dans l'industrie. A l'inverse des scientifiques du HZE, les premiers nommés avaient pris habitude et appétence à l'exposition médiatique, ce qui conduisit Yutta à faire chou blanc en de multiples occasions lorsque l'interlocuteur découvrait qu'il n'était prévu ni caméra ni article de presse. Elle en revint néanmoins avec la même conclusion que le HZE, à savoir que les niveaux d'énergie impliqués dans le ralentissement de la Terre sont sans commune mesure avec ceux, beaucoup plus faibles, impliqués dans le réchauffement de la Terre. Elle en fut définitivement convaincue lorsqu'un ingénieur thermicien travaillant pour EDF lui en fit devant elle une démonstration improvisée. Elle avait obtenu ce contact par un collègue du FZ, et lui avait donné rendez-vous en fin de journée dans une brasserie située en face de la Gare du Nord à Paris, où elle arriverait de Francfort. Lorsqu'elle entra, Jean-Paul Gagnère était déjà là, assis à une table pour deux coincée dans un coin de la verrière que les brasseries parisiennes construisent impunément sur le trottoir. Il eut d'ailleurs quelques difficultés à s'en extirper pour saluer Yutta et s'en sortit avec élégance :

- Veuillez pardonner les Français Madame Denst, nous sommes engoncés dans les traditions.

Le bonhomme était joyeux, à l'évidence à l'aise dans son métier, dans son entreprise qu'il avait rejointe dès la fin de ses études, et dans sa mission de service public. Un brun sexagénaire, rondelet d'allure paysanne, habillé de la chemise à carreau qu'un costumier aurait choisi d'emblée pour lui, avec barbe et cheveux coupés court sans soin excessif. Il

avait fait son service militaire à Witlisch, connaissait donc le Land du Hesse. Il partagèrent leur expérience de la vie nocturne à des âges équivalents en guise de présentation.

- La Schlage Straße est ma préférée pour sortir, racontait Yutta, mais quand j'ai décidé de me lâcher, je n'y vais pas parce qu'elle est trop loin des taxis.

Jean-Paul raconta comment il s'était retrouvé à passer la nuit dans une voiture que son propriétaire avait eu la bonté ou l'indolence de laisser ouverte. Il écoutait et observait la jeune allemande comme on observe un personnage qu'on n'a pas l'habitude de côtoyer. Cette fille est diablement jolie, mais pourquoi ? Ses yeux n'ont pas le bleu azur tant chéri. Au contraire, ils sont si noirs qu'on n'y distingue pas la pupille'. Le soleil couchant illuminait son visage et donnait à ses yeux sombres un effet hypnotique inouï. A chaque fois que son regard croisait celui de la jeune femme, il avait l'illusion d'y entrer et de s'oublier. 'Sa peau n'est ni blanche ni mate, quelque chose d'un peu halé et qui est si soyeux qu'on a envie d'y promener les doigts. Ses cheveux ne sont coiffés selon aucune mode ni style. Elle a même une allure un tantinet adolescente avec une grande mèche sur l'avant qui part d'un côté du visage et finit de l'autre. Et ces petits cheveux tout mignons qui virevoltent autour des oreilles'. Il remarqua qu'elle avait un léger cheveu sur la langue, le même que Simone Signoret, le plus célèbre zozotement du septième art ! Sa bouche se déforme un tout petit peu quand elle parle comme si elle mâchait un marshmallow. Et puis ses deux incisives ne sont pas tout à fait identiques. Les incisives qui font les plus beaux sourires, alors que les publicitaires s'échinent à élargir les bouches pour nous servir des dentitions de crocodile à la Julia Roberts. Toutes ces imperfections qui font l'élégance. La nature saurait-elle comment assembler les défauts comme un peintre sait les couleurs qui se marient ? Toutes ces irrégularités qui font le charme, qui font qu'on trouve sa compagne jolie, elle dont on connaît justement tous les petits recoins. En voie d'ensorcellement, il osa seulement dire :

- Vous avez la voix suave d'une chanteuse de variété italienne.

Et puis Jean-Paul expliqua à Yutta les grandes lois de la thermique en commençant à gribouiller sur la nappe en papier. Elle était penchée en avant avec le doigt sans arrêt posé çà et là sur les formules de calcul. Elle revenait sans cesse au cas de la Terre, aussi à un moment, Jean-Paul appela le serveur :

- On peut rester ici encore une heure ou deux ?
- Monsieur et Madame peuvent rester autant qu'ils le souhaitent, nous ne fermons jamais. En revanche, Monsieur voudra bien me laisser une petite place entre ses gribouillis pour poser l'addition qui immanquablement gonflera avec vos envies.

Un serveur comme l'image d'Epinal du français ronchon, qui rassure ces concitoyens et amuse les étrangers, avec une tête de quinquagénaire posée sur un corps d'adolescent sculpté par mille marathons courus entre salle et cuisine.

Jean-Paul proposa à Yutta de conduire les calculs pendant qu'elle serait préposée à la recherche des constantes sur son téléphone. Ils calculèrent ainsi l'énergie calorifique de la Terre dans un premier temps où Yutta fut mise une dizaine de fois à contribution pour la masse, le diamètre, les caractéristiques de la croute terrestre, celle de l'atmosphère, etc. Ensuite ils calculèrent l'énergie cinétique de la Terre dans sa rotation autour des pôles. Jean-Paul était moins à l'aise ici mais Docteur Gougueul lui apporta quelques confirmations. Puis, en déplaçant les verres, la carafe, et le pichet de rouge vers la droite de la table, ils mirent en équation la variation d'énergie résultant d'une augmentation de dix degrés de la température en surface, où l'ingénieur dictait et la journaliste écrivait en tenant son stylo du bout des doigts comme une plume, quand les cancres l'agrippent comme un burin. Ce premier résultat contraria Yutta.

- Je vous sens contrariée, fit Jean-Paul en se penchant vers elle.

Elle se retourna et fit signe au serveur.

- Pouvez-vous emporter tout ça et nous apporter deux autres cafés s'il vous plaît ?
- Souhaitez-vous également que je change la nappe ? C'est offert.

Yutta le toisa avec aplomb, et montrant du doigt la nappe maculée d'inscriptions, lui répondit :

- C'est moi qui vous offrirai celle-ci.

Ils firent une pause en attendant les cafés.

- Quand un résultat est douteux, voyez-vous Yutta, il ne peut y avoir que quatre causes. L'équation est fausse, les approximations sont excessives, le calcul est faux, ou alors une constante est fausse, Pour l'équation, c'est facile à vérifier, on pousse les paramètres vers zéro et vers l'infini et on regarde si le résultat est logique. A propos des approximations, c'est plus délicat, mais je vais appeler mon collègue Ian. Pour le calcul, on va refaire pas-à-pas à présent que vous avez fait essuyer le tableau. Et puis les constantes, c'est à vous Yutta.

Pendant que Jean-Paul téléphonait, Yutta était plongée dans son téléphone. A un moment elle lui tapa sur la main :

- Dix à la puissance six avec un petit moins devant le six, ça compte non ?
- Attends un instant Ian, fit Jean-Paul à son interlocuteur.

Il ricana.

- Dans les maths, tout compte ma chère Yutta, le dix, le six, et le petit moins comme vous dites !
- Alors je me suis trompée sur cette constante-là, il faut ajouter le petit moins.

Ils refirent tous les calculs cette fois sur une nappe neuve, et le résultat confirma à peu près les deux ordres de grandeur d'écart indiqués par le HZE.

Lorsque le serveur apporta la note de soixante-deux euros et cinquante centimes à Yutta, Jean-Paul lui fit remarquer avec un air narquois :

- Dites-moi, le six là-devant, ça compte ?

✧ ✧ ✧

Une pluie fine enveloppait Francfort depuis le matin. Yutta n'était pas sortie de la journée. Elle envoya à son directeur un compte-rendu euphorique suite à son immersion dans les calculs du réchauffement où elle mentionnait Georg Kraxner plusieurs fois. Ce gugusse ne paie pas de mine écrivit-elle, mais il perçoit ce qui est en train de se passer. Il le sait depuis des années sans que ça ait changé quoi que ce soit dans sa vie, et à présent que ça commence à s'agiter, enfin on l'espère, il va continuer sa courbe jusqu'au jour où il partira à la retraite. Note que ça me conforte dans mon choix de métier. Il y a ceux qui savent et s'en contentent, ceux qui agissent quand ils s'en trouvent obligés, et il y a nous les journalistes au milieu pour faire en sorte que ces braves gens se parlent.

Elle téléphona à son directeur :

- Je sais ce que vous pensez Monsieur Falk mais il faut bien commencer par aller au Ministère ? C'est quand même la porte d'entrée avant d'aller voir ailleurs !

Au FZ, le directeur de la rédaction était coincé depuis le premier jour entre sa volonté de rendre le FZ acteur de l'incroyable mesure du HZE, et sa prudence à respecter les décisions de son comité. La jeune journaliste le bouscula comme s'ils avaient vingt ans de carrière commune.

- Je vous propose ceci : 'Pensez-vous Monsieur le Ministre que ce soit une bonne chose qu'un grand quotidien comme le FZ s'engage dans la recherche de la cause du ralentissement ?'
- Le Ministre de la Recherche est une femme, mademoiselle Denst …

Le directeur de la rédaction comprit néanmoins l'astuce : solliciter le plus haut niveau de l'état sur une question qui ne lui demandait aucun engagement. Il fronça les sourcils autant qu'il put au travers d'une conversation téléphonique, puis un long silence signa son accord implicite.

- Faites-moi confiance, poursuivit Yutta, j'avancerai mes petits escarpins avec prudence.
- Ça changera des Doc Martens de vos collègues du service politique !

Il fallut trois mois à Yutta pour recevoir une réponse favorable de la Ministre de la Recherche Frida Untermeyer. Un courrier signé de la Ministre elle-même disait ceci :

> *Le FZ est l'un des fleurons de la presse allemande qui œuvre dans chacun de ses articles à la stabilité de notre République. Je serai ravie d'échanger avec vous. Prenez contact avec Jurgen Erst pour ceci.*

A nouveau un bon mois fut nécessaire pour fixer une date. Ce serait lors de la visite de la Ministre au salon des technologies numériques de Nuremberg en mai où la Ministre passerait trente minutes avec Yutta dans les salons de l'aéroport. Elle se sentit transcendée.

- Chapeau bas mademoiselle Denst, lui dit Jonas. Puis-je vous appeler Yutta désormais ?
- Si ça ne vexe personne …
- Pfff, viens me voir dans la semaine, je t'aiderai à préparer.

Jonas était une personne analytique. Toutes les échéances étaient préparées à l'avance. Il en retirait une solide réputation, mais beaucoup de frustration lorsque les situations lui échappaient, et beaucoup d'heures de travail. Yutta à l'inverse était intuitive. Son travail préparatoire consistait à bien définir les buts à atteindre et surtout les déviations qu'elle accepterait. A ce titre elle était très à l'aise dans les situations imprévues.

Entre autres conseils, son directeur l'invita à investir dans un tailleur. Ça te vieillira ! Elle investit effectivement, mais seulement dans une paire de boucles d'oreilles. Elle souhaitait

quelque chose d'un peu solennel, et choisit finalement des boucles en argent ornées d'une petite salamandre espiègle incrustée de mille microscopiques diamants.

Elle arriva à l'aéroport deux heures en avance se disant que les responsables de ce pays peuvent avoir du retard mais aussi de l'avance. Elle passa les contrôles de police et se rendit au lounge Lufthansa First où se tiendrait le rendez-vous. Une hôtesse lui remit un badge déjà prêt. Yutta portait un grand gilet de laine mohair bleu clair sur un chemisier de jeune fille sage, un pantalon beige à pinces, et des escarpins peu inclinés comme en consomment les journalistes femmes habituées à courir.

Une quinzaine de minutes après l'heure prévue, l'hôtesse conduisit Yutta dans un petit salon attenant à la pièce principale où quelques cravatés s'échinaient sur des claviers tandis qu'au moins autant usaient et abusaient du whisky offert. Quatre hommes étaient là, deux d'âge mur selon le référentiel de Yutta, et deux de sa génération. L'un des deux plus âgés se leva et vint la saluer.

- Madame Denst entrez. Je suis Tobias Elkermann, Chef de Cabinet de Madame la Ministre. Elle m'a chargé de vous recevoir. Installez-vous.

S'en suivit un long monologue où il rappela les grandes réformes engagées par le gouvernement, le dévouement sans faille de ses serviteurs, les grands défis qui se présentent dont la plupart avaient été sous-estimés par le gouvernement précédent, le désir de redonner la parole à la société civile, et tout ce que quiconque possédant une télévision pouvait réciter par cœur. Le second homme âgé buvait les paroles du Chef de Cabinet, son voisin de droite avait les yeux rivés sur les boucles d'oreille, et son voisin de gauche semblait mourir d'envie de consulter son téléphone. Yutta sentit que si elle ne faisait pas irruption tout de suite, elle risquait de se retrouver dehors sans avoir eu le temps de dégainer.

- Le FZ est tenté de jouer un rôle dans la recherche des causes du ralentissement, fit-elle en s'avançant sur son siège, mais il s'agirait d'une mission d'investigation qui n'est pas son rôle.

Plutôt que contrarié, le Chef de Cabinet sembla soulagé d'avoir été libéré de son discours formaté.

- C'est intéressant de venir questionner le monde politique !
- J'imagine la réponse s'ils questionnent leurs actionnaires, ajouta le jeune au téléphone.

- Je suis effectivement venue chercher un sponsor moral, admit Yutta.
- Vous l'avez Madame Denst, le FZ est un acteur influent, et croyez-moi ravi de le voir porter une telle cause. Mais je ne vais pas poursuivre mon discours ; comment le FZ compte-t-il s'y prendre ?

A ce moment le deuxième homme âgé, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, intervint :

- Nous devons vous parler de la recherche fondamentale dans ce pays. Cette information vous intéressera, si ce n'est pas celle que vous êtes venue chercher. La recherche fondamentale allemande, voyez-vous, en physique ou en sciences de la Terre pour ne citer que les disciplines qui touchent de près ou de loin au ralentissement, est bien organisée et performante, si on en croit la quantité de publications et de prix divers. Mais elle est tellement financée par l'industrie qu'on doit reconnaître, et vous informer Madame, que l'état allemand n'a plus vraiment la main dessus. En tant que journaliste, vous comprendrez que nous ne l'écrirons pas évidemment, mais cette information devrait, nous l'espérons, légitimer un peu plus l'initiative du FZ.

Yutta se tenait droite sur son fauteuil Club à assise basse en songeant qu'elle avait été inspirée de ne pas venir en jupe. Elle avait en main les réponses aux deux questions qu'elle tenait à ramener au FZ : le Ministère ne prévoit pas de mobiliser des moyens de la recherche publique sur le sujet du ralentissement, et ne serait pas offusqué que le FZ coure devant.

Il restait dix minutes des trente allouées à Yutta et elle eut l'impression que les quatre fonctionnaires d'état comptaient bien les consommer. Quand ils se levèrent et se saluèrent, le Chef de Cabinet lui offrit un bonus supplémentaire.

- Le FZ risque de rebondir comme une boule de flipper sur les laboratoires de recherche de nos voisins. Je serai ravi de vous fournir les contacts de tutelle et les recommandations qui pourraient vous faire défaut.

Et le deuxième homme âgé et assurément perspicace ajouta :

- Le FZ brille en Allemagne madame Denst, et vous brillez vous-même.

Jonas n'en revenait pas de la pêche miraculeuse de sa jeune journaliste. Le gouvernement valide notre initiative et nous encourage !? répétait-il dans le téléphone. Le sujet fut abordé en comité de rédaction dès le lendemain. Yutta lui avait conseillé de passer au second plan la menace et ses implications car tout avait été dit et écrit, et aucun calendrier n'était possible, mais plutôt d'agiter le fait que le sujet garantirait au FZ un flux d'articles réguliers.

- Comme une guerre, soupira Jonas. Une guerre nous fait écrire et vendre tout le temps qu'elle dure.

Le comité du lendemain doucha à nouveau l'enthousiasme du directeur que Yutta avait vivifié pourtant jour après jour. Le sujet était jugé trop technique, trop éloigné du quotidien des gens. ''Trop mou'' fut le qualificatif le plus approuvé. La presse était résolument peuplée d'énervés qui avaient besoin chaque jour de leur dose de peps.

Jonas finit par évacuer la question en n'y portant plus attention et il avait cessé de correspondre avec le HZE. Lors du conseil d'administration, il fut même quelque peu troublé qu'un des membres mentionne 'ses sollicitations répétées pour engager le FZ dans une aventure hasardeuse'.

Il invita Yutta à se consacrer aux activités régionales tout en ne lui interdisant rien. Et bien lui en prit puisqu'elle prit l'initiative de démarrer le compte X #FZ_WouldEarthStopSlowingDown? Trois mois après le dernier comité de rédaction où le sujet du ralentissement fut mis sur la table, le blog dépassait le nombre de followers de celui du service des sports. Le blog de Yutta regroupait des gens éparpillés aux quatre coins du globe alors que celui des sports ne touchait que les raides dingues de la Bundesliga et de quelques stars de sports annexes. En quelques mois Yutta s'était fait un nom au FZ et Jonas se mettait à l'abri derrière elle quand il s'agissait de discuter de rotation capricieuse. Il la laissa ainsi approcher le laboratoire IMCCE spécialiste de la mécanique des corps célestes et dont l'activité la plus populaire était la prédiction du passage de la prochaine comète dans le voisinage de la Terre. Elle fut reçue par le Dr. Eng. Julius Brammen qui avait fait ses armes dans la profession à l'occasion des premiers lancements de la fusée Ariane. En dépit du commentaire fataliste du Chef de Cabinet du Ministère, elle voulait sonder ce grand spécialiste sur le phénomène du ralentissement qui pourrait remettre en cause les acquis scientifiques en matière de mécanique céleste. Si Yutta fut surprise de sa réponse, elle correspondait au pronostic du Chef de Cabinet : ''L'examen scientifique d'un phénomène jamais observé auparavant ne peut débuter sans une intuition, et sur le ralentissement, ni nous à l'IMCCE ni personne semble-t-il n'en avons''. Yutta comprit que le laboratoire avait d'autres priorités et engagements que de partir le nez au vent cosmique pour élucider une dégradation qui ne deviendrait fâcheuse que dans un millénaire. Cette visite l'affligea comme aucun vent contraire auparavant dans sa carrière. Elle se rendait compte combien conduire un projet est différent de produire. Produire c'est répéter des efforts alors que conduire un projet c'est pousser un papillon dans une direction avec un filet trop petit.

La jeune journaliste grignotait des matjes devant sa télévision. La motivation des premiers jours s'était évanouie et elle en maculait son sweat-shirt de vinaigre. Plusieurs manifestations arrivaient dans les semaines à venir qui l'occuperaient plus que nécessaire, et ça lui allait bien désormais. Ce fut son chef cette fois qui la regonfla.

- Tu sais Yutta, peut-être faut-il remonter aux états si on veut poursuivre. Tu as réussi avec le nôtre si on peut dire, alors pourquoi pas ailleurs ?
- C'est vertigineux ce que tu dis là, soupira-t-elle.
- Je viserais la France en premier. Tu ne les connais pas encore bien, n'est-ce pas ? Ce sont les esthètes de l'inutile.
- Je te remercie pour l'angle d'attaque …
- Détrompe-toi. En France, ils aiment les épreuves impossibles, les réalisations sublimes. Là tu peux les faire bouger. Ils sont à l'origine de presque toutes les avancées scientifiques et ils en convertissent très peu sur leur sol. Et puis, à l'inverse de nos représentants politiques, les leurs n'ont pas les fusils dans le dos, les fusils du parlement, des Länders, des pasteurs, etc. En France ce sont les responsables politiques qui tiennent les fusils.
- Il y a un fusil derrière chaque braguette dit-on !
- Là permets-moi de voler à leur secours. Ils ont avancé aussi vite que nous sur la parité. Et si tu demandais un contact au Chef de Cabinet que tu as rencontré ?
- Déjà ? S'exclama Yutta.
- Ben, ça fait déjà trois mois qu'il t'a proposé de t'aider.

Il fallut plusieurs jours à Yutta pour finaliser un email de cinq lignes. Son idée était que devant la nébuleuse des laboratoires du CNRS, du CEA, des universités, elle souhaitait porter la question en premier directement à l'Elysée. Une fois finalisé, il lui fallut encore une heure pour se décider à appuyer sur Enter. Une semaine plus tard elle recevait cette réponse :

Le 1er octobre 2015

Chère madame Denst,

Je suis ravi que votre projet poursuive sa route et que vous me mettiez en situation de vous aider. Je vous invite à contacter Mr Gilbert Delquant. C'est un grand spécialiste de la mécanique des planètes que je connais bien.

Avec mes salutations respectueuses et les encouragements du Ministère de la Recherche allemande.

Tobias Elkermann

Yutta reprit l'argumentaire qu'elle avait utilisé pour s'adresser au Chef de Cabinet, le traduisit en français, puis l'envoya l'email à Gilbert Delquant, cette fois sans appréhension. Une réponse surgit quinze minutes plus tard qui la fit bondir de son canapé et se cogner les genoux contre la table basse. Il ne s'agissait hélas que d'une réponse automatique ou plutôt systématique de la part d'une institution qui a mission d'être bienveillante avec tout citoyen. 'Nous avons pris connaissance de votre message et le transmettons à Mr Gilbert Delquant' disait la réponse.

Gilbert Delquant était conseiller auprès du président Hollande, spécialiste des questions scientifiques. Il avait dirigé plusieurs laboratoires du CNRS, avait pris sa retraite, puis avait accepté ce 'stage de fin de carrière' comme il s'amusait à le présenter.

Deux jours plus tard Yutta se trouvait dans la file d'attente d'un cinéma avec son petit ami lorsqu'elle reçut cet email :

Chère Madame Denst,

Le gouvernement français est bien conscient de la menace qui s'invite via le ralentissement de notre planète, et nous sommes intéressés de connaître l'opinion d'un grand organe de presse allemand. Je vous propose de vous présenter au 29 avenue de Marigny le 24 octobre 2015 à 7h30.

Veuillez recevoir mes salutations étatiques.

Gilbert Delquant

Elle sauta au cou de son ami en repliant les jambes en arrière comme font toutes les femmes heureuses.

La question ne lui avait pas effleuré l'esprit lors de sa tentative auprès du Ministère de la Recherche allemand mais à présent Yutta était obnubilée par l'idée de bien se préparer à entrer dans un temple du pouvoir en Europe. Son professeur de politique étrangère, avec qui elle avait gardé des contacts, lui avait donné quelques directions, tels qu'être préparée

à attendre très longtemps et sans forcément un accès aux toilettes. Il cita d'ailleurs cette phrase du général De Gaulle, jamais citée dans les manuels d'histoire : 'Il ne faut jamais rater une occasion de pisser.'

''L'Elysée est un palais fleuri de dorures comme il n'en existe hélas plus en Allemagne, et il faut se retenir de ne pas marcher le nez en l'air''. Son professeur l'avait aussi prévenue que beaucoup de gens étaient présents à chaque réunion, et lui conseilla d'apprendre à reconnaître le plus de Ministres et Secrétaires d'état qu'elle put. ''Montrer qu'on sait à qui on a affaire est essentiel en France''. Plus difficile à ingurgiter pour Yutta fut le cours sur la dérision à la française, un pays où plus qu'ailleurs on peut faire de l'humour sur la fonction, même jusqu'à celle de Président de la République, mais absolument pas sur la personne, fût-il l'agent de sécurité de la rue Marigny.

Et le Chef de Cabinet du Ministère en Allemagne, à qui in fine Yutta osa demander conseil, lui répondit : 'Insistez sur le fait que l'Allemagne attend de savoir ce que fera la France. Il n'y a rien qu'ils apprécient plus que ça.'

Yutta avait appris le Français à l'école où elle avait acquis un bon niveau. Chaque matin jusqu'au rendez-vous à l'Elysée elle s'infligea un réveil avec France Inter. Ce qui la surprenait le plus dans cette voix de la France était l'alternance déstructurée entre les journaux d'information, les interviews à charge, et les chroniques humoristiques décapantes. Yutta s'amusait de ce qu'une radio financée par les deniers de l'état puisse faire venir à l'antenne les meilleurs humoristes francophones fardés d'un chapelet de répliques irrévérencieuses comme une cartouchière tendue sur le torse d'un guérilléro mexicain.

La préparation fut non moins laborieuse pour choisir sa tenue vestimentaire. La responsable des affaires internationales du FZ lui fit cette remarque stéréotypée : 'Les Français sont extrêmement conservateurs concernant les codes vestimentaires sauf pour les jolies femmes'. Toute l'interculturalité tiendrait dans un adjectif, et Yutta s'amusait à s'imaginer demander à Gilbert Delquant dans quelle catégorie elle serait classée. Elle opta finalement pour une jupe crayon noire, un chemisier en soie orné d'aubépines discrètes, et des bottines en daim fauve surpiquées de fil jaune. Elle hésita à remettre les mignonnes petites salamandres puis elle songea qu'une balle ne chasse jamais qu'une seule fois, alors elle orna son visage de créoles de taille modérée. Ça me latinisera un peu sourit-elle devant son miroir.

Le chemisier lui donna du fil à retordre. Fermer le dernier bouton lui donnait l'air d'un soldat de l'industrie allemande, songeait-elle, et le déboutonner lui ferait prendre le risque de

détourner l'attention du sujet. Dans les heures qui précédèrent le rendez-vous, elle boutonna et déboutonna ce satané bouton une dizaine de fois.

Quand Yutta annonça le 29 avenue Marigny, le chauffeur de taxi fit répéter.

- Vous avez rendez-vous à l'Elysée, dit-il sous forme d'exclamation.
- Vous y conduisez beaucoup de monde ?
- Moi et tous les taxis de Paris. En France vous savez, il y a deux moyens de se faire entendre. Dans les urnes, que les Français considèrent toujours comme un mégaphone efficace, et dans le bureau du Président.
- Il a le temps ?
- Il doit le prendre quelque part. Vous êtes journaliste ?
- Ça se voit ?
- Non, mais le Président apprécie les journalistes parait-il. Il est connu pour ses bons mots et je peux vous dire que les journalistes l'adorent, même ceux qui l'éreintent sur leur clavier une heure après.

Arrivée au poste de garde elle comprit peu à peu l'horaire matinal du rendez-vous. Entre les fouilles, les vérifications administratives et policières malgré sa carte de presse et son inscription préalable scrupuleuse sur le site *www.jeprepare*monrendezvous.gouv.fr, et l'interview protocolaire, elle se retrouva deux heures plus tard dans un salon d'attente quelque part dans l'édifice. Elle s'assit sagement sur un fauteuil Empire que Gilbert Delquant, qui vint la chercher, corrigea en style Louis XVIII. En France pensa-t-elle, on ne bafoue pas l'histoire. Yutta contemplait les fameuses dorures appliquées çà et là aux murs et plafonds comme si elles avaient jailli d'une canette. Des peintures mi religieuses mi royales ornaient la pièce. Yutta songea à cette incongruité dans le pays le plus laïc du monde et qui avait sifflé hors-jeu son dernier roi Bourbon plus sévèrement que par un drapeau levé. Les Français sont à l'aise avec leur histoire lui avait dit son professeur, même avec la guerre d'Algérie. Si tu en doutes, regarde la composition de leur équipe nationale de foot depuis l'origine.

Elle attendit deux bonnes heures dans ce salon. Les dés étaient jetés et elle ne ressentait aucun stress. Elle supposait que le rendez-vous avec Gilbert Delquant était fixé à heure précise et que cet horaire ne lui avait simplement pas été communiqué.

Une des multiples portes s'ouvrit subitement et un homme rondouillard avec les cheveux ébouriffés d'un chef d'orchestre déboula avec vigueur.

- Guten Tag Frau Denst, I freue mich Ihnen zu treffen[12]. “Gilbert Delquant”, fit-il en tendant le bras à l’équerre, la main bien à plat comme un papillon passé à la postérité dans un grimoire. Je suis fier de montrer du mieux que je peux les résultats, somme toute modestes en ce qui me concerne, de la politique de la France pour l’apprentissage de l’Allemand au collège et au Lycée. Sachez que les trois quarts des germanophones français n’existeraient pas sans une politique volontariste de l’Etat. Suivez-moi, nous allons bavarder avec le Président…

Yutta franchit la porte comme un enfant entre au palais des horreurs à la fête foraine, avec un mélange indissociable d’envie et d’appréhension. Se trouvaient dans la pièce sentant fort l’encaustique une dizaine de personnes confortablement installées dans des fauteuils d’une époque certaine et qui entouraient le Président Hollande en une atmosphère sereine. Cette scène est-elle vraie se demandait-elle, d’autant plus qu’il restait une place vide pour Monsieur Delquant et une autre.

- Mesdames, Messieurs, je vous présente Yutta Denst qui représente le FZ …

Yutta s’avança au bord du cercle et salua en s’inclinant maladroitement. ‘Savent-ils donc tous ce que je viens faire ici ?’. Le Président se leva avec un grand sourire, et avança une stature authentique de la Cinquième République, et lui tendit la main.

- Bienvenue sous ces plafonds impassibles Madame Denst. Je vous serre la main. Voyez-vous en France nous prenons grand soin à rester bactériologiquement connectés !

Yutta offrit ses doigts tendus au Président puis serra la main de chaque personne en parcourant le cercle de multiples pas de côté, autant que sa jupe crayon le lui imposait. Elle était rassurée d’en connaître la moitié autant qu’inquiète d’omettre l’autre. Monsieur Delquant l’invita à s’assoir, puis fit de même. Il n’avait prononcé qu’une phrase mais était déjà entré dans l’esprit de la jeune femme comme l’amarre au rivage de l’océan inquiétant qui se présentait face à elle.

Benoît Hamon, Ministre de l'Education, de l'Enseignement, et de la Recherche, qui avait droit à un fauteuil un peu plus luxueux, à moins qu’il ne fût un peu plus avachi, lança la conversation.

[12] Bonjour Madame Denst, je suis ravi de vous rencontrer

- Le gouvernement réfléchit aux nouveaux axes que les pouvoirs publics pourraient donner à la recherche fondamentale, et votre courrier est arrivé avec un axe que nous n'avions pas identifié et d'un endroit qui nous interpelle voyez-vous.

Une femme d'une cinquantaine d'années ajouta :

- Le FZ est un média autonome que nous suivons avec intérêt ici Madame Denst. Vous savez certainement que peu de médias français ne sont pas liés au CAC40.
- Oui et ceux-là sont assez turbulents je crois, osa Yutta, révélant un adorable accent germanique qui arrondit les sons durs mais renforce la fermeté par l'intonation.
- Encore qu'une fois j'ai eu les honneurs de Der Spiegel[13], et peut-être finalement préféré-je Mediapart, s'amusa le Président.

Benoit Hamon poursuivit.

- Notre réflexion bute sur la question de poursuivre l'effort public sur les sciences fondamentales comme les sciences de la Terre, les mathématiques, ou de l'orienter vers des sciences émergentes à avenir fondamental comme l'intelligence artificielle ou la microbiologie.

Yutta se tenait droite comme un i et observait. Elle s'attendait à tout sauf à ce que l'Etat français ne fasse aucun cas de la menace du ralentissement. 'Les Français ne redoutent pas l'imminence, lui avait dit Tobias Elkermann, car c'est dans l'urgence qu'ils sont à l'aise, à l'inverse d'ici'. Puis on questionna Yutta sur l'implication de l'Allemagne dans les nouvelles technologies. Elle avait très bien préparé et elle put expliquer avec précision comment chaque Land apportait sa contribution financière, foncière, ou législative à de nombreux projets portés par les poids lourds de l'industrie allemande. Elle déroulait son exposé tout en réfléchissant comment bifurquer sur le ralentissement. Il lui fallait repérer une sortie sur le côté.

- Je dirais que le gouvernement allemand a déjà délaissé les sciences fondamentales historiques et appuie les nouvelles sciences, mais il n'y a pas eu de réflexion comme ici semble-t-il.

Yutta ressentit une brise de satisfaction.

- Nous sommes connus pour trop réfléchir, intervint Fleur Pellerin, Secrétaire d'État auprès du Ministre des affaires étrangères.

[13] Magazine d'investigation allemand à forte notoriété

- La question est toujours, intervint le Président, comment répartir notre temps et les moyens dont nous disposons entre le court terme, disons à vingt ou trente ans, et le long terme, disons jusqu'à cent ans. Le Général de Gaulle a été le plus habile d'entre nous à cet exercice. Pardonnez-nous Madame Denst de toujours nous raccrocher aux grands hommes !

Yutta saisit cette perche salutaire comme un enfant qui vient de sauter pour la première fois dans le bassin des grands.

- Monsieur le Président, où situeriez-vous le ralentissement de la Terre dans le long terme ?

Quelques regards inquiets s'étaient tournés vers la jeune Allemande, et elle se félicitait d'avoir employé le conditionnel.

- Je comprends qu'à peu près trente ans nous séparent sur nos états civils, mais mille ans sur la profondeur de nos agendas…

Le sourire qui accompagna la remarque du Président autorisa la jeune femme à poursuivre, et avec quelque humour.

- Mille deux cents si je soustrais le siècle que vous avez mentionné. Je vous confirme que l'agenda du FZ va jusque-là.
- Parlez-nous de ce ralentissement, intervint Gilbert Delquant, ouvrant enfin le sujet chez à la jeune allemande.

Yutta résuma avec beaucoup d'application tout ce que le HZE avait fait depuis le 12 avril 2012 et le papier de Georg Kraxner dans la revue Die Planet, et ce que le FZ avait relayé depuis la journée portes ouvertes de décembre 2014. Tous dans la pièce semblaient au courant des faits mais aucun des efforts déployés par le FZ.

- Le gouvernement allemand n'ira pas chasser le ralentissement, en tous cas tant que ce dernier ne contrarie pas les chaînes d'assemblage des voitures, et le FZ est effectivement soucieux de déclencher cette aventure.
- Vous vous lancez dans l'investigation ! fit remarquer un jeune homme tout droit sorti d'une publicité pour Dior.
- C'est que nous avons cinquante tonnes de papier à vendre chaque matin fit la jeune journaliste en retirant ses mains de ses genoux pour la première fois.

Ils discutèrent ensuite une dizaine de minutes. La question était comment justifier un budget pour un objectif éloigné dans mille ans ? Certains faisaient remarquer qu'un tiers du budget du CNRS était consacré à des travaux qui n'auraient aucune application dans le siècle à venir selon les statistiques, voire jamais. Yutta voyait que le ralentissement commençait à intéresser. Paradoxalement ce n'était pas la menace qui captivait, mais le fait qu'elle était pronostiquée dans mille ans. Le Président confirma son intuition par ces mots.

- Ne sommes-nous pas en train de discuter d'un projet voué à être millénaire, comme Keops a dû penser au moment de lancer le projet de sa pyramide ?
- A cette époque, c'était plus facile pour lui de lancer un projet comme vous dîtes, Monsieur le Président, s'amusa Arnaud Montebourg, athlétique Ministre de l'économie et du numérique.

Le président Hollande posa les avant-bras sur les genoux, joignit les mains du bout des doigts, et sembla réfléchir quelques secondes. La jeune journaliste reconnut sur cette pose les paupières tombantes et les joues musclées des caricatures du Président français qui ornaient si souvent les pages de son journal.

- Un projet que l'on sait d'ores et déjà millénaire, c'est inédit n'est-ce pas ?

Yutta avait remarqué le grand tapis pourpre qui les réunissait. Ce tapis était plus grand, plus épais, mieux décoré que tout ce qu'elle avait vu. Elle mourrait d'envie de marcher pieds nus dessus et se demandait si le Président s'offrait une telle désinvolture. La réunion se termina peu de temps après. Gilbert Delquant raccompagna Yutta jusqu'au poste de garde en faisant un détour par la bibliothèque comme lui avait vivement conseillé son professeur. En chemin il lui confia :

- Vous avez bien fait de venir nous voir Madame Denst. Je vous tiens au courant.

Chapitre 4 - Le Président souhaiterait votre avis

Les parents de Yutta habitaient un appartement dans une grosse maison typiquement allemande, et située à Butzbach, un bourg situé à trente kilomètres de Francfort. Sa mère Martha avait étudié et travaillé dans l'industrie pharmaceutique avant l'arrivée de leur fille unique, puis avait repris un travail de bibliothécaire quand Yutta eut atteint l'âge du collège, les horaires variables, et les caprices d'adolescente. Son père Wolfgang avait travaillé toute sa vie comme conducteur de machine chez un sous-traitant du fabricant de boites de vitesses ZF. Yutta en avait acquis son appétit pour l'indépendance, qui rendait son père fier et sa mère inquiète. Lors d'une visite à l'usine où Wolfgang lui expliqua la théorie régissant les engrenages, les profils de denture, les équations entre diamètre et hauteur de dent, Yutta avait découvert que derrière n'importe quel savoir-faire se cache un univers de savoir. Une fois devenue journaliste, confrontée à un environnement inédit, elle avait acquis le réflexe de chercher la porte vers cet univers.

La jeune femme rendit visite à ses parents en ce samedi. Elle sonna. Au lieu d'ouvrir la porte sur sa fille gesticulante qui l'envelopperait et la ferait reculer d'un demi-mètre, sa mère découvrit une femme éteinte sur le palier. En quittant son appartement Yutta avait trouvé dans sa boite aux lettres un courrier du secrétariat de la présidence française qui l'informait de ceci :

Paris, le 7 novembre 2015

Madame Denst,

Après avoir pris connaissance de votre proposition, le Président Hollande et son équipe vous informe qu'il ne sera pas donné suite.

En vous souhaitant réussite dans votre projet, recevez Madame Denst, les encouragements de l'Administration française.

Julia Demeester
Secrétariat de l'Elysée

Son visage habituellement enjoué était inerte et même un peu gris. Enfoncée dans le grand canapé du séjour, elle lisait et relisait ce texte sans en distinguer les mots. Sa mère s'était repliée dans la cuisine ; la journée festive ne le serait pas. Son père passa derrière le canapé, la prit par les épaules, et colla sa tête contre celle de sa fille. Le simple fait qu'elle converse avec l'Etat français le rendait fier, et il lui conseillait de laisser passer l'orage, comme lorsque sa machine se déréglait et qu'aucune production correcte ne sortait pendant un jour ou deux. Yutta se réfrénait de pleurer. Comment pouvait-elle se laisser aller à pleurer d'un échec professionnel ordinaire, comment pouvait-elle pleurer ici ? Wolfgang s'assit à côté et lut la lettre.

- Dis-moi Yutta, quelle est cette proposition dont elle parle ?
- Ben j'avais compris de ma réunion là-bas que l'état français mettrait des moyens de recherche sur la cause du ralentissement …

Il regardait le papier comme s'il était tombé du ciel.

- Ils ont changé d'avis continua Yutta, ou peut-être me suis-je fait des illusions ? Voilà, c'est tout.

Yutta rentra chez elle dans l'après-midi. Elle sentait le sol s'échapper sous ses pieds. Elle se trouvait stupide d'avoir cavalé seule après une menace céleste. Elle se voyait grotesque, tantôt en cowboy hautain et sa ceinture surchargée de pistolets, tantôt en militante écologiste engluée dans les certitudes de sa jeunesse, ou tantôt en religieuse embaumée dans des siècles de récitation. Elle alla se réfugier chez son ami d'enfance Jimmy qu'elle avait fréquenté à l'université. Il sautait d'un emploi à l'autre depuis l'obtention de son diplôme comme un chamois qui aperçoit une meilleure pousse pendant qu'il broute la précédente. Très vif, il entrait et plaisait dans toutes les entreprises, mais pas assez impliqué il se lassait et lassait son entourage. Il était attiré par les hommes, quoiqu'une alternance organisée lui aurait convenu, et, dans le pays des grosses voitures, des grosses usines, et des gros stades, il n'avait jamais réussi à trouver de place confortable, coincé dans les trois rôles du citoyen : créateur de richesse, consommateur, et géniteur, et sans n'avoir jamais réussi à discerner dans quel ordre ces trois rôles devaient être placés.

Lors de cette soirée chez lui, assis par terre adossés contre le canapé à boire des spiritueux dans le désordre, ils décidèrent de partir vivre en Argentine, abandonnant leur pays de naissance à leurs statistiques.

- On tourne en rond ici Yutta, allons voir ailleurs quelque temps, tu veux ?
- Pffff, je tourne en rond sur mon mur Facebook comme une tarente, ça oui !
- La vie devient passionnante quand on change de rayon, ou plutôt de sillon, tu vois ? On s'ennuie parce que le disque est rayé.
- Je suis une cinquantaine de gugusses sur les réseaux, donc si je me permets de moderniser la maxime de Descartes je devrais dire, 'je suis donc je suis', non ?
- Tes cinquante gugusses sont rayés. Tu suis et tu t'évapores ma chérie … .

La journée du lendemain fit à la jeune femme l'effet que donne un pré après avoir été nettoyé des stigmates de la fête de la bière : du soulagement. Elle devinait la liberté que procure une nouvelle langue qui, au début, cache à l'étranger les aigreurs et les méchancetés. Le surlendemain, Jimmy l'aida à conserver son humeur frivole quand il fut question de poser un calendrier sur le projet et d'aborder les décisions douloureuses. Il répétait : 'On ne regrette que les décisions qu'on n'a pas prises'. Elle s'endormit ainsi dans les cactus de Formosa et la poussière de l'hémisphère Sud.

Le lendemain matin, vêtue d'un sweat orange fluo à capuche, de baskets assorties, et d'un legging mi-mollets siglé, elle descendit prendre son petit déjeuner au café. Elle savourait le soleil lui picoter les paupières dans une attitude avachie tel un pied de nez aux bonnes manières quand un numéro +33-6- fit trembler la petite cuillère sur la soucoupe. C'était Gilbert Delquant. Il l'informait que le courrier qu'elle avait reçu était une erreur du 'secrétariat du palais' :

- Vous savez Madame Denst, quatre-vingt-dix-neuf pourcents des milliers de réponses qu'ils gèrent sont négatives, alors vous imaginez qu'ils dégainent vite, et souvent avant nos instructions !

Le conseiller français venait de faire toucher la borne ⊕ du cerveau de Yutta à la borne ⊖ et de provoquer un éclair qui lui éblouit les pensées. Elle resta muette.

- Je vous devine perplexe Yutta. Vous savez, la politique c'est deux pas en avant, deux pas en arrière, mais l'édifice avance lentement quand même. Il le faut parce que l'immobilisme ennuie.

Quand ils raccrochèrent elle se recroquevilla sur sa chaise et se prit la tête entre les mains. Voilà un conseiller du Président de la République française qui m'appelle à neuf heures du matin pour me dire que l'initiative du FZ a convaincu et qui m'appelle par mon prénom … . Entre les hauts plateaux du Chaco et Platz der Republik, entre la douceur des arbres de ceibo

et les équations épineuses de la mécanique céleste, Yutta ne savait plus où aller. Dans une sorte d'appel au secours mental elle rappela Gilbert.

- Venez me voir d'ici deux à trois mois, nous serons en mesure de vous en dire plus, conclut le conseiller présidentiel.

Puis elle téléphona à sa mère, toujours fataliste :

- Tu sais ma chérie, la vie ce n'est que des émotions, et rien d'autre ; des frissons agréables, des passions étranges, des désarrois violents. Il faut une vie pour toutes les connaître.

Elle paya son café et partit sans réfléchir en petites foulées à travers la ville. Yutta n'avait aucun goût pour les compétitions mais avait toujours eu des aptitudes physiques et elle avait la foulée aérienne des sprinteurs.

Jonas l'invita au comité de rédaction dès le lendemain. Elle expliqua qu'il était acquis que le gouvernement français mobiliserait des moyens sur le ralentissement, et aussi que l'appui médiatique international du FZ lui donnerait de la hauteur par rapport aux médias français excessivement inféodés aux grandes fortunes.

- Ne va-t-on pas servir de lièvre, entendit-on ?
- Inévitablement dès lors que le sujet va s'étoffer de découvertes, mais si le FZ garde le tempo, les retardataires le resteront fit remarquer Jonas.
- Et puis le propre d'une information de qualité est de bien relater comment les sujets s'imbriquent, et le ralentissement sera difficile à appréhender par des médias qui ne seraient pas impliqués.

Ce dernier commentaire prononcé par Edgar le responsable du service politique fut perçu comme un signal d'adhésion. Le FZ dans sa collégialité se laissait tenter par un sujet d'investigation dépourvu de délai, de source identifiée, et de scandale à dénicher sous le tapis.

Il s'écoula quelques semaines pendant lesquelles Yutta fut occupée à couvrir la Foire Internationale, puis Jonas l'appela dans son bureau et lui annonça solennellement et sans préambule :

- Je te donne deux ans et le budget du service des sports ! Tes collègues du service régional sont prévenus, ils se débrouilleront sans toi.

Il avait les coudes écartés sur le bureau et fixait sa jeune journaliste avec le sourire forcé et les sourcils froncés du papa qui fait comprendre à sa fille qu'elle l'a bien manipulé. Yutta se laissa partir en arrière sur la chaise

- Deux ans sur les seulement mille trois cents qui nous restent !
- Fais-en bon usage. Et fonce. Edgar m'a confié être emballé par le sujet. Je prédis que nos meilleures plumes vont se régaler.

Yutta quitta le bureau et erra dans les couloirs. Cette planète est peuplée de zinzins songeait-elle. De Georg Kraxner qui observe la Terre ralentir depuis cinq ans en touillant son café-crème, en passant par le gouvernement français qui ne se soucie que de la trace qu'il laissera dans l'histoire, jusqu'au FZ pour qui l'avenir de l'humanité réside dans l'excellence journalistique !

Lestée de la conviction que l'Etat français engagerait des moyens sur le ralentissement Yutta devint chaque jour un peu plus impatiente qu'il se passe quelque chose. Cette impatience qui prend aux tripes et pousse à prendre mille initiatives désordonnées. Ses journées devenaient désagréables où elle était contrainte à réciter les mêmes phrases à chaque collègue croisé ici ou là. Les soirées étaient angoissantes également, à ronger un sujet sans action pour le lendemain.

A intervalle régulier elle était à deux doigts de relancer Gilbert Delquant puis elle se haïssait dans la seconde, à prétendre changer le cours des choses. Elle prit deux décisions qui soulagèrent son quotidien : passer moins de temps dans les locaux du FZ et plus sur le terrain, chez elle ou dans les cafés pour la rédaction des articles, et s'inscrire à un club de sport pour combler le vide quotidien qui va de l'arrêt de l'ordinateur professionnel à la fermeture des paupières pour la nuit.

Une collègue lui conseilla de faire du judo, un sport qui renvoie ses pratiquants à la maison en état d'épuisement et qui est dénué de tradition sexiste. Elle s'infligea deux entrainements par semaine où elle ne prit d'autre plaisir que de s'endormir effectivement exténuée. Il y avait la salle, oppressante avec le tatami immense ne laissant aucun espace autour, et des vestiaires exigus où chacune piétinait les affaires des autres. Il y avait la fameuse discipline qu'elle percevait en dehors des heures ouvrées comme une rigueur militaire. Et puis Yutta comprit que vingt-sept ans est trop tard pour apprendre à chuter cinquante fois par heure en y prenant du plaisir.

Quelque temps après elle s'inscrit au club de football en salle où jouait sa jeune voisine. Les premiers entrainements confirmèrent ses aptitudes à la course et sa bonne condition

physique, mais ses difficultés à manipuler le ballon avec les pieds, faisaient qu'il venait très peu à elle. A l'inverse du judo, les entraineurs passaient très peu de temps à enseigner les techniques individuelles, se contentant des apprentissages physiques et collectifs du jeu.

Après trois mois d'essai infructueux, Yutta retrouva son canapé pour passer ses soirées, où elle tuait son ennui et sa silhouette en cédant à un flapjack revanchard et lourd comme une gueuse de fonte de la glorieuse Angleterre.

Elle fréquentait à cette époque un charpentier qu'elle avait croisé lors de la visite de chantier du premier bâtiment de Francfort positif en énergie. Yutta avait toujours eu pour compagnons des cols blancs et Dirk avait marqué cette différence dès leur première rencontre en la hélant depuis la toiture, puis en l'abordant sans détour comme personne ne l'avait fait avant lui. Elle terminait son entretien avec l'architecte et le chef de chantier au pied de l'immeuble, coiffée du casque en plastique et vêtue du gilet fluorescent. Elle les saluait et commençait à partir lorsque Dirk vint à ses côtés et la prit par les épaules.

- Je peux tout vous expliquer sur la charpente si vous me dites … heu … ce que vous voulez !

Puis il sauta d'un bond face à elle.

- Faites-voir sans le casque !?

La scène fut si inhabituelle et légère que Yutta retira son casque sans retenue et lui servit un grand sourire pour photographe.

- Ouh là la, qu'ai-je fait pour qu'une si belle chose arrive jusqu'à moi ?
- Vous citez un peu de Picasso là ! Picasso … le peintre … . Il a dit :'Pourquoi jetterais-je cet objet qui me fit la grâce d'arriver jusqu'à moi ?'
- Ahrr, vous avez du caractère vous ! Je vous traite de belle chose et vous me traitez d'objet. Top là !

Il lui tendit sa main à plat, Yutta posa la sienne dessus, et il la referma avec délicatesse.

- On se revoit ?
- Yutta.denst@fz.de. Si vous prenez comme résolution de lire le FZ …
- Ouh là là !!!

✧ ✧ ✧

Le sujet du ralentissement devenait peu à peu moins présent à son esprit quand il refit surface brutalement. Un collègue du FZ lui passa un coup de fil :

- Regarde de suite le fil d'actu du DPA …

> *17 février 2016 - Le CNRS mobilise le SYRTE pour comprendre la cause du ralentissement de la Terre découvert par un laboratoire allemand'.*

Yutta était en pyjama dans sa cuisine. Elle attrapa son téléphone, appela Gilbert Delquant, puis son regard se posa sur l'horloge affichée sur son four. 7h45 ne lui fit aucun effet quand Gilbert décrocha.

- C'est allé vite vous savez. Le sujet plaît au président, je vous assure Yutta. Je vous envoie le contact du labo. Vous pouvez y aller quand vous voulez. Et demandez à visiter le bureau P14, c'est là que fut démontré le Grand Théorème de Fermat, trois siècles après que ledit Fermat l'ait formalisé. Des siècles de recherche qui transpirent des murs, vous verrez. Le P14 est sous les toits, dans la charpente.
- Et je m'y connais en charpente …

Elle prit rendez-vous la semaine suivante avec Jean-Pierre Dianon, le directeur du SYRTE dont les doigts enrobés de coussins musculeux produisaient une poignée de main chaleureuse qui invitait à s'entendre avant le premier mot échangé.

- On m'a parlé de vous au Ministère, fit-il en venant chercher Yutta à l'accueil. Là-bas on vous appelle le Jacques Fouroux du ralentissement, ce que je n'oserais pas vous dévoiler si ce n'était pas élogieux.
- Qui est Jacques Fouroux demanda Yutta en fronçant les sourcils ?
- Le capitaine de la plus célèbre équipe de France de rugby. Il n'était pas très bon au rugby mais n'avait pas son pareil pour motiver les gars.
- Vous êtes sûr que c'est un compliment ?
- Ben, vous y comprenez quelque chose à la géométrie polaire ? A la mécanique gravitationnelle ?
- J'avoue. J'ai hâte de googler ce Jacques Fouroux.

Le SYRTE, acronyme de Systèmes de Référence Temps-Espace, faisait partie de la nébuleuse des laboratoires français dédiés aux sciences de l'univers. Il occupait un bâtiment boulevard

Mortier vers la Porte des Lilas depuis que Mazarin l'y avait installé en 1720 sous l'appellation La Compagnie Savante de l'Univers.

Jean-Pierre Dianon reçut Yutta dans son bureau. Elle qui était habituée aux locaux rutilants des entreprises et administrations allemandes, se retrouva dans un environnement inédit, inconcevable en Allemagne. Passée la lourde porte en fer forgé qui semblait contemporaine de l'immeuble, il y avait une cloison en aluminium où tout semblait avoir été fait de travers. Placée trop près de la porte en fer, la porte de la cloison n'était pas alignée et obligeait à un gymkhana pour la franchir. En face de l'entrée, un escalier opulent partait tout droit vers un palier intermédiaire qui semblait inutile. Recouvrant la partie centrale des marches, un tapis usé donnait l'impression que quelqu'un d'important était passé ici plusieurs décennies ou siècles auparavant et qu'il pourrait revenir d'un moment à l'autre. La peinture sur les murs imitait les veines d'un marbre beige sauf aux endroits de fort passage où le plâtre avait repris sans conviction la charge de la décoration. Yutta contemplait çà et là des cadres disparates qui semblaient des distinctions. Quelques rares éléments de décoration traduisaient que personne d'émotif n'était jamais entré ici. Les couloirs étaient étroits et il fallait s'effacer en une sorte de révérence pour croiser quelqu'un. Et soudain Yutta fut saisie par le charme de l'endroit quand elle sentit le parquet du couloir craquer sous ses pas. Un chant de la matière qui semblait différent pour chacun, comme si l'endroit adressait des petits bonjours personnalisés.

Le bureau de Jean-Pierre Dianon faisait partie d'une série alignée le long d'un couloir. Yutta remarqua la poignée en corne de forme travaillée, puis découvrit une pièce à peine plus grande que le bureau de notaire placé au centre. 'C'est donc ça la recherche fondamentale' se dit-elle. 'Toute une carrière d'obstination, un lieu de travail inondé d'histoire, le zéro-six du Ministre lui-même, et zéro frime.

- Notre Ministre est sensible à l'implication du FZ sur ce sujet, et à mon niveau, je suis touché par votre présence ici. Voyez-vous, les médias s'intéressent à nous quand nous trouvons mais jamais quand nous cherchons, et, à ce jour nous n'avons même pas commencé !
- Au FZ nous sommes conscients que le planning est inconnu.
- C'est amusant Madame Denst ce que vous dîtes. Le mot 'planning' n'existe pas chez nous.

Puis Jean-Pierre Dianon présenta son laboratoire. Depuis sa création par Mazarin, les grandes réalisations qui jaillirent entre ses murs, les grands noms qui ont fait chanter ses

parquets, et les budgets étriqués qui font du SYRTE le dernier bâtiment public du pays chauffé par une chaudière à charbon.

Le SYRTE était spécialisé dans la mécanique des corps célestes. Ce n'était pas forcément la bonne spécialité car non focalisée sur la planète Terre, mais il avait été choisi en raison du faible nombre de papiers publiés lors des dix dernières années, et donc à la direction du CNRS on avait estimé qu'un sujet jugé trop difficile et ignoré par tous les laboratoires de par le monde était de nature à réveiller le SYRTE et fonder les meilleurs espoirs. Peu orthodoxe certes, mais le doyen du CNRS avait ainsi conclu : 'Sujet inédit, choix inédit'.

✧ ✧ ✧

Le sujet avait été confié à Germain Sertes, un chercheur sénior, spécialiste reconnu de la mécanique des planètes, et qui s'était fait un nom vingt-cinq ans auparavant en modélisant la trajectoire de la sonde américaine Voyager, premier engin produit par l'homme à sortir du système solaire. Sa nomination lui était tombée dessus sans préavis.

- Entrez Sertes, asseyez-vous, dit le Directeur en agitant une main molle comme pour se ventiler le visage. Je vous propose un café ?

Quand la lèvre inférieure pousse la lèvre supérieure vers le haut, que les paupières se baissent, et que la tête marque un imperceptible mouvement vers l'avant, voilà Germain Sertes qui approuve une proposition avec enthousiasme !

- Alors ne vous asseyez pas, venez !

La machine à café était située derrière l'escalier, un mètre carré qui ne mène nulle part, une erreur d'architecte en quelque sorte que les femmes de ménage en général tentent de corriger en y rangeant seaux et balais.

- Vous savez Sertes que cette machine a été ma première décision quand je suis arrivé au CNRS il y a vingt-cinq ans, et je vous autorise à qualifier le café d'excellent. Sa réputation est connue jusqu'au Ministère mais il ne se passe pas une année sans que telle entreprise ou telle circulaire administrative m'invite à considérer une 'nouvelle formule' comme ils disent. Cependant je résiste Sertes, vous voyez, je résiste ! Et sur ce sujet au moins j'ai tout le labo qui me soutient, n'est-ce pas ?

Tous deux burent leur première gorgée en silence.

- Le goût est inimitable, n'est-ce pas, tout comme le zèle du gars qui nettoie cette machine. Lui aussi je le protège, mais diable, n'en parlez pas.

Le SYRTE avait été informé deux jours plus tôt qu'il avait été désigné par le Ministère pour conduire la recherche de la cause du ralentissement. L'information avait immédiatement circulé dans les couloirs tricentenaires de l'établissement sans que personne ne sache qui serait mobilisé, ni avec quels moyens. Jean-Pierre Dianon s'était rendu au Ministère la veille, ce qui avait fait jaser car les directeurs n'y étaient invités qu'une fois l'an à l'occasion de la grande messe des budgets.

- Alors voilà l'affaire, mon cher Sertes.
- Allons bon, soupira l'intéressé en croisant les bras.
- Croyez-moi, c'est sérieux. Ça vient directement du Ministère. Le gouvernement vient de mettre des ressources sur la recherche de la cause du ralentissement de la Terre. De grosses ressources, croyez-moi.
- On tire contre qui, coupa Germain Sertes en empruntant une expression au judo de sa jeunesse ?
- Personne d'après le Ministère, en France du moins. Goulard, vous savez notre référent au Ministère m'a laissé entendre que le fameux organe de presse allemand qui se démène sur le sujet aurait convaincu le Président.
- Eh bé ! Et les fameuses ressources ? Demanda Sertes en levant les sourcils pour la première fois.
- Indécentes, rétorqua le Directeur, indécentes au regard de ce qu'on a pu recevoir cette année.

Germain Sertes leva un peu la tête et encore plus les sourcils en enfonçant la lèvre inférieure sous la supérieure

- Plus que ça, dit le Directeur en le regardant par-dessus ses lunettes.

A cet instant Germain Sertes fit un pas en arrière.

- Mais pour quoi faire ?
- Je comprends ce que vous pensez. Il s'agit de recherche fondamentale et il est très peu probable que nous ayons à supporter des frais techniques significatifs, ni même du temps de calcul. J'ai l'impression que le Ministère veut créer une atmosphère euphorique autour du projet.
- Et c'est moi que vous venez chercher pour l'euphorie ?

Germain Sertes était un personnage solitaire et caustique. Il était apprécié pour son humour fait d'autodérision et de modération décalée face aux bonnes ou mauvaises nouvelles. Il donnait l'impression de réfléchir en permanence au point de ne pas voir les personnes qui

passaient à proximité. Il ne se confiait quasiment jamais. Il avait néanmoins dit un jour à un collègue qu'il mettait invariablement à profit le trajet du matin pour préparer sa journée, et le trajet du soir pour faire le bilan de la journée. Il n'avait jamais passé le permis de conduire et avait circulé pendant vingt ans sur une Mobylette à laquelle il infligea quelques trois cent mille kilomètres, avant de confier une bonne partie de sa paie aux taxis parisiens.

- Oui vous, dit Jean-Pierre Dianon d'un ton sec. Sur ce sujet personne ne sait rien. Rendez-vous compte, au Ministère où à mon niveau nous n'avons même pas de quoi écrire une page. La Terre ralentit selon l'article du HZE publié dans Die Planet il y a presque trois ans, et puis plus rien ! Pourquoi ? Rien du tout. Alors quand le Ministère a contacté tous les labos du CNRS éligibles pour ce programme j'ai fait acte de candidature sur votre nom Sertes ! Parce que vous avez toujours une vision qui guide votre travail.

Irrité par la passivité de son chercheur, Le directeur monta le ton.

- Vous êtes certes un peu fainéant, vous ne travaillez efficacement que sur les sujets qui interpellent votre conscience me semble-t-il. Pour ce programme, ayez une vision inédite et le reste suivra.
- Il faut une intuition pour attaquer une question pareille, dit Germain Sertes, je n'en ai pas. Vous réalisez ? La prémonition vient en général de l'observation, mais là, je n'ai qu'une courbe imprimée sur papier thermique, c'est inédit.

Puis, après quelques minutes de silence, le directeur reprit :

- Vous avez accès à la machine à café sans limite, n'est-ce pas.
- Affirmatif.

Jean-Pierre Dianon n'était guère que le seul au SYRTE à savoir décrypter les humeurs de son impénétrable chercheur. Un seul mot lui avait suffi pour comprendre qu'il acceptait la mission, et que vraisemblablement elle le transcenderait. Peut-être le baroud d'honneur que Sertes attendait avant de partir à la retraite et regagner son pays voironnais.

Sur les conseils du Directeur, Yutta vint rencontrer Germain Sertes un mois plus tard, 'le temps pour lui de s'imprégner du sujet', dit-il. 'Sertes', lui avait-il dit au téléphone, 'est un homme passablement blasé, un provincial venu de force à Paris et qui n'avait jamais eu le courage de violenter sa routine au CNRS.'

Les dés étaient jetés. Yutta avait le titre de référent au FZ sur le sujet du ralentissement mais à présent elle n'avait plus rien dans son agenda sur le sujet. Elle restait cependant

chargée d'alimenter le FZ en articles. C'est ainsi qu'elle vint à la rencontre de Germain Sertes avec l'intention de donner un visage humain à un sujet qui n'avait eu jusqu'à présent que celui d'un austère laboratoire allemand vite éclipsé par celui d'un footballeur usé.

Quand Yutta arriva à l'accueil pour rencontrer Germain Sertes, elle aperçut quelqu'un derrière l'agent de sécurité qui fait signer le registre des visiteurs. Il était assis sur une table et discutait avec une femme ronde qui lui parlait sans lever les yeux de son écran. A sa posture désinvolte elle devina que c'était lui et eut l'intuition que le rendez-vous avec elle constituerait l'essentiel de sa journée.

Il sortit du local de l'agent de sécurité et vint la saluer avec un sourire retenu. Il lui apparut immédiatement sympathique. Il ne présentait aucun artifice. Avec ces cheveux en bataille poivre et sel et un peu trop longs, il avait l'allure d'un marin pêcheur. Il portait un pull bleu ordinaire et un pantalon d'un bleu légèrement différent mal choisi. Elle remarqua ses baskets dont la teinte différait comme si elles provenaient de deux paires différentes. Il se tenait un peu penché en avant et la regardait en inclinant la tête sur le côté comme pour soutenir quelqu'un qui a un problème, et toujours avec ce sourire. Un sourire de bienveillance mais peut être de lassitude aussi.

Elle observait cet étrange personnage à qui on avait confié une mission de recherche sur une menace concernant à peu près sept milliards d'individus munis de la même conscience que lui. Comment en est-on arrivé là ? pourquoi lui, ou plutôt pourquoi lui seul ? La Société, comme on appelle de nos jours l'organisation sociale des hommes, est-elle à ce point organisée qu'à une tache précise correspond une seule personne ? Les abeilles ou les fourmis ont-elles ce niveau de perfection ?

- Madame Denst, Germain Sertes. Ici on m'appelle Sertes tout court.
- Bonjour Germain, c'est un peu moins court mais est-ce que ça irait aussi ?

Il esquissa un sourire travaillé.

- Va pour Germain, Yutta ! Je vous emmène à la machine à café. C'est la fierté du chef alors faites semblant.
- Mais j'aime bien le petit café du matin vous savez !

Germain était intrigué qu'une journaliste allemande arrive en ce lieu où le dernier journaliste croisé vingt ans plus tôt était venu couvrir l'affaire dite du 'Génie de Fourier' où un chercheur du SYRTE avait forcé des gains au casino d'Enghien en mettant au point une arnaque basée sur des équations de Fourier.

- Je résumerais l'initiative du FZ par l'aveu que nous avons un peu honte que la menace annoncée par le HZE ne reçoive aucun écho de nos instances dirigeantes.
- Peut-être que les instances comme vous dites ne dirigent pas tant que ça alors ! Mais vous là-dedans ?
- Et bien … moi je dois avoir un peu plus honte que mes collègues. Ah, et aussi un peu plus de naïveté.
- Honte de débarquer chez les français avec des escarpins en daim bleu ?

Elle rit et lui tapa sur l'épaule.

- Non ! De m'intéresser à une question qui pourrait ne pas avoir de réponse.
- Vous savez, la seule chose dont je sois sûr à propos de Science est que s'il y a un effet, il y a une cause. Ou des causes.

Il marqua une courte pause.

- J'exclus les causes divines. Vous ne semblez pas vous intéresser aux causes divines, n'est-ce pas ?
- Pas pour les menaces sérieuses.

Yutta aurait voulu poursuivre la conversation sur le ralentissement jusqu'à comprendre la perception qu'avait Germain de la menace, mais lui semblait désireux de mieux connaître cette personne tombée du ciel avec qui il conversait déjà comme avec une collègue. Yutta ressentit une émotion forte quand elle réalisa que d'une poignée de main avec le Président de la France était née une réputation qu'elle devait désormais honorer.

- A propos de divinité, j'ai couvert la visite du Pape à Francfort en début d'année, développant le point de vue qu'il dénonce plus la société des hommes que les péchés de ses sujets.
- Oh, oh, vous avez dû vous faire des copains !
- Exact, mais c'est par cet article que mon nom est devenu un peu connu.
- Je peux vous … euh … te raconter une histoire semblable. Après vingt ans au SYRTE mon nom est devenu connu quand j'ai modélisé la trajectoire du fameux coup franc de Roberto Carlos contre l'Equipe de France en 1997.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Et bien dans un match de foot, qui a eu lieu d'ailleurs juste avant que cette équipe devienne championne du monde en 98, le joueur brésilien tire un coup franc de très loin. Le ballon part dans une direction éloignée de la cage de Barthez puis brusquement la trajectoire vire et le ballon revient au raz du poteau, à tel point que

Barthez n'a pas bougé. Le lendemain les journalistes ont employé les termes de magie, génie, alors le chef qui est gaga de foot m'a demandé de modéliser la trajectoire d'un ballon tiré sur coup franc.

- Sérieux ?
- Très intéressant figure-toi ! La forme de la trajectoire diffère selon la force du tir et la vitesse de rotation du ballon dans l'air. Et là, la vitesse de déplacement du ballon et sa vitesse de rotation étaient si élevées qu'une telle trajectoire n'avait jamais été observée. Bon, moi j'ai eu ma petite heure de gloire, et Jipé, notre cher directeur, s'est fait enguirlander au Ministère !

La menace du ralentissement avait désormais quatre visages. Celui de Georg Kraxner le découvreur, celui de Hans Stirp le pourfendeur, celui de Jonas Falk le sponsor, et à présent celui de Germain Sertes, le chasseur désigné. Comme une histoire qui rebondit au gré du scénario, voilà Yutta embarquée à Paris pour l'acte Deux de sa mission. Elle avait traversé l'acte Un avec angoisse tant les protagonistes étaient diffus. Elle s'amusait à penser que son succès illustrait à merveille le proverbe 'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints'.

La première rencontre avec le patron du labo puis avec le soi-disant taciturne Germain Sertes l'avait projetée dans un univers confortable. Des acteurs identifiés dans un lieu bien défini. Restait la mission, totalement indéfinie, ou alors par cette formule de Sertes 'on m'a désigné pour chercher une aiguille dans une botte de galaxies'. Cependant à cette heure, l'humeur légère de Yutta dominait l'anxiété. Le serveur du bar où elle prit son petit déjeuner dut le percevoir. Il engagea la conversation. Elle lui confia qu'elle serait volontiers tentée par une tranche de vie à Paris, et il lui vendit le rêve qu'elle espérait.

De retour à Frankfort, elle reçut l'approbation de Jonas pour une aventure parisienne, la bénédiction de son père, une semaine de bouderie de sa mère, et un mois de prise de tête car exécuter est toujours plus difficile qu'avoir l'idée. Elle songea retourner voir son ami Jimmy mais elle devina qu'elle en reviendrait avec les joues rougies par l'outrecuidance et la cervelle meurtrie par des encouragements arrosés.

Yutta n'avait résidé que dans la région de Frankfort à part un stage en Angleterre, et sa décision la transporta d'une joie qu'elle voulut partager avec ses amies proches. Avec Monica qui souffrait dans le métier d'avocat dont elle avait pourtant rêvé. Avec Kristin épuisée dans un rôle de cadre-mère-maitresse de maison. Avec Carolyn enfermée dans une relation conjugale aux contours trop parfaits. Après une semaine de soirées excessives, Yutta comprit que sa joie ne se partageait pas, et elle se décrocha de Francfort.

- Quand tu as décidé, rien ne t'arrête ma chérie, lui dit son père.

Effectivement, elle dénonça sans cas de conscience le bail de son joli appartement de l'hyper centre, et elle invita avec entrain ses collègues du service régional à un Happy Hour qui déborda de la tranche horaire promotionnelle.

En mai 2016 elle s'installa à Paris rue de la Folie Méricourt, un quartier populaire traversé par la ligne 11 du métro qui s'en va jusqu'à la Porte des Lilas où se trouve le SYRTE. Le cœur de Paris faisait partie de la dizaine d'endroits dans le monde où n'importe quel jeune qui a fait des études rêve de vivre un jour. Jonas l'avait bien compris et avait couvert le caprice de sa protégée par cette formule de bonimenteur 'Les appartements modernes à Paris ne rentrent pas dans le budget'.

L'appartement qu'avait choisi Yutta était au troisième étage sans ascenseur d'un crépi parisien donnant sur une cour pavée. On y accédait après avoir levé haut la jambe par-dessus la traverse de la porte cochère en bois centenaire et s'être fait toiser de haut en bas par Madeleine, une concierge inquisitrice que James Bond aurait adoubée. Les marches de l'escalier en bois étaient recouvertes de tomettes en partie descellées qui jouaient au xylophone en mesure avec la mélodie du bois. L'appartement d'une soixantaine de mètres carrés était constitué de trois pièces alignées sur la façade et distribuées par un étroit couloir arrière. Un aménagement qui renvoyait à l'époque où les gens vivaient dehors où ils jouissaient de l'espace que désormais on s'échine à faire rentrer à l'intérieur.

Yutta venait de procéder à un reset total : un nouveau lieu de vie, de nouvelles fréquentations, et un nouveau métier de chroniqueuse délocalisée. Elle avait spontanément proposé à Jonas de produire des articles sur la vie parisienne qui seraient publiés sur la version numérique du journal. Il fut ravi quand il constata que la plume de sa jeune journaliste n'avait rien perdu en passant la frontière. Un premier article fort bien documenté informa l'Allemagne médusée que près de la moitié des manifestations dans le monde ont lieu à Paris. Les Français sont certes des spécialistes de l'exercice, avec ou sans organe fédérateur, mais en fait la plupart des manifestations dans la capitale française émanent de groupes qui sont interdits dans leur pays et qui trouvent refuge dans la ville des libertés. Un service à la Préfecture était d'ailleurs dédié aux manifestations, qui propose l'itinéraire-qui-va-bien à chaque demandeur, étant entendu qu'obtenir le Bastille-Nation sacré sans avoir financé les partis politiques pendant un siècle au moins est mission impossible !

Yutta eut même l'honneur de la version papier avec sa succulente chronique intitulée 'En France, la ligne blanche est plus large qu'ailleurs'. Elle y développait avec humour l'expression typiquement française 'Strictement interdit', un pays où, contrairement à

l'Allemagne, les interdits sont l'objet d'une gradation infinie, depuis le réflexe de traverser en dehors des clous où il est vain de chercher quelqu'un qui reconnaisse le méfait, en passant par les entourloupes au fisc qui recueillent un consensus mou sur le caractère interdit, jusqu'au deal de drogue où l'expression 'Strictement interdit' fait lever les pouces.

Yutta retourna voir Germain un mois après sa première visite. Fixer le rendez-vous eut l'effet de faire retomber l'allégresse de sa nouvelle vie parisienne. Une menace est annoncée et je m'y suis embarquée.

A l'accueil on l'informa que Monsieur Sertes n'était pas encore arrivé. Elle lui téléphona.

- Yutta ! Je suis au Café de l'Avenue au coin de l'avenue ; vers la droite quand tu sors.

Un café typique avec la porte au coin de l'immeuble, le comptoir en long parallèle à l'avenue, une rangée de tables rondes et carrées en vis-à-vis, et l'arôme de café qu'on capte dès le seuil et qui sonne le premier plaisir du jour. Germain était accoudé au zinc, une jambe repliée derrière l'autre et la chaussure plantée à la verticale dans quelques détritus que peut-être quelqu'un balayerait en fin de journée.

- Tu bois un café ?
- Affirmatif !
- Dis-donc, tu deviens vite française en citant Gainsbourg !
- C'est pas fait exprès. Je ne connais pas trop ce chanteur.
- Également acteur …
- … provocateur, dragueur, …
- Je vois que tu en connais déjà beaucoup !
- Mon accent te ravit comme tu dis, mais tu as un petit accent toi-aussi, non ?
- J'ai grandi à Voiron, un bled vers Grenoble. Les gens là-bas arrondissent les voyelles.
- Tu y as fait tes études supérieures aussi ?
- Non, seulement jusqu'au lycée, mais j'en garde un bon souvenir. C'était un lycée avec plusieurs formations professionnelles et il y avait pas mal de barjots. Je me souviens d'un prof d'anglais outrageusement facho ; un jour les gars de la section chaudronnerie lui avait soudé son vélo à la barrière !

Ils bavardèrent de tout et de rien pendant le cérémonial du café qui est fait pour ça. Elle avait les deux mains posées sur le zinc comme une petite fille sage. Lui se mit à tourner la cuillère dans la tasse vide en la regardant du coin de l'œil.

- Ce foutu ralentissement …

Il y eut un silence ;

- … peut être causé par une cause …

Il semblait hésiter ou chercher ses mots ;

- … cosmique … lointaine, tu vois ?

Elle se tenait droite contre le comptoir et n'avait pas bougé les mains.

- Ou alors …

Il y eut un nouveau silence qui incita le barman à rincer les verres sans bruit ;

- … ou alors une cause qui est là. Tu vois ?

Le regard profond de Yutta faisait l'effet d'un miroir qui invitait Germain à poursuivre.

- Quelque chose sous nos pieds qui changerait les grands équilibres de cette planète.

Il y eu à nouveau un silence qu'elle ne put s'empêcher d'interrompre.

- Quelque chose que nous aurions provoqué ?

Il tourna le regard vers la rue.

- Nous deux… et lui là-bas aussi ; et ta mère, …

Yutta avait levé les yeux vers les bouteilles alignées derrière le bar. Son esprit était parti vers les méchantes galaxies qui nous menaçaient. A cet instant elle préféra que la deuxième hypothèse soit la bonne.

- Une cause cosmique ! balbutia Yutta, en fixant ces bouteilles qui envoient chaque soir beaucoup de gens dans les étoiles.
- Je comprends ce à quoi tu penses. La cause cosmique, comment Germain Sertes avec ses pinces à vélo va-t-il aller la débusquer ?

Elle lui sourit et il poursuivit.

- Je te rassure, je n'ai aucune compétence dans le cosmos et aucune envie d'aller y fourrer mon nez. Mais plutôt que suivre la ligne de plus grande pente, j'ai besoin d'attraper une conviction.

Ils discutèrent longuement du processus de recherche fondamentale qui consiste à attraper justement tout ce que les symptômes offrent de perceptible, afin de bâtir et choisir une voie d'exploration, en acceptant dès le début qu'elle puisse mener nulle part. Germain était parti sur le chemin de cette réflexion. Un travail fondamental de science qui ne requiert ni stylo, ni ordinateur, ni bureau. Puis ils parlèrent de l'alerte du HZE. Yutta se rendit compte que Germain en savait moins qu'elle sur cet événement déclencheur. La Terre ralentissait, et cette seule donnée lui suffisait.

Trois heures et trois cafés plus tard ils se saluèrent. Tous deux furent étonnés qu'ils se fissent une bise.

Deux semaines plus tard, Yutta eut la surprise que ce soit Germain qui l'appelle.

- Tu bois un café ?
- Euh … oui volontiers … je m'habille et j'arrive !

Elle ne détecta pas de progrès dans la réflexion de Germain, mais en revanche elle comprit ce jour-là qu'il avait besoin de réfléchir à voix haute. Elle était devenue son sparring partner comme disent les sportifs. Elle en fut troublée. Pourquoi moi ? Qu'incarnais-je dans cette réflexion hasardeuse ?

- Vous avez l'innocence scientifique, lui répondit Jean-Pierre Dianon plus tard. Vous n'avez ni à priori ni jugement sur sa démarche. Et ça, à l'intérieur de ces murs, c'est introuvable Madame Denst ! Je considère moi aussi que vous devenez utile à cette mission.

Le métro entra dans la station Porte des Lilas, Yutta releva le loquet de la paume de la main comme font mécaniquement les parisiens, elle alla s'assoir sur les banquettes du centre accessibles en milieu de journée, et songea que cette ligne de métro la verrait très souvent.

Elle transmettait au FZ des compte-rendus réguliers sur la recherche en cours au SYRTE. Il s'agissait des textes les plus difficiles à écrire. Comment entretenir une histoire digeste à propos d'une mission scientifique où il n'y a aucune progression concrète ? Elle mit en œuvre ses talents littéraires et s'employa à faire diversion. Ses premiers textes décrivirent le charme du laboratoire. 'Un lieu empli de quiétude où les découvertes ont envie de jaillir' écrivit-elle un jour. Un autre fut consacré entièrement à Germain Sertes, qui plut beaucoup au FZ mais qu'elle regretta au moment de pousser la porte du Café de l'Avenue.

- Tu bois un café ?

Elle fit la bise à Germain, puis son regard se perdit sur la surface terne du comptoir.

- ‘Penseur déconnecté’, j’aime bien figure-toi. ‘Chercheur investi’, c’est flatteur, et Jipé a déjà relevé. ‘Carbure au café’, là je m’interroge, parce que la plupart sont de ta faute !

Des articles que le FZ publiait et où l’Etat français était systématiquement cité. Jonas savait qu’à la première découverte l’ingratitude de la société de consommation aurait vite fait d’oublier le sponsor principal. Un travail de qualité outre Rhin qui valut à Yutta un coup de fil de Gilbert Delquant.

- Chère Yutta, je tiens à vous témoigner la gratitude du gouvernement. En ce moment le FZ, … vous Madame Denst …, faites mieux pour les relations entre nos deux pays que nos diplomates. Des Allemands qui flattent l’excellence française, voyez-vous, c’est peu courant. Je profite de cet appel pour vous informer que vous êtes bienvenue à l’Elysée.
- Euh … moi ?
- Le Président souhaiterait avoir votre avis.
- Le … le mien ???
- Je vous tiens au courant, à bientôt.

En raccrochant Yutta ressentit le vertige d’une vie qui lui échappait. Un directeur du CNRS qui atteste de son utilité, un Président qui souhaite son avis ; qui suis-je pour ce rôle ? Jonas lui proposa une réponse : ‘Tous les grands de ce monde ont des pieds d’argile’.

Chapitre 5 - Allez viens fils, on va usiner

- Monsieur Dianon, Madame Denst, bonjour, je suis ravi de vous revoir ici !

Yutta se leva avec entrain. La fougue de sa jeunesse doubla le directeur du SYRTE et elle s'en excusa. Elle tendit la main.

- C'est moi qui suis honorée.

Ils entrèrent dans une grande pièce, moins luxueuse que lors de sa première visite à l'Elysée mais plus impressionnante avec cette grande table luisante pouvant accueillir une cinquantaine de personnes. Elle remarqua la rangée supplémentaire de chaises alignées contre les murs. Sont-elles réservées aux secrétaires, aux traducteurs, aux gardes du corps, aux espions ?

La salle était plus grande mais l'assemblée plus restreinte. Elle reconnut la Secrétaire d'État auprès du Ministre des affaires étrangères, le Ministre de l'Education et de la Recherche, et le mannequin de chez Dior qui s'était laissé tenter par un bouc, sans doute pour se vieillir un peu. Gilbert Delquant reprit la parole.

- Le Président sera avec nous d'une minute à l'autre. Nous sommes ici dans le cadre de la préparation du prochain sommet sur le climat. Le Président voudrait étendre les discussions à toutes les menaces voyez-vous, et pas seulement à celles touchant à la surexploitation des ressources.

Le Ministre de la Recherche poursuivit.

- La difficulté grandissante pour les démocraties est de répondre à une exigence populaire d'action immédiate, où l'interdépendance des menaces est ignorée. Je sous-entends ici les menaces sociales et démocratiques.

Le Président Hollande entra avec vigueur et surprit tout le monde. Il semblait sorti d'une salle de gym avec les cheveux humides et les joues rouges. Il commença à parler avant même de s'assoir.

- Monsieur Dianon, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

Jean-Pierre Dianon servit une réponse synthétique selon les exigences du contexte. Le Président avait posé les deux coudes sur la table et personne ne semblait capable de prédire ce qui allait suivre. Yutta aurait voulu disparaitre à cet instant.

- Nous n'avons donc rien de tangible sur le ralentissement qui justifie qu'on ajoute ce sujet à l'agenda, intervint le jeune conseiller en coupant le silence.
- Hum, fit le président.

Son regard balaya chaque personne puis retomba sur celui de Yutta. La jeune journaliste tenait ses mains crispées sur les genoux. Le Président porta sa main devant sa bouche et ce geste de penseur la rassura quelque peu.

- Comment ressentez-vous la situation Madame Denst ? Je veux dire concernant le ralentissement.

Yutta se redressa comme un Zébullon, toujours avec les mains posées sur les cuisses. Elle sentait les regards braqués sur elle mais n'osait décrocher le sien de celui du Président. Elle réussit à mettre ses idées en ordre et mit en application un précepte appris à l'école de journalisme : 'Lorsque vous êtes incapable de répondre à une question, répondez en avance à celle qui va suivre'. Elle inspira et se redressa encore un peu plus.

- Monsieur le Président, j'observe que le sujet du ralentissement en est là où en était le sujet du réchauffement il y a quarante ans.
- Vous avez de la chance que je n'étais pas au pouvoir il y a quarante ans ; une telle accusation d'immobilisme m'eut vexé.
- Cher Président, intervint Fleur Pellerin, dans les pays où le Président reste quarante ans, ni Madame Denst ni moi ni aucune femme n'aurait pu passer cette porte.
- Je vous suis reconnaissant Fleur, de me rappeler que le combat des femmes ne sera jamais terminé. Vous me dites donc Madame Denst que le gouvernement français a quarante ans d'avance ? Poursuivit le Président en s'avançant contre la table. Monsieur Dianon, comprenez ici qu'il vous faudra rester à la barre du SYRTE pendant encore quarante ans …
- Le budget généreux qui a été alloué au ralentissement me fera oublier mes rhumatismes.

Yutta profita du relâchement pour s'enhardir.

- Ce sujet nécessite à ce stade me semble-t-il ni moyens supplémentaires ni temps, mais de solides intuitions, et j'ai l'impression que le mercato pour y parvenir a été judicieux.

Le Président recula contre le dossier de la chaise qui fit entendre son mécontentement.

- Madame Denst, vous nous offrez du temps, des économies, et des compliments, je vous en remercie. Je retiens votre avis et le reformule ainsi pour le prochain sommet : 'La menace du ralentissement nécessite de partir à point'.

Une fois dehors, un Jean-Pierre Dianon triomphal proposa à Yutta de retourner ensemble au SYRTE. En arrivant, elle voulut discuter avec Germain mais comprit qu'il avait horreur des débriefings avec la hiérarchie. Elle le revit une semaine plus tard au Café de l'Avenue.

- Alors Germain, on arrive en retard au premier rendez-vous de la journée ?
- Et au seul !

Il s'amusa qu'au plus haut de l'Etat on cherche à valoriser une recherche qui n'avait pas concrètement commencé. Yutta voulut comprendre les mécanismes de l'intuition scientifique et s'efforça de le faire parler.

- Tu vois tout ça, dit-il en pointant du doigt tout ce qu'il y avait dans le bar, ça ne peut pas être gratuit.
- Je ne comprends pas.
- Je veux dire que ça nous sera repris un jour.
- Je ne comprends toujours pas.
- Yutta, la maitrise totale des événements, la compréhension de tout, crois-tu que c'est possible ?
- Tu me fais peur Germain ! Es-tu en train de contester l'utilité de la science ?
- En train d'essayer de comprendre, rien d'autre.

Ils se saluèrent. Germain partit au labo et elle resta là debout contre le comptoir, songeuse. Une femme d'une soixantaine d'années bien tassées entra dans un halo de parfum musqué, se mit au comptoir à côté d'elle, et commanda un expresso. Yutta essaya de la dévisager discrètement. Elle dégageait une élégance mondaine et avait en même temps un côté démodé. Ses cheveux teints châtain avec des mèches claires étaient arrangés en un chignon qui à cet âge rajeunit, témoin d'une solide expertise,. Elle portait un long manteau en laine beige clair au bas duquel on ne distinguait que des bottines à talon aiguille d'au moins six centimètres. C'est d'ailleurs le tic tic tic des fers sur le carrelage qui captèrent l'attention de

Yutta. ‘C’est fait pour ça’ lui avait répondu sa mère un jour où sa fille la trouvait un peu trop provocante. Elle avait relevé le col du manteau par-dessus un foulard qui aurait mérité meilleure facture, et cette panoplie donnait envie de l’embrasser. Quand Yutta croisa son regard, elle tomba dans un bleu-gris d’un magnétisme inouï. Yutta se remémora alors ce que lui avait dit un jour sa grand-mère quand elle était encore adolescente et en plein questionnement sur son corps : ‘Chez les femmes il n’y a que deux choses qui ne vieillissent jamais, les yeux et le sexe’. Elle but son expresso lentement en tenant la tasse des deux mains, les doigt dépassant à peine des manches, puis s’en alla en rejouant le tic tic tic. Yutta venait de passer quinze minutes au comptoir devant sa tasse vide.

- Je vous sers quelque chose, fit le barman en l’éjectant de sa torpeur ?
- Euh … un thé, volontiers. Je peux rester ici toute la matinée ? J’ai un article à écrire.

Elle s’installa à la table située le plus au fond et décida que l’article décrirait cette population bigarrée qui converge inexorablement dans les cafés parisiens.

Je vous ai vu hier au Café de l’Avenue

> *Est-on bien sûr de n’avoir qu’un seul chez-soi ? A ceux qui fréquentent les cafés parisiens, cette question naïve laisse dubitatif. Quand une femme qui choisit la grâce pour signature vient au café pour se contempler dans le regard des autres, où habite-t-elle vraiment ? Quand un jeune cadre de multinationale suréquipé en électroménager sort pour boire son café et pour s’assurer qu’il a bien un rôle dans le grand charivari, où réside sa famille ? Quand un retraité descend au café pour s’assurer que son humeur courroucée est partagée par d’autres, est-il serein chez lui devant sa télévision ? Quand une retraitée y vient aussi mais à des heures différentes, où donc se sent-elle le mieux ? Et quand un ouvrier passe à heure fixe et que son café l’attend, ne vient-il pas y chercher le rare bonheur du jour ?*

Germain et Yutta se revirent régulièrement dans les mois qui suivirent, le plus souvent sur invitation du chercheur.

- Tu dis que je t’aide pour me faire plaisir …

- Pas du tout. Tu es la mouche du coche dans ce projet. Tiens, je vais t'appeler La Mouche désormais. Je préfère à Fouroux. Fouroux ça colle pas, il était tout petit et tout vilain alors que toi …
- Oui, bon, ça va !
- Tu es comme la mouche imprimée au fond des pissotières. Elle ne sert pas à décorer ou à attester de l'adresse du céramiste, mais à inviter les usagers à bien viser.
- Et ben je vais peut-être aller prendre une douche !

Le chercheur lui faisait part de plus en plus souvent de l'impasse dans laquelle il se sentait coincé. A propos de l'intuition qui lui manquait toujours, il disait 'patiner dans le néant'. Essaie dans la semoule lui avait-elle dit une fois. Elle l'invita à chercher parmi les collègues du SYRTE ceux qui pourraient l'assister mais il estimait que leurs compétences en mesure et en calcul ne lui seraient d'aucune utilité à ce stade.

A chacune de leurs rencontres elle essayait de l'aider en lui posant des questions dans tous les sens. Lui, toujours le coude posé sur le comptoir, n'y répondait pas souvent.

- J'ai eu un thésard il y a dix ans …

Yutta resta silencieuse.

- … c'était un phénomène. Un extra-terrestre de la pensée comme on n'en avait jamais vu au SYRTE. Il ne parlait presque pas mais il comprenait tout avant tout le monde. Comment s'appelait-il déjà ? Ça va être facile à retrouver parce qu'il venait du Burkina.
- Un africain ?
- Noir comme ton café.
- Qu'est-il devenu ?
- Je me souviens que juste après sa thèse sa mère a demandé qu'il rentre et il est retourné à Ouagadougou pour s'occuper de sa famille. Et ensuite je ne sais pas, ou peut-être qu'il est reparti pour être prof.
- Un prof qui ne parle pas ?
- Tu as raison, ça ne colle pas.
- Tu lui demanderais de revenir ?
- Encore faudrait-il qu'il veuille ! Et sa mère aussi. Et toute la famille qu'il entretient peut-être, et là-bas c'est peut-être cent personnes.

Yutta ne fit pas grand cas de cette histoire de thésard mais lorsqu'ils se revirent un mois plus tard, elle comprit que ce fameux Zac, Zacharie Ngonou, avait été le seul sujet de

réflexion de Germain entre-temps. Il avait puisé fort dans ses souvenirs les faits et pensées de Zac et se demandait si de leur complémentarité ne pourrait pas naître l'intuition qui le laisse à quai depuis des mois. Zac a cette faculté à envisager des hypothèses sans sembler subir aucune influence. Lui avait la capacité à déceler des bribes d'idées dans un embryon de réflexion, de les accrocher à d'autres, pour construire une piste d'étude. C'est donc ça la recherche fondamentale constatait Yutta médusée ! On ne part pas de zéro, on part de bien plus bas.

- Alors animal non répertorié, tu me racontes ta vie parisienne ?

Yutta raconta son entreprise ambitieuse de proposer au FZ une suite de chroniques sur la relation des français avec la cuisine. Un sujet où tout avait été dit et écrit mille fois, mais elle disposait de deux atouts pour innover : du temps et sa naïveté. Elle mit à profit le premier atout pour capter ou plutôt voler des conversations sur le sujet. Dans les restaurants bien sûr où elle choisit à dessein les établissements où les clients sont entassés épaule contre épaule, une spécialité typiquement française où l'assiette est un espace largement suffisant pour être à l'aise. A la sortie des écoles aussi, où elle jouait une fausse femme pressée accrochée à son téléphone. Sa première découverte fut que les Français parlent de cuisine avant, pendant, et après les repas. Elle découvrit ensuite qu'ils ne connaissent pas les recettes mais leurs recettes. Chacun a par exemple sa recette du gratin dauphinois où les variantes sont infinies, jusqu'à la soi-disant 'Bombe de la Dombes' au Bleu de Bresse. Et puis il y avait aussi ces histoires circulant sous le manteau qui entretiennent la mythologie : 'Y a un restau à La Roche-sur-Yon où on sert la mousse au chocolat à la louche depuis une soupière'. La cheffe étoilée artésienne Mère Zellus, volontiers volubile après son service, lui confia le secret le plus mal gardé de l'univers : 'Si tu veux que ta cuisine ait du goût, mets du beurre. Si tu la veux deux fois meilleure, mets deux fois plus de beurre'.

- Où est la limite, demanda naïvement la jeune allemande ?
- Chez le docteur !

Deux semaines plus tard, Yutta reçu ce texto de Germain : ''Jeudi au café ? Heure habituelle. Le SYRTE pourrait avoir besoin de Deutsch Marks …''

Elle était habituée à ces textos, mais ils comportaient seulement les cinq premiers mots. Yutta et Germain entretenaient des relations fraternelles, et quinze ans après l'avènement de l'Euro, cet appel à l'aide sibyllin en Deutsch Mark la mit dans l'allégresse.

Le SYRTE s'était effectivement mis à la recherche de Zacharie Ngonou et l'avait localisé sans difficulté à Ouagadougou d'où il était originaire. Il était rentré au pays à la fin de sa thèse

pour s'occuper de sa mère et de ses jeunes frères et sœurs, plus deux tantes et cinq petits cousins qui habitaient ensemble dans une maison des faubourgs de la capitale. Il travaillait au Ministère de l'Education où il était en charge des programmes scolaires. Son premier coup de maître dans le poste fut d'identifier parmi les pays occidentaux des manuels scolaires périmés mais présentant un intérêt pédagogique certain, d'en faire une sélection cohérente, puis de bâtir des programmes du CP jusqu'à la Terminale sur la base de ces manuels, qu'il réussit à récupérer en nombre suffisant pour tout le pays, gratuitement, et livraison incluse pour la plupart.

Germain lui avait passé un coup de fil sans délai.

- Tu vois Yutta, c'est dingue ce que signifie connaître quelqu'un. On sait sans réfléchir quels mots on peut utiliser même quand on ne l'a pas revu depuis dix ans. On sait comment il pense, comment il va répondre. Tu vois, comme si tu retournes à un endroit que tu as visité, tu sais comment t'habiller !

Elle le laissa poursuivre.

- Et il ne doit pas y avoir grand monde qui sache parler à Zac au téléphone. Sa plus longue réponse a été 'Oui', sinon que des 'Hmm' de temps en temps. J'ai bien parlé pendant quinze minutes. Je lui ai parlé tout de suite du ralentissement pour qu'il comprenne l'objet de mon appel, tu vois, et où j'en suis, tout ça …. A la fin je lui ai donné des nouvelles du SYRTE et des thésards qu'il y a côtoyés.
- Tu as pu lui dire que tu aimerais qu'il vienne travailler avec toi ?
- Bien sûr ! Avec Zac il faut faire les questions et les réponses, détecter s'il approuve ou désapprouve, et s'adapter. J'ai compris que sa famille est à l'abri financièrement à cette heure, que c'est le voisinage qui devient une charge à présent, et qu'il était au courant du ralentissement.
- Ah bon ?
- Oui, figure-toi qu'il avait lu la publication du HZE, qu'il savait que l'Etat français mettait des moyens pour comprendre la cause du ralentissement, et que le sujet avait atterri sur les pompes de Sertes !

Après quinze minutes de conversation téléphonique, Germain avait obtenu quelques avancées. Ils avaient convenu de se revoir tôt ou tard à Ouagadougou, et lui avait renforcé sa conviction que Zac serait le meilleur bras droit qu'il connaisse tant le lascar avait un feeling inouï de tout ce qui l'entoure. Il avait raccroché satisfait, mais tomba sur une tuile deux jours plus tard. L'Etat français, qui avait pourtant facilité le départ du Président Blaise Compaoré et l'arrivée d'un pouvoir militaire de transition, avait suspendu sa coopération

avec le Burkina un an plus tôt, ce qui signifiait qu'aucun représentant de l'Etat n'était autorisé à s'y rendre. Germain avait reçu cette information de l'administration et il n'était plus possible de feindre ignorer ces restrictions. Yutta en référa le soir même à Jonas qui lui apporta la solution, les journalistes étant habitués à déjouer les restrictions fréquentes pour se rendre sur les lieux où l'actualité les appelle. Germain s'adresserait à une agence de voyage allemande partenaire du FZ qui lui organiserait un voyage avec visa touristique et un vol Paris-Munich-Ouagadougou. Yutta reçut ce texto deux semaines plus tard : 'Mardi au café ? Heure habituelle. Besoin de conseils vestimentaire pour les vacances'.

- Alors ça y est, ton voyage est calé ?
- Ça y est. Dis-donc, tes teutons de cousins sont efficaces ! Un coup de fil, un email, et un autre coup de fil pour la carte bleue, et j'ai reçu le visa, l'avion, l'hôtel, et le taco à l'arrivée. Je connais même le nom du chauffeur, Ali.
- Tu es un client facile pour eux. Il arrive qu'ils aient à faire tout ça en une heure quand un reporter doit partir quelque part où ça chauffe.
- Zac m'a dit que le soleil chauffe en ce moment, alors …
- J'ai réfléchi. Tiens – elle montrait des photos sur son téléphone – un bermuda bleu comme ça, tu vois, avec les grandes poches sur les côtés pour que tu me rapportes des babioles. J'adore les babioles colorées. Et puis une chemise avec un grand col sinon tu vas te cramer le cou. Et enfin une casquette de chasseur comme celle-là. Je trouve que ça fait ni trop touriste ni, comment dire, expatrié arrogant.
- Ça fait barbouze !

Germain s'envola la semaine suivante avec escale au Flughafen München et son ambiance la plus opposée à celle qui l'attendait quatre heures plus tard en Afrique. Terminal surdimensionné où les voyageurs déambulent éparpillés dans le ronronnement d'annonces acidulées, sols lisses immaculés, toilettes accueillantes à ambiance multisensorielle, et aussi journaux et café en libre-service tous les cinquante mètres. Et encore embarquement à l'heure, file d'attente fluide, et hôtesses multilingues. Quatre heures plus tard Germain et quelques cent cinquante burkinabés atterrissaient à l'Aéroport International Thomas Sankara Ouagadougou au lever du soleil. Avant même d'arriver, le nom de l'aéroport résumait l'histoire récente faite de quête d'émancipation vis-à-vis de l'Occident et de rêve nationaliste et social. Ici, pas de grosse bouche à soufflet qui vient embrasser la porte de l'avion et aspirer les passagers, mais un escabeau abrupt sur roues dégonflées qu'une mamma cubique montée sur talons improbables mit dix minutes à descendre en houspillant les impatients que les bagages seraient assurément plus lents qu'elle. Germain eut ainsi le temps de déguster le souffle brûlant et abrasif du vent du désert qui sévit à cette époque de l'année. A part ça, rien de vraiment différent d'un aéroport européen de province avec

le bâtiment longiligne du terminal et la grande surface extra-plate zébrée de pistes goudronnées qui semble s'étendre à l'infini. A l'intérieur du terminal en revanche, on était bien en Afrique. A Munich, on peut deviner ce que fait là chaque personne qu'on aperçoit. A Ouagadougou, le terminal est rempli d'une foule animée qui rassure et effraie un peu. Un serpent à sonnette trop curieux qui s'aventurerait ici serait certes vite débusqué, mais que font tous ces gens ? Les voyageurs sont vite identifiés avec leurs habits de l'hémisphère Nord et une quantité de bagages à émigrer pour la vie ou pour 'régaler la famille' comme on dit à Marseille. Les professionnels aussi, impeccablement vêtus d'uniformes ajustés qui font réaliser que faire porter de la haute couture à des blancs est une gageure. Mais alors tous les autres ? Habillés des surplus de l'Occident ou de vêtements amples et colorés de la culture du pays, il y en a qui vont et qui viennent, et d'autres qui sont simplement là, debout, assis, ou allongés. Que font-ils ? On devine rapidement que ceux qui gesticulent le plus sont des représentants de commerce, offrant services de valet, transport, change, et tout ce qui s'échange entre humains. D'autres, immobiles, attendent-ils quelqu'un aujourd'hui, ou peut-être plus tard ?

Germain n'était jamais venu en Afrique mais avait entendu de nombreux témoignages de ses pairs. Biologistes venus chercher la bactérie miraculeuse qui guérit, paléontologues chassant les prémices de la grande saga de l'aventure humaine, ethnologues et démographes venus ici pour anticiper où cette saga pourrait s'éteindre, ou encore astrophysiciens en quête d'espace vierge de pollution électromagnétique. Son caractère nonchalant et peu angoissé qui agaçait son directeur trouvait ici une utilité. Il avait rendez-vous avec son chauffeur de taxi Ali, et il s'agissait de le trouver parmi les milliers de zozos massés dans et en dehors du terminal. La tâche fut aisée car en pareille circonstance un européen oublie toujours qu'il est repérable comme la tour Eiffel à Paris.

- Monsieur Germain, bienvenue chez nous, fit une voix mélodieuse quelque part devant lui mais qu'il ne put localiser immédiatement.

Cinq ou six personnes se trouvaient face à lui et repérer Ali n'allait pas de soi car tous le dévisageaient. Ali se manifesta en tendant la main. Il fit un pas en avant et les autres aussi en un geste qui ressemblait à un pas de danse. Ali se distinguait par un beau sourire quand les autres semblaient préoccupés à comprendre la situation. Germain posa sa valise et, avant qu'il eût serré la main d'Ali, la valise était déjà décollée du sol par l'un des inconnus à qui Ali s'adressa dans une langue inintelligible. Ils échangèrent deux ou trois phrases courtes très rapides et la valise resta en lévitation entre Germain et Ali. Ils sortirent du terminal, Germain, Ali, le porteur de valise, les trois ou quatre scrutateurs du terminal, plus cinq ou six autres qui se joignirent au cortège. Le taxi d'Ali était garé juste devant la sortie du

terminal où un capharnaüm de piétons, vélos, motos, et véhicules en tous genres s'agitait et vociférait. Un minibus dans lequel avaient déjà pris place cinq personnes, plus, au volant, celui qui semblait être le chauffeur tant il semblait détaché. Le porteur de valise tendit l'objet à un autre jeune homme qui la rangea dans le coffre. Germain prit place et comprit en voyant Ali s'éloigner que le taxi ne partirait qu'une fois toutes les places occupées. Ali allait et venait dans le terminal et le convoi fut prêt à s'ébrouer quand quatre personnes furent tassées sur chacune des deux banquettes arrière, et deux de plus aux côtés d'Ali sur le siège à la droite du chauffeur, nécessitant deux assistants pour presser et fermer la portière.

Le taxi avait belle allure avec une carrosserie en bon état et une peinture seyante bleu clair relevée par des liserés bleu nuit du plus bel effet. Il en allait autrement de la mécanique. Quand le moteur s'ébroua, une vibration puissante qui semblait provenir du centre de la Terre fit reconnaître à Germain que comprimer les passagers leur permettait de mieux résister à pareil supplice. Le taxi s'élança, zigzagant entre nids de poules, animaux de toutes sortes, piétons, vélos, et véhicules motorisés, selon un code de la route où l'improvisation a force de loi, permise et justifiée par les vitesses faibles. Comme dans l'aérogare, Germain s'étonnait de tous ces gens présents le long de la route, avec là aussi ceux dont on devine l'activité et ceux qui sont juste là. L'aéroport de Ouagadougou se trouvait entouré par l'urbanisation où selon le proverbe, on pouvait mesurer aisément la richesse d'un pays à l'état des trottoirs. Germain s'attendait à un trajet d'un quart d'heure à peine, mais le périple dura deux heures suivant un itinéraire dont la logique était à l'évidence commerciale et non géographique. Le vol retour décollait le lendemain à 21h et l'agenda de Germain se résumait à une rencontre avec Zac au Ministère dans l'après-midi, un dîner éventuellement, et une séance de shopping le lendemain matin histoire de remplir les fameuses poches du bermuda.

Ali mit à profit le temps du trajet pour s'immiscer dans l'agenda du chercheur. Il fut ainsi convenu que Germain ne ferait pas un mètre dans cette ville non accompagné par les vibrations diaboliques du minibus bleu.

Germain fut le dernier des passagers arrivé à destination. Ali le convainquit d'aller déjeuner avant de se rendre à l'hôtel. Il était environ onze heures, il ressentait la fatigue du voyage, mais la curiosité et son tempérament paisible lui firent accepter de bon cœur. Un collègue lui avait dit qu'en Afrique, plus le temps s'étire, plus il s'agit d'une marque d'attention. L'inverse de la culture occidentale en somme. Germain s'attendait à s'arrêter à proximité de l'hôtel, voire à un trajet à pied, mais ce furent vingt minutes de route supplémentaire que le déjeuner nécessita. Le restaurant ressemblait plutôt à un stand de kermesse selon

les standards européens : une cabane en bois recouverte de tôle ondulée, avec un fourneau derrière un comptoir surchargé de denrées variées, et en guise de salle, deux tables et quatre chaises disparates sous le soleil où se dégustait l'Afrique et ses effluves contradictoires : une odeur de soufre remontant d'un caniveau venant fouetter une senteur de banane, ou une odeur de combustion mal réglée soufflant sur un parfum de vanille. Germain apprécia le plat à base de semoule inconnue et de bananes cuites. Il insista pour payer puis se ravisa en se remémorant ce conseil : En Afrique il y a des situations où il faut accepter de payer l'inattendu, et d'autres où il faut accepter de recevoir l'inattendu. Ali faisait ainsi son commerce, selon des fondamentaux qu'il n'avait pas appris en amphithéâtre : le commerce commence toujours par un investissement, et ne se sous-traite pas.

Chaque fois que le visiteur français remerciait, il s'entendait répondre 'Soyez bienvenu chez nous'. Repu, assis les jambes dépliées au bord de la route sous le soleil qui chauffait sa casquette, il repensa à cette coopération militaire qu'il n'avait pas faite trente ans plus tôt, la faute à un examen médical non satisfaisant. J'aurais certainement aimé vivre ici. Mais aurais-je pu en repartir ? Aurais-je travaillé autant dans mes jeunes années en résidant ici ? Serais-je devenu l'intellectuel introverti que le CNRS a produit ? A quelle vie rêve-t-on ? A la confortable, sans souci, sans privation, sans blessure ? Ou à la turbulente, l'inattendue, la pétillante ? Les vers de la fable Le Loup et Le Chien lui revinrent en tête et il songea que sa naissance en métropole lui avait probablement ôté la soif de liberté du loup.

Il arriva finalement à l'hôtel vers midi. Un hôtel pour occidentaux choisi par l'agence allemande où le décorum est exotique mais l'organisation européenne jusqu'à la domotique dans la chambre. Il avait rendez-vous avec Zac 'dans l'après-midi', alors il s'offrit une petite sieste, là, sans préméditation, allongé les bras en croix dans la chaleur des tropiques. De toutes façons Ali avait dit 'je serai à l'hôtel quand vous aurez besoin Monsieur Germain'. Le chauffeur de taxi n'avait pas de téléphone mais Germain avait déjà assimilé le fonctionnement de la société africaine : les choses qui doivent se faire se font, et l'heure n'est pas une contrainte.

Quand Germain descendit dans le hall, le taxi était garé juste devant la porte à tambour. Il y avait six personnes dedans depuis un certain temps et le taxi démarra dès que le chercheur fut monté. Il en fut terriblement gêné. Il observa ses voisins du coin de l'œil puis comprit qu'aucun ne lui tenait grief de sa première sieste africaine.

L'arrivée au Ministère de l'Education fut une expérience. Germain avait eu l'occasion d'aller à son Ministère de tutelle. La sécurité y est stricte, supposément efficace, et discrète. Ici

c'est l'inverse. La sécurité est ultra voyante, sonore, et son efficacité douteuse. En bord de rue un poste avancé entouré de sacs de sable indique que celui qui prend le poste ne s'attend pas à être conspué qu'avec des tomates pourries. La procédure du poste dit 'de sécurité ministérielle' parait inextricable au début, puis se détend à mesure que les gens impliqués ont assimilé l'intérêt que le visiteur représente pour les gradés du Ministère. Une première étape du jeu de l'Oie consiste à s'enregistrer sur un ordinateur dont le logiciel n'a fait l'objet ni de spécifications ni de tests à réception. Germain, comme tous ceux qui y furent confrontés, lut consciencieusement les premières pages à la gloire du régime, puis resta bloqué sur le premier champ de saisie.

- Tapez une lettre si vous ne savez pas répondre lui dit un jeune militaire dont le niveau de formation au poste semblait inversement proportionnel à l'élégance de son uniforme.

Puis la procédure devint plus fluide, du remplissage d'un registre papier dont le modèle semblait hérité des PTT, jusqu'à l'entretien avec un chef faisant preuve d'une bonhommie semblable à Ali. Il finit par passer les portes vitrées menant à l'intérieur et tomba sur Zac qui observait de loin sa progression avec patience. Germain ne vit pas le fonctionnaire d'Etat impeccablement livré dans un costume trois pièces, mais son thésard d'il y a dix ans. Il le prit par les épaules.

- Salut fils, suis ravi de te revoir. Tu vois, il a fallu que la Terre s'arrête de tourner pour que je voyage jusqu'en Afrique !
- Bonjour professeur Germain.

Ils partirent dans les couloirs du ministère que Zac lui fit visiter. Il eut droit à la présentation dévolue à la presse, puis ils passèrent saluer un à un les directeurs jusqu'au Ministre lui-même où furent servis boissons et petits gâteaux. Les Africains, lui avait dit son collègue, ne prêtent pas attention aux chiffres, aux indicateurs comme on en raffole chez vous, mais ils adorent les histoires ; qui a été nommé, qui a été viré, qui a des ennuis judiciaires, Hollande circule-t-il incognito en scooter pour aller voir Madame Gayet, etc. Germain se trouva sec sur ce terrain-là mais plus à l'aise sur les sujets politiques, bien protégé par son armure en papier crépon de touriste allemand.

- Le Président Hollande a eu tort de rappeler votre ambassadeur, fit remarquer le Ministre. Nous sommes des gens respectables. Vous les Français voudriez que les africains assimilent Rousseau alors qu'une grande partie ne savent pas encore lire. Votre idéal est noble, mais il en existe d'autres. Savez-vous Monsieur Sertes qu'un coup d'état, comme vous dîtes en France, fait moins de morts qu'une élection

démocratique ici à la suite de laquelle les gens se battent ou s'enivrent inconsidérément ?

D'un bureau à l'autre, la visite au ministère s'étira jusqu'au soir. Zac avait organisé un dîner avec une dizaine d'étudiants doués et ambitieux que la recherche attirait. Quand le chauffeur du ministère déposa Germain et Zac devant le restaurant, les étudiants étaient déjà là, alignés comme à l'entrée d'une salle de classe. Le chercheur français marcha droit vers eux.

- Bonjour les gars, Germain Sertes du SYRTE à Paris.

Il les dévisagea avec bienveillance puis ajouta

- Ben alors, la recherche ne concerne pas encore les femmes ici ?

Zac roula les yeux de haut en bas et de droite à gauche. Un des étudiants s'approcha tout près et prononça quelques mots très rapides en mooré auxquels Zac répondit par un simple 'Oui'. Une demi-heure plus tard deux jeunes filles arrivèrent. Elles avaient l'air un peu plus jeunes que les garçons, mais moins réservées. Germain était installé au centre de la table, Zac en face de lui, les garçons répartis à droite et à gauche, et les filles en bout de table. Germain se sentit investi d'un rôle professoral et l'exerça de bon cœur, parlant des sujets de recherches en cours au SYRTE, à ceux confiés à des thésards, de son quotidien et celui de ses pairs, de la pression des publications. Les étudiants devinrent de plus en plus loquaces et en particulier les filles.

- Notre ministère de tutelle nous impose la parité à plus ou moins cinq pourcents, dit-il en se penchant en avant vers les filles.

Et puis une des filles posa la question que tous attendaient.

- Monsieur Germain, y a-t-il une bourse pour un Burkinabé ?

Germain leva les yeux vers Zac qui souriait comme s'il savait que la question allait tomber à un moment ou à un autre.

- Le SYRTE, et tous les labos du CNRS, et toutes les Universités gèrent des bourses pour étudiants étrangers de deuxième et troisième cycle qui ne sont pas affectées à une nationalité particulière. Mais dans les faits, les relations entre les états font qu'un état plutôt qu'un autre peut être privilégié. Mais je peux vous dire Mademoiselle …

- Philomène
- Je peux vous dire Mademoiselle Philomène qu'en ce moment la question de parité prime sur celle de la nationalité.

Il mentionna le gel des relations entre la France et le Burkina suite au coup d'état.

- Et alors comment avez-vous fait pour arriver ici questionna sans détour la deuxième fille.

Germain roula les yeux et prit la moue du chenapan.

- Je suis un touriste allemand voyez-vous, en provenance de Munich…
- Alors, poursuivit-elle, si je suis une étudiante burkinabé en provenance de Munich, je pourrai avoir droit à une bourse ?
- Humm fit Germain, en posant les deux coudes sur la table et le menton sur les mains.

Il réfléchit à voix haute en fixant Zac.

- Je pourrais en faire part à la journaliste allemande du FZ qui couvre nos travaux … et qui a arrangé mon voyage ici … humm … sauraient-ils faire venir en Allemagne un étudiant … ou une étudiante … ayant exprimé un intérêt pour le journalisme … qui s'habituerait au froid continental quelque temps … puis qui ferait un semestre dans un établissement de recherche français … avec bien entendu de bons résultats … et qui prolongerait avec la bénédiction du directeur de l'établissement … dont c'est le rôle le plus attendu ?

Il se tourna vers les filles d'un air habité.

- Ça se tente. Je vous tiens au courant.

Puis il leva haut l'index en fronçant les sourcils.

- Il ne faut jamais s'autocensurer !

Le repas les entraina tard dans la nuit. Il faisait bon, l'air était embaumé de parfum de banane grillée, l'affluence ne faiblissait pas. Cette soirée montrait à Germain comment en Afrique le présent compte autant que l'avenir.

C'est d'une humeur toute africaine que Germain se retrouva dans sa chambre. Un gros lézard, comparé aux locataires des murs de pierre des campagnes françaises, l'attendait sur

le bord de la fenêtre. 'Encore un qui cherche une bourse' se dit le chercheur l'esprit enjoué par les rhums de l'amitié franco-burkinabé, et abusé par la bonne vieille répartie des bistrots dauphinois de sa jeunesse : 'Allez les jeunes, on boit l'avant-dernier et puis on y va !'. A Paris, il aurait attrapé une serviette et aurait chassé l'intru en la faisant claquer comme un fouet, mais là, ce soir-là, il s'assit au bord du lit et le contempla. Ou plutôt se laissa contempler tant le candidat thésard le dévisageait.

- Tu es bien palot pour un bipède bavard !
- Eh, tu t'es vu avec ta crête d'iroquois ! Les punks c'est démodé collègue. La mode aujourd'hui c'est le velours, les cols fourrés. Là, avec tes écailles brillantes, tu me fais penser à Françoise Hardy dans la robe de Paco Rabanne.

Le jovial reptile pivota et releva la tête comme pour valoriser son visiteur.

- Tu fleures bon les pralines des vendeurs du marché.
- C'est pas les bonbons, c'est les relents de rhum. Tu vois jeune griffu, le gorgeon[14] c'est peut-être ce qui fait que mes congénères disparaitront de cette terre avant les tiens.
- Tu es loquace comme la grosse dame qui vient tous les jours ici. Quand il fait chaud elle me met de l'eau sur la fenêtre et me ventile en secouant les grands tissus blancs.
- Ça s'appelle des draps. Et oui, moi je n'ai pas d'écaille, alors pour dormir je m'enroule dans les grands tissus blancs comme tu dis.
- Je sais. Dans quelques minutes tu seras dedans, tu imiteras le souffle du vent dans les branches, et je m'approcherai pour sentir les bonbons de plus près.

Germain suivit son planning et le lendemain s'en alla avec Ali faire quelques emplettes. La babiole pour Yutta serait un petit porte-monnaie mignon comme tout en cuir rose-rouge qu'il choisit surtout pour la puissante odeur de bouc, résultat d'un tannage sans produits chimique et séchage au soleil des tropiques.

A mi-journée, encore vaporeux des effluves de la veille, il réalisa que sa mission touchait à sa fin alors qu'il n'avait rien discuté avec Zac. Il lui rendit visite au Ministère où il fut convenu que l'administration décalerait son billet retour et Zac s'occuperait de son agenda.

- Viens déjeuner demain. Ma maman veut te connaître et t'honorer.
- J'ai apporté quelques cadeaux de Paris, alors le plus joli sera pour ta maman.

[14] Expression populaire désignant un coup à boire

La visite à la famille s'avéra être une course à étapes à travers le pays, d'oncles à cousins éloignés, et autres mystères de la généalogie. La maison où vivait la famille de Zac était située dans les faubourgs de Ouagadougou, un quartier aux constructions espacées où se mélangent habitations et business en tous genres. La maison construite en parpaings sur deux niveaux avait une allure occidentale à l'extérieur sauf les liteaux de fenêtre et les portes peintes de couleurs vives, mais l'intérieur était bien différent des standards français tant il n'y avait aucune finition. Pas de crépis ou papier peint, de la peinture ça et là mais inachevée, tuyaux et gaines électriques accrochés aux murs, aucun luminaire, et des meubles posés çà et là sans cohérence. Normal, se dit Germain, quand on vit dehors, c'est dehors que ça a un sens de décorer.

La visite donna lieu à un grand rassemblement familial aux contours flous. Germain exposa sa mission sans détour à la maman de Zac, qui lui répliqua sans détour non plus :

- Si tu me donnes l'argent je te donne mon fils, et quand le travail sera terminé, tu me rends mon fils et je garde l'argent ; là c'est d'accord Monsieur Germain !

Germain raconta avec verve le passage de Zac au SYRTE comme thésard, et le souvenir d'un esprit hors norme.

- Moi je voulais qu'il fasse du football, dit la maman, mais il était tellement silencieux voyez-vous, que lorsque les jeunes constituaient les équipes, il ne se manifestait pas et il ne jouait jamais.
- N'ayez pas de regret, il n'aurait peut-être pas été un bon joueur.
- Mais si Monsieur Germain, il aurait été le meilleur parce qu'il comprend plus vite que tout le monde ce qui va arriver. Tu vois, quand tu t'apprêtes à ouvrir la bouche, il sait ce que tu vas dire.
- Oui ça je sais.

Et puis arriva le jour où Germain proposa clairement la mission à Zac. Ils s'étaient arrêtés à une échoppe en bordure de route pour se reposer de la tôle ondulée des pistes. Ils étaient assis sous le soleil, sur des chaises en plastiques fournies par un fabricant de boissons, quand Ali amena la question involontairement.

- Alors Monsieur Germain, je devine que vous êtes venu chercher quelque chose ici.

Il y eut un silence où tous les trois se dévisagèrent alternativement. Ali comprit que la réponse se trouvait en face de lui et resta silencieux. Une situation qui illustre si bien que

l'intelligence, cette capacité à discerner, ne nécessite ni compétence ni éducation. Germain rompit le silence.

- J'avance pas, fils. Tu me rejoins sur le projet ?

Il se tenait légèrement penché en avant et suivait le regard de Zac pendant les secondes qu'il fallait à Zac pour exprimer un avis, la plupart du temps sans prononcer un mot.

- Oui, il faut qu'on travaille à Paris. J'y ai des obligations. Et puis ici … tu comprends … le soleil, le rhum, les lézards curieux … je pourrais pas.

Le regard d'Ali allait de Germain à Zac au gré des propos. On aurait dit qu'il retenait sa respiration.

- Peut-être six mois, un an … je ne sais pas.

Ali ne put retenir une question.

- Tu paies combien Monsieur Germain ?

Il scruta à nouveau les deux compères.

- Ouh là là, Monsieur Germain est un grand lord.

Il y eut ensuite un long silence, que Germain interrompit.

- Un ralentissement causé par une forme de champ gravitationnel, tu vois, mais … disons non répertorié.
- Oui, je comprends.

Ce furent les seuls mots de Zac pour signifier son accord de rejoindre le SYRTE et contribuer à percer le mystère du ralentissement. Germain se figea comme sur une pellicule photo.

- Nous ferons sortir le diable de son terrier.

Ali écarquilla les yeux.

- Monsieur Germain, si vous savez où est le diable, n'est-il pas raisonnable de le laisser où il est ?
- Je suis un homme de science Ali, mon métier c'est débusquer les lois qui nous gouvernent, que ce soit le diable qui les a rédigées ou un autre grand manipulateur. Je traque l'inexplicable. Il en existera toujours ; j'aurai donc toujours du travail.

Comme vous Ali, il y aura toujours quelqu'un pour aller ailleurs et qui a besoin d'un taxi. Si possible un taxi paisible.

- Monsieur Germain a été généreux avec moi ; lors de sa prochaine visite il profitera de silentblocs neufs.

Il y eut un silence où le visage de Zac montra de l'anxiété.

- Le SYRTE a les moyens, Zac. Tu as vu les communiqués du Ministère ? On a le vent dans le dos. Je pourrai largement suppléer ton salaire le temps qu'il faut. Eh, dans les règles n'est-ce pas, le virement mensuel à date fixe, pas la valise qui descend de l'avion, tu comprends !
- Oui.

Germain se redressa sur sa chaise, puis se leva. Il fit les cent pas dans la poussière, vint se placer derrière Zac, et lui mit la main sur l'épaule en fixant l'horizon.

- Good stuff[15] fils, On va usiner à nouveau comme il y a dix ans.

Il s'approcha du comptoir pour régler l'addition. Le tenancier était en train de leur cuisiner un babenda fort relevé. En Afrique, il faut savoir accepter l'imprévu.

Son séjour au Burkina, qui avait été organisé pour quarante-huit heures, dura en fait plus de deux semaines. Germain restait fasciné par le fait que tout s'était déroulé comme il l'avait espéré, dans l'ordre, mais au rythme africain. Il reconnaissait que le temps est nécessaire à toute entreprise, et qu'en France le temps est toujours contracté. Le temps pour se persuader que Zac serait le meilleur bras droit qu'il connaisse, pour convaincre ZAC de s'engager dans une aventure tombée du ciel allemand, pour se faire accepter par sa famille, pour organiser un financement acrobatique, et aussi pour attiser sa propre envie de débusquer cette foutue cause, et contribuer à ce que les burkinabés puissent vivre encore longtemps leur douce indolence.

✧ ✧ ✧

A Paris, la consciencieuse journaliste du FZ arpentait les sorties nocturnes parisiennes, là où la jeunesse qui mange à sa faim et qui croit en l'avenir se divertit et se socialise en dehors des heures ouvrées. Des endroits qui renseignent sur le style d'une ville, son mode de vie, son empathie. Elle y rencontrait des personnages insolites qui nourrissaient ses articles. Un géologue surdiplômé et respectable embarqué dans la recherche de filons aurifères pour le

[15] Expression familière anglaise qu'on pourrait traduire par 'Bonne limonade'

compte d'une tribu soudanaise restée figée au premier millénaire et adepte de l'esclavage. Un livreur analphabète capable de livrer plus de colis par an que n'importe lequel de ses trois cents collègues. Et puis cet ingénieur-artilleur-poète qui avait décidé de consacrer sa vie à arranger des mariages impossibles entre atomes, et qu'elle croisa en soirée.

- Tu vois, dans la jungle des métaux, il y a le seigneur. C'est l'acier. Il règne, il a toutes les qualités. Il a l'abondance pour lui, la force. Il a domestiqué les hommes. Mais comme dans tous les royaumes, il y a des prétendants. Des Dauphins qui veulent devenir Calife à la place du Calife. Dans la métallurgie ce sont l'aluminium et le titane. Deux prétendants qui se haïssent. Et moi je cherche un procédé pour les souder. Il y a des applications industrielles pour ça. Mais c'est difficile, ils se détestent. L'aluminium c'est le successeur idéal. Il est courtois, discret. C'est le favori des hommes. Il les emporte dans l'espace. Il bouche leurs flacons de Chanel n°5. Le titane, c'est le courtisant arrogant, celui qui est arrivé après et qui veut forcer le destin. Ma spécialité c'est le soudage à l'explosif. Deux tôles de métal insoudables posées l'une sur l'autre, une ou deux tonnes d'explosif accrochées dessus, cinquante tonnes de terre par-dessus le tout, et bang. Les atomes s'entremêlent sous l'effet d'une pression dingue. Ça donne une soudure sans consentement, mais qui tient. Je ne déplore aucun divorce.

Yutta avait écouté avec fascination un individu dont la passion chevauchait la folie.

Un autre soir elle s'immisça sans gêne dans un groupe de trois hommes apparemment un peu plus jeunes qu'elle. Ils avaient de particulier de n'avoir succombé à aucune mode vestimentaire, aucune négligence entretenue ni originalité sous influence. Leurs gesticulations autour de la table l'avaient intriguée. Des gestes passionnés, des conversations soutenues, et aucun téléphone portable sur la table.

- Je suis curieuse de savoir de quoi vous discutez, avait-elle dit en s'approchant de leur table. Et j'ai de quoi vous faire parler, ajouta-t-elle en frappant quatre bières sur le bois.

Son audace fut récompensée. Elle en rédigea un article irrévérencieux pour des états providence comme la France et l'Allemagne, qui tourna rapidement sur les réseaux sociaux, et valut à Yutta une invitation quelques semaines plus tard à l'Hôtel de Police de la capitale. Gilbert Delquant s'en amusa.

- Chère Yutta, votre mésaventure heureuse dans les méandres des affaires intérieures de l'état français nous apporte au moins une confirmation réconfortante. On respecte encore un peu la liberté de la presse ici !

Les trois compères avaient fait leur spécialité d'envoyer des motos lancées à monstrueuse vitesse contre des obstacles urbains variés. Ils achetaient à très bas prix des motos usées ou mal aimées mais néanmoins toujours très rapides, 'comme une vieille actrice qui revient dans le métier quarante ans après son dernier film comme jeune ingénue, et qui rafle un oscar'. Ils bricolaient un système permettant de coincer l'accélérateur à fond, et exécutaient leur numéro de cirque en pleine nuit, 'quand le bourgeois dort et l'amoureuse rêve au prince charmant'. Le petit jeu consistait à choisir une ligne droite suffisamment longue pour que la moto puisse atteindre sa vitesse maxi, parfois à près de trois cent kilomètres à l'heure. Le pilote de l'engin sacrifié s'élançait à côté de son collègue pilotant une deuxième moto, puis à la vitesse où le danger devient excessif, le pilote sautait sur la moto du collègue et les deux compères observaient de loin la moto s'évaporer contre un rocher, traverser un bâtiment de part-en-part, ou s'envoler dans la nuit par-dessus un rond-point. Le rôle du troisième larron était de s'assurer qu'aucune présence alentour ne risquait de transformer un acte incivique en un crime. Leur kif résidait dans la lecture des articles de presse qui s'ensuivaient. Les premiers furent les plus jouissifs, où le journaliste s'attardait sur la perplexité des pompiers devant une scène d'accident abominable où aucun corps ne put être retrouvé sur la zone ni recensé dans les hôpitaux voisins. Quand la police identifia le mode opératoire, les articles s'attardèrent sur le coût des dommages matériels. Cinq mille euros de maçonnerie ici, dix mille de végétation sur un rond-point là, etc. Succombant à la tentation des réseaux sociaux, la discussion du soir portait sur l'idée de filmer.

- Vous allez finir en prison tôt ou tard, non ?
- C'est que le spectacle sera terminé.

✧ ✧ ✧

Un mois après l'envol de Germain vers le Burkina, Yutta reçut à nouveau le sms familier.

- Envie d'un café, heure habituelle ?

A peine eut-elle poussé la porte du Café de l'Avenue qu'elle remarqua un Germain nouveau. Toujours le coude gauche posé sur le comptoir, mais à présent l'épaule non plus avachie sur le bras mais bien fière et alignée avec l'épaule droite. Toujours la jambe droite repliée en arrière, mais à présent la jambe gauche bien raide.

- Bonjour Germain, tu es allé rajeunir en Afrique dis-donc !
- Chipie, ça se voit tant que ça ?
- Raconte …
- L'Afrique c'est majestueux vue du ciel et déglingué au ras du sol, quand chez nous c'est à peu près l'inverse. Et aussi le pied d'un africain est aussi élégant qu'une chenille de bulldozer, mais alors dès qu'ils s'habillent, ils rayonnent.

Il était donc acquis que Zac viendrait au SYRTE le temps qu'il faudrait pour aider à éclaircir le mystère du ralentissement, un temps indéfini que seul un africain pouvait trouver acceptable. Il était aussi acquis que d'une manière ou d'une autre l'état français se substituerait au Ministère de l'Education du Burkina pour le salaire de Zac. Germain avait présenté ce deal ainsi à son directeur : voilà quatre mois que je suis sur le sujet sans entrevoir quelconque progrès. Zacharie Ngonou, qui nous a tous marqués lors de son bref passage ici, représente pour le SYRTE une source de flair inouïe. Voyez-vous Jean-Pierre, ce serait le prolongement du mercato que la journaliste allemande a vanté à notre Président.

- Je vous suis Sertes dans votre entreprise de violation du gel diplomatique avec le Burkina. Faites en sorte que je ne sois pas convoqué au Ministère des Affaires Etrangères.
- Pas avant d'avoir percé le mystère.

La tâche de Germain pour l'heure consistait à mettre en place le paiement des émoluments de Zac. Un travail administratif inédit pour un chercheur habitué à être materné sur ce plan, mais qui lui plut beaucoup par ses contours peu académiques. Une première complexité fut levée rapidement : mettre en place un virement vers un compte bancaire burkinabé. L'agence de voyage allemande rodée aux missions des journalistes était organisée pour distribuer de l'argent aux quatre coins du monde. Une difficulté plus sérieuse survint rapidement ensuite. Le Ministère de l'Education burkinabé, auquel le SYRTE empruntait un de ses hauts fonctionnaire sans préavis, demandait une commission substantielle.

- Combien, demanda Yutta.
- Dix …
- Pourcents ?
- Non, dix fois !

Le regard de Yutta balayait de droite à gauche à mesure que les calculs tournaient dans sa tête.

- Ça les vaut non ?

- Affirmatif. Et puis le fameux budget, il faut bien en faire quelque chose !
- Oui parce que seulement avec les cafés que tu passes en notes de frais, on n'y arrivera pas.

La difficulté suivante fut d'organiser le transit de l'argent du CNRS vers l'agence de voyage dans un format qui soit acceptable aux innombrables groupes d'audit qui surveillent la fonction publique. Il fut ainsi lancé un appel d'offre pour l'ensemble des voyages d'affaire des employés du CNRS, appel d'offre que remporta l'agence Erst Reisebüro de Francfort, via un contrat non engageant avec une clause de non-exclusivité, et chose inédite, un solide paiement d'acompte.

Après un rapprochement improbable entre l'état français et un organe de presse allemand influent, l'acrobatie administrative autour du Dossier Z, comme l'appelait Germain, eut pour effet inattendu de remettre en selle les diplomates français et burkinabés, tout ce beau linge en boutons de manchette usant et abusant des services efficaces de l'agence de voyage.

Yutta était impatiente de rencontrer cet énigmatique physicien, ce prodige à la peau noire comme le café et taiseux comme le cochon d'inde qu'elle reçut pour son Noël des six ans. Le moment ne tarda guère.

- Trois cafés serrés, heure habituelle ?

Le Café de l'Avenue était devenu le chez-soi de la jeune allemande, Richard le barman du matin, un confident, quelques habitués aussi qu'elle croisait à chaque passage ou presque. Mais songer à la présence d'un inconnu de prestige lui serrait le ventre, comme si ce lieu familier ne l'était soudain plus. Elle arriva intentionnellement un peu en retard. Germain était posté à sa place, face à l'entrée, le coude gauche en soutien de famille. Zac se tenait debout face à Germain, les bras pendants, comme si un permis était requis pour s'appuyer sur le comptoir.

- Bonjour Monsieur Sertes. Monsieur Ngonou je suppose ?
- Zac, je te présente notre comité d'évaluation. Finies les réunions d'avancement mensuelles au SYRTE avec les présentations qui demandaient deux jours de boulot et tout le binz. Sur le ralentissement, les questions qui fâchent, c'est Yutta qui les pose, et ici même.

Zac adressa un regard de bienveillance à Yutta et ne fit entendre aucun son. Yutta en fut décontenancée quelques secondes et Germain éteignit sa gêne.

- Je lui ai parlé de toi et du rôle que toi et le FZ avez dans cette énigme du ralentissement. Zac est de mon avis, au stade où nous en sommes ce sont les questions scientifiquement naïves qui nous aident le plus, en particulier les tiennes, La Mouche !

Ils discutèrent du périple de Germain en Afrique, puis Germain aborda le sujet dans ce qui apparaissait comme une séance de travail, là, debout devant un comptoir. Il alternait questions et réflexions. De temps à autre il scrutait le regard de Zac, puis poursuivait, toujours avec le coude sur le comptoir et le pied posé sur le marchepied. Yutta se tenait entre eux deux un peu décalée du comptoir ce qui lui valait d'être bousculée par tous les clients passant derrière elle en chemin vers les toilettes.

Ils restèrent ainsi une bonne heure. Elle était fascinée par cet homme qui parlait, qui posait tant de questions, et qui lisait les réponses dans le regard de l'autre. Jamais il ne répétait ; parfois il attendait, inclinait la tête un peu différemment, scrutait le regard plus intensément, puis quand il recommençait à parler elle avait la certitude que Zac lui avait répondu. Elle avait ce sentiment de pouvoir rester des heures au cœur d'une conversation à laquelle elle ne comprenait strictement rien. Il y avait comme des ondes qui passaient d'un regard à l'autre et elle en captait la présence.

Yutta ne se lassait pas de regarder les mains sans ride du jeune burkinabé, sans cicatrice, cette peau couleur chocolat, veloutée comme une peau d'abricot, infiniment uniforme et sans aucune brillance. Et ces doigts si fins et si rectilignes qu'il gardait en permanence sur sa tasse comme s'il y était accroché. Si les rides sont la mémoire des soucis, songeait Yutta, alors il a eu une belle vie ! Il n'avait pas de cicatrice visible non plus, ce qui pour un africain est peu courant. Yutta songea au concessionnaire un tantinet misogyne qui lui vendit sa première voiture : 'Prenez-la blanche, on voit moins les accros.'

Germain et Zac se retrouvaient ainsi au café tous les matins à la même heure, et y restaient parfois un quart d'heure, parfois plus, parfois toute la matinée. Yutta se réfrénait d'y venir trop souvent, et la plupart du temps venait suite au fameux sms. 'Je dois paraître tellement hypnotisée qu'ils ne me voient plus', pensait-elle, comme un réalisateur animalier qui s'est fait accepter par un groupe de castors affairés à dévier un fleuve en amont d'une centrale électrique qui n'est pas à leur goût. La conversation s'arrêtait souvent quand ils étaient dérangés, un jour par un client trop remuant, un jour par le barman qui entreprend sur le sujet du jour, une autre fois par un téléphone à proximité. Et Germain de prendre toujours congé avec la même formule :

- Allez viens fils, on va usiner.

Ils s'en retournaient au labo où Yutta imaginait qu'ils s'isolaient et plongeaient leur esprit dans une feuille de papier ou un tableau noir.

Les séances au Café de l'Avenue se poursuivirent ainsi pendant des mois, accompagnées des bons mots des employés et des habitués. 'Si le salut de notre planète passe par ce comptoir', dit Richard un jour, 'tu me feras une plaque en marbre, discrète comme celles qu'on voit dans les rues qui honorent les résistants'. Ou alors un habitué, 'Mazette, j'ai la tête qui tourne encore d'hier soir ; vous êtes sûr les gars que la planète est en train de ralentir ?' Et encore 'Vous avez vu le Président à la télé hier, il parle du gros effort de recherche engagé par la France pour percer le mystère du ralentissement. Si c'est vous les gars le gros effort, je veux bien abandonner la DDE et me mettre à la recherche !'.

Yutta vécut ces mois avec l'inconfortable sentiment d'être un parasite utile. A chaque fois que sa conscience l'éloignait du Café de l'Avenue, un sms l'y faisait revenir avec joie.

- Deux ou trois cafés ? Heure habituelle …

Parfois elle voulait s'éloigner, et Germain la retenait :

- On est bien ici au bistrot ; suis pas pressé d'aller me geler les burnes au SYRTE.

Elle trouva son équilibre en leur faisant part de temps à autre de sa mission officielle de journaliste du FZ à Paris, où elle soumettait ses sujets d'articles à ses deux compères du café matinal. Et peu à peu, elle parvenait elle aussi à entendre les avis de Zac dans ses silences.

Elle avoua un jour son sentiment d'inconfort à jouer ce rôle virtuel d'animateur de leur intense réflexion. Elle l'appréciait certes, et savait aussi qu'il ne durerait pas. Il s'agissait en somme d'une mission de bienfaisance, semblable à cette histoire que lui raconta un soir dans un bar un polytechnicien facétieux. Il était à présent engagé volontaire dans les bataillons de l'industrie et gardait un souvenir nostalgique d'un stage qu'il avait fait dix ans plus tôt dans un entrepôt de distribution. Son quotidien consistait à développer et installer lui-même des programmes informatiques permettant d'accélérer le travail dans l'entrepôt et de limiter le taux d'erreur. Y travaillaient une cinquantaine de préparateurs de commandes, des femmes pour majorité ; en fait toutes sauf deux polonais taiseux. La cheffe d'équipe dénommée Carmen, que toutes appelaient Cramen tant elle était l'incarnation de la mère Thénardier. Une personne sévère et exécrable qui avait pris comme souffre-douleur Edith, une jeune et frêle jeune fille dont la timidité et le défaut de prestance prédestinaient à ce supplice. Cramen lui fixait des objectifs élevés et la plaçait avec vice dans des situations qui l'empêchait de les atteindre. Un jour elle se voyait attribuer toutes les commandes

volumineuses, un autre les commandes avec produits absents du stock, et chaque jour un nouveau piège. Le jeune polytechnicien s'était révolté sans bruit de l'injustice et avait organisé sa petite révolte silencieuse. Il avait petit à petit persillé ses programmes d'aides à la préparation matérialisées sous la forme d'informations discrètes affichées sur le ticket de préparation, indiquant par exemple la séquence de prélèvement nécessitant le plus court chemin, et dont seule Edith avait connaissance. Edith et le polytechnicien devinrent complices, une connivence superposée d'aucune complaisance, elle émue que quelqu'un se penche sur son sort pour la première fois de sa vie, lui surmotivé à mettre en œuvre sa puissance intellectuelle dans un travail utile et non spécifié. Le polytechnicien termina son stage et s'évapora, chargé d'une expérience qui l'avait à l'évidence marqué. Yutta aimait bien cette histoire parce qu'elle n'avait pas de fin.

Les deux étudiants burkinabés qui bénéficièrent de la 'filière de l'Est', comme Germain nommait la route organisée par Jonas pour faire venir au SYRTE ces étudiants enrôlés par le FZ, venaient aussi de temps à autre au Café de l'Avenue. Ils montraient chaque fois un émerveillement. Yutta voulait comprendre et les questionnait. Elle en rédigea l'article ''On nous admire de l'extérieur'' où elle présentait les sociétés occidentales comme ''Une horlogerie d'organisation sociale dont l'éclatante performance n'a d'égale que ses exorbitants coûts de maintenance''.

En septembre 2016, Yutta perçut que Germain et Zac avaient franchi un obstacle, ou plutôt qu'ils avaient trouvé une voie. Germain parlait de ''la brèche''. Elle ne reçut plus de sms pendant quelque temps, et quand elle venait au café à l'heure habituelle, ils étaient déjà là et en conversation si on peut dire. Des mots qu'elle captait étaient nouveaux aussi : ''effet inertiel'', ''champ contrarotatif diffus''. Yutta percevait une excitation et une tension entre les deux chercheurs. D'ailleurs, Germain se rapprochait de Zac quand il s'exprimait. Le burkinabé ne changeait jamais de posture, debout face au comptoir, mais Germain gesticulait de manière inhabituelle, posant parfois les deux coudes sur le comptoir puis dans la seconde suivante se retournait et collait son nez à dix centimètres de celui de Zac. A plusieurs reprises ils quittèrent le café en oubliant de payer, ce que Yutta réparait de bon cœur.

Et puis peu à peu Zac vint moins souvent au café.

- Le jeune fait des calculs avec Jésus.

Germain faisait référence à Jean Reus, un chercheur du SYRTE qui connaissait sur le bout des doigts toutes les grandes équations des sciences mécaniques, et reconnaissable à sa chevelure rousse désobéissante et sa barbe hirsute de guitariste texan.

Au cœur de l'hiver, quand le ciel de Paris reste collé au pavé, Yutta ne les vit plus. Par ses contacts réguliers avec le directeur Jean-Pierre Dianon elle savait que la brèche s'était ouverte un peu plus. Dans un des compte-rendus que Yutta transmettait chaque mois au FZ il fut mentionné ''la recherche hasardeuse d'une énigmatique loi de la physique des solides cachée quelque part sous nos pieds''. Jonas comprenait à distance que les travaux progressaient à Paris et exhortait Yutta à en écrire un peu plus, persuadé que sa jeune journaliste retenait sa plume. Mais Yutta gardait en tête le conseil d'un professeur de l'école de journalisme : ''le grand danger dans ce métier, c'est d'écrire le mot de trop''.

En janvier, les rencontres au Café de l'Avenue reprirent progressivement. Il était à présent question ''d'agrégats cinétiques'' et de ''l'énigme du nombre insaisissable''. Yutta posait toujours ses questions naïves mais Germain y répondait de moins en moins. Il la fixait, puis Zac, puis poursuivait son monologue. Leurs passages au café devinrent aussi de plus en plus courts, le barman n'ayant parfois pas eu le temps de servir.

Puis, le 8 février 2017, Yutta reçut un appel de Jean-Pierre Dianon.

- Madame Denst, une présentation des travaux de l'équipe Sertes aura lieu le douze à neuf heures, et j'apprécierais votre présence.
- Il y aura une annonce, s'exclama Yutta sans retenue ?
- Vous verrez …

A peine raccrocha-t-elle qu'elle envoya ce sms :

- Café demain ? Heure habituelle ?

Elle arriva avant les deux chercheurs, et s'employa à participer aux commentaires politiques qui fusent au-dessus des comptoirs français en début de journée, à l'heure où chacun estime avoir une solution à portée de main. Zac et Germain poussèrent la porte et Yutta perçut de loin leur humeur joviale.

- Tu es magnifique ce matin ma chérie. Tu diras à ton boulanger qu'il a une influence positive sur toi.

Germain faisait allusion au compagnon de la jeune fille rencontré dans ce même café quelque temps auparavant. Elle s'en était confiée. La plupart de ses compagnons jusqu'alors avaient été des amants mous, disait-elle, des cérébraux prisonniers de leurs pensées, trop égocentriques. Elle en était arrivée à penser que cette forme d'autisme touchait les cols blancs, ces enfermés volontaires dans un univers de logique où mettre un pied devant l'autre est le résultat d'une analyse. Lorsque Rémi lui avait adressé la parole pour lui dire

qu'elle avait oublié de couper l'étiquette sur sa jupe neuve, elle y avait repéré une attention nouvelle. Un jeune homme attirant qui bavarde une heure sans s'épancher sur son job, c'était nouveau pour elle.

- Je lui demanderai ce soir s'il estime que je fais un bon travail mental sur lui aussi, répondit-elle en riant. J'aime trop son parfum de farine. Vous ne répétez à personne ; je lui demande de prendre sa douche le matin pour en profiter toute la nuit.

Elle s'approcha du comptoir et ajouta :

- Eh, vous me promettez de ne pas répéter ? j'ai proposé au FZ un article de fiction sur le sujet 'Les parisiennes parfument leurs nuits d'amour à la farine de blé', mon chef m'a censurée, mais la Directrice du FZ l'a fait passer en force !

La conversation continua sur les péripéties de la vie et au grand dam de la journaliste, il ne fut pas question de ralentissement cette fois-ci.

- Allez fils, on va usiner !

Quand Yutta arriva au SYRTE pour la présentation elle s'attendait à y trouver de l'effervescence, mais n'y trouva rien qui ne lui fut coutumier. Jean-Pierre Dianon l'accueillit.

- Nous avons une demi-heure, je vous propose un café ?
- D'une machine qui est l'œuvre de votre carrière, comment pourrais-je refuser !
- Vous êtes bien renseignée …

Ils ne parlèrent pas de ce qu'ils pourraient apprendre mais Jean-Pierre Dianon confessa que le mercato de l'équipe mobilisée pour le ralentissement avait effectivement été parfait.

- On avait Larqué dans nos rangs, voyez-vous, et le transfert de Zac c'est comme l'avènement de Rocheteau en 75. Ça devrait vous parler, Madame Denst, parce que dans cette histoire de Larqué-Rocheteau il y a une tragédie avec des acteurs allemands. Bref, pour parler en parisien, en ce qui nous concerne, Sertes c'est le maestro, Zac le soliste, et Jésus l'orchestre symphonique.

Toute la direction du SYRTE était réunie dans la grande salle, ainsi que la douzaine de chercheurs. Germain et Zac étaient assis à une extrémité, tournant le dos à un écran blanc de rétroprojection et un paperboard ordinaire. Une salle vieillotte et froide avec en guise de vitrage une verrière à armature métallique boursoufflée de peinture, un parquet ridé, et

des murs recouverts d'une moquette pourpre poussiéreuse. Et toujours ces cadres sibyllins à la gloire d'une science oubliée sitôt qu'elle est aspirée par l'industrie. Jean-Pierre Dianon ouvrit sobrement la séance par ces mots :

- Germain va nous présenter des avancées significatives sur les causes du ralentissement de la Terre. Je remercie Madame Denst du FZ, notre partenaire média pour ce sujet, d'être présente.

Puis Germain prit la parole avec là non plus nulle introduction inutile ou pompeuse, et une déclaration qui figea les postures :

- Nous pensons, commença-t-il en se tenant le menton entre le pouce et l'index, que l'origine du ralentissement est mécanique.

Le menton toujours posé sur la main, il se tourna vers Zac. Il y eut un silence que Yutta redouta très long. Et puis Zac se leva comme un accusé à la demande du juge. Il posa ses doigts sur le bord de la table et balaya toute l'assistance avec la peur et la fierté de l'enfant qui va se produire sur scène. Après quelques secondes, il articula quelques mots avec lenteur et application.

- Le magma de la Terre subit un champ diffus généré par tout objet tournant autour d'un axe.

C'était la plus longue phase que Yutta avait entendu jusqu'alors. Zac n'avait pas bougé et continuait à observer l'assistance. Germain s'était appuyé contre le dossier de sa chaise. Dans l'assistance, certains restaient braqués sur Zac, d'autres avait levé la tête et regardaient le plafond comme pour faire redescendre les idées, d'autres avaient posé les deux coudes sur la table et planté le nez sur les mains comme pour faire remonter les idées. Yutta devinait que tous avaient compris. La brèche, le fameux fil que tout scientifique cherche et sur lequel il tire pour bâtir sa théorie. Elle comprit aussi qu'il ne s'agissait pas d'une bonne nouvelle. Accaparée à observer le langage des corps, elle ne comprit pas l'origine de la menace. Un chercheur brisa le silence.

- Tous les objets tournants conjugués n'est-ce pas ? La cause du ralentissement est donc … la roue ?

Germain se leva, s'approcha du paperboard, prit un feutre, puis revint vers la table sans rien écrire.

- Ce n’est pas l’effet gyroscopique de la roue que nous pistons, mais ce qu’elle a de machiavélique.

Il y eut un silence de plomb pendant une dizaine de secondes, puis on entendit claquer un mot sec :

- Pi.

Avec seulement deux lettres, Jean Reus avait prolongé la sidération. Il fallut une bonne minute pour que peu à peu la salle s’anime. Il y eut un premier commentaire, puis une question, puis d’autres. Dans le monde policé de la science, chacun attend son tour pour prendre la parole, observait Yutta. Des questions furent posées pendant une bonne heure pendant laquelle Yutta ne comprenait pas la cause du ralentissement découverte par l’équipe du SYRTE et qui semblait faire consensus. Une image l’obsédait, qui la freinait dans sa compréhension : cette métaphore de Georg Kraxner du HZE où un dieu facétieux fait tourner la Terre sur un doigt et en freine la rotation avec un autre.

Chacun réalisait peu à peu que, selon l’équipe Serte, la cause du ralentissement de la planète emblématique du système solaire était la roue. Une histoire commencée il y a 4,5 milliards d’années, promise à autant de plus selon la durée de vie du Soleil, et qu’un progrès technologique inventé il y a cinq mille ans venait compromettre en une fraction de seconde intersidérale.

Après avoir présenté la démarche de recherche, puis le résultat des douze mois de travail sous la forme d’une équation qualifiant cette force nouvelle s’exerçant sur la Terre, Germain servit ce résumé que Yutta recopia tel quel sur son calepin.

- En résumé, une roue c’est un solide qui décrit une circonférence circulaire. Ce que tend à montrer notre exploration est que plus on s’approche de la perfection, plus la roue génère une forme de champ gravitationnel que nous appelons chronique car il ne se libère pas quand on inverse le phénomène. A cette heure, nous estimons que le ralentissement de la Terre mesuré par le HZE est le résultat de l’accumulation d’un nombre colossal de circonférences qui ont eu lieu depuis qu’un de nos lointains ancêtres eut l’idée de planter un bâton au centre d’un disque et ainsi de construire le premier élément rotatif. L’information surprenante de l’équation, le caillou dans la chaussure, est que l’effet sur la Terre d’un objet en rotation ne dépend ni de ses dimensions, ni de sa masse, ni de sa vitesse, mais seulement du nombre de tours. Autrement dit, à chaque tour, un engrenage dans une montre mécanique fait autant de mal que la génératrice de cent méga watt d’une centrale

nucléaire, à ceci près que l'engrenage fait un tour en une minute quand la génératrice en fait trois mille.

La roue, cet objet si ordinaire, pensait-elle ! Cette invention humaine qui fait partie de la poignée de produits du génie humain sur lequel repose tout le progrès technologique, ce progrès qui est supposé nourrir tout le monde et à moindre effort. Comment était-ce possible ? Germain avait même fait entrer la journaliste allemande dans la présentation avec cette boutade :

- Même les deux roues de ton vélo Yutta, contribuent au ralentissement. Très, très peu, mais elles y contribuent.

Elle comprenait le sens des mots mais toujours pas l'essence du phénomène. Elle resta hyper concentrée pendant toute la présentation, essayant de noter des morceaux de chaque intervention. Germain ne faisait pas mystère que la piste de la roue était née d'une intuition spectaculaire de Zac, l'ex-thésard du SYRTE qui deux heures durant tint conversation à un parterre de scientifiques de renom avec seulement quelques oui, non, et hum, orchestrés par son mentor patenté à la traduction. Et puis soudain Yutta entrevit le visage du diable que Germain avait mentionné. Jésus avait prononcé son nom en début de présentation, mais trop concentrée à observer les réactions, elle n'avait pas assimilé le lien avec la menace. A un moment, elle se sentit capable d'expliquer la découverte de l'équipe Sertes : ''La circonférence du cercle, cette distance finie et pourtant non mesurable, génère une sorte de force à chaque fois qu'on la dépasse, qui s'accumule dans la partie meuble de notre planète''. Puis Germain prononça cette phrase qui lui parut confirmer sa compréhension :

- Si la circonférence du cercle n'est toujours pas mesurable à cette heure, c'est qu'elle recèle un danger. Ou plutôt selon l'expression du moment, une pollution grave, voire létale.

Il y eut un brouhaha, que Jésus stoppa net de sa voix puissante.

- Sauf si quelqu'un parvient à circonscrire PI.

Les conversations reprirent et Yutta comprit qu'il y avait une incertitude dans les calculs du SYRTE, dont la résolution pouvait rendre le symptôme du ralentissement réversible ou irréversible. A cet instant elle ne put se retenir et s'écria :

- Mais alors si Pi est fini, la menace peut disparaître !?!

Ce cri spontané déclencha des éclats de rire. Germain et Zac en bout de table en sourirent, et Jean-Pierre Dianon vint à la rescousse de la journaliste.

- Madame Denst, j'apprécie que vous réagissiez avec votre cœur à cet instant historique. Sachez qu'Archimède attesta il y a environ trois mille ans que Pi est infini. Puis Lambert démontra au XVIIIème siècle que Pi est irrationnel, et enfin un siècle plus tard Lindemann démontra que Pi est transcendant. Là où tous les mathématiciens butent aujourd'hui c'est sur le fait que Pi est aléatoire ou non. C'était le sens du commentaire de Jean.

Puis en s'adressant à tout le monde,

- La question autour de Pi signifie que, si l'équation que nous soumet Germain et son équipe, que je propose de nommer Equation Sertes, n'est pas contestée, il est possible que la question du ralentissement se joue sur le terrain de jeu exclusif des spécialistes des nombres. Cette situation serait incroyablement inédite.

Quand Yutta quitta le bâtiment du SYRTE après les trois heures de la présentation, elle se sentait désemparée. Elle aurait voulu questionner, et naïvement se rassurer auprès de Germain ou de Jean-Pierre Dianon, mais tous s'éparpillèrent en petits groupes. Elle marcha tout droit comme on peut le faire dans une grande ville sans avoir la sensation de s'éloigner. Des interrogations rebondissaient dans sa tête les unes contre les autres. Mais pourquoi la roue ? Et pourquoi le sens dans lequel tournent les roues ne compte pas ? Et aussi, comment ont-ils pu faire le lien entre les roues et la rotation de la Terre ? Comment leur est venue cette intuition, cette 'brèche' ?

Yutta avait consacré une partie de son existence à œuvrer pour qu'une menace soit explicitée. A présent que l'Equation Sertes mettait la menace au grand jour elle ne ressentait pourtant aucun sentiment de travail accompli, aucun soulagement. Germain lui avait bien dit un jour 'Les scientifiques n'annoncent pas que des bonnes nouvelles'.

Après une heure à errer, elle arriva à la conclusion que son inconscient s'attendait à une explication rationnelle, telle que si la dérive s'arrête, la menace s'estompe, ou alors une explication assortie d'une batterie de solutions. Son inconscient, réalisa-t-elle, ne lui avait dicté que ce à quoi elle avait été habituée jusqu'alors.

Elle marcha encore une heure et son esprit se bloqua sur Pi. Germain n'avait-il pas prononcé l'adjectif 'machiavélique' à son sujet ? L'équipe Sertes avait exploré la fameuse 'brèche', et tout au bout était donc tombé sur une autre brèche, en dehors des sciences physiques cette

fois. Tout ceci devenait trop angoissant. Elle s'engouffra dans une bouche de métro et s'efforça de ne plus gamberger avant d'avoir revu le maestro et le soliste. Deux jours plus tard c'est elle qui composa le sms :

- Café mit Zucker ? Zu welcher Zeit[16] ? Ai trop besoin de comprendre !

Quand Germain et Zac poussèrent la porte du Café de l'Avenue, Yutta les découvrit calmes, distants même.

- Expliquez-moi …

Germain jeta un regard vers Zac, fixa Yutta, puis laissa tomber son regard.

- Et bien La Mouche, disons qu'avec la roue nous avons commis un viol collectif inconscient. Si notre avocat avance que la victime était consentante, celui de la victime répondra surement qu'elle criait au secours depuis trois mille ans aux cris de 'arrêtez de chercher la quadrature du cercle'.

La jeune journaliste semblait confuse.

- Mais enfin, comment en arrive-t-on à accuser … tiens, le vélo, ce génial héritier de la roue ?
- Si tu cherches le génie dans le vélo, et bien c'est le goudron de la route. Si le vélo avait été inventé au moyen-âge, il n'aurait eu aucun succès et les cavaliers auraient bien rigolé ! Cependant le vélo est bien un héritier de la roue, un héritier machiavélique.

Yutta dévisageait Germain et Zac alternativement.

- Et alors ?
- Alors … c'est l'énigme de Pi ma chérie, l'équation restera énigmatique tant que ne sera pas résolue l'énigme de Pi, résumée ainsi : si Pi est un nombre aléatoire, alors l'équation n'a pas de solution et nous pensons que le ralentissement constaté aujourd'hui n'est pas réversible, donc … fatal. Si Pi n'est pas aléatoire, alors nous sommes en droit d'espérer que le phénomène soit réversible.

Le poing serré avec le pouce pointant derrière son épaule, il poursuivit.

[16] Café sucré ? A quelle heure ?

- Ça fait trois mille ans que les collègues des maths sont sur le sujet. Ça sent pas bon.

Chapitre 6 - Perfide Toupie

Le tramway glissait sur l'avenue Neue Mainzer de Francfort plongeant ses passagers dans un film documentaire sur la vie frénétique en Occident au XXIème siècle, où gens pressées, affairées, angoissées, égarées circulent dans un mouvement brownien dont on douterait à première vue qu'il produise l'un des plus gros PIB du globe. Le mélodieux ding-dong d'une cloche numérisée cadençait chaque arrêt et redémarrage. Yutta était assise dans le sens de la marche. La tête appuyée contre la vitre, elle se laissait bercer par ces images hypnotiques. Elle était rentrée à Francfort peu de temps après la présentation de l'Equation Sertes, se retrouvant soudainement dans un état d'apesanteur devant une découverte qui renvoyait l'agitation vers une autre énigme, et face à ses amis chercheurs français devenus eux-mêmes étourdis par leur découverte. Elle avait planté là son boulanger et sa plume parisienne par un court email adressé à Jonas : 'Je ne sais pas ce qu'il va se passer. Je rentre quelque temps'.

Yutta allait dîner chez son amie Carolyn qu'elle avait rencontrée à l'université, une époque où l'inhumanité des grands couloirs et les fous rires forgent des amitiés durables. Carolyn avait invité son mari à aller boire ailleurs et deux autres amies trentenaires à une soirée filles où on s'envole loin sur Vénus pour ne pas être entendues. Reike arriva en dernier. Elle portait une jupe en cuir noir avec des bas marron foncé du plus mauvais effet, et les premières minutes furent consacrées à mimer la séance d'habillage avant son départ, où elle enfile de classieux bas noirs Wolford, les file au plus mauvais endroit à cause d'un ongle cassé, retourne dans la salle de bains limer cet ongle coupable, puis retourne tout son dressing pour chercher en vain d'autres bas noirs. Patatras, rien d'acceptable pour une sortie nocturne ! Et la pendule qui tourne et qui rigole de cette agitation subite après une heure à chiller sur le canapé avec le chat sur les genoux.

A peine passée la porte d'entrée alors que Carolyn lui retirait son manteau, elle alluma la soirée en devisant à grands gestes.

- C'est quand même dingue comment chaque journée est une épreuve pour s'habiller et se maquiller, fit-elle en s'avançant vers la cuisine avant même que son bras ait quitté la manche du manteau.
- L'image qu'on renvoie, ma chérie … c'est un équilibre instable qui dépend de tellement de paramètres, répondit Yutta !
- Tu dois tenir compte d'où tu vas …

- Qu'est-ce que tu vas y faire …
- Qui sera là, et tout … . Ah oui, hors de question d'arriver vêtue comme cette pouff de Dalila ou cette cruche de Jana.
- Et ça dépend de là où t'en es dans le cycle …
- … de la saison …
- … l'heure de la journée … . Le matin il faut du sophistiqué pour avoir le sentiment d'exister. A midi je voudrais que personne ne me voit. En fin de journée dans les transports, le top serait la salopette du peintre. Mais le soir quand on sort, si on ne taquine pas un peu on s'emmerde non ?
- Ça dépend aussi de l'âge que tu as, n'est-ce pas ? Il y a dix ans, on s'en moquait non ?
- Et pour cause, on s'habillait tous les jours pareil !
- Dans dix ans on aura le tablier de cuisine sur le bide dès huit heures du mat !

Cette blague les fit crier en cœur 'au secours' !

- Finalement il n'y a qu'à la plage qu'on est tranquille. Rien ou presque sur la peau, le seul stress qui reste est la couleur du vernis à ongles !
- Ça doit être pour ça que toutes les femmes aiment la mer.

Il y eut quelques secondes de répit, et le babillage reprit.

- Le décolleté alors, c'est à deux centimètres près !
- Tu rigoles, un centimètre en moins et on te laisse la place dans le métro, un centimètre en plus et on te siffle du haut des grues !
- Et la jupe, c'est pas 'plus ou moins un centimètre', c'est 'plus ou moins un millimètre' ! Un poil trop court et les assurances te collent un malus pour complicité à carambolage !
- Parlons-en des poils. Il faudrait aller chez Madame Tire-poils tous les jours. Heureusement que le duvet prend son temps sinon on y serait occupée à mi-temps !
- Pareil pour le maquillage. Tu passes une plombe à peindre la Joconde dans la salle de bain et deux heures plus tard un mec te dit que sa femme idéale élève des chèvres !
- Moi, ce qui me désespère le plus, ce sont les bijoux. Y a pas un mec qui fait la différence entre un bout de fil de fer doré acheté à un sénégalais sur une plage et un diamant extrait en Angola, poli à Anvers, et vendu place Vendôme. Du coup, quand je pars en goguette, je mets le plus voyant, peu importe la classe. J'ai

conscience de ressembler à un sapin de Noël mais vu que les mecs me dévisagent comme des gosses devant les vitrines animées …
- Parlons des talons …
- … qui arrondissent les fesses et font disparaitre les genoux hideux.
- A moins de quatre centimètres on te prend pour une marathonienne.
- Et à plus de six ce sont les femmes qui te haïssent parce que tu as anesthésié leur mec pour la soirée.

Elles se déplacèrent dans le salon sans s'arrêter de jacasser, chacune relançant comme un flipper renvoie la boule dès qu'elle flirte avec un obstacle.

- Moi, ce sont les marques de la culotte qui me stressent, pas vous ? Ben quoi, aucune marque, et tu ne croises que des inspecteurs Colombo qui te passent à la loupe avec leur grand manteau douteux. La marque sous les fesses des années cinquante, laisse tomber, même pas on te sert au bar. Et le string, c'est l'enfer. Il faut en acheter dix pour en trouver un qui se superpose à tes formes. Là aussi, un centimètre de travers et t'as la sensation d'être un rôti de veau …
- Ou l'air d'une pouf'…
- Ou une bourgeoise en chasse à l'opéra !
- Et si tu sors en jupe un jour de vent, c'est la honte …
- Ou le jour de gloire ! Eh les filles, on l'a toutes fait exprès au moins une fois non ?
- Le vent, en voilà une autre contrariété. C'est déjà un crève-cœur de lâcher soixante-dix balles chez le coiffeur, il faut aussi viser la semaine sans vent.
- Monica, tu vois qu'elle commence à décoller en soirée quand elle détache ses cheveux. Et hop, le chouchou autour du poignet !

Monica sortit de sa réserve en grommelant, et Yutta renchérit en se penchant vers elle.

- Arrête tes conneries Monica, chaque fois que je suis sortie avec toi, tu arrives avec les cheveux tirés nickel en arrière, et à un moment, hop là, tu retires le chouchou comme un mousquetaire sort son sabre, et tu fouettes les esprits avec ta chevelure flamboyante.
- C'est la revanche des brunes, reconnut Monica du bout des lèvres.

Elles burent une gorgée de concert.

- Il m'arrive d'envier les animaux qui n'ont pas cette contrainte du choix des habits.

Puis elles partirent en fou-rire quand Carolyn entreprit d'imiter une hérisson fashionista en train d'enfiler un legging.

- C'est quoi ton parfum Heike, j'aime bien ?
- A tire d'aile de Vicenzo. C'est subtil non ? Incognito de loin, dominatrice de près !
- Pendant longtemps j'ai porté Nuit au Paradis de Van Haas, mais bonjour le budget. Alors à présent je mets One Again en vente chez Aldi et je m'asperge de bon cœur !

Reike remonta ses bas d'un geste qu'on ne voit jamais en public.

- Qu'est-ce que tu as fait de ton mec, demanda Yutta à Carolyn.
- Expédié au Bier Garten. Y a surement un match de foot. De toute façon, y en a tous les jours !
- Tu prends le risque qu'il revienne inutilisable …

Carolyn leva les yeux au plafond.

- Ray est un amour, mais bon, quand j'ai envie de monter … il faut attendre l'ascenseur… comment dire … longtemps.
- J'avais un copain à Paris, fit Yutta, un boulanger. Il sentait la farine quand il rentrait du taf et j'adorais ça. J'te jure, ça me rendait folle !
- Je devine que tu le léchais …
- Partout-partout !
- Il avait de la farine vraiment partout ?
- A croire qu'il se déshabillait pour pétrir. Remarque, à trois heures du matin tout seul dans la boulangerie, il pouvait bien faire ce qu'il voulait ….

Yutta se rapprocha de ses amies avec ces gestes où on distille ses secrets avouables.

- Avant le boulanger j'ai eu une aventure avec un charpentier …
- Tu as testé tous les corps de métier ?
- Les corps seulement, s'esclaffa Yutta. Les muscles, les chairs toniques, ont un bouquet enivrant j'te jure, qu'on ne capte qu'à moins d'un centimètre.

Elles éclatèrent de rire. Yutta renchérit :

- Le charpentier au lit, les filles, c'était le septième ciel ! Pour de vrai, comme dans les films. Il avait des grosses mains musclées et ça me faisait un effet dingue quand il serrait.
- Expéditif ?

- Absolument pas ! Un charpentier avec la patience d'un orfèvre. Il savait me faire monter lentement et me faisait redescendre lentement aussi.
- Ça doit être l'expérience des échafaudages, pfff ! Va falloir que je regarde plus souvent en l'air. Eh alors, pourquoi l'as-tu laissé partir celui-là ?
- La farine j'te dis, coupa Monica.
- Je suis une fille de goût ! Mais bon, les gros câlins, c'est pas ce qui te retient un mec. Ça peut harponner, mais pas forcément sortir le brochet de l'eau.

Il y eut un court silence où chacune scrutait la planète Mars enveloppée dans une légère brume.

- Dis-donc Carolyn, intervint Heike, ta grosse poitrine doit harponner grave.
- Pfff, ça m'oblige à rester vigilante de ne pas pêcher en zone interdite !
- Je confirme, s'écria Yutta ! Mon charpentier m'a dit un jour 'les gros seins c'est comme la crème chantilly, ça n'est pas indispensable mais ça donne envie.'

Elles partirent à rire, et reçurent le propos comme un conseil d'auto-promotion. Elles avaient toutes porté une oreille attentive un jour ou l'autre à des amies se désolant de ne pas avoir eu l'aventure espérée ici et là, et à chaque fois le propos tournait autour de l'aveuglement des hommes et autres critiques adressées à l'autre. Là, elles dissertèrent comment l'image des femmes était reçue par les capteurs masculins ordinaires. Peut-être que nous femmes devrions en tenir compte un peu plus lorsque nous attendons une faveur, conclurent-elles.

Carolyn avait ouvert une bouteille de Deufel, un vin rouge de la région du lac de Constance dont elle aimait dire 'qu'il me traverse de haut en bas en allumant toutes les lumières en chemin' et dont la légende disait qu'il aurait permis à Helmut Kohl de convaincre Chirac d'accepter son candidat pour la présidence de la Banque Centrale. Yutta et Monica étaient assises sur un canapé Chesterfield fatigué, Reike dans le fauteuil de la même portée, et Carolyn était assise au sol en tailleur devant la table basse. Elles riaient de tout dans une séquence d'amitié de collégiennes.

- Vas-y, rince, fit Reike. Y en a marre de toujours commander du blanc au resto parce que le rouge ça fait tache.
- Vous voyez, reprit Yutta, j'en suis à me dire que les intellos sont sexy seulement pendant l'heure qui précède.
- Je me souviens d'un cours de français où il était question d'une phrase affriolante du président Georges Clémenceau : 'Le meilleur moment de l'amour c'est quand on monte l'escalier'.

- Ça te fait pointer toi qu'on te parle à l'oreille du DAX30[17] à 23h00 ?
- Ben … s'il a de belles mains … ça peut.

Elles partirent dans un fou rire où chacune renchérissait sur un charpentier altier, épilé ce qu'il faut, torse nu sur un bas de kimono maintenu difficilement par un lacet affriolant, les muscles saillants frottés à la farine de blé ...

- Et qui rentre à la maison avant moi le soir…
- Evidement le dîner est prêt …
- Et les courses aussi … et des vraies, pas que de la bière …
- Et les enfants ? Devoirs torchés, mioches couchés !
- Eh les filles, si on le trouve, on s'associe !

Reike en fila de rire ses horribles bas marrons dont c'était de toutes façons le destin. Carolyn cassa un talon qu'elle avait choisi inutilement haut pour une soirée à public restreint, Monica s'en voulut d'avoir un peu trop bu, et Yutta rentra chez elle avec un goût de farine au bout de la langue.

✧ ✧ ✧

Dans les semaines qui suivirent la présentation au SYRTE le travail du directeur consista à organiser une contre-évaluation. Cette étape fait partie de toute avancée scientifique où des spécialistes du sujet qui ne sont pas impliqués dans la découverte prennent de leur temps pour essayer de contester la découverte. Le monde de la science est imbibé de suffisamment de passion et d'orgueil pour qu'il se présente toujours des candidats pour in fine infirmer ou confirmer une découverte.

Il fut décidé qu'une contre-évaluation serait lancée dans les rangs du CNRS avant de songer à publier, et même avant d'aller présenter à l'Elysée où le sujet était devenu la danseuse du président depuis qu'au Trésor on pensait que la couverture de presse élogieuse du FZ avait contribué à faire remonter la note Standard & Poors de la France. Deux laboratoires se portèrent candidat. Le LAM à Marseille et le IST à Grenoble. Le premier, spécialisé dans la mécanique des planètes comme le SYRTE avait une légitimité. Le second était spécialisé dans les sciences de la Terre et apportait un regard externe au sujet. Il fut demandé à Germain un dossier plus complet que celui élaboré pour la présentation au SYRTE, qui nécessita un mois de travail. Zac y participa de bon cœur, d'autant que son accord avec le

[17] Indice boursier, équivalent allemand du CAC40 français

SYRTE stipulait une rémunération au mois et tant que le contrat n'était pas dénoncé, ce qui faisait plaisanter Germain :

- Pas besoin de motiver le fils, sa mère s'en charge très bien !

La contre-expertise dura quatre mois, période au cours de laquelle l'équipe Sertes fut inondée de questions. Jean-Pierre Dianon suivait le dossier de près et jour après jour acquit la conviction que la démonstration semblait trop exclusive pour toute équipe ne disposant pas de l'intuition exceptionnelle du jeune, de l'esprit de synthèse jusqu'auboutiste de Sertes, et de la rigueur mathématique maniaque de l'hirsute. Après quatre mois il estima que les deux labos engagés dans la contre-expertise ne parviendraient pas à trouver de faille, et qu'il était temps de se confronter à la communauté scientifique internationale. La décision fut prise lors d'une réunion interne impliquant les participants de la présentation du 12 février 2017. Il apparut que chacun redoutait plus l'exposition médiatique à venir que l'inquisition furieuse du monde de la science. Dans les rangs du SYRTE, la surprise qu'avait provoqué la nomination de Germain Sertes, avait ensuite fait place à une certaine fierté quand le directeur fut entendu à l'Elysée, puis chacun était reparti à ses occupations oubliant qu'une annonce sur le sujet, quelle qu'elle soit, aurait un retentissement mondial qu'il faudrait supporter et affronter collectivement.

Quand Jean-Pierre Dianon annonça que le temps des contre-expertises était terminé, il eut la désagréable surprise de subir des résistances de la part des deux laboratoires volontaires et soucieux de laisser une signature dans le dossier. L'initiative du directeur provoqua donc quelques frustrations et la fin des contre-expertises internes au CNRS dût être sifflée par une intervention au niveau du ministère.

Jean-Pierre Dianon, qui avait été pendant trente ans un bon soldat de la recherche, trouvait à présent un terrain de jeu propice à ses qualités de management des hommes et des influences, qui faisaient dire à Germain que 'si tu demandes l'heure à Jipé, il t'en donne deux'.

Il géra la phase de contre-expertise avec brio et plongea avec une excitation non dissimulée dans la préparation de la présentation à l'Elysée. Il s'agissait de produire une présentation claire mais néanmoins précise, attrayante et technique, innovante tout en restant conforme au sérieux du CNRS, d'un sujet qui avait résisté pendant quatre mois aux deux labos de la contre-expertise. Il s'agissait aussi de désigner le groupe qui aurait l'honneur de frotter ses semelles sur les épais tapis du pouvoir. Et enfin, de peaufiner la logistique de l'opération. Le directeur mobilisa tout son personnel à cette entreprise. Les jeunes thésards pour suggérer et mettre en œuvre un de ces logiciels à la mode qui fait ressembler un exposé de

géologie à un dessin animé de chez Pixar. Les anciens du labo pour constituer les annexes relatives à toutes les bases de connaissance sur lesquelles s'appuyait l'Equation Sertes. Plus Jean-Pierre Dianon s'employait, plus il plongeait dans cette équation 'improbable et méchante' comme la nommait Jean Reus, plus il réalisait combien ce travail de recherche était exceptionnel. Un travail sorti de son labo, qui lui conférait une fierté visible à cent mètres et qui faisait dire à Germain 'Jipé, il est tellement chaud bouillant qu'il va réussir à réaccélérer la planète rien qu'avec ses petits pas fiévreux'.

La présentation au Président de la République prit rapidement le sobriquet de 'La prez au prez' et tout le monde au SYRTE s'en amusait, sauf le directeur pour qui l'événement était 'le jour de sa vie'.

Germain en toucha un mot à Yutta au téléphone :

- Si ça continue, Jipé va affréter un train comme quand une équipe de huitième division arrive en finale au Parc des Princes. Tout le monde veut y aller. Je croise tous les jours des gugusses en bouton de manchette qui viennent faire du gringue.
- Ça ne te stresse pas ?
- Ben, pourquoi ? Tu sais, la confrontation d'une avancée scientifique est l'essence même de la science ; c'est même le moment le plus exaltant tu vois, une sorte de combat sur un ring virtuel.
- Non, je voulais dire le stress de l'Elysée, les dorures, le Président …
- Ben quoi, tu y as bien survécu toi !
- Oui mais je n'avais rien à lui apprendre.
- Ecoute, il a un cerveau, deux bras, deux jambes, une teub[18] comme toi et moi …
- Comme toi surtout !
- Hollande ou Pauleta[19] c'est pareil !
- C'est qui Pauleta ?
- Laisse-tomber la Mouche ! Je t'appellerai pour le débrief. Te dirai si le beau gosse de Dior est toujours là.
- Et si j'ai une chance !

A mille kilomètres de la Porte des Lilas, Jonas restait en contact avec le HZE et suivait avec fascination et effroi la courbe que Georg Kraxner avait commencé à tracer dix années plus tôt. Le scientifique lui avait montré qu'en estimant que la suite des points de mesure soit une droite, alors on en avait encore pour cinq cent mille ans avant que nos vingt-quatre

[18] Mot d'argot dérivé du verlan signifiant l'organe génital masculin
[19] Footballeur au Paris Saint Germain dans les années 2000

heures deviennent vingt-cinq et que tout se détraque. Mais si on mettait tous ces points en équation et qu'on la laissait tracer la courbe, alors c'est dans mille trois cent ans que tout se délite !

Yutta décida de se rendre à Hanovre. Elle ressentait en son corps le besoin de faire le lien entre le symptôme de cette Terre qui ralentit sans que personne ne ressente rien, et l'Equation Sertes dont elle sentait la déflagration planétaire à venir. Elle passa une demi-journée avec Georg Kraxner, 'ce type qui est capable de regarder un immeuble s'écrouler en faisant seulement un pas en arrière' selon l'expression de Jonas. Elle ne regretta pas les huit heures de train. 'Le ralentissement existe, je l'ai vu' se répétait-elle dans le train retour, bercée par le craquement des chips croquées goulument par son voisin de banquette.

✧ ✧ ✧

- Qui dois-je annoncer ? Fit le cerbère en poste rue Marigny.
- Jean-Pierre Dianon et la délégation du SYRTE.
- Vous êtes une équipe de foot ou quoi ! Soyez prêts, le Président taquine le ballon malgré sa cabine avancée …

Huit personnes avaient effectivement accompagné coach Jipé à l'Elysée, dans un voyage silencieux par la ligne 11 du métro. L'équipe Sertes bien entendu, avec Germain-le-placide, Zac-le-contemplatif, et Jésus qui avait pour l'occasion repassé son tee-shirt Fruit of the Loom. Il y avait aussi deux chercheurs émérites du SYRTE, le sous-directeur, la secrétaire sans qui la bande aurait erré deux heures en ordre dispersé dans les couloirs de la correspondance à la station République. Et il y avait aussi un mystérieux monsieur Dumortier, représentant d'un groupe industriel, qui semblait familier avec la destination et avec les finances du SYRTE.

Juste après la présentation du 12 février, Jean-Pierre Dianon avait informé son référent au ministère, puis l'avait tenu informé chaque semaine de l'avancement de la contre-évaluation. Ils décidèrent ainsi ensemble de stopper le processus et de suggérer une présentation spécifique pour les dirigeants de l'Etat avant de procéder à la publication. Il était parvenu aux oreilles du directeur du SYRTE que le Ministre de la Recherche aurait volontiers hébergé l'événement afin de commencer à apposer sa signature sur une découverte qui occasionnait déjà à Jean-Pierre Dianon plus de dix coups de fil par jour en provenance des édiles.

La délégation du SYRTE avait été priée d'attendre dans le salon des Portraits, une pièce style Napoléon III coiffée d'un plafond cerclé de moulures peintes que chacun ignorait

religieusement, le regard planté dans le sol ou accroché à l'infini. Jean-Pierre Dianon, d'ordinaire volubile et volontiers paternaliste, provoquait ce silence dans une posture méditative, penché en avant, les coudes posés sur les cuisses, et une main recouvrant l'autre. Il renvoyait l'image d'un combattant qui attend le coup de sifflet. Il savait son équipe prête et surtout que son irascible Germain Sertes ne serait pas plus perturbé sous un plafond Hollande 1er que lors d'une soutenance de thésard.

On entendit des voix, puis une porte s'ouvrit et Benoit Hamon accueillit la délégation par ces mots :

- Bonjour messieurs et bienvenue à ceux qui ne sont jamais venus à l'Elysée. J'espère que vous êtes aussi impatients que nous ! Le Président a décalé une réunion sur un projet de loi, alors … .

La troupe sortit de la pièce par une double porte, de l'époque où les portes faisaient partie du décor mural et étaient donc alignées avec le plan des murs. Ils furent reçus dans le salon Pompadour, une grande pièce carrée avec une table ovale au centre ; ou alors était-ce la table qui était trop petite pour la salle ? Le Président était déjà présent, ainsi qu'une dizaine de personnes. Il se leva pour les saluer et illustra sa réputation de faiseur de bons mots :

- Bonjour Messieurs-dames et bienvenue au palais. Je suis en mesure de vous proposer du bon café, soixante minutes de mon temps pour les bonnes nouvelles, et dix énarques pour les mauvaises.

La réunion commença donc par le cérémonial du café pendant lequel Jean-Pierre Dianon distribua des poncifs politiquement ultra banals, et Germain et Jésus se firent servir deux fois. Zac se tenait droit sur sa chaise, les deux mains posées sur le bord de la table vernie, ce qui fit dire plus tard à Germain 'Zac, tu le poses à Louxor en -2000 avant J.C., il reste là jusqu'à ce que Napoléon vienne le chercher'. Germain Sertes avait été placé en bout de table, face au président et dos à l'écran de projection. L'équipe cisela sa présentation comme cela avait été répété, chacun intervenant au moment opportun. Titillé par les jeunes thésards, Germain avait orchestré une présentation à trois pages seulement, c'est-à-dire volontairement une de moins que la célèbre présentation qu'utilisa Steve Jobs pour dévoiler le premier smart phone. La salle avait été choisie pour son équipement de projection à la page, et Germain en fit un usage ultra minimaliste en ne se levant jamais de sa chaise et en ne regardant jamais l'écran. Le Président écoutait très attentivement, et tous furent surpris qu'il ne posât aucune question avant la fin de l'exposé.

Quand Jean-Pierre Dianon conclut par 'voilà Monsieur le Président, l'historique des événements, l'état des connaissances scientifiques, et notre humble avis', François Hollande redressa le torse, inspira longuement en regardant le plafond, balaya les visiteurs du regard puis tourna la tête vers la fenêtre d'un air soucieux. Il resta figé une ou deux secondes puis braqua son regard sur Germain Sertes sans tourner la tête dans un premier temps. Quand il l'inclina lentement vers ses hôtes, son visage s'illumina :

- Alors, nous dirigeants de ce monde, faisons face au péril écologique fraichement qualifié, au péril capitaliste annoncé, aux dérives autoritaires millénaires, à l'endoctrinement 2.0 de nos enfants, et vous m'en apportez un nouveau ! Qui êtes-vous donc, fit-il en surjouant un peu, des misanthropes, des prophètes, des anarchistes ?

Chacun se regarda et les regards semblaient signifier que le dialogue était ouvert. Germain Sertes comprit que François Hollande avait des velléités à s'exprimer et relança par une phrase courte :

- Nous ne voyons effectivement aucune corrélation avec un quelconque péché.

Ah, s'exclama Le Président, j'ai oublié de le mentionner ce péril-là, le grand châtiment ! Le péril qui a conduit tant de décideurs à décider contre le bien-être de l'humanité ! Pardonnez-moi mon insolence vis-à-vis du créateur, je suis socialiste, mes ancêtres politiques ont inventé la loi de 1905 et j'en transmets la fierté.

Et là, François Hollande orienta la conversation dans une direction que l'équipe n'avait pas anticipée : les fondements scientifiques du phénomène.

- Non, non, non, fit-il en se grattant un sourcil, la roue ne peut pas avoir généré une pagaille pareille, il y en a dans la nature. Tenez, les feuilles d'automne qui tombent en tourbillonnant comme dit la chanson !
- Les samares d'érable ne sont pas une roue, car il n'y a pas d'axe.
- Et … votre coude Monsieur Sertes, il y a bien un axe là, non ?
- Non plus. Il s'agit bien d'une rotation, mais sur un angle inférieur à 360 °. Et le problème voyez-vous, c'est le tour complet, c'est Pi, ou deux Pi si vous voulez. Si vous faites presque un tour complet, c'est quatre-vingt-dix-neuf pourcent, c'est ce que vous voulez, mais c'est défini. Alors qu'en fermant le tour, on tombe dans les griffes de Pi. Mathématiquement, c'est comme si vous ouvriez une porte qui donne dans le vide.

Le Président se figea comme un ordinateur qui bogue, puis se remit en route quand ses registres furent en ordre.

- Et la Terre … la Terre … elle tourne bien autour de l'axe des pôles, alors ?
- C'est un axe virtuel Monsieur le Président, et pire cet axe bouge en décrivant la forme d'un cône sur vingt-six mille ans. Dans nos couloirs on appelle ça la précession axiale. On ne sait pas ce qui a provoqué cette bizarrerie mais on en connait les effets bénéfiques pour la vie sur Terre, tels que … .

Voyant le Président contrarié, Germain Sertes emprunta un autre chemin.

- La Terre est une espèce de toupie Président, vous voyez, ça tourne mais ça gigote en même temps.

En abandonnant le préfixe 'Monsieur' devant le titre du chef de l'état, à la manière d'un bénévole qui s'adresse au dirigeant d'un club de foot, le chercheur crispa l'assistance, mais le Président Hollande était trop concentré pour s'en offusquer.

- Une toupie multicolore en métal est un merveilleux souvenir de ma lointaine enfance, figurez-vous. En appuyant sur la tige elle se mettait à tourner à toute allure et elle s'en allait toute seule droit devant comme un canard sans tête. Et vous avez raison, elle gigotait. Je l'adorais tellement, ma perfide toupie quand j'avais cinq ans ! Mais dîtes-moi. Il y avait bien un axe là-dedans, une sorte de mécanique ?
- Vous marquez un point Président. Il y a bien un axe dans les toupies mécaniques, et ça les classe donc du côté des mauvais. La Terre s'apparente plus à une petite toupie en bois qu'on élance entre son pouce et son index, et …

Le Président coupa la parole en inspira bruyamment et se pinçant les lèvres.

- Non, non, fit-il en se levant et en faisant des allées et venues sous le regard captivé des hôtes. La roue est une invention de l'homme, ok, donc ça détruit quelque chose peut-être, mais l'état naturel revient quand on l'arrête. Comme la couche d'ozone ; elle se reforme bien la couche d'ozone quand on arrête de polluer, non ?
- Le Directeur du SYRTE intervint pour la première fois : 'Selon nos recherches, la roue a provoqué un début de ralentissement de la planète. Pour retrouver l'état initial, il faudrait un phénomène nouveau, et les équations indiquent que la roue ne peut pas y contribuer, n'est-ce pas Monsieur Sertes ?

Germain avait les coudes posés sur ses genoux et la bouche posée sur les poings, qui lui plissait la lèvre supérieure contre le nez. Il fit un petit geste d'acquiescement qui ne fit bouger pratiquement que la lèvre supérieure.

Donc, fit le Président en s'immobilisant, la roue a exercé une force sur la Terre, et donc … '

- L'effet de la roue n'est pas une force, Monsieur le Président.
- Qu'est-ce que vous en savez ?

A ce mot, les trois scientifiques se regardèrent dans une posture embarrassée.

C'est Germain qui poursuivit.

- Là nous sommes à peu près sûrs ; ça vient de la nature des variables impliquées dans l'équation. Il ne s'agit pas d'une grandeur de type énergie.

François Hollande resta figé, le regard bloqué sur un mur style Louis XV surdécoré.

- L'énergie c'est force multipliée par vitesse multipliée par le temps que ça dure, Monsieur le Président fit une voix gênée.
- Oui, merci Monsieur Dianon ! Et humainement, c'est la même définition avec l'envie en plus …

Quand le Président se rapprocha des hôtes, il se planta à un mètre de Zac et lança : 'Qu'est-ce que vous en dîtes, vous ?'

Un grand frisson parcourut l'assistance. Il y avait un président en exercice, un Ministre, des conseillers, et une demi-douzaine de scientifiques de renom, et le Président adressait un appel au secours à un post-adolescent africain maladivement réservé.

Maladroitement, tout le monde braqua son regard vers celui que le Président venait de désigner. S'en suivit un long silence. Zac était assis bien droit sur sa chaise. Il n'avait pas bougé d'un millimètre, et personne n'avait entendu le moindre son de lui, pas même un craquement du fauteuil Voltaire pourtant régulièrement torturé par moults Ministres pondéraux de sa sérénissime la Cinquième République.

- Monsieur Président, prononça-il lentement avec l'accent africain caractéristique, avant de marquer un nouveau silence de plusieurs secondes.

Le directeur du SYRTE était taraudé de l'intérieur. Il voulait tant aider le jeune burkinabé, le sortir de cette geôle psychologique éphémère mais si oppressante. Mais il n'avait pas la légitimité, ni la compétence, ni le courage.

- Le phénomène qui ralentit la rotation de la Terre, selon notre travail, est l'effet d'un champ giratoire, à la manière d'un champ gravitationnel voyez-vous …

Le Président resta figé face à Zac, comme une invitation à poursuivre, qui vint de Germain après plusieurs secondes de tension palpable.

- Il a fallu la vision de Newton pour identifier l'existence du champ gravitationnel, non mesurable à l'époque. Notre travail, s'il est validé, annonce l'existence d'un champ giratoire, présent sur notre planète, et que l'accumulation de milliards de milliards de tours complets d'objets tournant vient contrarier.

Le Président repartit faire les cent pas autour de la table.

- Tous ces objets qui tournent au rythme de la frénésie des hommes ont donc généré un contre-champ giratoire en quelque sorte, c'est ça ?
- Oui

Il marqua une pause.

- Bon, d'accord pour la physique, je pense vous suivre. Mais expliquez-moi ce que Pi a à voir là-dedans.

Jean Reus prit la parole et sa voix sourde sonna comme un gong dans le silence de la puissance d'état. Il articulait au rythme lent du professeur qui cale son débit sur la prise de notes de ses élèves.

- Pi est là où s'arrête notre travail. Selon l'équation qui porte le nom d'un futur célèbre chercheur, n'est-ce pas, si Pi n'est pas aléatoire, l'équation a une solution et donc nous avons des raisons de penser que le phénomène du ralentissement est réversible. Si Pi est aléatoire …

Il marqua un court silence qui magnifia l'écho de ses dernières paroles.

- … alors nous craignons que le phénomène ne soit pas réversible. Comprenez Monsieur le Président que c'est cette dernière déclaration que le SYRTE propose de mettre à l'épreuve de la communauté internationale par le biais d'une publication.
- Et il faut attendre 2017 pour se soucier si Pi est aléatoire ou non ?
- Ça reste l'une des rares énigmes mathématiques non résolues Monsieur le Président.
- Mais enfin il y a bien un philosophe de l'antiquité ou un savant de Marseille, que sais-je, qui a bien dû la résoudre cette énigme ?
- Pas même Jdid Blue Monsieur le Président, le méga ordinateur que la société américaine ICC met à disposition des chercheurs du monde entier, et qui a tourné un programme de calcul pendant 12 ans …

Voyant l'air ébahi du Président, le directeur du SYRTE se sentit obligé de clarifier.

- C’est un programme qui ne fait que calculer les décimales de Pi. ICC l’a arrêté quand il fut clair que le sujet Pi n’intéressait plus personne. Le calcul avait défini plus de décimales qu’il n’y a d’atomes dans le système solaire, je crois.
- Si j’avais su qu’un tel méga ordinateur était inutilisé, je l’aurais demandé pour faire mon découpage électoral, il y a tellement de paramètres !

Il y eut un long silence, religieux, où chacun prenait conscience que quelle que soit la constitution d’une république, les questions les plus insolubles terminent toujours leur long pèlerinage démocratique sur le bureau d’une seule femme ou d’un seul homme.

- Monsieur le Président …

Une voix à fort accent africain fit à nouveau sursauter les anges des moulures. Ici chacun connaissait la contribution majeure de Zac Ngonou à l’Equation Sertes. Alors quand sa voix douce résonna dans ce lieu habitué aux solennités, chacun braqua son regard et retint sa respiration.

- … la science ne s’arrête jamais vous savez … continua-t-il d’une voix lente qui assemble les mots un à un comme des Lego.

Le Président ne pivota que le haut du corps, ce qui manifestement lui demandait un grand effort que son costume ajusté combattait avec autant de peine.

- Me faites-vous comprendre que demain sera trouvée l’antidote à l’Equation Sertes ?
- Demain comme les gens l’entendent ici, non monsieur le Président, mais demain comme disent les sages de mon village, peut-être.

Le Président s’avança et se planta devant le burkinabé les bras le long du corps dans la posture typique des commémorations.

- C’est dans votre village monsieur Ngonou que j’aurais dû faire candidature, voyez-vous !

Il inspira, repartit vers les fenêtres, et en s’adressant au plafond :

- Si j’étais l’animal politique que les médias dépeignent, je saisirais votre note d’espoir et je me débrouillerais pour incruster mon nom dans votre œuvre. Ce serait plus efficace et plus durable que faire subir un musée supplémentaire à mes compatriotes.

Le Président de rassit puis toisa successivement tout le monde autour de la table comme s'il les exhortait à prendre quelque responsabilité. Puis il croisa les bras, inspira à nouveau, et lâcha :

- On ne refait pas l'histoire, on construit dessus.

Gilbert Delquant prit la parole.

- Comment l'homme parvient-t-il à maîtriser la fusion nucléaire alors qu'une roue de vélo à la c…… .

Il poursuivit sans attendre de réaction.

- Ça va, je vous vois venir. On constatera tôt ou tard qu'il ne fallait pas jouer avec ça.

Jean-Pierre Dianon expliqua que la roue n'avait probablement pas été inventée par un seul homme.

- Je suis convaincu qu'il s'agit d'une œuvre collective. Vous savez, toutes les plus grandes créations de l'homme sont collectives, en particulier les deux plus grandes de toutes : le langage et l'écriture. La roue a dû faire l'objet de siècles de mise au point, et d'ailleurs qui n'est pas terminée. Il y a toujours des gens qui travaillent sur la réduction des frottements, sur l'équilibrage, le design …

Le Président se leva à nouveau.

- Alors on nous promet toutes les catastrophes, le thermonucléaire, les aliens, les communistes, et vous me faites croire que personne ne l'a vue venir celle-là ?
- Président, nous apprenons tous les jours que les plus bénéfiques inventions de l'homme ont des effets secondaires néfastes à mesure que la consommation de ces inventions dépasse la capacité de la planète.
- Je ne comprends pas ?!
- Prenez l'élevage, qui permit à l'humanité de faire un bond en avant en terme de confort de vie. Et bien on sait depuis peu que l'élevage contribue grandement à l'effet de serre. Plus terre-à-terre l'essence plombée, inventée dans les années 20 et qui fut très nocive, a permis aux moteurs à essence de devenir performants et fiables. Et ce sont ces moteurs qui ont permis l'explosion du développement économique du XXème siècle.
- Et vous me dites donc que la roue, invention à priori inoffensive qui nous vient du fond des âges, elle aussi est devenue maléfique à force de surexploitation ?

- C’est cela. Pour la roue comme pour la pollution des océans, ce qu’on constate aujourd’hui ce sont les effets d’une accumulation depuis des siècles. Mais alors que les biologistes savent le temps qu’un morceau de plastique mettra à se désintégrer et disparaître totalement, nous les physiciens, ne savons pas si les effets de la roue peuvent être … disons … nettoyés.
- Pas encore, reprit le Président en se tournant vers Zac.

Germain poursuivit.

- Je lis dans vos pensées Monsieur le Président. Oui, l’homme a réussi à mettre le bordel même dans la mécanique céleste !
- Je n’aurais pas utilisé ce mot sous ces plafonds illustres monsieur Sertes, mais vous avez bien lu.
- Monsieur le Président, cette équation est une théorie. Nous appelons ça un modèle, et en tant que tel, il est bien entendu contestable ou amendable.
- Comment avez-vous pensé au lien avec la roue, demanda le Président ?

Il y eut un silence, puis Jean-Pierre Dianon avança son buste contre le bord de la table.

- Tous les siècles, comme à l’apogée des cités grecques, ou à partir de la renaissance, ou tous les mille ans pendant le haut moyen âge, il nait un individu à qui l’inexplicable ne résiste pas. Nous avons la chance exceptionnelle de cotoyer un tel génie en la personne de Zacharie Ngonou. Notre humble rôle, et je vous inclus Monsieur le Président, est de nous en faire le scribe, ou plutôt dirions-nous aujourd’hui le haut-parleur.

Il y eut un nouveau silence crispant où chacun redoutait de faire craquer sa chaise. Le Président fixait intensément ce curieux chercheur dont la notoriété n’était guère sortie du XXe arrondissement et son ancien thésard à la carte de séjour contestable.

Puis, il leva les yeux au plafond.

- Mais qu’est-ce qu’on a fait pour mériter ça ?
- Des excès de gourmandise, répondit Germain.
- C’est cher payé ! Bon, c’est néanmoins dans la gourmandise que je vous propose de nous réfugier pour l’heure. Vous restez déjeuner avec nous ?

Ils sortirent de la pièce dans le concert très aristocratique des craquements de parquet dont les clous tricentenaires s’étaient répartis les notes de l’arpège. La bonhomie des gens de science, et l’empressement du Président à enficher sa serviette dans un col de chemise peu

enclin à céder l'espace, leur permit de partager leurs émotions devant une nappe épaisse brodée d'innombrables oiseaux qui semblaient tous uniques, des couverts en argent 'astiqués comme le budget déplacement du SYRTE', ou les verres en cristal sur lequel le Côte Rôtie 'glissait comme un patineur', et qui fit déclarer Germain sans retenue :

- On a bien fait de venir !

Alors que les membres de la délégation du SYRTE étaient arrivés à l'Elysée conscients d'apporter une mauvaise nouvelle, leurs hôtes montraient à présent entrain et bonne humeur. En ces lieux, songeait Jean-Pierre Dianon, probablement toutes les nouvelles abruptes sont mauvaises, ils doivent y être habitués. A nouveau portée par l'honnêteté des hommes de science, la délégation du SYRTE en vint à questionner leurs hôtes sur leur quotidien, que le Président résuma ainsi :

- Conduire un gouvernement, rendez-vous compte, c'est comme piloter un porte-avion nucléaire avec en main seulement les rênes d'un cheval.'

La délégation du SYRTE réalisait combien les dirigeants politiques sont obnubilés à entretenir la réputation du pays. Le Président, visage rayonnant au-dessus de la serviette en coton épais, lâcha quelques confidences.

- Mon kif voyez-vous, ce serait de réinstaller l'obélisque de la Concorde à Louxor. Grandiose, non ? Mais j'entends d'ici les populistes aboyer qu'on arracherait les racines de la France, comme si elles descendaient jusqu'au magma !

Vers la fin du déjeuner Jean-Pierre Dianon saisit une seconde de calme pour interroger son Ministre de tutelle.

- Monsieur Hamon, l'objectif de notre visite était de rendre compte des travaux mais aussi de demander votre accord pour procéder à la publication.

Le Ministre avala une bouchée de saucisson brioché qu'il aurait préférée plus tranquille, s'essuya les lèvres, puis s'adressa au Directeur du SYRTE :

- Le rapport de synthèse de notre cabinet confirme notre impression du jour et conclut en ces mots : 'Menace avérée, vision pertinente, équation robuste'. Qu'en pensez-vous Président ?

Le Président préféra ne pas sacrifier sa bouchée et acquiesça d'un hochement de tête.

Bon, reprit le Directeur du SYRTE, alors dès demain je contacte notre correspondant de Science[20].

Le Président sembla soudain contrarié.

- Science, la revue américaine de référence, c'est ça ?
- Oui, avec Nature, les supports où la grande majorité des publications scientifiques de premier plan sont passées.
- Peut-être, mais je suis fatigué des américains. Les publications scientifiques, le pétrole en dollar, les embargos sur le Roquefort … ! Proposez-moi quelque-chose d'autre.

Il posa ses mains sur la table et renchérit.

- Tiens, oui, proposez-moi un support innovant. Seul l'état français a daigné suivre le HZE et dépenser pour comprendre pourquoi la Terre pourrait nous engloutir dans son espace-temps, alors diantre, si notre planète doit s'arrêter de tourner, que les obsèques soient françaises !

Cette sortie inattendue provoqua un conciliabule, mou au départ, puis de plus en plus passionné. Le Président avait ouvert une porte inconnue, publier ailleurs que via les canaux imposés par les habitudes.

Gilbert Delquant éleva la voix.

- Monsieur le Président, que diriez-vous de la Chaine Parlementaire ?

Cette question fit taire tout le monde. Ministre et hauts fonctionnaires avaient compris la quadruple audace : contourner un organe de presse écrite par un média audiovisuel plus moderne, écarter le secteur privé si peu reconnaissant du rôle des états au profit d'un média public, assouplir les relations entre le gouvernement et le parlement, et braquer les projecteurs vers la République Française pour un autre événement qu'une élection, une Coupe du Monde, ou une grève dure.

Le brouhaha rebondit sur une idée qui sembla déjà adoptée sous le regard ravi d'un Président prenant son temps pour déguster une Mondeuse d'Arbin médaille d'or parfaitement accordée à un Saint Marcellin triple A. L'idée inédite de publier l'Equation

[20] Revue scientifique internationale à forte notoriété

Sertes sur la Chaine Parlementaire détourna encore un peu plus les esprits de la menace du ralentissement.

- Et s'il vous plaît, intervint le Président entre deux bouchées de tartes aux noix et cardamone, oubliez 'live show' ; nous avons assez de linguistes patentés dans ce pays pour ressusciter un mot ou en inventer un s'il le faut.

✧ ✧ ✧

Peu après la présentation interne au SYRTE, Jean-Pierre Dianon avait appelé Jonas pour l'informer 'qu'une découverte spectaculaire avait été faite', mais que rien ne pourrait être dévoilé avant une première contre-évaluation interne. Le lendemain le FZ se contenta de publier 'La Terre ralentit toujours mais ne saurait rester muette longtemps'. Et puis plus rien n'arriva au FZ pendant la durée de la contre-expertise et celle de la préparation de la visite à l'Elysée. Jonas, quelque peu impatient, proposa à Yutta de retourner à Paris.

- Madame Denst, vous appelez au bon moment répondit un Jean-Pierre Dianon joyeux au téléphone. Nous avons présenté l'équation Sertes aux autorités de tutelle et nous sommes à présent en mesure de publier. Passez nous voir à votre convenance, je vous expliquerai notre plan, c'est inédit.

Yutta arriva à Paris deux jours plus tard. Elle descendit dans un hôtel étriqué du Xe arrondissement qui n'avait d'original que l'orgueilleux caniche blanc de la patronne titré champion de France à un concours de beauté douze ans auparavant. Elle avait été poliment répudiée par un boulanger lassé de ses voyages intempestifs vers l'Allemagne et de ses retours à Paris avec une mine enfarinée. A peine atterrie dans le réseau téléphonique français, elle envoya un sms à Germain :

- Café demain, heure d'avant la future célèbre découverte ?

Germain, Zac, et Yutta arrivèrent ensemble au Café de l'Avenue à l'heure convenue. Ils se saluèrent sur le trottoir et commencèrent à discuter là tant la jeune fille les bombardait de questions. Une fois à l'intérieur, Richard le barman rouspéta que les trois cafés avaient refroidi et qu'il devait à présent les refaire.

- Alors, lança-t-il à Yutta, quand est-ce que tu écris un nouvel article sur les cafés parisiens ? Vé, regarde là-bas, j'ai encadré et mis au mur celui où tu parles de moi comme 'le chef d'orchestre des humeurs de la journée'
- De toi et de tous les barmans parisiens !

- Ça me plaît de devoir traduire chaque fois qu'un client plante son nez sur le cadre. Tu veux bien me le signer au feutre sur la vitre ?

Trois mois après leur dernier passage ici, la force de l'habitude les avait replacés au même endroit, que regrettait d'ailleurs le dos de la jeune fille sans arrêt bousculé par les allées et venues. Germain et Zac étaient devenus comme distants du sujet du ralentissement. Elle n'arrivait pas à discerner si ce détachement résultait de la fâcheuse découverte, de la satisfaction du travail accompli, d'un processus de préparation à une célébrité à venir, ou simplement d'un relâchement consécutif à une période d'effort intense. Elle fouinait dans les pensées de Germain, quant à Zac, il lui était impossible de deviner quoi que ce soit. Même à la question frontale 'est-ce que les émoluments du SYRTE permettent à ta famille de bien vivre' elle reçut un seul 'oui' et un sourire, qui fit commenter Germain.

- Un de ces jours je retournerai voir Maman Ngonou. Viens avec nous Yutta. La première fois je fus traité comme un roi. Là, ce sera au moins comme un dieu.
- Oh oui, bien volontiers.
- J'ai promis à Maman Ngonou de lui ramener son fils, alors …

Germain dévoila le projet de publier l'équation sous la forme d'une émission en direct sur la Chaine Parlementaire, que son Directeur souhaitait nommer 'Le Direct Science' en espérant faire école. Yutta estimait que ce format pourrait rapprocher les travaux des scientifiques des non-érudits et ainsi réduire l'écart entre l'apport de la science sur la vie des gens et la volonté de ces mêmes gens de financer la science publique. Elle obtint finalement plus d'information devant le comptoir du café de l'Avenue que n'en avait glané son directeur de rédaction au téléphone, et avec deux heures d'avance, ce que Jean-Pierre Dianon devait lui apprendre. Sous l'égide du Ministère de la Recherche Français, le SYRTE ferait la démonstration en direct à la télévision. Un système d'abonnement gratuit permettrait aux scientifiques concernés d'écouter l'émission dans leur langue, l'état français ayant prévu de mobiliser des ressources de traduction pour cinquante-six langues. Une autre innovation consistait à mettre en ligne les éléments de référence cités par les orateurs au fur et à mesure de l'exposé, chacun pouvant venir les télécharger directement sur le site de la Chaine Parlementaire. Le Direct serait ensuite suivi d'un débat où des invités légitimes seraient invités à commenter.

Yutta raccompagna Germain et Zac au SYRTE et embraya sur son rendez-vous avec Jean-Pierre Dianon.

- Madame Denst, vous vous souvenez quand nous nous sommes vus pour la première fois, je vous disais que cette question du ralentissement pourrait nécessiter un an,

dix ans, ou peut-être mille ans de recherche féroce. Finalement notre mercato, comme vous l'avez si bien cité à notre Président, a forcé le verrou en huit mois.

- Vous ne vous êtes pas trompé tant que ça car derrière l'équation Sertes, Pi est là qui résiste depuis trois mille ans !
- En tous cas, mon premier mot aujourd'hui est de vous remercier, … non plutôt de vous féliciter d'être restée connectée à notre mission dans un tel contexte d'incertitude.

Ils parlèrent longtemps de cette équation ténébreuse, que le Directeur n'hésitait pas à comparer à celle de la gravité universelle ou celle de la relativité tant elle fut gouvernée au départ par une intuition visionnaire. Ils se rendirent compte en bavardant qu'ils employaient déjà l'expression 'Equation Sertes', et qu'une telle découverte ne pourrait pas être dévoilée sans qu'un nom lui soit attaché. En effet, les travaux de l'équipe de Germain, en fait un ensemble d'équations, renvoyait à des outils mathématiques complexes et ne pouvait pas être résumée à une formule aussi lapidaire que $E=MC^2$. Jean-Pierre Dianon approcha une main sur sa bouche et posa un index sur la main de Yutta :

- Allez-y Madame Denst, annoncez le Direct Science dans votre journal. Je vous demande juste de lancer l'expression 'Equation Sertes'. Je ne veux pas subir de palabres sur ce point, et je prends le risque de doubler les autorités.
- Le plus grand risque que vous prenez est de froisser ledit Sertes …
- Il est déjà bougon à l'idée de se faire maquiller avant le Direct, alors …

Yutta resta plus de deux heures dans le bureau du Directeur, où il fut convenu que le FZ dévoilerait la découverte du SYRTE en trois articles, alternés par des compléments d'information sur les mesures conduites par le HZE. Tout d'abord une première Une annonçant qu'un laboratoire français a percé le mystère du ralentissement. Un second article plus long, plus technique, et plus difficile à écrire citerait 'l'Equation Sertes' pour la première fois. Et un troisième article annoncerait le Direct sur la Chaine Parlementaire en indiquant date, heure, et détails pratiques. Ils téléphonèrent en séance à Jonas où Yutta se fit traductrice.

- Monsieur Dianon, vous m'apportez la nouvelle d'un accomplissement qui arrive peu souvent dans la carrière d'un journaliste. Je vous félicite ainsi que votre équipe. Et permettez-moi d'être fier que le FZ ait permis au sujet d'avancer.

Dans la conversation avec Jonas il fut convenu une quatrième publication où le FZ rapporterait une rencontre entre le HZE et le SYRTE dans le format d'une table ronde organisée dans les locaux du FZ.

- Jonas, fit Yutta, il faudra prévoir du bon café et en quantité si tu veux avoir le vrai Germain Sertes au FZ.

Le Direct Science fut planifié dès le 24 juin, c'est-à-dire deux mois plus tard, un délai extrêmement court pour un format audiovisuel jamais produit et un événement à portée mondiale. A nouveau tous les membres du SYRTE furent mis à contribution ainsi que les chercheurs impliqués dans la contre-évaluation. Même branle-bas de combat parmi les rangs de la Chaine Parlementaire qui n'était ni habituée ni organisée à gérer un budget à six chiffres et plus de trois fois supérieur au contenu le plus cher qu'elle ait produit. Rapidement le projet prit la forme de trois grandes questions : qui interviendrait à l'écran, comment présenter de manière vivante, et comment filmer. Alors que le second sujet semblait le plus complexe, ce fut le premier qui demanda le plus de temps à la direction du SYRTE et à celle de la Chaine Parlementaire. Rapidement des réunions s'enchainèrent où des hauts fonctionnaires arrivaient de nulle part avec des exigences nouvelles, et rapidement ça coinça sur le trio de l'équipe Sertes. 'On a un désabusé, un muet, et un vilain' entendit-on un jour. Ça coinçait aussi pour le burkinabé au visa tamponné par les autorités allemandes, bien que le référent du SYRTE au Ministère ait avoué un jour à Jean-Pierre Dianon qui s'inquiétait de la situation officieuse de son jeune chercheur, 'Alors là mon cher, c'est plus pareil. On n'est plus en immigration choisie, on en est à l'immigration désespérée ! C'est le Secrétaire d'Etat à l'immigration lui-même qui tamponnera le permis de travail de votre bonhomme, et il aurait envoyé un aéroplane de la république s'il avait fallu aller le chercher !'.

Pour avoir assisté à deux présentations, Jean-Pierre Dianon avait conscience de la grande difficulté à articuler les étapes de la recherche, mêlant considérations et outils mathématiques, ainsi que bases scientifiques connues et celles découvertes par le SYRTE. Il savait aussi que le choix des mots était crucial car le podcast de l'émission constituerait la seule publication officielle. La bataille du casting dura plus d'un mois où le directeur du SYRTE se découvrait l'acharnement d'un lobbyiste mais pas la patience. Le salut vint de Gilbert Delquant. Le conseiller spécial du Président, proche du chef de cabinet de Ministre de la Recherche du gouvernement allemand, orchestra dans le dos du SYRTE et de la Chaine Parlementaire que le HZE ferait partie du Direct. Bien qu'admiratif du laboratoire de Hanovre, le Directeur du SYRTE fut très contrarié d'apprendre qu'un casting parallèle se mettait en place, puis il comprit dans un deuxième temps que le HZE appuyé par la diplomatie allemande, imposerait l'équipe Sertes au Direct.

- Vous savez Monsieur Dianon lui dit Gilbert Delquant au téléphone, on dit que la politique c'est deux pas en avant et un en arrière, mais dans la réalité c'est des pas dans tous les sens et in fine notre rôle est que les choses bougent.

Dans le même temps, Nicolas Alégria, le réalisateur missionné pour le Direct, comprit le parti cinématographique qu'il pourrait tirer d'un scientifique placide et détaché des jeux d'influence, accompagné du personnage le plus énigmatique qu'il ait eu à mettre en scène, et d'un énergumène chevelu conforme à l'image d'Epinal du scientifique halluciné.

Le Direct fut abondamment annoncé dans les médias spécialisés et généralistes et dans tous pays. Avant même son avènement le monde de la science saluait ce nouveau format où on comprenait en creux que chacun, même les scientifiques anglo-saxons, étaient ravis de sortir du carcan des deux revues américaines. Le Direct fut initialement envisagé dans un studio de la Maison de la Radio, la Chaine Parlementaire n'ayant aucun moyen équivalent, mais le souci du réalisateur avait été de surtout renvoyer une image de science fondamentale dès la première image. Il parvint ainsi à convaincre les autorités de tutelle que le Direct aurait lieu dans le grand amphithéâtre de l'Université Paris Dauphine, un lieu choisi pour son décorum cossu et opportunément non contaminé par les jalousies des lieux de science parisiens. Les huit cents sièges de l'amphithéâtre furent rapidement attribués aux scientifiques français et étrangers concernés par la découverte, à tout ce que la recherche française compte de gens influents, et à la centaine de journalistes ayant demandé une accréditation, si bien qu'il ne resta qu'une cinquantaine de place pour des étudiants.

Le Direct fut structuré en quatre parties. Une introduction par le présentateur qui officierait ensuite lors du débat, une première intervention courte du HZE rappelant les faits du ralentissement, la démonstration de l'Equation Sertes, et une séquence de fin superposant des images de la Terre vue de l'espace, la courbe prédictive du HZE, et la voix off d'une actrice. La démonstration de l'Equation dura une heure trente, une prouesse de concision selon les termes du réalisateur. Il choisit de placer chacun des trois chercheurs devant une des trois parties du grand tableau vert qui courait sur tout le fond de l'estrade. Toutes les équations, croquis, textes, et références avaient été écrits à la craie à l'avance, et les techniques du traitement de l'image les feraient apparaître au fur et à mesure de la démonstration. Le réalisateur buta longtemps sur le choix de la séquence à cause du mutisme maladif de Zac. Après de longues discussions avec l'équipe Sertes, il fut convenu que l'équation serait présentée à l'envers du processus qui avait régi à sa découverte. Germain donnerait la conclusion de l'équation et son renvoi vers l'énigme de Pi. Puis Jean Reus assurerait une grosse partie mathématique et la place de Pi dans l'équation. Germain

présenterait la partie la plus technique avec la démonstration du champ giratoire et l'influence de chaque tour complet sur ce champ de n'importe quel objet en rotation autour d'un axe. Et enfin, dans une séquence courte et devant un tableau reproduisant seulement un croquis que Zac traça un jour au crayon gris sur un agenda de fournisseur, le jeune chercheur burkinabé dévoilerait la genèse de son intuition. Comme plus de trois cent mille personnes selon la Chaine Parlementaire, Yutta avait suivi le Direct. La direction de la rédaction du FZ s'était inscrite et une vingtaine de journalistes bénéficièrent du doublage en allemand, mais Yutta préféra regarder le Direct en français, dans une salle isolée, officiellement car elle devinait que les nuances de langage de l'équipe Sertes pourraient être difficiles à traduire, et officieusement car elle était très émue d'entendre en mondovision les voix qu'elle avait entendu bâtir, heure par heure, une découverte spectaculaire. Elle n'avait aucun doute sur l'aisance du trio à restituer les tenants et aboutissants de la découverte, ni sur leur capacité à affronter l'exercice audiovisuel. Elle fut subjuguée par leur performance, confirmée plus tard par ses collègues. Le Germain facétieux et quelque peu dilettante qu'elle connaissait avait endossé le costume d'un homme déterminé, froid. Son regard passait du tableau à la caméra comme un défi aux spectateurs. Son rythme était adapté au niveau de connaissance, rapide pour les bases connues, ralenti pour les éléments de la découverte, et très lent pour les hypothèses. Comme langage inédit du corps, Il utilisa un geste de la main qui semblait reproduire une esquisse des équations déjà écrites au tableau et qui fit dire à Nicolas Alegria 'ce geste sera repris par d'autres'. Jean Reus aussi renvoya l'image du professeur de maths qu'on a tous rêvé d'avoir, posé et clair. C'est aussi lui qui avait la charge de citer la plupart des références qui étaient mises en ligne en temps réel. Et que dire de l'intervention de Zac ! Une séquence hallucinante de dix secondes où le jeune chercheur, sans aucun émoi, prononça une seule phrase :

- Une planète qui tourne dans le vide depuis la nuit des temps est aussi vulnérable qu'un volatile sans aile vivant sur une île déserte.

Les caméramen captèrent son regard apeuré qui fut restitué au montage pendant trois longues secondes, et cette ultime phrase du Direct devint la signature de l'équation Sertes. Ils captèrent remarquablement aussi le silence qui s'abattit dans l'amphithéâtre. Quand l'afficheur placé à la base de l'estrade annonça la fin du Direct, une salve d'applaudissements éclata, semblable à un spectacle réussi, mais sans les cris. Dans les coulisses de la régie, tous avaient déjà conscience du succès, cinématographique au moins. Jean-Pierre Dianon courait les travées et serrait des mains à tour de bras en prenant soin de serrer l'avant-bras de l'édile avec sa main libre. Dans les coulisses on se tapait dans le dos comme après une victoire difficile à l'extérieur. Le débat qui suivit démarra dans cette

ambiance d'allégresse. L'animateur débuta sur l'impact qu'un tel format pourrait avoir sur le développement des sciences. Il entra ensuite dans le vif du sujet en poussant les invités à questionner la découverte, où chacun mentionna à sa manière le temps qui serait nécessaire pour déconstruire un tel travail. Puis toute la fin de l'émission fut consacrée à sonder les participants sur leur perception de la menace, où on vit les scientifiques se ranger froidement derrière l'Equation Sertes, les représentants du monde politique attrapant le sujet au vol pour le raccrocher à d'autres sujets d'actualité, et les humanistes exhortant les pouvoirs publics à poursuivre l'effort de recherche pour démontrer que le ralentissement de la Terre était réversible.

Au moment où Jean-Pierre Dianon poussa la porte de son immeuble au bout d'une journée qui avait défilé à la vitesse d'un train traversant une gare, il reçut ce sms du Secrétariat de la Présidence :

- Restitution efficace, publication réussie. Bravo !

Quand son épouse lui demanda de raconter sa journée, il lui répondit à peine plus que cette phrase à multiples sous-entendus :

- J'ai vécu un grand moment de sertitude !

Pendant les semaines qui suivirent le Direct, défilèrent au SYRTE une multitude de journalistes représentant des médias qui avaient sous-estimé l'importance de l'événement ou avaient anticipé une de ces bonnes nouvelles catégoriques que la science sait sortir de son chapeau, le genre de situation qui fait vendre moins de papier et d'espace publicitaire qu'une bonne catastrophe. Le directeur du SYRTE était en première ligne qui sautait de réunion en interviews, et qui fit dire à Germain 'Jipé, il doit en être à sa cinquantième cravate'. Quand faiblit le rythme des visites, des articles, et des émissions relatives au Direct, Jean-Pierre Dianon organisa un dîner solennel où furent invités l'équipe Sertes, une délégation du HZE, une délégation du FZ, les labos de la contre-expertise, et les référents du Ministère. Une trentaine de personnes se retrouvèrent ainsi à La Bonne Heure, un bistrot du XVIIème arrondissement où la qualité d'une cuisine lyonnaise était inversement proportionnelle au clinquant du lieu. Le patron, personnage qu'on ne rencontre que dans la restauration, avec qui on a envie de partir en vacances, et qui ouvre l'appétit par un seul bon mot, s'avança vers Jean-Pierre Dianon dès qu'il passa la porte le premier,. Le directeur s'installa au milieu des deux tables de quinze. Il rayonnait et ce moment était exceptionnel pour lui. Il commanda plusieurs bouteilles de Champagne, et, distinguant de loin un mouvement de sourcil sur le visage de Germain, se pencha en avant et lança vers son chercheur :

- Sertes, nous allons boire et manger ce soir le budget que n'avez pas consommé !
- Soyez prêt Jean-Pierre lui cria Yutta depuis l'autre table, nous avons ici une délégation allemande qui raffole des bonnes choses !

Quand, en milieu de repas, Jean-Pierre Dianon commanda un magnum de Condrieu 2008 Cuvée des Sangliers, Yutta lui tapa dans le dos.

- Dites-donc, vous nous gâtez !
- Et alors, on n'est pas venu pour mettre des cravates aux lapins !

Le dîner se poursuivit jusqu'après minuit dans une ambiance joyeuse et bruyante. Les convives prirent congé les uns après les autres et ne restèrent vers une heure du matin que le directeur, Aymeric Leduc le référent du SYRTE au Ministère, Marina Gernhot du HZE qui disait 'revivre ses années de fac parisienne', et Yutta. Quand Jean-Pierre Dianon réalisa que le restaurant s'était vidé, il redressa le buste, frappa les deux mains sur la table, et s'exclama :

- Bon, chers collègues, je vous emmène au Paris de la nuit.
- 'Of course' répondit spontanément une Marina tonique.
- Affirmatif, répondit le référent, qui appréciait à l'évidence d'être bringuebalé et avait d'ailleurs fait sauter le premier bouton de sa chemise.
- Ben dites-donc Jean-Pierre, vive la recherche française !

A peine cinq minutes plus tard et la dextérité des gens de restauration pour amener leurs clients là où ils veulent, le quatuor se retrouva sur le trottoir face à une laveuse de la Ville de Paris qui n'avait de considération ni pour la science ni pour les splendides Bowen neuves que le Directeur étrennait pour l'occasion. Ils restèrent là pendant un temps qu'ils n'étaient guère en état d'évaluer et suffisant pour qu'un taxi passe fortuitement, comme tous les taxis qui passent à Paris quand on en a besoin.

- Rue Princesse mon cher annonça le directeur peinant à circonscrire son abdomen avec la ceinture de sécurité d'une 305 Peugeot conçue pour une classe laborieuse svelte.
- On va où demanda Yutta ?
- Au paradis, rigola Marina coincée sur la banquette arrière entre un référent accroché à la poignée de plafond autant qu'à son éducation puritaine et la jeune journaliste qui avait descendu la vitre et humait l'air de la nuit.
- Un paradis dont on peut revenir fit le référent d'une voix toute en maîtrise.

La rue Princesse formait avec la rue Guisarde un micro quartier nanti de la maxi réputation de rue de la soif.

- Ah, fit le référent, depuis le temps que j'en entends parler …

Jean-Pierre Dianon guida ses hôtes jusqu'au F88, un établissement de nuit situé à l'angle des deux rues. Le directeur avait revêtu pour l'occasion un gilet singulier brodé de dorures lui donnant l'allure du maitre d'hôtel du Negresco.

- Plus les années passent, moins on a le choix des armes pour séduire, n'est-ce pas ? Mon fils me dit que vis-à-vis de la mode, il faut être en avance ou en retard. Parce que lorsque on est pile dedans, on a l'air d'une truffe, rétorqua-t-il à ses collègues éberlués.

Là, debout en haut des deux marches menant à la porte d'entrée, un videur de stature imposante posa la main sur l'épaule du Directeur qui lui arrivait à peine à la hanche :

- Bonsoir Monsieur Jean-Pierre, vous allez bien ?

Yutta s'avança sans gêne jusqu'à presque s'intercaler.

- Ben alors Jean-Pierre, vous venez souvent ?
- Cinq ou six fois par semaine, pas plus, répondit le directeur d'une mine de vainqueur.
- Quand tu viendras à Hanovre Yutta, dit Marina, je t'emmènerai dans le quartier Lister Platz, c'est notre Rue de la Soif à nous.

Yutta se retourna vers le référent, lui aussi trentenaire.

- On a raté quelque chose ou quoi ?
- Non, c'est simplement à venir …

Dans la salle, petite, bruyante, et peu éclairée, festoyait une vingtaine de personnes alignées le long du bar sur trois rangs, là où le volume sonore obligeait femmes et hommes complexés à se rapprocher jusqu'à ce que les tournées successives estompent les résistances et embastillent la partie ténébreuse de chacun. Jean-Pierre Dianon se fraya un chemin, puis se retourna et tira Yutta par la manche :

- Gin Tonic, Moscow Mule, dis-moi !

Yutta ouvrit de grands yeux en guise de réponse perplexe. Il fit un pas vers elle et s'approcha de son oreille.

- On n'est pas venu pour mettre des cravates aux lapins…

La soirée se poursuivit, où, de relâchement en désinhibition, on se raconte des choses qu'on ne dit jamais et qu'on oublie heureusement le lendemain.

Le référent du Ministère se tenait bien droit comme quiconque qui a mission de porter une réputation sur ses épaules, le bras à 90° comme un porte-gobelet de salle de bains. Au fur et à mesure de la soirée son visage juvénile prenait de l'âge ainsi qu'un sourire libéré, et sa prestance toute ministérielle était mise à mal par des chaussures à bascule branchées sur Gin Tonic alternatif. Marina discutait beaucoup avec lui. D'une tête plus petite, elle lui parlait sans arrêt et, à intervalle régulier, lui plantait le poing dans le sternum pour le rallier à son avis, ou alors peut-être pour le maintenir en état de servir.

- Alors les gars, on boit un coup ou on part fâchés ? Lança un Jipé dont le visage avait pris la couleur du papier peint pourpre qui recouvrait les murs au-dessus des boiseries.
- Affirmatif, répondit le référent, qui avait réduit peu à peu ses phrases à un seul mot pour en garder la maîtrise.
- Encore, s'écria Marina qui planta cette fois-ci son poing dans le sternum capitonné du directeur.
- Je vous suis ajouta Yutta.
- On peut se tutoyer ?

Yutta posa la main sur le bras du Directeur et lui parla à l'oreille :

- Vous … tu … n'as pas peur du ralentissement ?

Il se redressa, parut surpris, s'apprêta à dire quelque chose, hésita, puis répondit :

- A chaque jour suffit sa peine … et bien à chaque siècle aussi !
- C'est donc le vice de l'Homme de tout vouloir maîtriser ?
- Non, son kif plutôt !
- Ça transforme alors un péché en une gourmandise. De la gourmandise il y en a chez les animaux, ça me rassure.

Yutta le fixa un instant, but une gorgée, et poursuivit.

- Comment es-tu arrivé à la recherche scientifique ?
- A cause de mes frères ainés, de dix ans plus âgés. Deux jumeaux dingues de moto qui faisaient des cascades. L'un a même eu un record du monde de saut par-dessus des autobus. Alors ma mère m'a éloigné de ce milieu-là en m'orientant vers des études longues.

Yutta dévisageait le directeur du SYRTE, dans ce lieu de nuit où chacun vient pour être scruté. Rondouillard était le qualificatif adéquat pour Jean-Pierre Dianon tant le personnage était rondelet de la tête aux pieds, ce qui faisait dire en privé à Germain : 'Jipé, il s'est assis sur le gonfleur'. Une morphologie d'aspect sympathique, cohérente avec un caractère bienveillant et empathique. Il avait une petite tête ronde recouverte d'un fin tapis de cheveux bruns et denses qui faisait aussi dire à Germain : 'Jipé, il n'a jamais le poil d'hiver'. Une tête connectée au reste du monde par deux petites oreilles bien à l'abri dans les plis des joues et du cou. A l'étage en dessous, même style avec un torse à l'étroit dans une veste de costume surtendue qui faisait dire dans les couloirs du SYRTE : 'Jipé, il lui faut un démonte-pneu pour enfiler sa veste'. Encore plus bas, même acabit avec deux beaux jambons du même fournisseur, faisant preuve d'une autorité certaine sur deux jarrets besogneux. Il avait aussi des doigts potelés tout mignons sur lesquels circulait une blague d'origine mystérieuse disant que 'Jipé, si tu lui ôtais l'alliance à la pince coupante, il t'échapperait des mains comme une baudruche à la fête foraine'.

- Tu vois, lui dit la jeune allemande qui avait à présent du mal à aligner les mots sur la portée, le ralentissement me fait moins peur que Pi ; c'est étrange non ?
- Je comprends ce que tu ressens. La physique c'est palpable, ça appartient à tout le monde. Les maths, c'est pas pareil. C'est sectaire. Comme un salon VIP dans la boite de nuit où descendait Michael Jackson. Eh à propos de Michael Jackson, tu sais que je suis un cador du Moon Walk ?
- Nooonnn !!! Vas-y, montre ?

Jipé s'écarta du groupe et mima le célèbre pas de danse de l'icône de la pop. Avec les jambes au début, puis il y ajouta la gestuelle des bras, et enfin la fameuse révérence du chapeau. Les clients du bar l'encerclèrent en tapant dans les mains, puis le barman donna de l'élan en poussant Billy Jean dans la sono. Jipé, plus rouge que jamais, semblait ne jamais s'arrêter, porté par le beat puissant et la mélodie aérienne, et à présent entouré de trois ou quatre courageuses et néanmoins danseuses, dont Marina, formant une chorégraphie structurée et assez enivrante pour qu'il ose la poignée des bijoux la plus célèbre de la pop. A un instant, dans un mouvement vers l'arrière, il perdit l'équilibre et s'affala sur des chaises. Allongé au sol, tout sourire, il observa plusieurs clients se donner du mal pour secourir le gladiateur.

Une fois relevé, Yutta l'aida à se maintenir debout, et il apparut qu'il lui serait impossible de se soustraire. Elle informa Marina et le référent de sa décision de ramener le directeur à son épouse, et reçut en retour un énigmatique 'Ok, à bientôt alors'. Elle sortit du F88 sur trois jambes bras dessus bras dessous avec son trophée, et partit dans la nuit à la rencontre d'un improbable taxi.

Chapitre 7 - Supercalculateurs à l'abordage

Le coup de tonnerre de l'Equation Sertes agita d'abord le monde de la physique. Des laboratoires attrapèrent l'Equation Sertes comme on cherche à attraper la queue du Mickey sur le manège. Cette équation séduisante attisait les convoitises. Les non-initiés avaient aussi l'impression que les avancées en science fondamentale étant de plus en plus difficiles et longues, les laboratoires étaient plus enclins à mobiliser leurs forces pour valider, compléter, ou infirmer les travaux d'un confère plutôt qu'à les engager dans le long voyage dans l'inconnu d'une recherche ex nihilo. La communauté mathématique en revanche, et ses spécialistes des nombres, ne levèrent pas un sourcil. Probablement parce que Pi était fortement soupçonné d'être non aléatoire depuis longtemps. Il restait à le démontrer certes, et peut-être personne n'était emballé à s'engager dans une recherche qui avait demandé plusieurs siècles aux plus puissants esprits pour avancer à petits pas jusqu'au caractère irrationnel et transcendant de Pi, sans pouvoir à ce jour clôturer la carte d'identité de cette constante aux multiples facettes.

Une dizaine de laboratoires internationaux relevèrent ainsi le défi d'une contre-expertise de l'Equation Sertes comme l'avait fait six mois auparavant deux laboratoires du CNRS. A nouveau l'Equipe Sertes fut inondée de questions pour lesquelles elle était à présent mieux préparée grâce au Direct. Un laboratoire japonais fut le premier à se prononcer par le biais d'une publication surprise certifiant qu'une équation doit avoir nécessairement une solution, plusieurs, ou aucune, et donc que l'incertitude reposant sur l'énigme de Pi indiquait que l'Equation Sertes n'était pas viable. Jean-Pierre Dianon exhorta son équipe à étudier l'article et à formaliser une réponse ce que Germain refusa obstinément.

- Cet article lance une affirmation péremptoire. Il n'y a rien à répondre. C'est comme si je vous demande quelle différence y a-t-il entre un corbeau ?

Plusieurs laboratoires engagèrent leurs étudiants dans l'exercice de la contre-expertise dans un double objectif de recherche et de formation. Ce sont eux qui donnèrent le plus de travail au SYRTE en l'obligeant à préciser toutes les bases du raisonnement même les plus triviales, sollicitant des visio-conférences à répétition. Des séances qui lassèrent puis énervèrent Germain jusqu'à ce que l'objectif de la contre-expertise se transforma en séances pédagogiques. Germain avait toujours apprécié l'enseignement, et y excellait. Son caractère bougon et cynique maintenait les étudiants éveillés et leur enseignait à merveille la science de la remise en question.

Le laboratoire américain rattaché à la Nasa, le LLO, objecta que l'Equation Sertes utilisait un outil mathématique imaginé dans les années cinquante par le chercheur bulgare Zarkov mais qui n'avait jamais été utilisé à date. Là aussi, l'Equipe Sertes n'avait guère à répondre, mais un dialogue soutenu s'engagea avec ce laboratoire qui montrait le plus d'opiniâtreté et de transparence dans son effort de contre-expertise. Des représentants du LLO vinrent d'ailleurs au SYRTE à deux reprises et l'équipe du SYRTE fit le voyage à Saint Louis, et Germain en formula quelques commentaires :

- Passer du SYRTE au LLO, c'est comme passer de l'Hôtel du Commerce au Negresco.
- Peut-être fit remarquer le Directeur, mais quand ils sont venus à Paris, ils ont raffolé de la galantine de chez Robilliard et des deux heures et demie de pause déjeuner que nous leur avons fait subir !

Des questions judicieuses émanèrent aussi de quelques laboratoires européens, où il s'avéra que le podcast du Direct était la plupart du temps suffisant pour répondre aux objections. Des contre-expertises actives s'étalèrent sur un an et demi, puis le rythme des questions faiblit peu à peu. C'est à ce moment qu'un jeune chercheur du LLO proposa une expérience destinée à démontrer l'existence du champ giratoire révélé par l'Equation Sertes. L'idée consistait à utiliser le petit satellite Itchy qui était sorti du système solaire, dont la Nasa avait perdu le contrôle à cause d'une panne des systèmes de propulsion, mais dont le système de communication était fonctionnel et surtout, qui emportait un gyroscope ultrasonique devenu inutile. L'expérience consistait à lancer le gyroscope à sa vitesse maxi de quelques cent mille tours par minute, à constater la mise en rotation du satellite sur lui-même pendant la phase d'accélération du gyroscope, puis une fois le gyroscope stabilisé, à mesurer le ralentissement de la rotation du satellite, sachant que le très faible ralentissement causé par les frottements dans le vide sidéral était connu. Dans les hautes sphères de la Nasa, toujours traumatisées par les échecs techniques, on accueillit l'initiative avec bienveillance. L'expérience fut mise en œuvre à peine un mois plus tard et les mesures de la vitesse du satellite purent débuter le lendemain. Selon l'Equation Sertes, compte-tenu des constantes de l'engin et de la précision des mesures, un résultat exploitable ne pouvait être espéré avant une quinzaine de mois. Cette expérience dont le lancement fut publié dans la revue de la Nasa, eut pour effet d'endormir encore un peu plus les laboratoires engagés dans la contre-expertise. La frénésie qui avait contaminé le microcosme des sciences spatiales après le Direct retomba progressivement, la faute à une équation minée par une énigme mathématique, à une menace renvoyant au millénaire suivant, à un sujet devenu trop usé pour les médias, et probablement à une équation Sertes jugée à présent difficilement attaquable.

Au FZ le sujet du ralentissement, qui avait fait la Une pendant des semaines avant et après le Direct, ne faisait à présent l'objet que d'un article par mois, relégué dans la section des sciences, celle qui ne fait ni vendre ni rêver en passant devant les kiosques à journaux. Jonas Falk lui-même, le directeur de la rédaction qui avait porté le sujet depuis trois ans, avouait en comité de rédaction :

- La Terre nous a envoyé un signal de son intention de ralentir, il va falloir qu'elle nous en envoie un autre plus pressant pour qu'on s'y intéresse à nouveau.

Jonas voyait de temps en temps Hans Stirp le directeur du HZE, plus par amitié que pour s'émouvoir sur la courbe prédictive du ralentissement que le bon soldat Georg Kraxner continuait de tracer point à point avec l'application d'un écolier concentré sur un coloriage. Il ne regrettait pas son initiative d'avoir embarqué le FZ sur le sujet du ralentissement, ce que lui confirma sa direction par les compliments prononcés du bout des lèvres de la part d'un N+1[21] toujours soucieux de ne pas voir un compliment se retourner en une demande d'augmentation. Les multiples scoops sortis par le FZ avaient replacé le journal dans des niveaux de vente élevés. Le FZ avait aussi constaté un appétit des lecteurs pour les sujets techniques parmi des pages de vulgarisation. Et enfin, Jonas avait découvert dans son équipe une jeune journaliste anonyme qui ne l'était plus du tout, ni au FZ, ni en Allemagne. Ses nombreuses chroniques écrites à Paris avaient résonné dans la médiasphère, et elle commençait à être invitée sur les plateaux de la télévision allemande où jusqu'alors on préférait des experts autoproclamés issus d'organisations nébuleuses plutôt que des journalistes chevronnés issus de vieux médias. Sa plume aérienne et humoristique s'avéra doublée d'un aplomb face à une caméra, qui fit dire à Germain Sertes quand ils se parlèrent au téléphone :

- Vé, la Mouche, je t'ai vue dans le poste l'autre jour. Je n'ai rien compris mais j'ai regardé jusqu'au bout !

Yutta s'était réinstallée à Francfort. Elle avait réintégré le service régional où elle jouissait à présent d'une grande liberté sur le choix des sujets, se traduisant par moins de déplacement sous contrainte sur les lieux de l'actualité et plus de temps d'exploration et de rédaction. Son escapade parisienne l'avait quelque peu délurée aussi. La Yutta professionnelle et très germanique qui ne sortait que deux ou trois fois par mois ''en culotte de grand'mère'', comme lui avait dit un jour son charpentier, était devenue un animal semi-nocturne, ces heures entre le jour laborieux et la nuit du repos où elle trouvait ses compatriotes plus joyeux, plus honnêtes, plus normaux. Elle reprit le modèle des chroniques parisiennes, cette

[21] Expression très utilisée dans les grandes entreprises pour désigner son supérieur hiérarchique

fois appliquées aux mœurs des habitants de Francfort. L'une d'entre elles intitulée 'Diesel-Temperament' racontait comment un allemand apprécie les instants festifs autant que les latins mais comment les épisodes sont moins fréquents et la mise en chauffe est plus longue, qui fit écrire Yutta 'On ne démarre pas un moteur diesel pour un trajet futile, et quand il est bien chaud, on ne l'arrête pas sans une bonne raison'. Dans une autre chronique elle croquait les trentenaires, sa génération, celle où on n'a encore ni regrets ni remords, la seule où on a conscience de ne plus être et de ne pas être encore. Le premier âge où on regarde en arrière. Plus vraiment jeune, et pas vraiment arrivé ; plus aisé mais pas encore assez ; plus libre à présent mais soucieux de le rester. Une génération qui devrait être la maîtresse du monde au lieu de contempler passivement ses ainés.

Elle rapporta de la Porte des Lilas le rituel du café du lever du jour qu'elle avait tant apprécié. Certes le lieu était différent à Francfort, mais elle avait retrouvé cet instant suspendu au temps où se fait la transition entre la fermeture du grand livre de la nuit et la longue journée des réflexions intenses. Une petite bande du FZ se retrouvait ainsi une ou deux fois par semaine à la Gaststätte Actien-Becher, un bar meublé comme le salon d'une veuve de la grande guerre, qui partageait avec le Café de l'Avenue cher au SYRTE un côté désuet dans un monde connecté aux images de synthèse et aux faux-semblants. La machine à café en revanche, tout droit sortie d'un supermarché d'électroménager, ne tenait pas un round face à la Cimbali GTX du café parisien, capable de produire les tasses nappées de duvet blanc à la cadence de la horde sortant chaque matin de la bouche de métro creusée juste en face de la porte.

Au SYRTE aussi on avait repris sa routine, y compris au Café de l'Avenue où Germain, le coude aimanté sur le zinc, et ZAC, planté debout sur un tapis de tickets à gratter désenchantés, regrettaient en silence leur mouche turbulente qui avait su leur retourner la tête à certains moments comme la figurante mal embouchée de la première scène du western Il était une fois dans l'Ouest, puis leur apporter la sérénité une fois enfermée dans le canon de la pensée scientifique. Germain avait entrainé ZAC dans un programme inter-laboratoires du CNRS où il s'agissait de formaliser les conséquences du ralentissement sur les éléments naturels palpables, comme l'évolution de l'échelle du temps, l'impact sur la météo, sur les saisons, et qui faisait vociférer le directeur de temps en temps :

- Bon sang Sertes, montrez un peu plus d'enthousiasme, le Ministère a resservi le budget, alors souriez en le consommant, voulez-vous ?

Germain en discuta avec Yutta.

- Tu te rends compte, le cahier des charges inclut aussi l'impact sur le cycle de la lune et celui des femmes !
- Ben voilà Germain. Tu as réussi à percer le mystère du ralentissement ; à présent te voilà devant un bien plus coriace mystère : pourquoi les femmes viennent de Vénus ?

Les médias de tous type avaient tiré aussi la manche de Germain, mais les producteurs lui préféraient son directeur, plus volubile et volontiers amateur de bons mots bien qu'il n'égalât pas son désormais mentor du palais de l'Elysée. La nouvelle réputation mondiale du SYRTE avait donné à Jean-Pierre Dianon l'énergie de sa jeunesse, qui faisait dire à Germain ''Si Pi n'était pas venu polluer l'Equation, Jipé aurait tenté de battre le record de son frère !''

Au HZE l'activité était revenue au lancinant chant des cigales produit par les traceurs sur papier thermiques, depuis ce jour où le chef de la sécurité avait reconduit à la porte Gerd Müller, son agent Matthias, et une dizaine de raide-dingues de ballon rond à la fin d'une journée portes ouvertes qui ne voulait pas se refermer. Riccardo pilotait méticuleusement ses machines, Georg faisait consciencieusement ses relevés, et Hans était redevenu un gestionnaire de budget perpétuellement contrarié.

Yutta avait ramené de Paris une amitié profonde pour Germain Sertes et ils s'appelaient régulièrement. Elle aimait le questionner sur ses travaux en cours et lui écoutait avec l'émerveillement d'un enfant les tribulations d'une jeune fille moderne résolument décidée à le rester.

- Ta voix sonne désabusée, Germain ?
- Eh vois-tu, la recherche appliquée n'est pas aussi confortable que la recherche fondamentale. La recherche appliquée, c'est contraint dans des spécifications. C'est un travail de mineur. On exploite une veine, puis on passe à une autre, sans les risques du grisou certes. La recherche fondamentale, c'est du travail sans spécification, ça s'apparente à l'art : c'est facile mais seulement un sur des milliers en vit.
- Trouve-toi un nouveau sujet pirate dans le foot !
- C'est drôle ce que tu dis. Un journaliste de l'Equipe m'a contacté hier pour me demander si j'étais motivé pour élaborer un calcul statistique donnant la probabilité de but juste avant un pénalty !

A l'Elysée le sujet du ralentissement était carrément à l'arrêt alors que le président sortant se représentait pour un second mandat et affrontait son Ministre du budget, un jeune

banquier sans aucune poignée politique où accrocher griffes et autres harpons. Le président exploitait au mieux ses bonnes relations avec le gouvernement allemand auquel il avait même promis en coulisses une ancienne championne de rallye automobile et grande amatrice de grosses berlines comme Ministre des affaires européennes. Et, en pareille occasion, où les voix se cueillent à l'unité, Gibert Delquant, comme tous ceux impliqués dans la campagne, par conviction ou raisons alimentaires, avait été réquisitionné pour inviter ses appuis à relayer les messages. Le directeur du SYRTE monta en première ligne avec brio où, d'universités en lycées, de télévisions en rédactions, il délivrait un discours joyeux où la science devenait l'amante de la politique, ou l'inverse de temps en temps, et qui faisait dire à Germain :

- Il ne faudra pas oublier de prévenir Jipé quand le président sera réélu !

Germain fut sollicité aussi. Il déclina toutes les invitations à parler ou à écrire mais offrit sa signature à Gilbert Delquant 'à photocopier dans toutes les bonnes pétitions'. Quand dans une démocratie les dernières voix coûtent une fortune en kilomètres, sueur, et pirouettes avec la loi, chacun franchit quelques lignes jaunes et Gilbert Delquant osa solliciter Yutta pour un article bienveillant dans les pages du très respectable FZ. Yutta déclina joliment sans même informer sa hiérarchie.

- Dites au Président qu'il n'aura pas mon stylo mais il aura ma voix, pas le petit papier qu'on glisse dans une petite enveloppe bleue puisque je n'ai pas le bon passeport, la vraie voix, celle qui tient la dragée haute aux irascibles chauffeurs de taxi parisiens, qui enseigne la politique aux videurs de boites et aux noceurs invétérés.

Dans ce contexte de normalité, Pi restait ignoré, méprisé par la communauté scientifique, pensait Germain. Cependant la perfide constante était devenue un objet à la mode. Il était effectivement l'icône idéale pour le commerce : vieille comme le monde, internationale, plus célèbre que Beckenbauer, plus incorruptible aussi, et à présent haineuse comme un gradé SS. Un jeu télévisé avait vu le jour en Italie intitulé Rivedi le tue tabelline[22] où des questions triviales, mais aussi rigolotes, de calcul étaient posées aux candidats, telles que 'si 2 égale 3, combien vaut 2 x 3 ? Pi était aussi devenu une marque de tee-shirt californienne à la mode où le célèbre dessin de Léonard de Vinci assimilé à la quadrature du cercle avait d'abord été ressuscité, ayant le très grand atout d'être libre de droits. Puis d'autres bestsellers comme celui où toute la surface du tissu était recouverte des décimales du vilain. Les jeunes des quartiers, ceux qui transforment l'actualité en émotions digestes comme les vers de terre transforment le compost en engrais, popularisèrent l'expression

[22] Révise tes tables

‘’Vas-y lâche ton Pi’’ pour signifier une injonction à cracher un non-dit. Et même la démonstration du mathématicien allemand Ferdinand von Lindemann en 1882 qui mit fin à trois mille ans de chasse à la quadrature du cercle, fit l’objet d’un sujet d’examen au concours d’entrée à Polytechnique, là où, pour avoir une chance, il faut avoir le potentiel de Zacharie Ngonou combiné à l’ambition d’un candidat à la présidence.

Le 1er novembre 2017 la société ICC annonça lors de la publication de ses comptes annuels qu’elle financerait un projet de recherche sur Pi intitulé Pi-Challenge, sans en dire plus, et en renvoyant à une annonce planifiée plus tard. Dès la semaine suivante fut annoncée une présentation du sujet en grandes pompes où ICC était associé au fabriquant de processeur Xtek. L’événement aurait lieu dans le grand amphithéâtre de l’Université de Bâton-Rouge choisi pour sa forme parfaitement circulaire. Les inscriptions se feraient en ligne où journalistes puis spécialistes des nombres seraient prioritaires. L’invitation consistait en un package incluant une chambre d’hôtel dans un de ces ‘resorts’ où, selon Germain ‘les couloirs des chambres sont plus longs que ceux de la station Chatelet-Les-Halles, avec un parfum de vanille à la place des relents de soufre’. L’équipe Sertes ainsi que le référent au ministère firent partie des VIP du voyage et reçurent en plus un ensemble de goodies.

- Ecoute, textait Germain à Yutta avant de descendre au cocktail de début de soirée, j’écris mes pensées sur un bloc-notes ICC, je me sèche dans un peignoir ICC, et même mes chicots ont droit à une brosse à dent signée ICC.
- Tu m’offriras ton mug ? Lui répondit-elle malgré l’heure tardive.

Dès le hall d’entrée du resort, un ballet de voitures plus longues les unes que les autres, de valets poussants des chariots à valise en tubes dorés, d’hôtesses avec ou sans pancarte, créaient involontairement la frénésie qui convient avant un événement qui se voulait survolté. Et l’événement fut, à l’image de tout ce qu’entreprennent les américains, efficace et bruyant.

Une armée d’employés de la société américaine était mobilisée pour l’accueil, dont on pouvait deviner le niveau hiérarchique de chacun en croisant les critères d’âge, d’origine ethnique, et de niveau de condescendance dans le discours. L’agenda prévoyait une arrivée au resort le matin, la présentation de 15h à 17h, puis une soirée networking-boozing-dancing à partir de 19h. A peine passées les portes à tambour, l’équipe du SYRTE eut le souffle coupé devant trois longues toiles qui descendaient du plafond, offrant de gauche à droite les visages de Zac, Germain, et Jésus sous un titre 100% américain : ‘Science Heroes’. Zac et Jésus restèrent plantés plusieurs secondes, comme pétrifiés. Germain obliqua le regard vers son directeur :

- Ben oui ! C'est mieux que vous n'ayez pas été prévenus, non ?

Au comptoir de la réception, l'Equipe du SYRTE découvrit que la durée de la procédure est proportionnelle au standing de l'établissement.

- Vue l'épaisseur de la moquette c'est ici qu'il faut marcher pieds-nus glissa Germain à Zac. Je doute que les scolopendres géantes viennent te pourrir la vie ici ! Vé, matez le bar là-bas ! On se mettrait pas un petit café dans le cornet les gars ?

Les trois compères de l'Equation Sertes s'affalèrent dans trois fauteuils dimensionnés pour gens riches. Jean-Pierre Dianon les rejoignit une demi-heure plus tard les informant que leur petit plaisir à l'arrivée avait causé grande confusion parmi les valets chargés d'amener les bagages dans leur chambre.

- Les pauvres gars sont obligés d'attendre le propriétaire des bagages avant de quitter la chambre. Et le petit billet aussi ! Bon, il y a six restaurants dans ce resort. Je vous propose qu'on se retrouve dans une heure à la pizzeria italienne.

Germain fronça les sourcils en obliquant le regard vers Jean Reus.

- Oui, bon, ok reprit le directeur. Dans une heure au Whisk.

Le Whisk était le restaurant étoilé du resort où officiait un des jeunes cuisiniers star du nouveau continent. Un établissement où sont reproduits avec succès les codes de la grande cuisine française, avec la rentabilité en plus.

Une plantureuse hôtesse aux formes curvilignes que Jean Reus aurait volontiers mise en équation les installa à une table ronde nappée d'une étoffe épaisse, située sous un lustre majestueux. La délégation du SYRTE était ébahie devant les assiettes annotées comme des cartes de visite, les couverts posés sur des mini tréteaux, les verres plus hauts que les bouteilles, et lesdites bouteilles ne quittant jamais les mains du sommelier. Un ceviche au pamplemousse, un navarin au safran, et enfin un croquant au sésame du Guatemala plus tard, l'équipe du SYRTE fut privée d'un café aux grains des Andes par leur directeur soucieux d'arriver à l'heure à une présentation qui se voulait mondialisée et serait aboyée sur les réseaux comme les chiens de quartier relaient l'intrusion d'un renard. Et bien lui en prit puisque ce furent les travées impatientes d'un amphithéâtre comble que Jean-Pierre Dianon et ses quatre ouailles descendirent, encore étourdis par un pinot noir de la Napa Valley 'qui avait sans aucun doute des cousins vers Mercurey' selon Germain.

La présentation débuta violement et sans préavis par une musique techno puissante. Quelques mesures plus tard, un présentateur entra sur scène en petites foulées athlétiques et aux allures de Guy Lux local, quoique vingt ans plus jeune, vingt centimètres plus grand, et à la dentition vingt fois plus blanche. Le temps pour lui de trouver tout le monde dans la salle 'looking so great' et de se déclarer trois fois 'super excited', il invita le directeur d'ICC en charge de la branche des super calculateurs à sortir des coulisses. La musique techno plaqua à nouveau l'audience contre le dossier des fauteuils puis l'immense écran courant derrière toute l'estrade la maintint quelques secondes de plus en apnée en projetant une image blanche aveuglante sur laquelle apparaissaient une à une les décimales de Pi. Le directeur d'ICC s'avança en bord d'estrade, écarta les bras comme un alpiniste parvenu au sommet, et ouvrit la présentation d'une voix puissante :

- I am proud to announce that ICC and Xtek launch today the Pi-Challenge program aimed at achieving a fantastic scientific odyssey that began three thousand years ago'.

Une inévitable salve d'applaudissement s'ensuivit. Le directeur recula sur le côté et alla se placer derrière un pupitre en plexiglass sur lequel un technicien venait de faire apparaitre le logo du programme. Il dévoila le sommaire de la présentation alors que les décimales de Pi couvraient à présent tout l'écran géant et continuaient à défiler de telle sorte que le chiffre en haut à gauche disparaissait quand un nouveau chiffre apparaissait en bas à droite. Puis il s'avança à nouveau en bord d'estrade, à nouveau les bras écartés mais cette fois tenant les mains en posture d'offrande.

- But first, dit-il d'un ton soudain très solennel, let me honor the fantastic scientists from Europe who have unveiled to mankind the threat of Pi. (Mais avant tout, permettez-moi d'honorer les fantastiques scientifiques européens qui ont révélé à l'humanité la menace que représente Pi)

Une nouvelle salve d'applaudissement figea le directeur d'ICC dans la posture du Christ du Corcovado. Jean-Pierre Dianon se leva, fit la mini révérence qu'on fait en Occident où le reste d'orgueil en tout salarié réfrène à faire la courbette à 90° des japonais, puis se retourna vers la salle à qui il offrit plusieurs copies de la révérence sous le regard amusé de Germain. Le référent au ministère se leva à son tour, et après avoir repassé les pans de sa veste d'une main souple, fit de même. Jean-Pierre Dianon toujours debout s'employa à faire se lever Germain, Zac, et Jésus avec la discrétion maladroite des parents qui demandent à des enfants de se lever à l'église à un moment où ça n'a aucun sens pour eux. Les applaudissements cessèrent, puis le présentateur lança un premier film retraçant l'épopée

des super calculateurs construits par la firme américaine depuis les années 40. Trois minutes d'art dramatique où toutes les inventions commencent par une vision, donnent naissance à un défi impossible, et se terminent par un acte de bravoure pour l'humanité.

S'ensuivit l'intervention d'un professeur de mathématique auteur d'un ouvrage sur Pi qui résuma les trois mille ans de sueur que ce nombre insaisissable causa aux plus brillants esprits, depuis les premiers tracés sur le sable en Grèce, jusqu'aux derniers travaux sur super calculateurs. Il expliqua avec des mots simples comment les mathématiciens de l'antiquité s'arc-boutèrent sur la résolution de la quadrature du cercle. S'accéléra ensuite la quête aux décimales de Pi où il fut question de trouver la dernière. Cette épopée dura jusqu'à ce qu'un mathématicien allemand fît la démonstration que la quadrature du cercle est impossible, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de dessiner un carré dont la surface est égale à celle d'un cercle avec seulement une règle et un compas. Le professeur insista avec humour sur le côté futile d'une telle obstination qui traversa les siècles et eut même du mal à accepter la démonstration. Mais disait-il, tous les mathématiciens sont, de leur vivant, futiles et obstinés. Au XVIIIème siècle quand Pi fut démontré irrationnel, puis plus tard quand il fut démontré transcendant, le mirage de la cartographie s'évapora. Enfin, plusieurs programmes de calcul furent lancés à partir des années soixante suivant des objectifs plus commerciaux que scientifiques de la part de constructeurs de super calculateurs.

La présentation était accompagnée d'un diaporama invitant à la rêverie où se succédaient à l'écran des monuments de la Grèce antique, des cartes, des manuscrits originaux, des résumés de démonstrations majeures, et des peintures, gravures, ou photographies d'individus obstinés ayant laissé leur nom dans la grande boite à outils des mathématiques.

Puis le présentateur réapparut au petit trot. Il félicita le professeur et, en lui serrant la main dans les deux siennes, l'invita avec une autorité polie à laisser la place à l'invité suivant. En l'occurrence quatre jeunes gens se distinguant des précédents par leur tenue vestimentaire dénommée communément 'à la cool'. Tee-shirts décorés d'inscriptions à la mode, pantalons exemptés de centrale vapeur, et baskets blanches à lacets. Ils constituaient la direction de Pi-Challenge. Après une introduction perlée de multiples 'so excited', ils présentèrent le programme. L'objectif de Pi-Challenge était de parvenir à démontrer le caractère non aléatoire du nombre maléfique. La mission consistait à pousser l'exploration des décimales de Pi à un horizon sans commune mesure avec les dernières tentatives. Comme disait celui qui paraissait le chef des quatre, ''nos prédécesseurs attaquèrent Pi sans le spectre d'une menace ; nous en revanche, abordons cette mission dans l'état d'esprit de guerriers''. ICC avait préalablement commandé une étude probabiliste pour évaluer quel était le seuil de décimales qu'il fallait atteindre pour avoir une chance à quasi 100% de

démontrer le caractère non aléatoire de Pi, c'est-à-dire de trouver une séquence de décimales, aussi longue soit-elle, qui se répète à l'infini. Le chef du groupe, portant tee-shirt ample, pantalon large, et baskets blanches, dévoila que Pi-Challenge avait pour ambition de dépasser ce seuil de plusieurs milliards de fois.

Une longue séquence fut ensuite consacrée à la présentation des moyens. Une première partie fort intéressante où était expliqué quelle équation avait été choisie et comment cette équation serait découpée en quelque sorte en un millier de sous-calculs permettant au super calculateur de donner sa pleine mesure. Une seconde partie était consacrée à la star du jour, le super calculateur Blue Horizon, qui aurait la lourde charge de défaire l'humanité de la menace de Pi. Une présentation intéressante pour quiconque lesté d'une centaine de millions de dollars, et du dixième de cette somme par an en support de SAV, ce qui fit dire à Germain :

- Plus il y aura de décimales à explorer, plus bas sera le coût par décimale !

La présentation de Blue Horizon se mua en fondu enchaîné en un panorama de la firme, terminé par une musique forte et ce slogan sans risque 'Working for a better future'.

Ainsi se termina le grand show où chacun fut invité à suivre assidument l'avancement via le site du programme Pi-Challenge.

Quand la séance fut levée et les quelques trois cents invités s'agitèrent dans tous les sens, l'équipe du SYRTE fut encerclée par des admirateurs véritables, des pairs, des journalistes, des curieux, des commerciaux en service H24, et aussi d'autres en quête de contacts supplémentaires.

- Bon, fit Germain en s'extrayant de la gangue sans trop de ménagement, on va se jeter un godet ?

Dans le grand hall donnant accès à l'amphithéâtre avait été dressé un long buffet où le traiteur, privé tout jeune des joies de Pi, se vengeait en offrant une variété de formes et de couleurs. Crevettes rouge vif en équilibre sur un canapé arrondi à trois fois son diamètre, mousse jaune citron sur toast carré inscrit dans le rond, cœur d'artichaut émeraude rempli de groseilles chromées, coquilles de moules nappées d'une mousse bleue irrésistible. Même symphonie avec les boissons, qui fit s'exclamer Germain :

- Oh pauvres de nous, on commence par où ?!

De Mojito en Vesper, de Négroni en Tchoubster, l'équipe du SYRTE, plutôt habituée au Beaujolais Village, perdit quelques repères et se mua en premier adorateur de la firme américaine. Jean-Pierre Dianon volait de poignée de main en accolade sur l'épaule quand ce n'était pas les deux à la fois. Son visage exprimait successivement la terreur devant la menace de Pi, puis la joie du génie humain devant l'adversité, puis le pessimisme face à l'homme comme son principal prédateur, puis l'espoir immense suscité par l'entreprise américaine. Jean Reus avait désormais l'audition déconnectée de la parole. Le malheureux était abordé par des mathématiciens avides de comprendre les rouages de l'équation Sertes quand de sa bouche ne sortait que questionnement sur tel cocktail poivré ou telle serveuse cambrée. Le référent au Ministère semblait porter le poids de tout son pays. Après une soirée à répéter que la France n'est pas l'Europe et à réajuster son costume persillé de stigmates festifs, il emporta de son voyage ce précieux 'take away' qu'il peut être plus efficace pour ses affaires de porter un costume trop grand quitte à passer pour un clown, qu'un costume d'excellente facture mais trop ajusté. Germain avait aimanté autour de lui un groupe de jeunes chercheurs fascinés qu'une longue expérience dans la recherche fondamentale puisse conférer une connivence avec la difficulté.

- Pactisez avec le sujet. Il vous méprise toujours au début. Détachez-vous en un temps. Vous connaissez la technique de l'élastique dans les boites de nuit ? Non ? Bon tant pis. Eloignez-vous et revenez par un autre chemin. Il ne vous verra pas vous approcher et vous progresserez. Une fausse piste s'ouvre ? Engagez-vous dedans. Faites diversion ; faites-vous oublier et préparez le coup d'après. Ne forcez pas, contournez, comme Ronaldinho. Connaissez-pas Ronaldinho ? Bon tant pis.

Il marqua une pause et se tourna vers Zac qui ne l'avait pas quitté d'une semelle comme un Chihuahua effrayé dans la ligne 13 du métro parisien.

- Vous n'avez plus d'essence ? Allez en chercher chez d'autres chercheurs. Pas au début, ça ne sert à rien. Votre essence à vous est pour la première partie du voyage. Puis pour continuer, accrochez votre cerveau fatigué à celui de quelqu'un d'autre. Et ainsi de suite s'il le faut. Vé, tenez, l'étage 3 de notre fusée, fit-il au moment où Jean Reus s'immisçait dans le cercle, armé d'une bouteille de Château Pigoudet passée par les docks de Brooklyn.
- J'ai pensé qu'un petit Coteau d'Aix scellerait notre gratitude envers Roosevelt, fit Jean Reus.
- Comment avez-vous construit la régression symbolique de l'équation demanda une jeune fille qui s'avança spontanément.

- C’est une question de versant, voyez-vous, répondit-il en se redressant. Et puis d’ensoleillement aussi … .

Germain s’interposa.

- Je vous passerai son contact, vous aurez plus de succès. Mais soyez avertie, le SAV de Jean Reus n’est pas ouvert tous les jours.

Les serveurs commencèrent à ranger leur matériel une heure avant la soirée, que la plupart des invités mirent à profit pour recharger leurs batteries de mondanités et ajuster leur toilette du soir. La soirée avait lieu dans la grande cafétéria de l’Université où le bar avait été quelque peu musclé. Une chanteuse nimbée dans une étoffe spiralée et accompagnée d’un pianiste hors d’âge entonnait des airs jazzy. Ragaillardi par son ‘premier bain moussant depuis au moins trente ans’, Germain fut le premier de l’équipe du SYRTE à fouler la grande moquette déroulée pour l’occasion. Il s’avança vers le bar où s’appliquent les règles immuables de la géopolitique en pareille occasion. L’affluence y est constituée de pelures d’oignon où chaque nationalité occupe une couche précise. Contre le comptoir se placent les anglais. Habitués à passer au pub en sortant du travail, ils ne sont pas repassés dans leur chambre et sont donc arrivés les premiers. La deuxième couche est composée d’allemands, hollandais, et américains créant une barrière difficilement franchissable à quiconque insuffisamment déterminé ou assoiffé. Puis au-delà on trouve des couches évolutives avec les autres nationalités. Germain observait les uns et les autres arriver, habillés selon les codes vestimentaires des sociétés internationales. Pour les hommes, le costume ordinaire multimarque de journée sur chemise rayée à col ouvert était remplacé par un costume noir sur chemise blanche et cravate à nœud simple maladroit donnant un air de sépulture à cet événement festif. Pour les femmes qui profitaient en journée de la parité dans un ensemble veste pantalon, il était manifestement inscrit dans ces codes vestimentaires que la robe doit être une taille trop petite et de longueur pour quelqu’un dix ans plus jeune. Germain contemplait tous ces gens qui s’étaient bien tenus jusqu’alors et avaient moins de retenue à présent.

Une journaliste locale au brushing aéré de l’épouse modèle et au léger strabisme des actrices américaines entreprit d’interviewer Zac. Un dictaphone à la main, elle lui parlait et inclinait la tête d’un côté à l’autre comme pour inspecter les lieux. Germain s’éloigna d’un groupe d’espagnols férus de ballon pour voler à son secours. La journaliste fut d’abord gênée d’avoir sollicité Zacharie Ngonou et pas l’homme qui avait donné son nom à la nouvelle grande menace. Germain le sentit et la mit à l’aise.

- Je comprends pourquoi vous vous intéressez à lui, dit-il en prenant Zac par l'épaule face à la journaliste et en plantant son index dans le sternum du burkinabé. De tous les gens autour de nous, c'est là-dedans qu'il y a le plus de matière.

Il ôta sa main de l'épaule et s'avança vers la journaliste.

- Qu'est-ce que vous n'aimez vraiment pas faire au quotidien ?

La journaliste américaine écarquilla les yeux, hocha la tête, et mis en scène sa réponse en dodelinant les hanches :

- Je … n'aime pas … faire du sport.
- Et bien Zac, voyez-vous, il n'aime pas parler !

Elle prit un air gêné et dévisageait Germain et Zac à tour de rôle.

- C'est handicapant pour un scientifique, non ?
- Moins que pour un curé !

La journaliste parut interloquée. Germain continua en pointant son doigt comme un inspecteur zélé.

- Mais si vous faites les questions et les réponses, alors il s'exprime volontiers.

Elle marqua un arrêt comme pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, bien qu'elle eût perçu avant l'intervention de Germain que son sujet était inhabituellement mutique.

- Great, fit-elle en sautillant

Elle porta son index à ses lèvres, réfléchit quelques secondes, puis reprit l'interview avec un enthousiasme décuplé.

- Parlez-moi de … non, non … qu'est-ce que … non … Ah oui. On m'a dit que vous avez cassé le verrou contre lequel Germain Sertes a buté pendant plusieurs mois de recherche sur la cause du ralentissement de notre chère planète. Est-vrai ?

Germain, toujours placé aux côtés de Zac pencha la tête vers son collègue puis vers la journaliste.

- Alors ?

La journaliste avait les yeux écarquillés et paraissait désemparée.

- Il … monsieur Ngonou … vous avez fait 'hum' et puis …
- Et puis quoi ?
- Euh … il a regardé vers là-bas !
- Et voilà, il a réagi ! Fit Germain en se redressant et faisant un pas en arrière. Il est donc d'accord avec votre hypothèse. Pas vrai Zac ? fit-il en frappant sa main sur le sternum de son collègue. Bon, vous avez le mode d'emploi à présent ; moi je retourne au stade.

Jean-Pierre Dianon et le référent au Ministère semblaient être devenus les meilleurs amis et aussi les amis de tout le monde, validant l'efficacité de ces événements de networking qui font que lorsqu'on connait le verso de quelqu'un, on devient plus efficace avec le recto. Ils se retrouvèrent en bras de chemise, si bien qu'un agent de nettoyage rapporta sa veste au directeur le lendemain matin.

A l'agenda du lendemain figurait le petit déjeuner au resort, puis le trajet vers l'aéroport et le vol retour. Jean-Pierre Dianon vint s'installer à la table ronde où étaient déjà assis ses quatre collègues. Il avait la mine renfrognée de celui qui a des pensées qui se collisionnent.

- Alors monsieur le directeur, fit Jean Reus, pas trop de courbatures après tous ces pas de danse ? Vous avez fait le buzz hier soir !
- Faire craquer la robe de la sénatrice du County, je crois qu'ils n'avaient encore jamais vu ça ici, reprit Germain.

Le directeur s'assit, inséra l'épaisse serviette dans son col, et la tête basse, prit quelques secondes avant de s'exprimer.

- Ça rouspète au Ministère, fit-il après avoir posé les deux coudes écartés sur la table. Votre calcul d'impact à venir ne passe pas Germain.

Germain ne répondit rien. Assis deux chaises plus loin, il regardait son directeur la tête inclinée en se grattant le cou. Tout le monde autour de la table avait compris et s'était plongé dans son bacon et black pudding d'un full English breakfast conforme à l'original. Germain avait effectivement aidé la firme américaine à monter son événement et avait spontanément proposé de tracer une courbe représentant l'impact qu'auront à partir de maintenant sur la rotation de la Terre tous les corps tournants. Une belle courbe, très exponentielle telle qu'avérée par l'Equation Sertes, et aussi parce que le nombre d'objets tournants ne cesse de croître lui aussi de manière exponentielle. Une phrase prononcée par

Germain au téléphone lors des séances de travail fut même intégrée telle qu'elle dans le diaporama : ''Certes, il n'y aura bientôt plus de pignons ni de boites de vitesses dans les voitures, mais il y a maintenant des pièces tournantes dans les brosses à dent''.

La société américaine exploita la courbe sans retenue car elle exacerbait ainsi la menace de Pi, et servait le message subliminal envoyé lors du lancement de Pi-Challenge : 'Pi va continuer à contaminer tous les recoins de votre vie, et ICC s'avance pour le neutraliser'.

Le problème, en Europe du moins, où on avait suivi l'événement en direct sur le site, était que cette 'courbe d'impact' avait déjà été saisie comme un étendard par les forces politiques adeptes de la décroissance. 'La Terre ralentit à cause de la roue et nous allons continuer à en produire' lisait-on déjà sur la toile où un buzz se construit sans peine en contractant à l'extrême le temps et l'espace. Jean-Pierre Dianon, toujours en appui sur les coudes avec un nouveau souci et une dizaine de cocktails sur la nuque, prononça une dernière phrase avant que tous terminent en silence leur pancake au sirop d'érable.

- Soyons prêts à être convoqués.

Il baissa la tête un instant, inspira, puis reprit.

- Vous auriez pu m'en parler avant.

Après ce court séjour au Nouveau Monde chargé d'exotisme, de gloire, et d'abus, la troupe du SYRTE s'envola en silence par-dessus l'océan. Le commandant alerté de la présence de célébrités à son bord vint les saluer avant le décollage.

- Imaginez-vous que depuis le Direct, je me sens un peu coupable de contribuer au ralentissement avec mes quatre réacteurs ?
- Je vais vous mettre à l'aise, répondit Germain. L'impact d'un corps tournant sur la rotation de la Terre ne dépend pas de ses dimensions ni de sa masse. Alors vos quatre réacteurs, qui ne sont que quatre arbres à turbines, ont moins d'impact que le moteur du cinquante Malaguti Olympic à six vitesses avec lequel je flambais auprès des filles du lycée, d'ailleurs plus qu'avec mes 20/20 en math-physique.
- Je vous remercie d'atténuer ma culpabilité. Je confirme pour le Malaguti, qui est toutefois moins efficace pour flamber que ces galons sur ma veste, fit le commandant en retournant à son cockpit dans un salut militaire au képi.

Jean Reus, équipé pour une nuit dans un avion transatlantique comme un explorateur des pôles, traversa les six méridiens au rythme de ronflements sourds qui valurent à ses quatre discrets collègues de recevoir toutes les réprimandes.

✧ ✧ ✧

- Qui dois-je annoncer ? demanda le cerbère en poste avancé devant la porte cochère du Ministère de l'Enseignement et de la Recherche.
- Jean-Pierre Dianon et l'équipe du SYRTE. Nous avons rendez-vous à huit heures.

C'est donc à un horaire inconfortable que l'équipe du SYRTE fut priée de venir à son Ministère de tutelle s'expliquer sur cette courbe d'impact qui contrariait autant les arcanes du pouvoir que sa majesté la Terre. La traversée des multiples strates de sécurité fut inhabituellement rapide, où se trouvait systématiquement une personne zélée pour accélérer la procédure. Le directeur, Germain, et Jean Reus se retrouvèrent ainsi dix minutes plus tard face au bureau du Ministre, encadré par le référent devenu muet comme une tombe et deux conseillers aux airs d'influenceurs pour marque de gel capillaire.

Les deux mains jointes devant la bouche, le Ministre reformula avec des mots plus solennels le désagrément en termes politiques que provoquait la courbe d'impact. Son discours était tantôt condescendant, tantôt alarmiste.

- Une phrase ou un calcul ne nous aurait pas dérangés parce que la majorité des gens n'aurait pas compris ou pas retenu. Mais cette courbe, c'est terrible ! Tout le monde se l'approprie et la représente comme il l'entend.

Avec autant de courage qu'avec la Sénatrice américaine, Jean-Pierre Dianon empoigna la conversation. Il invita tout d'abord le Ministre à détailler les griefs laissant sous-entendre qu'ils étaient le résultat d'une bourde de son laboratoire, la science ne connaissant pas la frontière entre le passé et le présent. Puis il s'aventura naïvement sur un terrain glissant :

- Pourrait-on s'inviter dans les médias pour expliquer que le ralentissement concerne l'humanité et dépasse chacun d'entre nous ?

Le Ministre montra quelques signes d'énervement et recentra le sujet sur la courbe, sur le sujet scientifique. Les avant-bras posés sur la table et les deux mains jointes, il dévisagea quelques secondes les trois représentants du SYRTE d'un air menaçant puis lâcha :

- Ne pourrait-on pas dire qu'une erreur s'est glissée dans cette courbe ?

Bien que la science soit peut-être le métier le plus éloigné de la politique, ils comprirent immédiatement la demande. Jean-Pierre Dianon et Germain se regardèrent un bref instant. Malgré des personnalités opposées, des carrières divergentes, vingt-cinq ans de collaboration scellent un esprit d'équipe. Germain, qui était resté immobile jusqu'alors, le

dos plaqué contre le dossier d'un fauteuil obéissant et les mains posées à plat sur le haut des cuisses, se pencha en avant en écartant les coudes et en fixant ses chaussures. Il sentait à cet instant que la lenteur lui donnerait de l'autorité, comme dans ces westerns italiens où les duels durent dix minutes. Il leva lentement les yeux vers le Ministre, les baissa plusieurs fois comme pour le préparer à une surprise.

- La courbe d'impact deviendra nulle et non avenue dès que Pi sera démontré non aléatoire Monsieur le Ministre.

Le serviteur de l'Etat redressa le buste avec toujours les coudes posés sur le bois vernis. Il fronçait les sourcils et semblait lutter pour faire le tri entre un sentiment de contrariété devant un individu qui esquivait et un sentiment de doute face à une réponse que ni lui ni ses conseillers n'avait envisagée. Observant le regard de Germain se promenant sur les porte-plume et autres antiquités qui décoraient le bord du bureau, il se laissa aspirer par la seconde pensée.

- J'ai peur de ne pas bien comprendre. Le message que vous avez lancé lors du Direct est une menace sévère, non ?
- Le physicien que je suis, reprit Germain, et tous ceux qui ont travaillé à la contre-expertise sont obligés d'être pessimistes. Nous sommes formés pour ça. A présent la menace a quitté nos mains, Monsieur le Ministre, vers celles des mathématiciens. Et eux sont plus optimistes que nous.

Le Ministre se recula contre le dossier.

- Donc … - Il réfléchissait en obliquant la tête et en se soulageant la nuque d'une douleur imaginaire - … donc … il nous faut attendre ICC. Et donc … - Sa main devenait à présent masseur - … donc la courbe d'impact est un leurre.

Jean Reus esquissa un mouvement que Germain réfréna d'une forte respiration. Jean-Pierre Dianon restait stoïque. Vingt-cinq ans de carrière pour se retrouver à témoigner lors d'un procès à charge contre la science était un mauvais moment à passer.

Assis dans le carré à quatre au centre du wagon du métro, les trois membres du SYRTE étaient silencieux comme ils l'avaient été dans l'avion deux jours auparavant. Mais ce silence était plus léger, les visages étaient moins tendus. Le directeur brisa le silence dans un court monologue que la dame en face crut un instant adressé à elle.

- Tout est finalement parfait mes chers amis. Le problème politique est retourné entre les mains des responsables politiques. La question de physique reste entre

nos mains. Et les mathématiciens ont mis un petit calcul de collégien entre les mains d'une société américaine.

Germain ne manqua pas de commenter la scène à Yutta quand il l'eut au téléphone quelques jours plus tard.

- Tu vois La Mouche, je connais des gens qui ont commencé leur existence de jeune adulte par un conseil de discipline puis que le rap a rendu respectable et célèbre. Et bien moi, j'ai commencé ma carrière respectable et anonyme et je termine célèbre et en conseil de discipline !

Quelques semaines après la présentation de Pi-Challenge la frénésie médiatique battait son plein. ICC alimentait quantité d'articles de presse à tel point que le lecteur ou l'auditeur avait l'illusion qu'un compte à rebours avait commencé jusqu'à l'épilogue sur cette constante maléfique qui osa défier le genre humain. La société agitait l'actualité avec brio jusqu'à installer devant le Wynn's à Las Vegas une sculpture monumentale commençant au sol par un bloc énorme de marbre noir imitant la Pierre de Rosette et sur laquelle avaient été gravées les premières décimales de Pi. Puis la sculpture montait vers le ciel pour se terminer en un écran géant sur lequel s'affichaient à vive allure les décimales de Pi dans une vague perpétuelle où la taille des derniers chiffres rapetissait au fur et à mesure qu'ils s'entassaient sur l'écran. Une sculpture intitulée ''The road to Pi'' qui n'avait pas manqué de donner son nom à un cocktail abondamment proposé dans les casinos alentour.

Pi-Challenge s'était mis en marche. Cette organisation ne fédérait pas moins de soixante laboratoires organisés comme une légion romaine. Le travail avait été découpé en autant de parties qu'il y avait de laboratoires impliqués. Il consistait globalement à imaginer, puis programmer, et enfin exécuter des algorithmes de résolution de l'énigme de Pi beaucoup moins gourmands en étapes de calcul, avec ce cahier des charges : arriver au nombre de décimales connues de Pi en cent fois moins de temps que la dernière technologie utilisée, puis continuer l'exploration ensuite jusqu'à la découverte de séquences de chiffres répétitives. Sur le site web, une sorte d'organigramme très didactique présentait le découpage du calcul avec en superposition les laboratoires impliqués et les cinq super calculateurs Blue Horizon mobilisés sur le projet. On y apprenait d'ailleurs que les cinq machines étaient installées sur quatre continents.

A peine deux mois après le lancement du programme et trois semaines après le démarrage des calculateurs, Pi-Challenge battit le record de décimales connues de Pi, faisant l'objet de nombreuses Une dans les médias. Sur la page d'accueil du site, un nombre élevé à la puissance, donnait en temps réel une idée de l'avancement. Le site proposait aussi un

histogramme dynamique sur lequel était placé les précédents détenteurs du record, et où on voyait Pi-Challenge se détacher de semaine en semaine. Il y avait aussi un sablier horizontal illustrant les certitudes de la société américaine en présentant une image de l'avancement et du chemin restant à parcourir.

Tout allait bien dans le meilleur des nouveaux mondes jusqu'au jour où fut révélé dans les médias le projet concurrent Faucon Eclair. L'état chinois se lançait lui aussi dans la course aux décimales de Pi avec en ligne de mire son caractère non aléatoire. Les médias s'enflammèrent à nouveau. Cinquante ans après la conquête de l'espace, quoi de mieux qu'une bonne guerre froide pacifique pour attirer spectateurs et lecteurs ? Faucon Eclair s'avançait comme un programme concurrent sérieux car bien gréé en moyens financiers. Le cahier des charges était focalisé sur le matériel : concevoir et construire en un temps record un calculateur d'une puissance de calcul très supérieure au meilleur calculateur du moment. L'Occident y voyait d'ailleurs une manœuvre du gouvernement chinois pour mettre fin à la suprématie absolue américaine sur le marché des super calculateurs. En dépit de la coopération internationale de façade où chaque équipe s'engageait à informer régulièrement de l'avancée des travaux, Faucon Eclair naquit dans une polémique où les services secrets chinois étaient soupçonnés d'avoir réussi à voler des plans du dernier processeur d'Itek.

Les porte-paroles du programme chinois se démenèrent pour reprendre à Pi-Challenge le terrain médiatique. Les journalistes étaient conviés les bras ouverts à Shanghai, où tout était organisé pour donner l'impression d'entrer dans un coffre-fort, pour se voir remettre à la sortie le même communiqué de presse qu'à tout le monde.

- La liberté d'expression ne se simule pas, constatait Jonas Falk du FZ de retour de Shanghai. Pour l'accepter, un pouvoir doit accepter déconvenues, contrariétés, et autres scandales. C'est très long.

Une troisième équipe s'engagea dans la course peu de temps après Faucon Eclair, elle aussi internationale, sous le nom de projet Pisterious, contraction de Pi et ''mysterious''. Il s'agissait d'une équipe d'universitaires européens emmenés par quatre prix Nobel de mathématique. Cette équipe s'était lancée avec l'idée de faire tourner sur ses machines les plus puissantes tous les algorithmes déjà utilisés depuis l'antiquité dans l'espoir que l'un d'entre eux fut très adapté au calcul itératif et parallèle. Là aussi, des critiques aboyaient ici et là que la motivation de cette équipe était de justifier leurs machines.

Face à trois équipes qui maitrisaient tellement leur communication que ça en entravait tout travail journalistique, le directeur de la rédaction du FZ eut l'idée de fédérer quelques deux

cent cinquante quotidiens, magazines, radios, et télévisions couvrant plus de cent pays sous le nom de World Press for Pi. Le but était de mettre en commun leur couverture des travaux sur Pi et ainsi constituer un contre-pouvoir médiatique efficace. Redoutablement efficace même, qui fit dire au Ministre de la Culture du gouvernement allemand :

- Quand l'industrie cherche à brider l'information, les médias réagissent en bridant l'accès au public.

World Press for Pi avait aussi pour ambition de rappeler à tous le caractère essentiel des médias, dans un monde qui ne comptait plus que 18% de démocratie, et dont le FZ proposait une définition simple :

On ne sait pas qui gouvernera après les prochaines élections
Les enfants des dirigeants n'ont pas de siège au gouvernement

De son côté, le président Hollande sonda ses conseillers pour savoir s'il était opportun d'engager le CNRS dans l'affrontement autour du nombre Pi. Quelques réunions furent organisées et un rapport dissuasif fut remis, qu'il avait en mains face à l'équipe du SYRTE invitée à nouveau à l'Elysée en tant que juge de paix.

- Je lis que nos meilleurs chercheurs ont déjà été mobilisés par l'un ou l'autre des trois programmes. Alors, arrivons-nous en retard sur Pi ?
- Sur Pi, nous avons trois mille ans de retard, Président ! lui répondit Germain Sertes.

Les six premiers mois furent avant tout une bataille de communication. De présentations grandioses pour certains, d'annonces ultra-techniques pour d'autres. Puis les hostilités se déplacèrent sur le champ des résultats. Faucon Eclair annonça plus de décimales que Pi-Challenge mais les calculs divergeaient selon les américains. Les méthodes numériques des trois équipes utilisaient des équations différentes quand toutes poursuivaient le même but : démontrer, quand on s'enfonce dans les décimales de Pi, que le comptage de chacun des dix chiffres converge vers la même valeur. C'est ce que les mathématiciens appellent le caractère 'normal' d'un nombre, quand la fréquence d'apparition de chacun des dix chiffres est égale. Les chercheurs engagés avec Pisterious communiquaient eux aussi via leur site web. On y apprenait qu'une centaine d'équations furent lancées au départ, dont quatre-vingt-dix pourcents avaient déjà été abandonnées. Leur travail était très différent de celui des deux turbulents challengers. Pour chaque équation qui tournait sur les calculateurs, une équipé était chargée de réfléchir sans cesse à des moyens de programmer différemment dans le but d'accélérer le calcul des décimales. Il y avait tellement de paramètres régissant la vitesse de calcul qu'il était impossible d'évaluer la vitesse avant de lancer le calculateur

pendant quelques jours. Des pages expliquaient ainsi les différences colossales entre méthodes de calcul que l'équipe avait déjà mises en lumière. Pisterious ambitionnait de mettre le doigt sur le triptyque magique où l'équation, le mode de calcul, et le type de calculateur permettrait de doubler ses rivaux en quelques jours, lisait-on sur le site.

Parallèlement à l'exploration brute des décimales, une équipe étudiait les suites de décimales identifiées à date. Elle reçut la lumière de l'actualité lorsqu'elle publia un papier indiquant que les décimales de Pi semblaient suivre une sorte d'oscillation, un signal de type radio avec une basse fréquence porteuse puis une multitude de fréquences superposées. Une étude technique et sans conclusion qui n'émut pas le grand public mais qui reçut les foudres de Pi-Challenge et Faucon Eclair pour qui la convergence des décimales de Pi était au bout du fusil.

Ignacio Pedrosa était un chercheur vénézuélien engagé dans le programme Pisterious. Il avait travaillé plusieurs années avec des mathématiciens européens qui l'avaient naturellement enrôlé. De sa proximité personnelle avec le pouvoir vénézuélien naquit l'idée d'un congrès à Caracas qui réunirait les trois programmes concurrents dans une grande messe ambitionnant de mettre un peu d'ordre dans les communiqués qui avaient allumé le ciel médiatique depuis un an comme un feu d'artifice au 14 juillet. 'Pi in Caracas' avait aussi pour objectif inavoué de remettre en odeur de sainteté un gouvernement qui s'était éloigné des grandes alliances aliénantes et de la discipline de rigueur parmi les membres de l'OPEP. L'événement entièrement financé par l'état vénézuélien, aurait lieu le 16 mars 2018 à l'hôtel Golden Tulip de la capitale. Comme pour la présentation de Pi-Challenge, plusieurs centaines de journalistes furent invités, dont fit partie Yutta Denst au nom du FZ. Sa présence n'était pas fondée car il y avait un spécialiste des mathématiques parmi les journalistes du FZ, mais sa forte implication dans l'Equation Sertes coupa court aux atermoiements.

- Rapporte-moi deux ou trois décimales de Pi, lui dit Germain au téléphone. Je les mettrai dans ma vitrine à côté des fragments du mur de Berlin.
- Tu y étais en 89 s'exclama Yutta ?
- Et pardi ! Et avec un piolet ! Je l'avais emporté pensant m'en servir pour passer par-dessus et en fait j'ai passé deux jours à piquer pour tout le monde. Il doit y avoir un millier de personnes dans le monde qui ont dans leur vitrine un bout de Der Mauer produit par le 'Piolet à Germain'.
- Comment t'es-tu retrouvé là-bas ?
- J'avais des contacts à l'époque avec un astrophysicien Est-allemand. Il s'appelait … Rodolf Eckl. Il était tellement passionné que le régime politique ne le dérangeait

pas. Ils auraient pu le mettre au goulag avec un télescope, il ne se serait jamais lamenté.

A Caracas l'organisateur avait dû limiter le nombre des représentants de chaque programme tant ils semblaient vouloir gagner la bataille du nombre. Les américains avaient délaissé leur tenue 'casual' dans un mimétisme avec l'austérité chinoise. Costume noir et chemise bleu ICC avec le joli logo Pi-Challenge brodé sur le col à la manière des sponsors des courses au large pour les américains, costume bleu nuit, chemise blanche, et cravate rouge imprimée du sigle Faucon Eclair pour la délégation chinoise. La délégation européenne arriva en ordre vestimentaire dispersé mais restait repérable grâce au 2m08 d'Herbert van Sholcke prix Nobel 1999, à l'improbable tignasse rousse d'Aigan Moriarty inventeur des algorithmes régissant le GPS, et à la grosse voix d'Alberto Panetti grand spécialiste de Pi qui fit écrire à Yutta dans sa chronique '... quand Pi a le timbre de Pino d'Angio'.

L'événement qui ne dura qu'une seule journée fut le théâtre de situations surprenantes. Des présentations tonitruantes teintées de nationalisme alternaient avec des pauses où les chercheurs de tous bords se retrouvaient en petits groupes informels. Spécialistes des nombres par ici, architectes informatiques par là. Et puis aussi fumeurs de tous poils sous le porche des valets, gaga de ballon rond devant la télé du lobby. Une pagaille décontractée qui se remettait au garde-à-vous dès le retour dans la grande salle.

Vers midi Yutta envoya un texto à Germain.

- Redonne-moi ton avis sur Pi, tu veux ? C'est quoi la probabilité qu'il soit aléatoire ?

La réponse fut immédiate.

- Ma foi, comme une pièce non truquée que tu jettes en l'air, c'est cinquante-cinquante tant que personne n'aura forcé la serrure.

Puis Yutta mit à profit les pauses de l'après-midi pour aller à la rencontre des spécialistes des nombres, dont la concentration était inédite, avec cette question directe : ''Estimez-vous que Pi n'est pas aléatoire ?'' Quelques-uns lui firent part de leur incertitude inerrante à un tel sujet de recherche. Peu lui confirmèrent quoi que ce soit. En fait, ce qui intriguait la jeune journaliste était que la majorité évacuaient la question plus ou moins élégamment. Comment est-il possible de conduire cette recherche sur Pi sans avoir un avis, se demandait-elle ? Et l'intuition alors, celle qui gouverna la découverte de l'Equation Sertes, cette technique puissante vieille comme la science qui consiste à affirmer puis à faire la

démonstration du contraire ? Douteraient-ils de ce qu'ils entreprennent ? Ou alors sont-ils contaminés par l'industrie ? En fin de journée elle rencontra un jeune chercheur allemand à qui elle posa une question plus précise :

- Si Pi est aléatoire, combien de temps faudra-il à Pi-Challenge, Faucon Eclair, ou Pisterious pour l'attester ?
- Un temps infini, répondit-il en ouvrant grand les yeux, guère moins !

La journée permit à Yutta de réaliser que les colossaux moyens financiers engagés à la poursuite de Pi ne pouvaient aboutir que si Pi est non aléatoire. Cette pensée la contraria à tel point qu'elle fut mentalement absente de la soirée de clôture où un rideau de chinois, puis un barrage d'américains, et enfin un mur d'anglais lui empêchèrent d'apercevoir le bar où des cocktails multicolores remirent tout le monde en rotation. Elle s'en émut auprès de son chef une fois remontée dans sa chambre.

- Tu sais Yutta, toutes les grandes réalisations sont parties d'un a priori. Le projet du tunnel sous la Manche par exemple a supposé que Français et Anglais allaient s'entendre au moins sur la durée d'amortissement de l'investissement. Ceci est autant questionnable que supposer que Pi est non aléatoire. Et puis on n'arrête pas un train en mettant la main en opposition.

Yutta avait rapporté de Caracas les signes que l'industrie surfait sur la dynamique du fameux nombre. Elle y avait croisé des représentant de plusieurs multinationales dont le lien avec Pi était difficile à établir. Elle fit ce commentaire à Jonas :

- J'ai ressenti ici le sous-entendu que la science peut tout résoudre.
- Ce n'est pas nouveau Yutta. Les multinationales ont horreur de l'inconnu. On donne à la science le rôle de tout promettre. Et n'oublie pas, la technologie est le jouet des hommes.
- Mais l'esclave des femmes !

Ils se turent un instant.

- Et les multinationales n'aiment plus Germain Sertes, reprit Yutta.
- Tu peux l'écrire mais sois habile.

Dans le vol retour elle se plongea dans un livre sur Pi que lui donna le jeune chercheur allemand. Devant un schéma présentant l'univers des nombres sous la forme de patates imbriquées, son esprit divagua et elle songea à ces décimales s'agglutinant devant de Wynn's à Vegas, et qui, en police 12, iraient parait-il à cette heure jusqu'à la constellation

du Centaure. Mais bon, Las Vegas, le seul endroit au monde où la folie, la vraie, ne tue pas ! Puis elle s'endormit quelque part au-dessus de l'Islande.

A Frankfort, elle récupéra son bagage puis passa ces portes automatiques autoritaires qui rappellent que votre voyage se termine ici. Elle traversa le hall en direction des taxis. En longeant un kiosque à journaux son regard glissait sur les couvertures en tête de gondole quand un visage familier la stoppa net. Elle pivota et resta figée quelques secondes avant d'entrer. Le visage de Zacharie Ngonou souriait en couverture du magazine Time. Il avait le regard bienveillant et absent comme elle l'avait si souvent observé au Café de l'Avenue. Et ce titre 'Genious without words'. Elle en acheta deux exemplaires estimant que Maman Ngonou serait ravie d'ajouter l'édition allemande à sa collection.

Chapitre 8 - Ce chercheur qui roule en 860 GT

Il pleuvait à Francfort ce lundi matin. Une pluie typique du Nord qui rend tout gris et tout luisant, qui ne mouille pas vraiment, et qui s'obstine en général jusqu'au soir.

Yutta était arrivée en avance au journal, très en avance même puisque le gardien serbe lui lança 'Aie aie, aie, tu t'es faite virer par ton petit ami, toi !?!'. Yutta était effectivement arrivée en avance car très impatiente que le comité de rédaction commence. Elle avait travaillé tout le week-end à un papier qu'elle était résolue à faire passer en première page. Elle avait imaginé toutes les réactions, les objections, les forces contraires parmi les membres de la rédaction. Elle s'y sentait prête. Le ralentissement de la Terre occupait en effet l'actualité depuis cinq ans maintenant, et tous les médias sentaient que le public se lassait. Les spécialistes savent que le public se lasse de tout à la longue : de l'injustice, de l'horreur, de l'idiotie, de l'inéluctable. Et ce trait de caractère de l'homme, ce côté désabusé et fataliste, rend le métier de journaliste délicat : expliquer aux gens ce qui les aidera à réfléchir à leur avenir commun mais qu'ils n'ont guère envie d'entendre.

Yutta avait acquis la conviction que les méthodes numériques envisagées pour résoudre l'énigme de Pi n'aboutiraient pas avant dix, vingt, ou peut-être cent ans. Elle avait parcouru la littérature sur le sujet, avait discuté avec plusieurs mathématiciens de laboratoires allemands, et estimait que Pi nécessitait, méritait pensait-elle, une méthode analytique.

Une méthode analytique consiste à aboutir à une démonstration à l'aide d'une équation. A ce niveau de difficulté il ne s'agit pas d'une équation de collège qu'on simplifie en quelques étapes pour trouver la valeur de X, mais d'une série d'hypothèses et de simplifications argumentées, et avec souvent au départ un outil mathématique jamais utilisé auparavant pour cette énigme. A l'instar de la démonstration spectaculaire du théorème de Fermat, une démonstration analytique tient souvent en quelques pages mais fait appel à plusieurs outils mathématiques eux-mêmes complexes, et par-dessus, un angle d'attaque inédit que l'on qualifie naturellement de génial.

Yutta avait imaginé un titre à son papier en se jurant de ne pas le citer en réunion car dans l'univers de la presse écrite les titres sont le privilège du Directeur de Rédaction : 'Pi ne nous révèlera son secret que si on l'aborde avec galanterie'. Un titre qui mettait un peu de poésie à une actualité qui avait abreuvé le public de trop de chiffres.

Le papier de Yutta récapitulait les principaux travaux entrepris à date pour caractériser Pi. Elle montrait que depuis l'avènement des ordinateurs, la cinquantaine de mathématiciens qui s'étaient attaqués à poursuivre l'étude du nombre Pi avaient utilisé une méthode numérique, c'est-à-dire qu'ils étaient parti d'équations inventées plusieurs décennies ou siècles auparavant, parfois combinées, découpées en process indépendants, et passées à la moulinette d'un programme informatique exécuté sur un ordinateur très puissant, interrompu quand le budget fut épuisé, quand le précédent record de décimales fut dépassé, et aussi de guerre lasse.

En fait Yutta s'était rendu compte qu'à chaque nouvelle tentative correspondait peu ou prou un nouveau modèle de super ordinateur. Parfois le travail était même sponsorisé par le constructeur de l'ordinateur. Elle avait constaté que chaque augmentation significative de puissance offerte par le dernier super calculateur convainquait un mathématicien d'expérimenter une méthode analytique ancienne jugée jusqu'alors trop gourmande en itérations, trop goulue en calculs en quelque sorte.

Puis le papier de Yutta résumait les travaux sur Pi qui avaient été conduits depuis l'antiquité et jusqu'à l'avènement des ordinateurs. Elle s'enthousiasmait d'ailleurs qu'autant de telles recherches nous soient parvenues, alors qu'à chaque époque, une poignée seulement d'individus était en capacité de comprendre le travail, et de surcroît répartie sur tout le territoire exploré. Comment les contemporains de ces précurseurs ont-ils compris l'importance de travaux si abstraits au point de réussir à les conserver à travers incendies, pillages, et guerres ? Ou alors les auteurs de ces recherches avaient-ils conscience que leurs réflexions n'auraient d'applications spectaculaires que quelques siècles voire millénaires plus tard et auraient consacré leur vie à organiser leur préservation ?

La conclusion du papier sonnait comme un éloge à la science fondamentale. Après avoir diverti les mathématiciens pendant des années, la partie inconnue de Pi était devenue une urgence, et de fait méritait que les plus talentueux de leurs descendants s'y attaquent au tableau noir. Elle avait réécrit le dernier paragraphe dix fois au moins. Comment moi, Yutta, puis-je dire aux scientifiques où regarder ? Est-il dans les attributions d'une journaliste d'influencer le futur ? Tout de même se disait-elle, la recherche fondamentale n'est désormais financée que par des fonds publics, alors ce n'est pas aux scientifiques que je m'adresse, mais aux responsables politiques et à tous ceux qui les élisent.

Yutta était arrivée en avance mais ne voulant pas que cela se remarque, elle s'était postée de suite sur le fil d'actu de le la DPA, puis avait rejoint la machine à café un quart d'heure avant le début du comité de rédaction.

Le point critique du comité de rédaction est toujours la première page ; celle qui fait vendre, celle qui est piochée par les revues de presse des radios, bref, celle sur laquelle se construit la réputation.

Jonas Falk, le directeur de la rédaction ouvrit la séance avec les sujets évidents, ceux que les lecteurs attendent et ceux qu'il faut placer car les journaux concurrents le feront.

Il y avait la démission d'un Ministre qui faisait suite à son élection à la tête de son parti. Un événement qui scindait l'opinion allemande en deux, entre ceux qui ne comprenaient pas qu'on puisse abandonner une mission nationale au profit d'une carrière politique, et ceux qui louaient la droiture et le courage de lâcher un poste prestigieux et une rémunération confortable pour repartir au combat politique.

Il y avait les gigantesques feux de forêt dans le Sud de l'Europe qui intéressaient les lecteurs de Frankfort puisqu'il n'y avait personne en cette période estivale qui n'ait un proche ou un collègue en vacances dans une zone touchée par les feux.

Yutta écoutait en silence en constatant que l'actualité du jour était assez ordinaire, donc le jour était propice à des suggestions hors actualité. Elle fut surprise que Jonas pose la question si tôt : ''Mesdames et Messieurs, quels autres sujets proposez-vous à la Une ?'' Yutta avait bien préparé son entrée en scène et elle savait que pour avoir une chance de voir son sujet retenu il était crucial de parler en premier. Elle prit donc la parole à la suite de Jonas provoquant la surprise générale.

- Jonas, j'ai une suggestion pour Pi.

Yutta fit mouche. Le sujet semblait usé, mais cette phrase courte sans contenu offrit à Yutta une minute d'audience docile. Il est vrai que l'abnégation dont elle avait fait preuve pour s'inviter au plus haut niveau de l'état allemand puis pour convaincre l'état français de mettre des moyens sur le ralentissement, complété par quelques succulentes chroniques, lui avait forgé une réputation de journaliste d'investigation brillante à la plume efficace. Au FZ elle était celle qui avait concrétisé l'initiative de son directeur pour sortir la découverte du HZE sur la place publique, puis elle encore qui avait excité les médias du monde entier, et par ricochet, quelques dirigeants de ce monde. Sa compétence rédactionnelle avait terminé d'éconduire quelques collègues peu scrupuleux qui tentèrent de récupérer le sujet du ralentissement de la Terre.

Yutta pris la parole sereinement et joua impeccablement la partition qu'elle avait répétée chez elle.

- Les scientifiques mobilisés sur le nombre le plus fameux de l'histoire des mathématiques, voyez-vous, sont partis dans le sens que l'industrie leur montre. C'est la direction du calcul numérique, et ce qui a été fait jusqu'à présent sur Pi avec cette méthode indique qu'une avancée éventuelle ne pourrait venir que du prochain super calculateur, ou du suivant. Sur Pi, les mathématiciens semblent avoir abandonné la noblesse de leur art et ont cédé aux sirènes de l'industrie. Ceci est un constat. J'estime qu'il entre dans la mission du FZ de divulguer ce point de vue. Si vous le partagez.

Yutta savait qu'elle serait suivie par Jonas, mais aussi que depuis l'origine du journal, toutes les Unes requièrent l'unanimité du comité de rédaction.

S'en suivit un brouhaha turbulent. Quelques-uns s'adressaient à Yutta, d'autres parlaient à leur voisin. Le débat général était relatif à la domination de l'industrie sur la science fondamentale. Une domination de surcroît américaine en matière de mathématiques et physique, qui ne plaisait guère en Allemagne. Minute après minute, Yutta observait le comité s'enthousiasmer pour son sujet. Elle tenait sa Une.

Elle redoutait une seule question, qui vint abruptement de son directeur, et stoppa les conversations.

- Yutta, pour espérer résoudre l'énigme de Pi par une méthode analytique, pensez-vous à quelqu'un ?

La question provoqua un silence de quelques secondes que Yutta brisa d'un 'Oui' laconique.

Elle se sentit aspirée par la gêne ; la gêne de n'avoir pas encore tout dit ; ou d'avoir des a priori, la pire faute pour un journaliste.

Tous les regards étaient braqués sur elle. Elle hésita un instant, balaya l'assistance du regard, inspira, puis dit d'une voix atone :

- Jean-Michel Gronin.

Puis, avant que quiconque ne s'exprime,

- C'est un mathématicien qui travailla en France dans les années 90. Il semble être le dernier à avoir travaillé sur le nombre Pi par une méthode analytique. Ses contemporains le qualifient de génie.

La jeune femme avait vidé son chargeur. Elle aurait préféré ne pas avoir à citer le nom du mathématicien oublié. Elle redoutait de s'écarter du rôle du journaliste et de glisser vers celui de l'influenceur. A cet instant elle regrettait son 'Oui'.

Les derniers mots de Yutta avaient relancé le brouhaha. Chacun questionnait son voisin à voix basse. Puis le brouhaha s'amplifiait quand chacun interpellait des personnes plus éloignées. Personne autour de la table n'avait jamais entendu parler de Jean-Michel Gronin. Jonas avait les yeux rivés sur Yutta, se demandant jusqu'où irait cette fille.

Il prit la parole :

- Que vous fait donc penser que ce Jean-Michel Gronin a une chance de résoudre l'énigme de Pi ?

A nouveau un silence ensevelit les passions. Yutta était à présent en marche, avec autorité.

- Il se distingue de ses contemporains par le fait qu'il n'a jamais rien publié. En revanche il a animé quelques lectures comme il les appelait. Tout ce qu'on sait donc de ses travaux sont les commentaires des gens qui ont assisté à ses fameuses lectures. Le problème est que peu furent en capacité de comprendre. Donc la plupart des commentaires que j'ai retrouvés ou entendus en interview disent en gros 'moment magique', 'personnage fascinant', 'sujet transcendantal' ! Deux écrits permettent de cerner Jean-Michel Gronin : Alan Waddle, chercheur au Mathlab de Leicester le cite dans la newsletter du labo, où j'ai relevé en particulier '… je me sentis un comme un élève de collège à cette lecture. Jean-Michel Gronin traite les questions mathématiques à l'envers dirais-je. Il caractérise ce que le problème a de plus insoluble, puis il cherche ou plutôt fabrique un ou plusieurs outils mathématiques inédits, qu'il utilise ensuite à la résolution du problème ; sans se soucier au départ si ça fonctionnera'. Et puis Ignacio Balerdi écrit dans la revue Math-ing en 1998 : 'Je prends la plume pour le compte de Jean-Michel Gronin car lui ne le fera pas. Lors de l'une de ses lectures à la Faculté des Sciences de Toulon, Michel a présenté la méthode inédite qu'il prévoit d'employer pour démontrer le caractère aléatoire ou non aléatoire de Pi, un Everest pour tous les théoriciens des nombres. C'est à ces seuls mots que je décidai de faire le voyage de Sao Paolo à Toulon. Je ne fus pas déçu. Jean-Michel Gronin crée un univers mathématique lorsqu'il s'attaque à une question. C'est radical, c'est 100% science. Je ne connais personne d'autre à cette heure qui procède ainsi, et en prophétisant volontiers, qui a une chance de terminer la connaissance du nombre Pi'. Et puis plus rien poursuivit

Yutta en détachant les yeux de son papier, dans une ambiance devenue silencieuse. Je suppose qu'il s'est arrêté.

- Vit-il encore ? Coupa quelqu'un.
- Je prends l'hypothèse que oui répondit Yutta. Je ne peux pas me résoudre à ce qu'un scientifique de ce calibre puisse disparaitre sans laisser de trace. Arthur Rimbaud s'évapora en Afrique à vingt ans, et malgré cela sa déchéance et sa fin de vie à Marseille sont restées documentées pour la postérité.
- Et donc personne ne sait où il est ? Dit une autre voix d'un ton inquisiteur.
- J'ai passé une vingtaine de coups de fil dans les lieux de mathématique en Europe, et rien, ou alors une réponse du genre 'plus entendu parler depuis au moins quinze ans'.

Une conversation désordonnée s'établit puis Ludolf Lohr, le Directeur adjoint de la rédaction du FZ, éleva la voix :

- Et pourquoi n'y aurait-il que Jean-Michel Gronin pour percer l'énigme ?

Chacun attendit une réponse qui ne vint pas. Ludolf poursuivit.

- Il est vrai qu'une invention majeure ne germe qu'en un seul endroit. Pourquoi y a-t-il tant de langues vivantes différentes ? Probablement parce qu'elles se sont développées autour de foyers éparpillés sur le globe et que chaque foyer fut le cerveau d'un génie isolé.

Le brouhaha reprit quelques instants puis Jonas éleva la voix :

- Mesdames et Messieurs, il est acquis que le FZ continue le travail d'investigation sur le ralentissement. Personne ici n'aurait imaginé ce parcours digne du jeu de l'oie que nous avons accompli en cinq ans, jusqu'à nous mener devant l'énigme de Pi. Et puis voilà la piste Gronin que nous suggère Yutta. Ce n'est peut-être qu'une frêle ficelle à tirer, fragile, et comme dans le jeu de l'oie, peut-être aurons-nous à faire marche arrière. Je propose de continuer, et que Reinhart Groß en tant que spécialiste des sciences pousse l'enquête auprès des milieux de recherche mathématique, pendant que Yutta entame une enquête sur le terrain.
- Connaissez-vous Toulon, Yutta ? poursuivit Jonas sans transition, tournant les épaules vers elle comme si son cou était soudain devenu rigide. C'est une ville de garnison, les jeunes filles y sont toujours bien accueillies, fit-il dans un sourire narquois.

Dans les jours qui suivirent le comité, Yutta eut un sentiment étrange d'énergie et d'inquiétude mélangées. Elle avait réussi à convaincre, et toute l'équipe du Frankfurter Zeitung la laissait courir devant. Y penser lui serrait le cœur, et elle espérait que l'action et le travail la libéreraient.

Reinhart Groß confirma quelques semaines plus tard la réputation de tout premier rang que Jean-Michel Gronin avait laissé dans le cercle exclusif des spécialistes de la théorie des nombres, et le souvenir d'une météorite.

- Je vous avoue Yutta que j'ai un peu honte de ne pas avoir tilté quand vous avez mentionné son nom hier, fit Reinhart Groß. J'ai collecté quelques-uns de ses travaux connus. C'est lui qui aurait donné cette définition du zéro que d'autres ont tenté de s'approprier ensuite : 'Zéro, c'est le seul nombre où il n'y a pas de doute'. Il a effectivement disparu subitement et la communauté scientifique a pris acte. Jean-Michel Gronin n'est pas un personnage ordinaire, tu sais. Je poursuis mes recherches et te remettrai un topo sur ce qui est documenté de son œuvre et tous les indices que ses pairs pourraient me donner sur son devenir.

Yutta commença son travail d'investigation à distance en contactant toutes les administrations de Toulon puis du Var. Les lieux de science au début, puis toutes les administrations jusqu'aux piscines municipales ! Et rien après trois mois à plein temps. Personne n'avait connu ni ne se souvenait d'un Jean-Michel Gronin comme employé, professeur, élève, adhérent, … prisonnier … rien.

De son côté Reinhart Groß avait approché tous les laboratoires et écoles d'Europe spécialisés en mathématiques, consulté les ambassades, approchés les ministères de tutelle, et sollicité tous les relais du FZ dans une foule de médias. Là aussi, trois mois de labeur pour ne glaner le moindre indice sur le lieu de vie et même l'existence d'un mathématicien que Yutta avait malgré elle fait entrer dans la tête de son comité de rédaction. Et le journaliste toulonnais qui mit son zèle méditerranéen au service de la jeune journaliste n'obtint rien non plus des deux coups de fils qu'il avait dû passer en trois mois. Tout ce que ses recherches avaient donné était un article de Var Matin qui citait 'ce mathématicien perché circulant en 860 GT'. Il avait d'ailleurs fallu quelques efforts à la journaliste pour identifier que '860 GT' désignait en ces années-là un modèle de moto de la marque Ducati.

Voilà avec quoi Yutta s'envola par le vol low cost Frankfurt – Toulon-Hyères de la Wizzair ouvert seulement en période estivale, pour un travail d'enquête de terrain auquel elle n'était pas expérimentée. Elle se disait prête à accepter que son intuition ne mène nulle

part mais dans le même temps mobilisait tout son esprit à la recherche de l'intrigant Jean-Michel Gronin.

✧ ✧ ✧

En sortant du petit aéroport de Toulon-Hyères le taxi roulait sur un boulevard dont le terre-plein central était recouvert de lauriers rose en fleurs débordant sur la chaussée et qui illustrait à merveille le joli mot de l'écrivain local Marcel Pagnol quand 'le zèle du cantonnier est moins large que le chemin'. La rêverie de Yutta sur ces couleurs rose-rouge fut balayée par deux jeunes à moto qui doublèrent sur la roue arrière. Quelques minutes plus tard, au feu rouge, le chauffeur baissa la vitre et se mit à discuter avec une connaissance en scooter qui s'appuya sur la portière comme si la conversation était partie pour durer. Au moment où des klaxons commencèrent à rouspéter, le taxi démarra lentement, et les deux continuèrent à bavarder indifférents, le taxi tirant le scooter. A ce moment, une moto doubla à très vive allure en pleine ville. Le conducteur était obèse et Yutta n'eut que le temps de distinguer le sourire du plombier qui faisait un trait d'union moqueur entre un tee-shirt aspiré par la vitesse et un maillot de bain short trop petit. Au feu suivant alors que le taxi était arrêté, un autre jeune en scooter vint se placer juste devant en faisant crisser sa roue arrière. Quand le feu passa au vert, lui aussi se mit sur la roue arrière. Yutta demanda alors au chauffeur pourquoi les motards d'ici se mettent autant sur la roue arrière. Il haussa les épaules, et répondit d'un ton fataliste :

- Et fada, c'est leur manière de célébrer le feu qui passe au vert !

Yutta se dit alors qu'une ville où les gens célèbrent les tous petits plaisirs de la vie doit être optimiste. 'Et si Toulon m'emmenait vers l'énigme de Pi' ?

Le taxi s'engagea dans un grand boulevard qui semblait trop large pour cette ville. Trois voies partaient vers la gauche et deux voies partaient vers la droite en passant de manière incongrue sous un immeuble d'habitation. Quelle idée ! A peine passé sous l'immeuble, le taxi s'arrêta sur la gauche sans préavis, forçant sans négociation possible le flux de voiture organisé sur deux files à se réorganiser sur une seule.

Le taxi s'était arrêté devant le garage de moto spécialiste de la marque Ducati qu'avait identifié la jeune journaliste et qu'elle était impatiente d'explorer. S'il n'y avait une quinzaine de motos serrées comme des sardines devant la façade et quelques autocollants hors d'âge sur la porte vitrée, il ne serait pas possible de repérer ce commerce situé juste après être passé sous un immeuble par un boulevard à deux voies que personne ici n'emprunte à la vitesse légale.

La journaliste poussa la porte d'entrée en aluminium qui manifesta sa réticence en raclant bruyamment le sol. Elle fut immédiatement saisie par la puissante odeur de caoutchouc provenant des étagères à pneus qui couraient sur tout le mur à droite de la porte. Une odeur suave que l'éducation a classé dans les parfums non comestibles mais qui suscite toujours l'envie d'approcher le nez ou à défaut d'y faire glisser les doigts. Devant elle, trois ou quatre motos enchevêtrées lui indiquaient que les techniques de gestion des procédés n'étaient pas la spécialité de l'endroit. A gauche juste après la porte d'entrée se trouvait un étroit comptoir en bois noir de cambouis et dont le plateau était usé comme un billot de boucher. Était assis derrière un homme affairé dont la chevelure noire, frisée, et inégalement répartie, dépassait à peine. Derrière lui étaient punaisées ici et là des photos jaunies de scènes de motos qui lui fit penser que cet endroit avait certainement plus été qu'il n'était à présent.

Yutta fit deux pas en avant et entra dans l'atelier en longeant le comptoir, et s'adressa au mécanicien occupé sur une moto béquillée sur une table élévatrice. A sa droite, appuyé contre un établi dans l'atelier, se tenait un étrange personnage qui semblait ne pas travailler ici et qui tenait une canette de bière à la main. Peut-être le propriétaire de la moto se dit-elle ?

La jeune femme se sentit mal à l'aise. Après l'odeur de caoutchouc de l'entrée, l'atelier dégageait une forte odeur d'huile-moteur et le sol anthracite satiné aimantait ses escarpins de manière malsaine. Les établis tout autour étaient encombrés d'outils et de morceaux de moteur inquiétants, et les murs au-dessus, qui n'avaient pas vu de peintre depuis l'origine du monde, étaient décorés de posters cornés que Yutta devinaient être des gloires du monde de la moto.

Le mécanicien devant elle était, lui, improbable dans ce lieu insolite. Il ressemblait furieusement à Brad Pitt, l'Uomo idéal des publicitaires qui s'entêtent toujours à mélanger deux ingrédients non miscibles que sont le mâle dominant et le métrosexuel ultramoderne.

- Bonjour Messieurs, je cherche un chercheur en mathématique dénommé Jean-Michel Gronin qui a habité Toulon et qui aurait roulé sur une moto de marque Ducati dans les années 97-99. Aurait-il pu être l'un de vos clients ?

Brad Pitt se figea et, sans bouger ses mains de la moto, tourna son regard vers la jeune femme. Un regard bleu pâle d'un ciel d'hiver qui tranchait dans cet univers encrassé, et qu'on n'oublie pas.

- Hum, un chercheur qui roulait en Ducat' par ici ? On voit plutôt passer ici des rouleurs qui cherchent des Ducat' !

L'homme assis derrière le comptoir pivota sur son siège et dans un sourire généreux s'invita dans la conversation :

- On en voit passer un paquet de truffes ici, alors un de 1997 …

A cet instant Yutta eut la sensation asphyxiante du judoka qui s'est préparé à une compétition pendant des semaines et qui se fait éliminer par Ippon à la première attaque du premier combat. Elle remarqua l'épaisseur des sourcils de l'homme du comptoir, qui semblaient correspondre aux frisettes qui lui manquaient sur le dessus du crâne, mais fut apaisée par son sourire généreux. En une fraction de seconde elle se sentit bien. Il s'avança dans l'atelier avec le visage enjoué de celui qui a saisi que le moment fun de la journée va se passer maintenant.

- En général, quand on vient ici parce qu'on cherche quelqu'un, il s'agit de la police. Encore que le temps où marlou était synonyme de motard est révolu.

Au moment où l'enthousiasme des premiers instants commençait à s'estomper, une voix se fit entendre de derrière avec un léger bégaiement. C'était l'homme à la canette. Il était grand, avait une barbe et des cheveux mi-long poivre et sel lavés de la semaine dernière, quelque chose qui ressemblait à du poivre en grain et du gros sel.

- Siiii Franck, je me souviens, le mathématicien qui habitait au P'tit Chicago et qui roulait avec une huit soixante ruinée jusqu'à l'os.

Yutta senti son cœur repartir en un éclair. Un miracle venait de se produire, et le miracle c'était simplement un traducteur avec de la mémoire.

- Vous connaissez Jean-Michel Gronin ? fit-elle en se retournant vers l'homme à la canette à s'en déboiter une vertèbre.
- Ah ouiiiiii, Gros Nain, c'est Gros Nain dit Brad Pitt en se dégraissant les mains avec un chiffon plus noir que les mains. Tu te souviens de Gros Nain, Louis, dit-il en se tournant vers l'homme du comptoir ?

Le grand à la canette continua :

- Siiiii, un jour il s'est pointé avec le moteur cassé et un billet de dix sacs pour tout réparer ?

Avec un sourire encore plus large, Louis s'esclaffa :

- Ah, ah, ouiiiii, on lui avait retaillé à la disqueuse un arbre à cames dans celui d'un 600 XL, il est reparti heureux comme un minot, et il a roulé comme ça pendant un an, ah, ah, ah ! Une vraie truffe celui-là !

Yutta eut l'impression à cet instant d'avoir déclenché un petit instant de bonheur collectif en ce lieu si insolite pour elle.

Brad Pitt continua :

- Comment qu'il s'appelait déjà ?
- Il … il … ne s'appelait pas Jean-Michel Gronin ? s'exclama Yutta d'un ton soudain inquiet.
- Non, c'est nous qui l'appelions Gros Nain répondit Brad Pitt, parce qu'il s'appelait …. Euh…comment qu'il s'appelait déjà ?
- Groniewski, intervint l'homme à la canette une nouvelle fois.
- Ah oui, c'est lui s'esclaffa Louis, Groniewski, Michel Groniewski. Ah Ah Ah, quelle truffe celui-là !
- Yutta sentit une décharge électrique lui parcourir la nuque. Elle comprenait à l'instant pourquoi toutes les recherches menées jusqu'alors n'avaient pas réussi à localiser de Jean-Michel Gronin. En plus d'être un mathématicien hors norme, Michel Groniewski était-il un farceur ?
- Vous l'avez bien connu demanda-t-elle ?
- Il a bien dû venir pendant deux ou trois ans dit Louis.
- Ouais, et il passait de temps en temps boire un café au bar de Sissou. C'est Sissou qui m'a dit qu'il habitait au P'tit Chicago, ajouta l'homme à la canette.
- C'est un quartier de Toulon ?
- Ouais, c'est juste derrière la rade.
- Il y a un institut de mathématique là ?

Cette question fit éclater de rire les trois compères. L'homme à la canette s'approcha de la jeune journaliste et lui posa la main sur l'épaule.

- Ça, des instituts, il y en a quelques-uns au P'tit Chicago mais il n'y a pas de risque qu'on y fasse des maths, dit-il hilare.
- Un peu quand même Jo, pour compter les billets en fin de séance, intervint Brad Pitt.

- On voit que tu n'y es jamais allé Franck, c'est en début de séance qu'on compte les billets dans les instituts, ajouta Jo toujours hilare.
- Si le Jean-Michel Gronin que je recherche s'appelle bien Michel Groniewski, je vous informe messieurs qu'il a signé toutes les traces de chercheur qu'il a laissées sous le nom de Jean-Michel Gronin ! Vous avez la paternité du nom d'un mathématicien célèbre, rendez-vous compte !
- Ah, Ah, Ah fit Louis, c'est bien lui ça, quelle truffe ce Gros Nain !
- Tu vois Louis fit l'homme à la canette, il y a un peu de toi dans la grande histoire des mathématiques !
- Et Jo, tu devrais retourner chez Sissou, tu commences à philosopher dit Brad Pitt.
- Je vous confirme que Jean-Michel Gronin est un mathématicien de renom, dit Yutta d'une voix ragaillardie.
- J'ai du mal à croire qu'on ait pu étudier les mathématiques au P'tit Chicago reprit l'homme à la canette.

Chacun déambula dans ses pensées quelques secondes.

- Si j'avais eu un mathématicien pour me calculer la démultiplication de la Honda RS[23] au Ricard[24] en 83, j'aurais battu Sarron[25] et j'aurais gagné. Il m'a manqué 500 tours[26], dit Louis.
- Ah, ça y est, il recommence intervint Brad Pitt ! Sarron il t'a tordu au virage de l'Ecole et tu ne veux pas le reconnaître.
- Arrête tes conneries Franck ! Sarron m'a fait l'intérieur au virage de la Tour et c'est l'erreur à ne pas faire à cet endroit car ensuite j'avais la trajectoire pour lui sucer la roue et le déboiter au damier. Mais il m'a manqué 500 tours je te dis. J'avais le p'tit frère Guigna[27] comme mécano, il ne savait pas faire les additions, encore moins les multiplications !
- Alors je te parle pas des démultiplications, ricana l'homme à la canette.

Yutta attendit plusieurs minutes avant de les interrompre.

[23] Moto de compétition 500 cc utilisée entre les années 1980 et 1986
[24] Circuit Paul Ricard situé en Provence
[25] Christian Sarron, pilote d'usine en Championnat du monde 500 cc dans les années 80 et 90
[26] Tours par minute du moteur
[27] Guignabodet, concessionnaire Honda à Toulon

- Messieurs, non justement, j'ai déjà enquêté, il n'y a jamais eu d'établissement de recherche en mathématiques à Toulon, et c'est entre-autre pourquoi le monsieur est introuvable aujourd'hui.
- Mais qu'est-ce que vous lui voulez à Gros Nain, demanda Brad Pitt ?
- Il semble qu'il ait été le plus en avance sur l'énigme du nombre Pi, et la résolution de cette énigme pourrait permettre d'expliquer le ralentissement de la Terre. Vous êtes au courant du ralentissement de la Terre n'est-ce pas ?
- L'énigme machin pas trop mais le ralentissement ça on est au courant. Depuis trois ans le Var déborde tous les hivers et nettoie la moitié du département. J'ai deux brèles qui sont parties à la mer comme ça.

Il y eut un instant suspendu où les trois gaillards semblaient observer la Terre depuis le cosmos.

- Un mathématicien ça ne doit pas avoir besoin de grand-chose pour travailler, il pouvait travailler de chez lui non ? dit l'homme à la cannette.
- Dans les années 90 tous les mathématiciens intéressés par le nombre Pi se sont mis à travailler sur des modèles itératifs que les gros ordinateurs permettaient de faire tourner à des cadences très élevées, donc uniquement dans les plus gros laboratoires du monde. Jean-Michel Gronin n'a jamais utilisé d'ordinateur, ça on en a la certitude. Il a continué à travailler avec des méthodes analytiques, comme dans les siècles précédents. Et effectivement, il n'avait besoin que d'un tableau noir.

La formule docte de Yutta eut pour effet d'éteindre la conversation. Les trois compères restèrent, immobiles, les yeux rivés sur la jeune allemande. Elle cassa le silence :

- Pourquoi dites-vous quelle truffe … euh … que c'était un type bizarre demanda-t-elle à Louis ?
- Ah, ah, il voulait toujours réparer sans rien changer. Il demandait de réparer au moins cher, mais il ne lisait pas les factures et ne reprenait jamais sa monnaie. Je pensais que cette huit soixante était le prolongement de lui-même. On aurait dit qu'il était là et pas là en même temps.
- Vous a-t-il parlé de son travail ?
- Pffff, fit Brad Pitt. On n'a jamais su qu'il faisait des maths. D'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire chercheur en mathématiques ? Deux plus deux égale quatre, sept fois huit cinquante-quatre, qu'est-ce qu'il y a à inventer de plus ?
- Sept fois huit ça fait cinquante-six, Franck, intervint l'homme à la canette, toujours appuyé contre l'établi.

Yutta fut surprise par cette question naïve mais eut terriblement envie de réussir sa réponse :

- Les mathématiques sont un ensemble d'outils, exactement comme ceux-ci – elle pointait du doigt les clés éparpillées sur la table élévatrice où était béquillée la moto. Ces outils-là servent à réparer cette moto qui je suppose ne marche plus. Ils servent aussi à assembler une moto neuve. Les mathématiques, comme tous les outils et ceux-ci aussi, sont en perpétuelle amélioration pour s'adapter aux besoins et aux compétences des spécialistes qui les utilisent.

Elle se tut un instant alors que les trois compères la dévisageaient.

- Tu vois Franck, à Nogaro si tu avais utilisé la clé dynamométrique pour serrer la durite d'huile, elle ne se serait pas dévissée et je ne me serais pas bourré.
- Et juste devant le caméraman fit l'homme à la canette en rigolant.
- Les outils mathématiques d'il y a trois mille ans, continua Yutta, ont permis le commerce puis la monnaie. Puis les outils mathématiques développés à partir de la Renaissance ont permis les constructions sophistiquées comme le Brooklyn Bridge ou cette pièce-là fit Yutta en montrant la fourche de la moto. Donc le monde futur aura besoin d'outils qui n'existent pas encore. Des outils semblables à ceux-ci et aussi des outils mathématiques.

Quand Yutta se tut à nouveau, chacun regardait fixement droit devant. La jeune journaliste se sentit coupable.

- Vous voyez, un jour quelqu'un a inventé le fromage, et plus tard, un autre a inventé la râpe à fromage…

Ce propos incongru épaissit l'atmosphère de perplexité. Puis Louis brisa le silence :

- Je me souviens quand les clés à cliquet sont arrivées en 84. Avec ça on pouvait démonter plus vite et on avait du coup le temps de changer la démultiplication pendant la séance d'essais.

Puis les trois compères partirent dans leurs souvenirs des courses motocyclistes. Yutta n'écoutait plus. Elle imaginait le brillant mathématicien dans ce lieu, poussant timidement la porte en alu, s'excusant certainement de déranger à nouveau, puis trainant à l'intérieur sa moto fatiguée.

Elle se tourna d'un seul coup vers l'homme à la canette :

- Vous avez dit tout à l'heure ''C'est Sissou qui m'a dit qu'il habitait au P'tit Chicago.'' Qui est Sissou ?
- C'est le patron du Moto Rock Café, le bar en face de la Poste. Gros Nain y passait de temps en temps le matin.
- On peut y aller ? Coupa Yutta avec une frénésie mal dissimulée.
- J'en viens mais je peux y retourner.
- Sissou va croire que tu reviens payer ta note, fit Brad Pitt.

Yutta tenta de prendre congé mais l'homme au comptoir la questionna encore sur les raisons de sa chasse à Gros Nain. Il était curieux. Yutta comprit que sa vie à elle, son travail, son histoire le faisait voyager. Puis l'homme à la canette proposa à Yutta de la 'chaler' sur sa moto comme on dit à Toulon. Elle n'aurait jamais accepté, alors avec un seul casque pour deux et la canette de bière en ligne de mire, encore moins.

L'entrée du Moto Rock Café était précédée d'une terrasse ombragée accueillante. A l'intérieur la pièce était ordinaire. Pas de décoration intentionnelle, aucun effet de mode. Le comptoir courait sur tout le mur du fond face à l'entrée. Yutta eut l'impression que tout le monde se connaissait, comme dans ces cafés perdus du centre de l'Allemagne où aucune loi interdisant de fumer n'a jamais été votée. Une visite aux toilettes lui rappela la phrase du chauffeur de taxi à propos des petits bonheurs des Toulonnais ; une affiche menaçait avec bonhommie : 'Pisse content, mais pisse dedans'.

Le fameux Sissou, le patron du bar, était assis derrière le comptoir. Un homme d'une cinquantaine d'années, un peu rond, aux cheveux courts bizarrement décolorés, et avec un sourire généreux semblable à celui du patron du garage de moto.

- Oh oh Jo, fit Sissou en les voyant, tu as trouvé quelqu'un pour payer ta note !?
- Plus tard, plus tard, fit Jo. Il y a cette journaliste allemande qui cherche la trace de Gros Nain. Gros Nain aurait travaillé sur le nombre Pi avec une méthode inédite, et elle pense qu'il est le seul à pouvoir résoudre l'énigme de Pi qui serait à l'origine du ralentissement de la Terre, pour te la faire courte.

Yutta fut impressionnée par le résumé précis et convaincant que fit cet individu résolument étrange.

- Sais-tu ce qu'il est devenu ?
- Pas du tout répondit Sissou. Il venait souvent le matin boire le café. Il garait sa moto toujours au même endroit comme ça il ne faisait qu'une seule tache au sol disait-il, c'était rigolo. On parlait de tout et de rien. Et puis un jour on l'a plus revu.

- Vous a-t-il parlé de ses travaux demanda Yutta ?
- Pas beaucoup non. Sauf une fois. Il y avait Fenetti au comptoir, tu te rappelles Jo, le prof de maths de la Fac de sciences qui avait aidé Arreckx[28] à truquer les élections de 97. Ils ont parlé de maths pendant deux heures et j'ai écouté. Je me souviens du mot 'techniques transgressistes'. A un moment il a pris le journal du comptoir et un stylo et il nous a fait la démonstration que deux égale trois. Ecoute, je me souviens plus du truc, mais il a fait la démonstration comme ça : 'ça égale ça, d'accord ? … donc là on peut simplifier comme ça n'est pas ? .. et puis donc ça donne ça.. Et à la fin deux égale trois. Il nous la refaite deux ou trois fois. Oh pétard, Fénetti il était comme un fou. Il disait 'mais si deux égale trois, alors 55000 bulletins de vote égalent 65000 non ?' Je crois que Gros Nain lui a donné ce jour-là la technique pour biaiser le comptage des votes. Pas au dépouillement, l'étape d'après quand ils font les calculs. Fenetti il était comme un fou ! Ouais bon, finalement, Arreckx il a plongé quand même.
- Pfff répondit Jo, Arreckx il a tout fait, ça m'étonnerait que le juge ait eu besoin de vérifier des calculs pour pouvoir le serrer.

Comme un peu plus tôt au garage, la jeune femme se laissa un instant bercer par les conversations entre amis de longue date. Puis elle sortit de sa torpeur.

- Vous semblez décrire un personnage excessivement solitaire…
- A part sa huit soixante, je ne crois pas qu'il ait possédé grand-chose le Gros Nain.
- Discutait-il avec des gens ? Questionna Yutta.
- Il discutait souvent avec Zbeul répondit Sissou.
- Hi hi, c'est parce que Zbeul est là tous les jours pardi, fit Jo.
- C'est son nom Zbeul demanda Yutta ?
- Surement pas, mais tout le monde l'appelle comme ça ici. Il ne doit y avoir que l'administration fiscale qui connait son état civil !
- On peut aller le voir ? Savez-vous où il habite ?
- Au Mourillon je crois dit Sissou, mais aucune idée de l'adresse. De toutes façons – il regarda sa montre – dans moins de douze heures il sera assis là – il montrait le tabouret à l'extrémité du bar. Donnez-moi votre numéro, je vous appelle quand il passe la porte.

Yutta prit congé et regagna l'hôtel qu'elle avait réservé, l'hôtel de Forbin dont elle apprit à la réception qu'il portait le nom d'un torpilleur de la Marine Française. Bienvenue à Toulon !

[28] Maurice Arreckx, ancien Maire de Toulon, député et sénateur du Var

L'hôtel occupait l'immeuble isolé situé rue Pélabon, à vingt mètres des quais et en face du stade de rugby, vestige d'une reconstruction à la hâte d'après-guerre. La journaliste allemande avait choisi cet hôtel après avoir cliqué sur 'deux étoiles', mais elle constatait que le classement différait de l'Allemagne. L'endroit était certes avenant, mais tout était usé, de la poignée en acier de la porte d'entrée, à la moquette de la réception, au comptoir, et jusqu'au réceptionniste. En Allemagne, un hôtel deux étoiles est encore souvent un hôtel de famille, et c'est la mère ou la fille qui se colle la réception. En Angleterre, la réception est le sanctuaire des jeunes de l'Europe de l'Est venus accumuler de l'argent avant de repartir. En France, la réception est le royaume des enfants de l'immigration. A l'hôtel de Forbin le réceptionniste semblait local et usé. Cinquante ans, cinquante-cinq peut être, faisant suite à vingt ans de marine alcoolisée, ou alors à vingt ans d'industrie alcoolisée, ou alors vingt ans de rien alcoolisé. Pourtant le personnage était avenant. Il s'enquit de la raison qui amenait une jeune journaliste allemande jusqu'à lui, et la fit rire quand il émit le vœu que dans son tout dernier mouvement, la Terre se fige au moment où le soleil se couche sur la rade de Toulon. Il aurait été inconvenable à cet instant que Yutta ramène sa science et rétorque que l'Equation Sertes trace une courbe de la vitesse dans le futur d'allure logarithmique qui ne tangente à zéro qu'à l'infini, c'est-à-dire jamais. Elle monta dans sa chambre et songea à cette ville qui ne ressemblait à aucune autre. Allongée sur le lit, elle fixait le plafond. Quel drôle de métier je fais ! Je suis dans un hôtel de malfrats, à attendre qu'un inconnu surnommé Zbeul ait à nouveau soif et daigne retourner à son bistrot habituel. Il a raison Jonas, pensa-t-elle : l'info, celle de première main, ne vient que du caniveau. Elle saisit son téléphone, appela son chef, et parla avec frénésie dès qu'il décrocha.

- Allo Jonas, écoute, écoute Gronin … Gronin … et ben il ne s'appelle pas Gronin, il s'appelle Groniewski. Gronin c'est le surnom qu'on lui a donné à Toulon, et c'est avec ce surnom qu'il signait ses lectures, et probablement tous ses travaux de mathématicien...

Jonas l'interrompit.

- C'est donc pour ça que personne n'a réussi à le localiser ?
- En Français Groniewski se prononce à peu près 'Groninski', et 'gronin' en français c'est la prononciation phonétique de gros nain qui veut dire 'dicker Zwerg'. Et comme tout le monde blague tout le temps ici, ils lui ont flanqué illico ce surnom de 'Gros Nain', tu vois ? Je suis trop contente Jonas, j'avance !

- Et bé, fit-il à l'autre bout du fil, je te sens lancée Yutta, bravo. Tu vois, ne m'en veut pas de rabâcher, mais l'info, la vraie, on ne la trouve qu'à la source, là où les faits ne sont pas encore des informations.
- Alors là Jonas, crois-moi, j'y suis dans le caniveau ! Ecoute, je ne dirais pas que ça me plaît, mais … et si ! ça me plaît ! Demain je devrais rencontrer un gars qui aurait beaucoup discuté avec Gros Nain. Un soulot ou quelque chose comme ça. Ecoute, j'avance.
- Parfait Yutta, fonce, tu me rends fier.

La journaliste allemande prenait le petit déjeuner dans un bar sur le port le lendemain matin quand elle reçut un appel de Sissou.

- Dis-donc Yutta, j'ai toujours pas vu Zbeul, mais les municipaux[29] sont passés ce matin, alors je leur ai demandé s'ils l'avaient vu. Eux aussi s'étonnaient de ne pas l'avoir vu depuis deux jours, alors ils ont appelé les bleus[30] et on a appris qu'ils l'avaient mis en dégrisement. Y a qu'à Toulon qu'on voit ça. Figure-toi que dès qu'ils ont une cellule de libre, ils chopent le Zbeul et ils le mettent à sec quelques jours. Heureusement pour mon chiffre d'affaires, c'est pas souvent qu'il y a une cellule de libre à Toulon. Ecoute, je t'appelle quand il sort. Ça m'étonnerait qu'il aille ailleurs qu'ici.

Yutta se rendit néanmoins au Moto Rock Café en fin d'après-midi. Elle commençait à apprécier cette ville. Une agglomération remodelée de force par une reconstruction d'après-guerre impatiente, désintéressée de style, et sans quartiers ostentatoires. Cette atmosphère rustique devait inciter au relâchement des jardiniers municipaux plutôt timides sur espaces verts et parterres fleuris. Ou alors s'inclinaient-ils devant la concurrence olfactive des scooters et autres pisse-feu gloutons en huile de synthèse parfumée. Si, en flânant à Toulon par une belle journée des effluves de fraise viennent caresser votre visage, il est probable qu'un engin tournant à la Silkolène RX Boost est passé par là. Un parfum de girofle lui, trahit le passage d'un adepte de l'Ipone Filgoude+. La jeune journaliste allemande se sentait bien dans cette ville paisible où aucun grand parc arboré ne hache les grandes avenues du centre-ville. Pas de grand musée-signature non plus qu'on se sent obligé de visiter, aucune ruine antique à ne manquer sous aucun prétexte, pas de Champs-Elysées ni de Cannebière à se faire aspirer par des outlets éblouissants. Et le plus confortable, pas de plage en centre-ville obligeant à exhiber ses petites scories corporelles en lisant un roman

[29] Policiers municipaux
[30] Expression désignant les gendarmes dans le Sud-Est

d'amour suranné. Une ville sympathique par les gens qui y déambulent en somme, dans un sens comme dans l'autre, fût-ce répréhensible.

✧ ✧ ✧

- Vé Zbeul, fit le patron du Moto Rock Café en voyant Yutta entrer. La voilà la journaliste qui voudrait savoir des choses sur Gros Nain.

Elle força le pas et tendit à l'horizontal un bras élégamment froissé par un tissu de lin bleu ciel.

- Bonjour Monsieur … Zbeul, fit La jeune allemande quelque peu embarrassée. Oui, alors je recherche la trace de Michel Gro … euh … de … Gros Nain. Il faisait des recherches en mathématiques quand il était à Toulon, et ses compétences pourraient être cruciales pour comprendre la cause du ralentissement de la Terre.

Dans l'inconscient des gens et de Yutta, un pilier de comptoir est en général un vieil homme éteint. Zbeul n'était pas vieux, quelque part dans la cinquantaine, les effets anti-lifting de l'alcool empêchant de faire une datation plus précise. Il était brun-cendré, de taille moyenne, légèrement voûté, mais ce que Yutta remarqua dans l'instant était son visage rigolo. Le visage rieur de celui qui regarde le monde sans se considérer. Et lorsqu'on s'oublie, qu'on s'exclut de la scène, le monde est effectivement toujours plus léger.

- Oh pétard, quel teston ce Gros Nain fit Zbeul en roulant les yeux.
- Sissou intervint : Teston ça veut dire intellectuel à Toulon. Il n'y en a pas beaucoup ici, alors on a un mot spécial !
- Vous a-t-il parlé de ses travaux ?
- Ehhh, j'sais pas.
- De quoi discutiez-vous ?
- Ben de c'qui s'passe, et aussi de c'qui s'passe pas. Et puis du RCT[31]. Il regardait pas la télé Gros Nain et il aimait bien que je lui raconte les matchs. Vé, ça arrivait que je lui raconte une victoire alors qu'ils avaient pris une branlée. On parlait de sa Ducat', il l'aimait bien. Quand des gens lui demandaient pourquoi il ne la cadenassait jamais, il disait ''C'est les cow-boys qui attachent leur cheval. Moi je ne suis pas un cow-boy.'
- Au fait demanda Yutta, qu'est devenue sa moto ?
- J'sais pas. Peut-être avec le trésor …

[31] Racing Club Toulonnais, club de rugby

- Le trésor, quel trésor ???

Zbeul ouvrait de grands yeux en fixant la jeune femme.

- J'sais pas. Il disait plusieurs fois 'Zbeul, si tu vis tranquille là, et que tu sais qu'il y a un trésor enterré dans ton jardin, tu le déterrerais ?'
- Au début j'ai dit 'oui pardi', et puis il disait 'mais pour quoi faire, si tu sais que tu l'as et qu'il est à toi. Si t'en a pas besoin pour payer ta note chez Sissou' ?'
- Et ?
- Et il avait raison peuchère, si j'avais un trésor, je crois que je ne le déterrerai pas.
- Et Zbeul, je te rappelle que tu me dois au moins un vert[32] fit Sissou depuis l'autre extrémité du bar.
- Pensez-vous Zbeul que Gros Nain ait eu un trésor enterré quelque part ?
- Ben … il avait pas de jardin Gros Nain au P'tit Chicago.
- Alors … ?

Yutta posa ses deux coudes sur le comptoir, les deux mains croisées sur la bouche, fixant le poster du titre 1989[33].

- Alors … alors, bon sang, l'énigme de Pi, disait-elle à voix haute, … le trésor …. l'énigme … serait-ce ça le trésor de Gros Nain ?

Elle se redressa, serra ses poings avec les coudes toujours en appui sur le comptoir.

- Gros Nain savait comment résoudre l'énigme de Pi mais il n'avait pas jugé utile d'aller au bout.

Cette séquence avait rapproché autour de la jeune allemande les cinq ou six personnes présentes. Elle avait les yeux grands ouverts et elle toisait tout le monde comme s'ils faisaient partie de son équipe d'investigation.

- Ah ouais fit Zbeul, Gros Nain disait 'je laisse le trésor enfoui dans ma tête'.
- Hum, fit Yutta en pointant son doigt à deux centimètres du nez de Zbeul, mais avant de disparaitre …
- Il a pas disparu, il est parti.
- Ben c'est pareil. Et pourquoi dites-vous ça ?
- Gros Nain, il était pas en vrai ; il ne peut pas lui arriver quelque chose.

[32] Billet de 100 €, qui est de couleur verte
[33] Le RCT fut champion de France de rugby en 1989

- Comment ça pas en vrai ? Quand même, un accident, la maladie ?
- Pas possible. Vous voyez – il frottait sa main sur le dessus de l'autre – les trucs lui passait dessus comme ça.
- Et donc où peut-il être ?
- J'sais pas. Il disait je veux naviguer sur la rivière.
- S'évader l'esprit, demanda Yutta ?
- Conduire une péniche, intervint Jo, je me souviens de ça.
- Oui, il pensait aux péniches, il m'en a parlé plusieurs fois, renchérit Zbeul. Mais vous savez, il n'aimait rien d'autre je crois, on aurait dit qu'il n'avait pas envie de continuer le charivari avec nous.
- Le charivari ?

Zbeul haussa les sourcils en parcourant le mur du regard.

- Tu te lèves dans une boite, tu manges un truc en boite, tu vas travailler dans une boite, et tout ça.
- Et dis-donc Zbeul, intervint Sissou, aurais-tu peur de finir dans une boite ?

Il dévisagea tous les gens autour de lui, puis lança, tout fier de son interrogatoire :

- Allez, on boit un coup !

Sissou servit tout le monde. Yutta se laissa conseiller mais eut quelques difficultés à venir à bout de son fly[34].

- Pour m'aider à retrouver la trace de Gros Nain, j'aurais besoin de numéros, de sécu ou des impôts par exemple, dit Yutta. Pensez-vous qu'il payait des impôts ?
- Bah, dit Zbeul, il aimait rendre gaga les gars des impôts en contestant les calculs des feuilles qu'il recevait alors qu'il y avait zéro à payer. Il trouvait des trucs dans les arrondis je crois et il allait rouspéter place Blache[35] pour s'amuser … et aussi pour discuter avec la petite à l'accueil je crois.
- Je connais un gars là-bas, intervint Sissou, il s'appelle Jocelyn Galvaing. J'étais à l'armée avec lui. Je ne l'ai pas revu depuis au moins quinze ans, mais dis que tu viens de la part de 'Sissou-le-ragout-aux rats'.

Yutta intriguée fronça les sourcils.

[34] Mot d'argot Provençal désignant un pastis
[35] Adresse du centre des impôts à Toulon

- A l'armée, j'ai fait les classes au fort d'Aiton en Savoie avec Galvaing. J'étais cuisto et comme je touchais ma bille j'ai été rapidement affecté au mess des officiers. Et parmi les officiers il y avait un certain Roger Chalves, une vraie enflure, il faisait chier tout le monde. Alors comme dans le dortoir il y avait plein de rats, j'ai fait le pari avec Galvaing que je lui ferais bouffer du rat. On a mis de pièges de partout pour attraper les bestioles …
- Mais c'est dégoutant fit Yutta en plissant le nez autant qu'elle put.
- Attends, un rat c'est pas très charnu, il en fallait beaucoup pour faire un ragoût, alors ça nous a pris deux semaines pour en avoir assez. Je te raconte pas le jour de la cuisson l'état des premiers qu'on avait chopés !
- Et vous l'avez fait ?
- Et pardi ! Le Ragoût de Rats d'Aiton ! Vé, je vais le mettre sur Marmiton.com !

Une heure plus tard Yutta était à l'accueil du centre des impôts de la ville de Toulon où l'agent Galvaing, fort poli, fort zélé, mais aussi fort insensible à tout charme féminin lui répétait pour la troisième fois qu'il n'est pas autorisé à donner un quelconque détail sur un contribuable.

- Mais bon sang, dites-moi alors juste l'orthographe de son nom et si son adresse était bien dans le quartier de Chicago !
- Le P'tit Chicago vous voulez dire ?
- Oui oui c'est ça.

Sans un mot il fit un demi-tour sur son siège à roulette, se leva et partit par une porte à l'arrière. Il revint dix minutes plus tard et, à travers l'ouverture de la vitre, colla un Post-it sur la main de Yutta.

- Filez.

Yutta se retrouva dehors sur le parvis du centre des impôts. Elle avait la confirmation qu'un homme dénommé Groniewski, né en 1970, avait bien vécu dans cette ville, mais guère plus, et elle n'avait plus d'action immédiate à enchaîner. Elle ne savait même pas s'il fallait partir vers la droite ou vers la gauche. Elle téléphona à Jonas.

- Jonas, j'ai une info, dit-elle sans le saluer. Ecoute, le pochtron dont je t'ai parlé il y a deux jours, et bien, dans ce qu'il m'a raconté, j'ai déduit que Gros Nain avait une idée sur comment résoudre l'énigme de Pi mais qu'il s'est arrêté parce qu'il estimait ne pas avoir besoin de la résoudre.
- Comment ça 'pas besoin' ?

- Ce que j'ai compris de Michel Groniewski c'est que c'est un méditatif. Il ne raisonne pas comme nous, Jonas. Il est en dehors du système, de l'argent, de l'accomplissement, de la reconnaissance, toutes ces quêtes mesurables et qui ont une fin.
- En dehors de la reconnaissance, ce n'est pas courant chez les chercheurs !
- Jonas, je crois encore plus qu'avant que Jean-Michel Gronin est une piste prometteuse.

Elle rentra à Francfort le lendemain. Son enquête était désormais en ordre dans sa tête. Le Frankfurter Zeitung mettrait ses moyens et ses relations en œuvre pour rechercher discrètement Michel Kamil Groniewski, identifié à présent par un numéro de sécurité sociale française et un numéro fiscal. Et aussi un numéro de carte bleue, petit cadeau illégal gracieusement offert par Jocelyn Galvaing.

Hélas, trois mois plus tard, ni Yutta ni aucune des grandes antennes du FZ n'avait réussi à capter de trace de Michel Groniewski, malgré une reconstitution assez précise de sa biographie. Il était né le 11 janvier 1970 à Gdansk où il avait suivi une scolarité normale, hormis cette appréciation recueillie du proviseur de l'époque : 'Elève absent quoi que physiquement présent en classe'. Il avait obtenu la Matura, équivalent du baccalauréat, de justesse, avec un 20/20 en mathématiques et un 0 dans deux autres matières, second signe d'un personnage atypique, voire peut-être contestataire. Puis il avait disparu des radars polonais en 1989 à la chute du Mur et on l'avait retrouvé à la rentrée 1990 inscrit à la faculté Lille IV, palais de la chaire de mathématiques, où il était entré sans aucune trace d'examen ni de dossier, troisième intrigue laissant supposer des capacités hors normes. Après seulement quatre ans il y avait obtenu un Doctorat en mathématiques, remarquable par la conclusion du Président du Grand Oral terminé par ces mots 'Monsieur Groniewski, votre présentation ne correspond à rien de ce j'ai vu jusqu'alors. Soit vous êtes un génie des mathématiques, soit c'est moi qui le suis et je ne savais pas. L'avenir nous le dira, et je ne vous cache pas mon impatience.' Le Président n'eut pas à attendre longtemps puisque, une fois engagé comme enseignant-chercheur par la faculté, il se forgea une réputation de chercheur prodigieux, avant-gardiste, mais aussi lunaire, ne publiant rien du tout, quelque peu misanthrope, et autant vénéré par ses élèves que détesté par ses pairs. Et puis, à la rentrée 1997 il ne s'était pas présenté. L'administration de l'université clôtura l'épisode d'une collaboration avec un chercheur formidable et mystique ayant traversé ses longs couloirs comme une comète.

Au FZ, la seule avancée audible à propos du personnage était ‘Guetzet’ le surnom utilisé à présent dans les couloirs du journal pour citer Michel Groniewski, prononciation en allemand de DZ, initiales de dicker Zwerg, et traduction en allemand de Gros Nain.

Yutta poussa la porte du bureau de son chef. Il était tard et les locaux s’étaient vidés.

- Jonas, je tourne en rond, il nous manque des informations sur DZ pour espérer progresser. Je retourne à Toulon, tu es d’accord ?

Il leva les yeux du dossier qui l’occupait et regarda par-dessus ses lunettes sa jeune journaliste figée dans l’entrebâillement de la porte.

- Tu as sûrement raison. Le temps passe et la Terre ralentit, n’est-ce pas ?
- Moins vite que Pi-Challenge et compagnie !

Deux jours plus tard, la jeune femme était au comptoir du Moto Rock Café. Sissou, Jo, et d’autres qu’elle avait croisés ici l’accueillirent comme une princesse, ou plutôt comme quelqu’un qui témoigne sans chichi que l’endroit et les gens qui le font sont respectables, indépendamment des besoins de son enquête. Elle apprit que, comme Gros Nain en son temps, Toulon lui avait déjà affublé un surnom, ‘La Saxonette’, lui aussi inventé dans un garage de moto que personne ne distingue en passant à 80 km/h sous un immeuble, et probablement par cet homme à la canette étonnamment plus cultivé que sa dégaine laissait supposer.

Quand Sissou lui envoya ‘Oh la Saxonette, qu’est-ce que tu bois’, il n’en revint pas d’entendre ‘un Fly fada !’.

Zbeul était là. Comme il y a six mois, comme hier, comme demain si les bleus le veulent bien.

- Dis-moi Zbeul, Je suis revenue parce qu’on n’a toujours pas réussi à localiser Gros Nain. Et rends-toi compte, il doit y avoir plus de cinquante journalistes de par le monde qui ont participé aux recherches.
- Oh pétard, cinquante journalistes pour trouver Gros Nain !
- Je suis restée sur ta parole, tu te souviens : ‘rien ne peut lui arriver à Gros Nain, il contrôle’. Alors dis-moi encore des choses qu’il t’aurait dites.
- Vé Yut’, qu’est-ce que tu veux que je te dise de plus ?
- Si Zbeul, que t’aurait raconté Gros Nain qui serait une indication sur l’endroit où il aurait pu aller quand il est parti de Toulon ?
- Pfff, j’sais pas, … j’sais pas …

Il fixa la jeune femme comme s'il attendait qu'elle réponde à ses propres questions.

- Je me souviens de l'eau de Cologne, fit-il en se redressant.
- La ville de Cologne tu veux dire ?
- Cologne oui, comme l'eau de Cologne. C'est une ville ?
- Oui Zbeul, c'est en Allemagne.
- Et il y passe des péniches à Cologne intervint Jo. Moi, l'armée, je l'ai faite à Coblence sur le Rhin, et on en voyait passer un paquet de péniches par là-bas.
- Il en passe encore plus aujourd'hui. En tonnage par an, le trafic fluvial sur le Rhin est le plus élevé du monde, expliqua Yutta. Le Rhin traverse des pays à grosse industrie, et des pays qui ont un souci réel d'écologie, donc le transport fluvial se développe encore.
- Un jour on a rigolé avec Gros Nain à propos de péniche, continua Zbeul. On était frit confits, le Gros Nain poussait la table comme une brouette et il chantait en schleu. Je ne comprenais rien mais on a bien rigolé.
- En schleu ?
- En Allemand, intervint Jo.
- En Allemand ?!? Gros Nain chantait en allemand demanda Yutta ?
- Ben, comme je comprenais rien, c'est du schleu non ?
- Voyons Zbeul, ça pourrait être n'importe quelle langue ! Du Polonais, Gros Nain a grandi en Pologne …
- Ah non, le Polonais c'est la langue de Ziglowski, l'ancien trois-quart centre du RCT. J'ai bringué plein de fois avec lui, il chante pas pareil. Vé je me souviens la chanson de Gros Nain : 'Iche railleze narrr baseu, narrr baseu, narrr baselle'. Fada, qu'est-ce qu'on a rigolé !
- Tu comprends quelque chose interrogea Yutta en dévisageant Jo ?

Elle avait interrogé Jo instinctivement. Il avait été un fantastique traducteur dans le garage de motos. Puis il avait ouvert la piste de Sissou, et encore aidé à détricoter le cerveau quelque peu anisé de Zbeul-le-puits-à-fly.

Hum, Basel … on dit Bâle en français non ? C'est le départ du trafic fluvial sur le Rhin. Cologne, Bâle, ça se tient non ? Dis-donc Zbeul, l'eau de Cologne, la chanson en Schleu, c'était quand ?

- La grosse rigolade, c'était là. Zbeul balayait du doigt en faisant des zig-zags. Et puis après … et ben … je l'ai plus revu.
- D'ailleurs intervint Sissou, je n'étais pas au bar ce soir-là, et je n'ai jamais vu Gros Nain frit confit.

Gros Nain était parti subitement, certes. Mais Yutta n'arrivait à comprendre ce qui l'avait poussé à quitter Toulon. Elle n'y avait passé que quelques jours en tout, mais elle en connaissait assez sur l'endroit pensait-elle pour que quelqu'un qui ne fut pas attaché à la vie matérielle s'y aimante. Et puis sa fameuse moto 'ruinée jusqu'à l'os', pourrait-elle fonctionner ailleurs qu'ici ?

Zbeul s'était tourné vers le comptoir et ramassait les verres de la quatrième tournée. Yutta était totalement immergée dans la conversation et n'avait pas remarqué les deux verres devant elle en plus de celui à moitié plein de la première tournée.

- Zbeul, fit-elle en posant la main sur son épaule et en s'avançant vers le bar, pour quelle raison Gros Nain aurait-il quitté Toulon ?

Il haussa les épaules et plissa les lèvres. La réponse sembla le gêner. Yutta avait approché son visage à dix centimètres du sien qui fixait Sissou derrière le bar. Il sembla avoir dessoulé en un instant.

- Vé Yut', le P'tit Chicag', tu sais …

Yutta ne bougeait pas.

- Les frangines du P'tit Chicag' … tu vois quoi … elles t'aspirent … et puis … tu te noies.

Zbeul avait baissé les yeux sur le comptoir et jetait un regard furtif vers Yutta sans la voir.

Jo s'était rapproché de Yutta, certainement pour traduire à nouveau. Elle le regarda une seconde, puis Sissou, puis Zbeul de côté à nouveau. Son silence indiquait à tous qu'elle avait compris.

Zbeul cassa le silence :

- Tu vois, moi … .

Elle l'interrompit, annonça qu'elle partait chercher Gros Nain sur le Rhin, et leur promit qu'elle reviendrait.

- Yawol Fraulein Yutta, fit Sissou dans un éclat de rire.
- Oh non, voilà que lui aussi parle Allemand !
- Les frangines Yutta, les Frangines ! On y apprend facilement les langues !

Yutta eut envie de partir sur le champ, et dans un état second accepta que Jo la châle sur sa moto, ‘pas ruinée à l’os’ se dit-elle, mais pas loin. Ils passèrent à l’hôtel où elle annula la dernière nuit, puis, sa valise en équilibre sur le réservoir de la moto, ils s’en allèrent à la gare. Jo contourna le bâtiment du grand hall, traversa une zone apparemment non publique puis gara sa moto en bout du quai. Il lui porta sa valise dans le wagon, lui fit la bise, et s’en alla. Où ailleurs qu’ici se demandait-elle, peut-on approcher à moto jusqu’au bout du quai ? Où ailleurs qu’ici ne se fait-on pas draguer effrontément quand on a trente ans ?

Il était 18 heures. Les indices de Zbeul, les fly, et le deuxième départ de Toulon avaient plongé Yutta dans un état de béatitude. La tête appuyée contre la vitre du train, elle regardait sans les voir les déchets de chantier dont la SNCF agrémente les bords des voies pour rompre la monotonie du premier plan.

Ce n’est qu’arrivée à Marseille qu’elle téléphona à son patron. Sa voix sonnait la détermination :

- Jonas, écoute. Je pars sur le Rhin, je commence à l’embouchure, je remonte à contre-courant, et je passe au tamis tout ce qui cabote.

Chapitre 9 - Je suis Victor Micholet

Yutta sortit de son aventure toulonnaise consciente d'avoir été chanceuse. L'information qui paraissait la plus critique, l'identité du mystérieux Jean-Michel Gronin, lui était parvenue rapidement. Quelque chose lui disait cependant que localiser Gros Nain serait moins simple qu'avoir identifié son état civil, tout en refusant l'idée qu'il eut disparu. De temps en temps il lui arrivait d'imaginer que Pi-Chalenge ou Faucon Eclair parvenait à percer l'énigme de Pi et mettrait à terre d'un coup son épopée. Mais son farouche optimisme chassait cette pensée comme la marée efface inexorablement les traces de pas sur le sable.

Il lui arrivait aussi de penser qu'un journaliste parmi l'armada de World Press for Pi localiserait Gros Nain avant elle. Mais sur ce front, elle s'accrochait aux indices de Zbeul qu'elle n'avait confiés qu'à son chef. Zbeul pensait-elle, aussi rustre soit-il, était une clé de l'enquête. Et puis elle était la seule journaliste à y consacrer tout son temps. Et même sa vie privée.

Pour cette nouvelle étape de la mission, Yutta avait décidé de vivre en nomade le long du Rhin. Elle avait résilié le bail de son appartement, avait offert ses meubles à des amis, et placé quelques affaires dans un garde-meubles. Elle avait acheté un petit camping-car fatigué en pensant qu'ainsi installée elle serait à la fois plus mobile et plus proche des gens. En fait de camping-car il s'agissait plutôt d'un fourgon à peine aménagé, âgé d'une quarantaine d'années inquiétantes, ayant les formes ovoïdes de l'époque où les codes esthétiques étaient dictés par la souplesse du poignet et pas encore brutalisés par des logiciels de CAO. On accédait au poste de conduite par une porte coulissante efficace, probablement conçue pour les boulangers itinérants et les gendarmes zélés. Il y avait deux sièges à l'avant séparés par le moteur simplement recouvert d'un capot qu'on pouvait ouvrir en roulant et s'imprégner ainsi tous les sens de la grande aventure de la locomotion du XXème siècle. Un volant grand comme une roue de vélo était collé au pare-brise à tel point que le conducteur était assis à l'aplomb des roues avant et ressentait ainsi un roulis inhabituel pour un véhicule terrestre. Yutta était malgré tout indulgente avec cet engin, le râle du moteur aspirant son air frais directement dans l'habitacle, la hauteur de plafond anormalement basse pour un camping-car, et avait surnommé 'Gourde Bleue' ce destrier qui aurait la tâche ingrate de la conduire jusqu'à Gros Nain.

On pouvait passer entre les deux sièges et accéder à l'arrière où un sommier avait été coincé dans le fond. Il y avait, placées juste devant, une minuscule table et une chaise boulonnées

au plancher, et à côté une petite plaque-feux à gaz, probablement conforme aux normes de sécurité du Sud Soudan, avec au-dessus un petit placard en contre-plaqué permettant à peine de stocker sucre, café, sel, et un pack de bière. 'Un vrai cheval de cow-boy' ce fourgon pensa Yutta avec fierté quand elle s'éloigna du vendeur.

Il était 23h30. Yutta était concentrée entourée de documents éparpillés sur le plancher, les joues appuyées sur les paumes de ses mains et les coudes plantés de part et d'autre d'un feuillet. Voilà une semaine qu'elle n'était presque pas sortie de son camping-car, à étudier les travaux de Gros Nain de son époque lilloise. Etudier n'est pas le mot. Quand elle prit la décision d'aller chasser Michel Groniewski le long du Rhin elle eut le réflexe de l'inspecteur de police qui cherche à connaître sa proie avant de la traquer, et donc de comprendre ce qui avait valu à Jean-Michel Gronin les qualificatifs de géant des mathématiques, génie, précurseur, artiste, martien, imposteur, faussaire !

Et même plus que connaître. Yutta voulait s'immerger dans son univers, percer cette personnalité étrange qui s'arrête d'avancer quand il a le but en ligne de mire selon l'interprétation qu'elle faisait des bribes de Zbeul.

La jeune femme s'était fait remettre par Reinhart Groß, le spécialiste des sciences au F.A., tous les travaux connus signés Michel Groniewski et les rares documents mentionnant Jean-Michel Gronin. Elle savait avant de commencer que cette littérature s'apparenterait pour elle à une langue des signes. Après une semaine et une bonne dizaine d'heures par jour, elle tenait bon. Elle avait réussi à mettre de côté le sujet mathématique et ne retenir de la lecture que la sémantique du langage. Petit à petit elle discernait ou pensait discerner un message secondaire au sujet.

Des deux travaux les plus retentissants, Yutta avait décelé un fil rouge. Michel Groniewski y présentait ses travaux comme une peine perdue. Un travail utile mais qui arriverait trop tard. Pourquoi trop tard ? Trop tard par rapport à quoi ? Cette semaine acharnée avait confirmé, pensait-elle, les propos de Zbeul : il n'avait plus envie de continuer le grand charivari avec ses contemporains. il ne croyait plus à l'avenir. Voilà ce que Yutta avait conclu de ses lectures. Ne croyait-il plus à son avenir, à celui de l'humanité ? A l'humanité tout court ? Fuyait-il ses congénères ?

Le camping dans lequel Yutta avait amarré son véhicule était situé dans la bourgade de Maassluis à l'embouchure du Rhin, là où mille mètres cubes par seconde d'eau grise se déversent dans la Mer du Nord. Yutta avait choisi cet endroit pour sa proximité avec le fleuve. C'était idiot, mais elle se donnait l'illusion de ne plus lâcher le fleuve des yeux.

Pour proximité avec le Rhin, elle était servie. Les péniches en route vers le terminal portuaire géant Europoort passaient à quelques dizaines de mètres de son camping-car, et chaque croisement donnait lieu à un puissant coup de corne de brume qu'aucune loi contre le tapage nocturne ne semblait réfréner.

Yutta se redressa sur son lit, et, contemplant les lumières de la nuit à travers son unique fenêtre latérale, décida que le lendemain serait le top départ de l'enquête sur le terrain.

Une fois douchée et prête à aller se coucher elle eut envie de sortir quelques minutes. Elle se rhabilla du minimum que la décence impose et vint s'assoir sur la berge, où la fraicheur de l'air lui permettrait de rester un quart d'heure au plus. Le halo de la lune se reflétait dans l'eau en dessinant une zébrure qui barrait le fleuve. Lorsqu'une péniche coupait le halo, elle s'efforçait de distinguer tous les détails du navire. Elle scrutait la timonerie mais n'y distinguait que la lueur colorée des instruments de navigation. Michel Groniewski était-il sur celle-ci ? pensait-elle. Puis elle envoya un court sms à Jonas, et rentra se coucher.

Le lendemain elle commença son enquête dès le petit déjeuner en questionnant le préposé au service du matin. Un Lituanien, arrivé ici après être passé par Felixstowe en Angleterre assorti de quelques ennuis avec l'immigration anglaise. Il travaillait au camping depuis huit mois seulement mais offrit à Yutta quelques renseignements qu'elle jugea pertinents, comme par exemple le fait que les péniches qui accostent à Rotterdam, le grand port de l'embouchure, ne sont que les plus grandes, et donc qu'à cet endroit du fleuve on n'y verra jamais de petites péniches. Et aussi que lorsque les péniches sont chargées, elles ne s'arrêtent jamais en route, et donc il y a en général deux ou trois pilotes à bord.

Ce dernier point intrigua Yutta. Le personnage Gros Nain pouvait-il cohabiter avec autrui dans un si petit espace ? Certainement pas. Cette réflexion la réjouit. Elle ne l'aurait donc pas raté, plantée une semaine dans ce camping à proximité du grand port de Rotterdam.

Suivant son plan d'action, elle se rendit à la Capitainerie du trafic fluvial où elle avait pris rendez-vous. Le bâtiment était situé au centre de la zone portuaire sur la rive Nord. Le GPS était bienvenu pour se défaire des innombrables rond-point et contre-allées. Le bâtiment était large, pas très haut, et se distinguait par le sigle fixé sur le toit, composé de lettres découpées à la manière des aéroports des années soixante-dix. Un autre leg de cette époque était l'escalier d'entrée, large à la base, plus étroit au sommet, et bordée par deux murets arrondis pour accompagner harmonieusement et géométriquement cette transition vers l'entrée.

Yutta gravit quelques marches et s'annonça au poste de sécurité. Elle avait rendez-vous avec un certain Michael Colignon chargé de la consignation du trafic à ce point stratégique du Rhin. Il avait le petit air frustré et méchant d'un scénario de comédie. Son travail consistait à enregistrer chaque nouveau navire souhaitant mouiller sur le Rhin. Nul doute que tôt ou tard cette tâche serait automatisée à partir d'une démarche en ligne, mais pour l'heure Colignon saisissait les informations sur un ordinateur jaune-crème des années 2000 d'où sortait un listing de sept mille huit cent embarcations que personne ne lisait jamais, sauf peut-être un inspecteur de police dans une série qui n'avait pas encore été tournée.

Michael Koch doucha immédiatement les espoirs de Yutta en lui apprenant que l'identité d'un navire renseigne sur son propriétaire mais jamais sur son pilote. Et personne ici n'avait jamais croisé dans la zone basse du Rhin un pilote de péniche en opération qui en fut le propriétaire.

Michael Koch remit à Yutta le listing complet des navires, puis la fixa longuement du regard comme pour signifier que si elle avait un problème à régler, lui n'en avait aucun. Yutta, qui généralement questionnait ses interlocuteurs jusqu'à la frontière de l'impolitesse, se leva, tendit la main, et s'éloigna.

En sortant du bâtiment, Elle examina une fois de plus les rares photos de Jean-Michel Gronin qui lui avaient été remises par Reinhart Groß. En fait, une seule était exploitable. On le voyait debout devant un tableau noir recouvert de signes à la craie, face à une classe d'une dizaine de personnages érudits. Bien que photographiés de dos, le caractère érudit des participants sautait aux yeux sur la photo, par leur posture penchée en avant tels aspirés par la concentration, par la diversité des âges, et par la variété de leur physionomie. Il paraissait élancé, plutôt élégant bien qu'habillé d'un gilet de laine qui contenait tant bien que mal une chemise de taille excessive. Il était dégarni, mais l'aspect trop lisse de son crane laissait supposer qu'il s'agissait d'une calvitie payée récemment chez un coiffeur de quartier. Cette calvitie rendait le haut du crane légèrement disproportionné, et Yutta songea avec amusement que ce pût être le fait d'un excès d'activité cérébrale pendant sa croissance. Il portait des lunettes discrètes à monture métallique bien en phase avec son métier. Et puis il tenait une craie à la main pointée vers l'auditoire, qui semblait accompagner son propos. L'autre main était enfouie dans la poche du pantalon, en une posture donnant l'illusion que le temps s'était arrêté. La photo montrait une grande fenêtre sur le côté de la salle de classe, à travers laquelle on voyait une nature verdoyante par une belle journée.

Yutta referma le porte document. C'est ridicule pensa-t-elle, je ne risque pas de le croiser dans l'heure. Elle se remémorait un épisode de son adolescence lorsqu'elle avait croisé un garçon inconnu dans un supermarché qui lui avait provoqué le premier coup de foudre de sa vie de jolie jeune fille, sans aucun mot échangé. Pendant presque une année ensuite, elle avait erré dans ce supermarché chaque fois que son emploi du temps et les failles de la vigilance de sa mère le permettaient en espérant le croiser à nouveau. Une quête fébrile et sans espoir qui l'avait conduite plusieurs fois dans le bureau des vigiles soupçonneux. Elle avait appris de cette expérience traumatisante qu'elle dirigerait sa vie et ne la subirait pas. Cette pensée effaça la déception de la visite à Colignon. Chaque déconvenue renforçait sa motivation. Son relatif succès à Toulon l'avait véritablement lancée dans cette aventure hors norme. Yutta adorait son métier. Elle avait épousé cette mission, et elle était possédée par la confiance de Jonas.

Elle songea au précepte de son patron selon lequel l'information prisée du journaliste vient toujours d'une racine de notre société. Elle se dit alors qu'au XX et XXIème siècle, le bistrot reste le lieu où circulent et germent les informations, alors elle plaça dans son agenda la visite de tous les estaminets de bateleurs dont elle aurait connaissance.

En sortant du parking de la Capitainerie elle s'arrêta à hauteur du poste de sécurité, une cabane en plastique où il devait faire moins de dix degrés en hiver et plus de quarante en été. Elle ouvrit la vitre de sa portière en tirant le demi-carreau vers l'arrière, puis questionna le planton à propos des bars du coin où les mariniers auraient leurs habitudes. Bien que les visites de bars génèrent souvent plus d'excitation avant que de satisfaction après, elle était satisfaite d'avoir attrapé une grosse ficelle : il y avait bien ici et là le long du Rhin des bars de bateliers que ne fréquentent pratiquement que des bateliers.

La jeune journaliste rentrait au camping en cette fin d'après-midi. Arrêtée à un feu rouge, son regard se posa sur une affiche annonçant la présence d'un cirque. L'objet occupa son esprit avant son contenu. Une affiche composée de deux plaques de carton agrafées autour du poteau du feu rouge qui donnait au passage du cirque un côté encore plus éphémère. Cette affiche, pensa Yutta, a peut-être déjà serré dans ses bras des dizaines de feux rouges comme celui-ci, et a probablement été contemplée des centaines de fois.

Yutta poursuivit sa route, puis elle se mit à songer au cirque. L'affiche exhibait une grosse tête de tigre terrifiant et un clown intemporel. A cet instant elle devint émerveillée par cet art millénaire qui continuait de faire rire et peur aux petits et grands, dans une société technologique pourtant inondée de loisirs. Alors qu'elle franchissait le portail du camping, Elle hésita à couper net sa routine du soir et à se rendre au cirque, celui de son feu rouge.

Une affiche avait été collée aussi sur la vitre de l'accueil du camping. Elle s'arrêta devant, resta émue devant ce tigre majestueux et ce clown éternel. Elle resta figée là de longues secondes, puis comme si un interrupteur avait basculé dans son cerveau, elle enclencha la marche arrière et repartit dans la nuit vers le cirque. La séance commençait dans une demi-heure.

Quand Yutta marcha vers l'entrée elle ressentit immédiatement l'excitation qu'elle avait lorsque son père l'amenait au cirque dans sa ville natale de Bansdorf. Seuls tous les deux puisque sa mère en avait peur. Elle perçut dès le parking tous les ingrédients de la magie du cirque : des lumières criardes suspendues, des couleurs vives sous tous les angles, des odeurs puissantes, inhabituelles et discordantes, et aussi la sérénité des spectateurs. Pourquoi cette sagesse ne se voit pas ailleurs se demanda Yutta qui fréquentait en tant que journaliste tous les événements réunissant une foule ? Parce que chacun sait qu'il y aura de la place pour lui, puisqu'ici les règles du commerce et de sécurité sont élastiques ? Parce que personne ne craint que sa place ne soit occupée par un grincheux puisqu'on ne réserve pas ? Ou alors parce que personne ne craint d'être déçu par un 0-0 insipide ?

Yutta prit place sur un banc juste assez large pour y poser ses menues fesses, et juste assez éloigné du rang précédent pour y loger son mètre soixante-neuf. A peine assise elle comprit par le brouhaha que le clown était l'attraction majeure de ce petit cirque inconnu, qui portait un nom italien comme tous les cirques inconnus. Elle était aux anges. Elle ne pensait plus à sa mission. Son regard était aimanté par les allées et venues des gens du cirque qui venaient ici tirer une corde habillés d'un juste-au-corps de trapéziste, là déplacer un décor avec un chapeau à plumes, ou encore proposer des friandises, fardé du costume de l'Auguste.

Les numéros passaient et Yutta songeait au travail et à la vie des artistes. Quelle passion faut-il pour aller chercher toujours plus de perfection pour ce numéro d'acrobatie à cheval où la petitesse de la piste oblige le cheval à courir incliné à vingt degrés ? Quelle hérédité faut-il avoir pour présenter en Occident des fauves qu'à présent tout le monde voit à la télévision ? Quelle abnégation faut-il pour perpétuer une tradition multi centenaire à une époque où le monde du sport médiatique a siphonné de nombreuses disciplines du cirque ? Alors ne reste-t-il propre au cirque que les numéros avec animaux sauvages, que le monde du sport, trop consensuel, n'oserait jamais taquiner ? Et les clowns ?

Et ce fut le moment du fameux numéro. Au bruit des spectateurs, Yutta se redressa sur son banc. La lumière s'éteint, puis dans un halo de lumière faible apparut le clown de l'affiche, ce personnage chauve à la longue tonsure rousse. Elle le trouva paradoxalement ordinaire,

avec son pantalon bien trop large à gros carreaux, sa veste trop petite, la large peinture blanche autour de la bouche, le nez rouge, et ses grosses chaussures usées. A nouveau des cris des spectateurs lui firent remarquer le petit chien blanc qu'il tenait en laisse. Mais cette vision contraria un peu Yutta puisque l'animal restait en arrière et semblait ne pas vouloir entrer sur la piste, ou plutôt ne semblait pas vouloir jouer le numéro. Cette attitude perturba Yutta puisque les animaux domestiques de cirque sont toujours dressés pour présenter une attitude enjouée.

Et puis à nouveau des cris. Le clown venait de tirer brusquement sur la laisse du chien pour le faire avancer plus vite vers le centre de la piste. Il fit quelques révérences excessives pour se faire applaudir, puis détacha la laisse et ordonna au chien de faire le beau. Le petit animal s'assit sur le derrière et leva timidement une patte. Le clown manifesta son mécontentement en lui assenant un coup de pied, qui fit soudain hurler les spectateurs. Mais Yutta qui à présent ne regardait que les spectateurs, ne comprenait pas. Il y en avait qui riaient de cette l'outrecuidance du maître, et d'autres qui le conspuaient comme un supporter conspue l'équipe adverse. Déjà des enfants étaient descendus des gradins pour se masser contre l'enceinte multicolore de la piste.

Le clown donna un sucre au petit chien, mais là aussi, le numéro mit Yutta mal à l'aise. Il lui tendit le sucre juste au-dessus du museau, puis quand le chien se redressa pour l'attraper, éleva la main. Le petit chien sauta deux ou trois fois sur ses pattes arrière en vain, puis le clown jeta le sucre haut par-dessus son épaule, et le petit chien dû détaler pour l'attraper au vol. Il sortit ensuite un autre sucre de sa poche, le présenta au chien qui fit plus d'efforts encore pour faire le beau, puis le jeta en l'air et l'attrapa au vol avec sa bouche. Le projecteur se focalisa alors sur l'animal qui manifestait une grande tristesse en se recroquevillant et baissant les oreilles en arrière. Alors que le facétieux personnage faisait des allers et venues devant le public pour faire applaudir sa dextérité, les enfants commençaient à taper des mains sur le bois de la balustrade.

S'ensuivirent une série de numéros où le clown prenait un malin plaisir à faire échouer l'acrobatie du chien. Lorsqu'il commandait à l'animal de grimper sur son dos, il partait soudain en arrière et le pauvre petit chien de s'écraser le museau dans le sable. Quand il commandait de passer entre ses jambes, il les resserrait brusquement et le petit chien de se trouver comme étranglé dans le tissu du pantalon. A chaque pitrerie où le clown invectivait le public pour des applaudissements, les cris des enfants amplifiaient et devenaient des encouragements pour le petit chien. Le numéro était très drôle, et bien que le public fît plus de bruit que Yutta n'en ait jamais entendu dans un cirque, elle restait taraudée à la vue d'un spectacle burlesque basé sur l'humiliation d'un animal, aussi soutenu

soit-il par le public. Puis, à un moment où le petit chien vint faire une cabriole sur l'arête de l'enceinte de la piste juste devant elle, Yutta comprit que le petit chien était un petit robot, un chef d'œuvre de technologie. Et là sans que sa conscience n'ait eu le temps de la commander, elle se leva et se mit à crier sans retenue avec les enfants. Le clown venait de donner un nième coup de pied au petit chien et tout le monde était en transe. Il renvoya le chien derrière le rideau et le halo de lumière se focalisa sur son visage radieux. Yutta avait le regard aimanté sur ce visage lorsqu'elle entendit les enfants hurler différemment. Le petit chien venait de rentrer lentement sur la piste et avançait à pas feutrés vers le clown qui ne le voyait pas, toujours occupé à pavaner. A chaque pas du chien les cris du public devenaient plus forts. Le chien passa à côté des chaussures que le clown avait laissées au centre de la piste lors de sa dernière pitrerie, avança encore deux mètres. A cet instant le sens de l'histoire était que le petit chien allait mordre férocement les fesses de son maudit dompteur. Mais non ; arrivé à un mètre, il fit demi-tour avec la souplesse d'un fauve, puis une fois à hauteur des chaussures, leva la patte et envoya dedans une bonne giclette de pipi. Yutta était redevenue une enfant et criait 'Youki Youki Youki' avec tous les enfants. Le petit chien s'en alla ensuite d'un trot léger derrière le rideau alors que le clown, à présent debout en équilibre sur la barrière de la piste avec ses grandes chaussettes en porte-à-faux, n'en finissait pas de s'attirer des cris hostiles qui couvraient une musique de fin braillarde. Après quelques minutes de ce point d'orgue magistral, la musique faiblit et le projecteur se déplaça sur le rideau. Les cris cessèrent un instant, pour reprendre encore plus fort quand le petit chien réapparut sous le rideau. Il marchait cette fois comme un félin qui chasse une grosse proie dans les herbes hautes, lentement, puissamment, déterminé. Il dépassa la hauteur des chaussures, se plaça juste devant, baissa le derrière, déposa une crotte dedans, puis détala derrière le rideau. Le public applaudissait à tout rompre. Le clown qui n'avait rien vu continuait de saluer le public, puis il partit à reculons vers le centre de la piste. Faisant des références au public dans un vacarme assourdissant, il mit les pieds dans les chaussures. A cet instant le projecteur se focalisa à nouveau sur son visage. Très lentement, le large sourire de scène souligné par la couronne blanche autour de la bouche se mua en la grimace de celui qui a trouvé plus fort que lui. Yutta était toujours debout ; elle était magnétisée par le rire à gorges déployée des enfants. Elle était un instant redevenue une enfant.

Le clown revint saluer seul sous les huées d'un public à présent téléguidé par les hurlements des enfants. Puis une fois éclipsé derrière le rideau, le petit chien revint seul, avança jusqu'au centre de la piste. Il marqua une pause, fit demi-tour, prit les deux chaussures dans sa gueule et repartit en trottinant derrière le rideau, et la magie de ce numéro insolent cessa quand la musique se tut.

Quand Yutta se retrouva au volant de son fourgon, elle se sentit légère. Le genre humain, capable d'inventer les pires menaces pour lui-même et sa planète, reste un éternel optimiste.

✧ ✧ ✧

Yutta était à présent dans la région de Jüchen, une région traversée par une portion d'autoroute terrifiante, où ont été concentrées là toutes les mutilations à la nature. Plus aucun arbre, un vent à décorner la forêt d'éoliennes, les pales des éoliennes en construction allongées au sol comme des baleines échouées, des lignes à haute tension qui zigzaguent, des tracteurs qui labourent gaz à fond, posés sur la terre brune comme des mouches, une carrière de lignite géante qui pourrait avaler la météorite des dinosaures, et une centrale électrique avec ses grosses cheminées béantes. Il était aux alentours de dix-huit heures.

Voilà un mois qu'elle avait commencé son périple en camping-car. Son agenda la conduisait à présent au Zum Hirsch, un estaminet situé dans la petite bourgade de Rees. Cette adresse était déjà une petite fierté. Elle n'avait pas reçu de bons conseils d'endroits où croiser des bateliers, alors elle se remémora la technique pour trouver le meilleur pub du coin, apprise d'un collègue avait qui elle avait eu une expérience professionnelle en Angleterre. Il suffisait de demander à un homme averti des pubs, disait-il, et pour en identifier un rapidement, il utilisait les critères suivants : il circule à pied, il a un teint rougeaud, les oreilles non conformes aux standards de la mode et il lui manque des dents. C'était d'ailleurs devenu un jeu entre eux en fin de journée quand leur périple commercial les amenait dans une nouvelle ville.

Moins de dix minutes après avoir mis en application cette technique, Yutta poussait la porte du Zum Hirsch, un bar étroit situé au bout d'une impasse tombant sur la berge du Rhin. L'établissement occupait le rez-de-chaussée d'une lourde bâtisse de pierres noires construite deux siècles plus tôt comme un relais de poste où voyageurs, marchands, vagabonds et chevaux s'arrêtaient pour recharger et décharger nourriture, marchandises, nouvelles, ragots, boissons et autres menus plaisirs.

Après un mois de pérégrinations, pousser la porte d'un haut lieu de la masculinité restait une épreuve pour la jeune femme. Elle y mettait pourtant les formes, ou plutôt prenait soin d'ôter toute forme pouvant déclencher une attraction masculine impulsive. Elle portait une grande parka qui dissimulait poitrine et hanches, un jean passe-partout par-dessus des baskets de jeune sans âme, aucun maquillage, et un béret pour femme à mi-chemin entre un cache-pot et un bonnet pour malade sous traitement lourd.

Elle s'appuya sur la lourde porte qui étrangement coinçait à mi-ouverture. Il était vraisemblable pensa-t-elle qu'aucune femme n'ait poussé cette porte depuis que ses montants avaient décidé de relâcher leur fierté et de reposer la porte sur le sol carrelé. Sept ou huit clients étaient éparpillés à l'intérieur. Deux au comptoir, deux sur la gauche sur un table ronde minuscule, et les autres seuls ici et là. Le plafond était particulièrement bas, d'une époque où espace et clarté étaient un luxe. Sur les murs jaunis par un peintre plutôt mal inspiré étaient fixées çà et là quelques décorations publicitaires, placées vraisemblablement par des représentant de commerce qui n'y étaient jamais revenus. Il y avait étrangement quatre porte-manteaux placés au centre de la pièce. Les bateliers sont-ils voués à être trempés en permanence songea Yutta ?

Elle alla droit vers les deux clients accoudés au comptoir. Sa technique consistait à aborder les inconnus en exhibant la photo de Jean-Michel Gronin dont elle avait une centaine de photocopies.

- Excusez-moi messieurs, je suis journaliste et je recherche ce monsieur pour une interview. Il s'agit d'un batelier qui navigue sur le Rhin. Le connaissez-vous ?

La plupart du temps les gens répondaient de manière humoristique. 'S'il a braqué une banque, on veut bien vous aider', ou alors 'Helmut, va vite de planquer, y a ta femme à tes trousses'. L'un des deux hommes interpella un client isolé.

- Eh Bernhard, vient voir, on dirait ton ancien matelot Gerd …

L'homme s'approcha, examina la photo une seconde, puis sans un mot ou presque réfuta la supposition. Yutta poursuivit en expliquant qui était Jean-Michel Gronin. Elle montrait tant de conviction que petit à petit tous les clients faisaient cercle autour d'elle, et elle se trouvait à présent collée au comptoir face au barman qui la surplombait de trente bons centimètres. Le plus âgé d'entre eux s'approcha et mit la main sur la photo sans la regarder puis questionna Yutta. Face à une question courte et précise, elle tenta de résumer le mystère Gronin : un champion de l'abstraction qui ne partage plus les idéaux de ses contemporains et qui se serait retiré sur le Rhin. Le vieil homme tira la photo des mains de Yutta, la fixa longuement :

- Ce Monsieur Gronin ne peut naviguer que seul.
- Oui coupa Yutta, on me l'a déjà suggéré.
- Alors reprit le vieil homme, s'il travaille bien sur ce fleuve, ça ne peut être que sur une péniche de type Freycinet, le seul modèle qui circule encore qui peut être piloté par un seul batelier. C'est un bateau étroit construit selon une norme du XIXème

siècle régissant le passage dans les écluses. Il en existe d'autres types plus anciens, mais à ma connaissance toutes ces péniches-là sont réformées.

- Ça réduit donc mes recherches s'exclama Yutta.
- Et pardi intervint le barman, le type Freycinet c'est moins d'un pourcent des bateaux, non Gernot ?
- Ensuite continua le vieux batelier, je ne vois pas ce Monsieur Gronin faire des missions de cabotage, charger ici, décharger cinquante kilomètres plus loin, repartir dans l'autre sens, se vendre au plus offrant. Cette pratique paie plus mais elle nécessite de communiquer en permanence. Je serai prêt à parier que son bateau n'est même pas géolocalisé.
- Et donc fit Yutta ?
- Donc ce Monsieur Gronin doit charger en Suisse et livrer à l'embouchure. Enfin pas à Rotterdam où les petites péniches ne sont pas admises, mais cent kilomètres plus haut à Nijmegen. Il faut dix à douze jours pour faire ce voyage, donc si vous restez plantée sur cette rive pendant deux semaines, et que notre homme navigue bien sur le Rhin, vous le verrez passer dans un sens ou dans l'autre.

Yutta le regardait sans un mot. Il continua.

- Le fichier de la police fluviale connait l'identité de tous les bateaux qui croisent, par exemple au poste du Kreuz de Mayence. Ils ont un fichier qui indique les caractéristiques de tous les bateaux, vous devriez pouvoir y trouver les péniches de type Freycinet.
- Je suis allé à la Capitainerie à Rotterdam et ils m'ont donné un fichier avec tous les bateaux immatriculés, coupa Yutta, il y a sept mille huit cent navires répertoriés.
- Dans ce fichier vous y avez sûrement toutes les péniches passées ici depuis la nuit des temps, alors que la police fluviale recense ce qui navigue et sur quel trajet. En croisant les deux fichiers vous devriez trouver les péniches Freycinet qui ne font pas de cabotage.
- Est-ce que la police fluviale pourra me donner une liste ?

Le vieil homme esquissa un sourire fatigué.

- Je ne sais pas ce qu'ils ont le droit de donner, mais allez au comptoir 'Chargements spéciaux' et demandez Janine Weiß. C'est la fille d'une amie qui y travaillait à l'époque où je naviguais.

Yutta fixa le vieil homme qui n'avait pas baissé les yeux. Elle devina dans son regard lointain une tranche de vie. Peut-être un démêlé avec la police fluviale l'avait conduit un soir

pluvieux et à contre-cœur au poste de Mayence. Il s'était présenté dans sa tenue de batelier anonyme et s'était trouvé face à la maman de Janine. Peut-être avait-elle aidé l'homme à résoudre ses embrouilles. Ou alors, peut-être que des sentiments forts avaient plané par-dessus les cinquante centimètres du comptoir en bois. Peut-être avaient-ils eu une aventure, passionnée, extra conjugale. Et puis, des années plus tard, la maman de Janine s'en était allée avec la moitié de cette histoire d'un amour ébauché et jamais terminé.

Les clients du bar, regroupés autour de la jeune journaliste, donnaient leur avis avec la bienveillance de ceux qui n'avaient pas prévu de rendre service. Dans cet endroit éloigné de tout, entourée d'hommes bien plus âgés qu'elle, elle ressentait la même fraternité que chez Sissou à Toulon. Elle eut un mal fou à refuser une troisième bière, puis encore plus à en ingurgiter un quart. Elle prit congé opportunément lorsque quelqu'un entra et brisa ce moment de plénitude. Le vieil homme lui tendit la main 'Je suis Gernot et ravi que mon chemin ait croisé le vôtre'.

Deux jours plus tard Yutta était arrivée au poste de police fluviale de Mayence. Elle n'avait rien appris de nouveau depuis les conseils de Gernot. Ces trois jours avaient été toutefois agréablement meublés par un événement insolite que ne peuvent vivre que ceux qui sortent de chez eux. A l'entrée d'un village elle fut bloquée par un mini bouchon d'une dizaine de voitures. Il y avait des travaux impliquant trois personnes et une pelleteuse pour rénover une canalisation ou quelques travaux de la sorte. Les mouvements de la pelleteuse débordaient sur la chaussée obligeant l'un des trois ouvriers à séquencer le trafic toutes les quinze minutes environ. Yutta était plongée dans ses pensées lorsqu'elle entendit un fort fracas métallique. Les voitures devant elle avaient avancé et celle qui se trouvait à présent en tête de file se trouvait poussée sur le côté d'un bon mètre avec le godet de la pelleteuse enfoncé dans la portière. Déjà plusieurs personnes sortaient des voitures et s'approchaient. Yutta suivi son réflexe de journaliste et fit de même. Le conducteur de la voiture accidentée était une jeune femme. Elle se trouvait en état de choc émotionnel, entre totale incompréhension et grande peur. Le conducteur de la pelleteuse lui parlait à la fenêtre explosée par le choc sur la tôle. Tout le monde parlait en même temps quand une femme d'une quarantaine d'année et de petite taille commanda avec grande autorité au conducteur de la pelleteuse de retirer le godet. Un homme tenta ensuite d'ouvrir la portière en vain tant elle était déformée. Puis un autre aida la jeune femme à sortir par l'autre côté. La jeune femme n'avait semblait-il aucune blessure physique. On l'assit sur les marches de la maison située juste en face de la voiture. La dizaine de personnes s'accroupit autour d'elles et chacun parlait à tour de rôle. Yutta qui était arrivée la dernière n'avait pas vu l'accident et se tenait en arrière. Une femme âgée sortit de la maison. Elle avait manifestement observé la scène depuis une fenêtre et elle proposa spontanément une

boisson à la jeune femme. Là, la petite dame énergique se tenait en face de la victime et entreprenait une réconciliation cocasse. Selon un autre scénario tragique la jeune femme aurait été écrasée par le godet, le conducteur de la pelleteuse écroué, mais là il était question de malchance, de fatalité, et de tôle froissée. A un moment, la jeune femme partit en sanglots. La voiture avait représenté pour elle un effort financier conséquent et elle en avait besoin tous les jours. Là, chacun parla tout d'abord d'assurance, de franchise, d'indemnité. La jeune femme pleurait inexorablement, le visage plongé entre ses mains. Un jeune homme de forte stature suggéra alors de réparer la portière sur le champ. Sa voix résonnait expérience et efficacité, à tel point qu'elle éteignit les pleurs. Avec l'aide de deux autres hommes ils commencèrent à tirer sur la portière enfoncée. Puis dans une scène incroyablement dénuée d'humour il fut décidé de tirer sur la portière à l'aide de la pelleteuse. Yutta contemplait la scène ébahie et n'avait toujours pas dit un mot. Quinze minutes plus tôt cette pelleteuse avait failli tuer une inconnue, et là l'inconnue assistait sans réaction à une réparation improvisée de sa précieuse voiture par un engin de BTP. La porte fut ouverte rapidement à l'aide d'une sangle accrochée au godet. Puis le jeune homme démonta la garniture de la portière avec quelques outils de fortune apporté par les uns et les autres. La scène devenait cocasse avec ce trio d'inconnus s'affairant à redresser la portière en poussant sur la tôle tordue avec des pierres, sans succès. Le comble de l'insolite fut atteint quand il fut décidé de redresser la portière en appuyant dessus à l'aide du godet de la pelleteuse. Des planches et des pierres furent placés minutieusement sur la portière posée à plat sur l'herbe. Yutta et les autres témoins étaient captivés par la manœuvre. Le godet descendait délicatement, appuyant à un endroit, puis à un autre. On voyait la portière se contorsionner sous les forces. Les hommes mais aussi la petite dame étaient accroupis autour de la portière à quelques centimètres du godet et pilotaient la manœuvre par des instructions cacophoniques. Il y en avait même un qui tirait sur le godet avec le même résultat qu'aurait un dialogue en grec ancien adressé au conducteur. Après une dizaine de minutes de cette chirurgie réparatrice non conventionnelle la portière n'était plus enfoncée mais à l'inverse bien galbée vers l'extérieur. Les fameuses lignes de fuite censées donner à nos voitures une impression de vitesse, même quand elles sont garées sur le parking d'un supermarché, avaient disparu et la portière semblait avoir subi les excès de bonne chère d'un propriétaire ripailleur. Le jeune homme remonta la portière, entouré d'une dizaine d'admirateurs devenus tous très bavards. Il fallut encore une dizaine de minutes de lutte homme contre l'acier pour que la portière s'ouvre et se ferme sans coincement. La jeune femme se mit au volant, elle était soulagée et semblait penser déjà à la suite de sa journée, peut-être foncerait-elle pour chercher un enfant à la crèche ? Le conducteur de la pelleteuse s'avança, passa la tête par la vitre émiettée, et claqua deux bises à la jeune femme.

Comment une telle histoire eût-elle été possible se demandait Yutta ? Au départ il ne faut pas qu'il y ait de blessé, bien sûr. Ce fut heureusement le cas. Ensuite une personne bienveillante est indispensable dès les premiers instants pour focaliser tout le monde sur la victime et sa bonne santé, sur le verre à moitié plein en quelque sorte. Ce fut la petite dame. Puis quand les relations entre les individus risquent de basculer dans l'agressivité, il faut un médiateur qui recadre chacun sur ce qui compte pour la victime. Ce fut le jeune homme. La menthe à l'eau de la mamie fut assurément aussi une pièce essentielle du chemin que prit cette histoire tant elle figea le temps à un instant critique. Alors se dit Yutta, le miracle de cette scène est que tous ces intervenants indispensables se trouvaient dans le petit bouchon de dix voitures.

Quand Yutta remonta dans son fourgon et passa devant le chantier, le travail avait repris. 'Ils n'ont même pas fait un constat !'

A la police fluviale de Mayence Jeanine Weiß remis à Yutta l'épaisse liste des péniches passées par ce point du fleuve lors des douze derniers mois. Par la réaction placide mais déterminée de Janine, Yutta devina qu'elle était au courant de l'aventure de sa mère sans probablement en discerner la puissance. S'il y a bien un univers que les enfants ne connaissent jamais de leurs parents, se dit Yutta, ce sont bien leurs chagrins d'amour.

Il était onze heures. Yutta disposait à présent de deux fichiers qui lui révèleraient peut-être l'identité d'une péniche pilotée par Michel Groniewski. Elle aurait pu s'engouffrer dans son fourgon mais elle sentait en elle une forme de retenue, comme on prendrait probablement un peu de temps avant d'ouvrir un coffre ancien déterré du jardin. Elle décida d'ouvrir le trésor après le dîner.

L'examen des deux fichiers lui prit finalement deux journées entières pendant lesquelles elle ne sortit que pour ses besoins. Le plus long était le croisement des données de trajet qui permettaient d'identifier les péniches embarquées pour des trajets longs. Il en ressortit que seulement trois péniches de type Freycinet étaient encore en opération sur le Rhin et pour des trajets allant de la Suisse jusqu'à la frontière avec les Pays-Bas. Quand elle en parlait aux bateliers abordés dans les bars, tous estimaient que trois c'était déjà beaucoup. Qui peut bien encore accepter de travailler seul et dur sur des péniches hors d'âge ? D'ailleurs, Yutta était quelque peu frustrée par ce nombre. D'accord, un aurait été un miracle, mais vingt aurait signifié pour elle plus de chances de trouver son mathématicien. Une réflexion qu'elle avouait stupide alors que peut-être Gros Nain n'avait jamais navigué sur le Rhin, ou même jamais navigué tout court. Elle se força à penser à Zbeul, puis elle s'imagina le mathématicien de la photo les doigts repliés sur un gouvernail, le regard

accroché à la ligne de foi d'un fleuve retors. Finalement pensa-t-elle, l'espace unidimensionnel d'un fleuve est semblable à l'espace unidimensionnel du nombre Pi, il y a donc un peu de cohérence dans cette histoire rocambolesque ! Un peu fière de sa réflexion, elle s'endormit toute habillée.

✧ ✧ ✧

Voilà une dizaine de jours que Yutta remontait le Rhin comme un attelage de labeur sur un chemin de halage. Elle n'avait recueilli d'indice sur aucune péniche de type Freycinet ni sur Gros Nain, pas même sur son existence. Elle trainait le soir un vague à l'âme que chaque nuit enfouissait dans sa coquille, et le matin elle repartait avec des lieux en tête, des rendez-vous programmés ou non, un plan pour la journée qui n'était qu'une suite de promesses. De temps en temps elle songeait à ce que son fourgon avait pu transporter pendant toutes ses années pré-Yutta. Du pain ? Peut-être parce que la carrosserie était en fort bon état. Des gendarmes ? Possible, mais alors celui qui a repeint le fourgon a fait un joli travail. Le lit boulonné au fond l'intriguait. Il condamnait de fait les porte-arrières. Ce fourgon aurait-il servi à une prostituée ? Serait-ce pour travailler la nuit que quelqu'un a construit cet aménagement fonctionnel mais sans fioriture ? Mais alors, combien d'hommes sont passés ici, combien s'en souviennent, combien ont joui, quelle somme d'argent a circulé entre ces quatre tôles ?

Le retour vers le camping passait dans des gorges étroites creusées par un torrent rageur. Dix kilomètres d'une route tortueuse coincée entre une paroi rocheuse inquiétante et un ravin menaçant. Il pleuvait dru, faisait noir. Yutta suivait avec une infinie prudence le faible halo jaune projeté par les ampoules courageuses de ses phares, le nez collé au pare-brise que des essuie-glaces indolents léchaient avec une inutile tendresse. A l'entrée du défilé la pluie redoubla d'intensité et elle fut prise dans un orage violent. L'eau cinglait et rebondissait sur la carrosserie. Les grondements sourds du tonnerre lointain alternaient avec le claquement métallique des éclairs proches, si proches qu'elle avait la sensation que le fourgon était flagellé par un fouet métallique géant. Les flashes des éclairs faisaient surgir devant elle un décor onirique qui semblaient foncer sur elle avant d'être aspiré à nouveau par la nuit. Le noir absolu succédait au blanc saturé. Plutôt que lui mettre la peur au ventre, ce chaos de bruit et de lumière mit la jeune femme en transe. Lui vint alors à l'esprit une chanson puissante où des trombones jouent les tonnerres menaçants, des percussions métalliques claquent des éclairs aveuglants, et un cœur masculin entonne le vaillant moteur. Des passages de la chanson se mirent à tourner en boucle dans sa tête, qui transformèrent un mauvais moment en une épopée de survie. Les mains agrippées au

volant, le nez collé au pare-brise, elle hurlait ces paroles, se laissant diriger par un faible halo de lumière jaune.

Là où tu iras
Les esprits du feu
Danseront pour toi
…

Après vingt minutes de navigation inconsciente en première ou deuxième vitesse, elle parvint au camping. Elle roula sur son emplacement sans grande préoccupation d'alignement, comme le plus souvent, coupa moteur et phares, et remarqua une présence sur l'emplacement d'à côté. Quelqu'un était en train de monter sa tente. De nuit, sous la pluie, sans lumière. Le ou la pauvre, pensa Yutta !

En dérogeant au cérémonial de la toilette des hominidés civilisés, Yutta passa du siège conducteur au lit, le mètre les séparant fut-il tout juste suffisant pour abandonner ses sandales. Allongée sur le dos, elle tira la couette jusqu'au nez et passa sa journée en revue.

Des bruits provenant de l'emplacement d'à côté la sortirent de ses pensées. Des froissements de toile et des cliquetis de tubes métalliques indiquaient que le montage d'une tente n'était pas la spécialité du voisin. Elle s'amusa à imaginer la scène et sourit de ces galères dans lesquelles chacun s'est trouvé un jour. La vraie galère, celle qu'il n'est ni possible de sous-traiter ni de repousser au lendemain.

Après une demi-heure de fiiichhh-fiiichhh et de bing-bing des grognements devenaient perceptibles et indiquaient que le voisin était un homme, plutôt jeune. Yutta s'amusa à imaginer quel type d'individu pouvait souffrir autant sur un tel exercice. Un étudiant en psychologie, mais que ferait-il sur les bords du Rhin en octobre ? Un mathématicien comme Gros Nain, pas possible, un esprit structuré résoudrait en un clin d'œil une équation à quatre ou cinq piquets et un ou deux morceaux de toile. Un danseur alors, un esthète que le monde matériel laisserait indifférent ?

La fréquence des bruits s'amplifiait et Yutta eut envie d'aider son empoté voisin. Elle se redressa sur son lit, hésita un instant puis, vêtue d'un poncho et de pataugas tira la porte latérale du fourgon.

- Dites-donc, vous êtes dans une belle galère là, puis-je vous aider ?

Le jeune homme se trouvait empêtré sous la toile, soutenue de travers par des piquets disjoints. Les mouvements sous la toile cessèrent une seconde, puis reprirent. Yutta s'avança et passa la tête sous la toile.

- Je suis votre voisine d'infortune et je peux vous aider.

L'imagination de Yutta avait croqué un binoclard chevelu, frisé, probablement maigrichon, un peu voûté, et maladivement bègue en face d'une jolie fille. Là elle se trouva à trente centimètres d'un jeune homme tout juste sorti de l'adolescence, d'allure sportive, blond avec une coupe de cheveux soignée. Quel fin modèle d'aryen pensa-t-elle !

Courbé sous la toile chargée d'eau qui semblait lui coller à la peau il tourna la tête vers Yutta.

- Je peux t'aider ? Répéta-elle.

La tente fut montée en cinq minutes grâce au concours d'une journaliste certes débrouillarde mais dont la scolarité ne fut brillante que dans les matières littéraires. Yutta se demandait qui était cet intrigant personnage, ce dyslexique manuel logé dans le physique d'un décathlonien.

Quand la tente fut droite et fière, Yutta se redressa et se retrouva face à l'inconnu. Un silence siffla dans la nuit, qu'elle attrapa.

- Viens dans mon fourgon, je t'offre un thé, un café. Ou alors un Jägermeister, c'est le fuel des hommes de chantier parait-il. Mais ne crois pas que j'en fais mon quotidien, le flacon se trouvait dans le fourgon quand je l'ai acheté.
- Je prends volontiers quelques minutes à l'abri, répondit-il.

Il était arrivé au camping avec un sac de toile kaki que la pluie avait transformé en une éponge de quarante kilos. Yutta lui offrit un coin de paradis sec sous la forme d'un sweat-shirt à capuche élimé, et d'un pull de femme à grosses cottes opportunément deux tailles trop grand pour elle.

Il était là assis entre les deux sièges tournant le dos au moteur, à siroter du thé au jasmin. Qui est donc ce gamin qui ne demande rien et parle peu ? Elle l'observa de longues minutes. Yutta avait les traits d'une jeune femme attirante, accentués par ses seins lourds qui pointaient sous son tee-shirt, mais là, après trente minutes de promiscuité dans les cinq mètres carrés d'un fourgon austère, elle n'avait distingué aucun regard charmeur. Une question lui vint sans contrôle :

- Qui es-tu ?

Il leva les yeux sans bouger et la fixa quelques secondes.

- Pour me retrouver seul dans la nuit et sous la pluie sans être foutu de monter une tente ? Je m'interroge sur l'influence des sociétés sur nous tous.

Après un court silence, il ajouta :

- Pourquoi avez-vous les cheveux longs ? Pourquoi vous apprêtiez-vous à dormir ?

Yutta observait le jeune garçon avec perplexité.

- Ben, je dors quand je suis fatiguée pardi !
- Ne dormez-vous pas par habitude ?
- Je ne comprends pas …
- Je m'interroge sur le fait que les sociétés humaines sont façonnées par quelques-uns, continua-t-il dans un monologue. Par conviction, par habitude, ou par lassitude, les hommes adoptent le mode de vie que quelques-uns leur suggèrent.
- Vous vous insurgez contre ça, coupa Yutta ?
- Non fit-il en posant son menton sur son poing. Ce qui m'intéresse est d'imaginer ce que nous serions sans cette propension au panurgisme.

Yutta commençait à cerner ce curieux voisin de camping. Un philosophe en herbe qui aurait grandi hors des courants, un intello free style. Ils discutèrent une heure, confinés dans ce cagibi de tôle martelé par la pluie. Lui questionnait le confort hérité de siècles de construction sociale. En journaliste compétente, elle tentait de le suivre en s'efforçant de se resituer elle-même dans cette société où les plaisirs sont rarement supérieurs aux contrariétés, et où les droits sont rarement supérieurs aux devoirs. Elle le trouvait tantôt perdu, tantôt attendrissant. Avec des cheveux peignés en arrière façon années vingt, un petit bouc naissant, des lunettes rondes, et des yeux couleur lagon, il n'avait à l'évidence pas encore réalisé que sa philosophie ne serait pas son principal atout. Et puis, à un moment, elle le trouva terriblement attirant. Parce que son visage d'ange prononçait des propos d'âge mur ? Parce qu'il n'avait pas levé un seul regard oblique sur elle ? Par une libido furieuse, accumulée pendant des semaines d'un road-trip entêtant et soudain réveillée par un visage d'ange ? Elle se leva et lui prit les deux mains.

- Je te garde à dormir. Cette convention de politesse entre voisins ne te contrariera pas j'espère !

Il acquiesça d'un signe et sortit du fourgon. Quand il frappa à la porte latérale quelques minutes plus tard, il était à nouveau trempé. Yutta tira la porte et observa quelques secondes ce chien mouillé qui n'a jamais mordu. Le laissant debout dehors, elle lui retira le pull, puis le sweat-shirt, puis le tira à l'intérieur. Il restait là, planté devant elle, la tête penchée en avant contrariée par la courbure du toit. Yutta lui descendit le short, puis le caleçon, et se retrouva accroupie devant ses sandales. Avec des gestes bienveillants il l'aida à tout ôter. Elle lui prit les deux mains et s'appuya dessus pour se relever lentement en embrassant ses genoux, ses cuisses, son sexe furtivement, son ventre, ses tétons, son cou, sa bouche, puis son front moyennant quelques contorsions. Lui restait immobile mais le gonflement progressif de son sexe confirmait à Yutta qu'aucune philosophie n'est plus forte que les lois de la nature. Elle posa ses mains sur ses épaules, puis les descendit le long des bras, jusqu'aux mains qu'il tenait toujours immobiles le long du corps. Sans le lâcher du regard, elle rejoignit ses mains sur son sexe qui à présent était collé au bas-ventre et remontait jusqu'au nombril. Elle le caressa avec ses pouces, l'un près l'autre, dans une lente alternance qui forcèrent ses premiers gémissements. Elle se releva et approcha ses lèvres vers les siennes. La respiration était forte mais il ne bougeait toujours pas. Yutta l'enlaça et le pressa contre elle du plus fort qu'elle put. Il leva alors les bras dans un geste qui ressemblait à une première fois et planta ses doigts dans ses cheveux. Ils s'embrassèrent de longues minutes. Yutta avait toute sa conscience excitée par ce sexe raide pressé contre son ventre. Elle se détacha de lui, reprit ses mains et l'entraina à reculons vers le lit. Quand ses genoux touchèrent le lit elle se laissa aller dessus en position assise, puis, tenant toujours ses mains, posa ses lèvres sur le bout écarlate du sexe. Lentement elle les referma comme on ferait avec une glace italienne trop généreuse perchée sur un cornet présomptueux. Ses mains caressaient les fesses juvéniles. Ils se contemplaient, lui la tête penchée vers le bas, elle les yeux relevés autant qu'elle pouvait. Sans ralentir sa gourmande entreprise, Yutta retira son pantalon en prenant soin d'emporter avec la culotte de grand-mère qu'elle avait enfilée le matin, détachée de toute prémonition. Elle se laissa partir en arrière en l'agrippant par les poignées d'amour. Il lui prit le visage entre les mains et l'embrassa passionnément. Yutta écarta les jambes, remonta en haut du lit, puis guida le trésor du jeune homme vers son brasier incandescent. La pénétration la fit trembler de plaisir, un plaisir diffus qui ravagea son corps comme une décharge d'adrénaline. Elle abandonna ses bras sur la couverture et laissa son amant onduler sur elle. A intervalle régulier il s'arrêtait, poussait fort et restait figé en elle de longues secondes qui la faisait gémir plus fort. Ils s'enivrèrent dans une jouissance exquise que procure le plaisir partagé, puis ils s'endormirent dans le vacarme de la pluie.

Le lendemain Yutta passa une journée infructueuse supplémentaire, sur le plan journalistique. De retour vers le camping de Breisach dans la région de Colmar où elle était descendue la veille, elle s'arrêta acheter une pizza. La formule comprenait une boisson. Le serveur sut lire le désespoir dans le regard de la jeune femme, aussi lui recommanda-t-il de choisir la bière plutôt que le coca par défaut ou l'ice tea insipide. Il avait une vingtaine d'années à peine et Yutta devina qu'il arrivait tout droit de Syrie ou autre région mitoyenne où le droit de vivre est un calvaire. Elle supposa qu'il fut musulman et animé en même temps d'une envie d'assimiler les us et coutumes du pays qui lui donnait une chance de tracer sa vie en ligne droite. Et ici, sur la partie allemande du Rhin, intégration signifie bière et salami, et si possible dès le réveil pour les mieux intégrés.

Arrivée au camping, elle immobilisa son fourgon sans maniaquerie, coupa le moteur, oublia d'éteindre les phares, et s'affala sur son lit. Le conseil du syrien fut judicieux puisqu'elle sirota la bière jusqu'à la limite imposée par la souplesse de son cou avant de songer à toucher à la pizza. Appuyée contre les portes-arrières du fourgon, elle tentait de dresser un bilan. Régulièrement elle repassait en accéléré l'aventure à laquelle elle avait décidé de dédier une tranche significative de ses plus belles années. Chaque bilan débutait par des pensées défaitistes. Michel Groniewski n'est plus de ce monde ; il n'a jamais été batelier ; Zbeul est ivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre et invente tout ce qu'il raconte même des victoires 40 à 0 du RCT contre Toulouse; Michel Groniewski serait bien incapable de percer l'énigme de Pi; les supercalculateurs de Pi-Challenge vont inévitablement réussir; le gouvernement français a instrumenté le SYRTE pour qu'il publie une démonstration bidon ; Jonas m'a laissé m'engager dans cette histoire de fou parce que je suis la journaliste du FZ qui lui coûte le moins cher. Et puis peu à peu les pensées positives reprenaient le dessus. Il y a trois péniches Freycinet qui naviguent sur long trajet, et aux dire de bateliers, il faut être frit confit pour choisir cette vie ; la littérature sur Jean-Michel Gronin est formelle, nous avons affaire à un cerveau hors norme ; Zbeul est cramé certes, mais Sissou et Jo témoignent aussi ; et deux égale trois, ce n'est pas rien ça ? Qu'est-ce qu'un mathématicien hyper doué aurait été faire à Toulon où le plus puissant ordinateur est peut-être un PC 386 réformé des PTT ? Et aussi, quelqu'un sur cette planète peut-il instrumenter Germain Sertes ? J'en doute. Et puis Jonas meurt d'envie de communiquer sur mon enquête, et j'ai un mal fou à le réfréner. Le trésor, c'est moi qui le trouverai, avec une carte en parchemin nommée Zbeul que je suis la seule à connaître. Elle se releva et alla s'assoir derrière le volant. Elle n'avait aucune intention de partir mais tenir ce volant fermement l'aidait à y voir clair. Gernot, le vieil homme de l'estaminet de Rees lui avait conseillé de se poster, et Yutta victime de sa fougue s'était ruée sur les routes le lendemain en oubliant le conseil.

Les yeux rivés sur le logo au centre du volant elle décida que demain à la première heure elle se planterait sur la berge avec la patience d'un sniper de la pire espèce.

La nuit, comme chaque nuit, avait chassé toutes ses idées noires. Elle avait déniché un ponton de pêcheur situé à quelques centaines de mètres du camping. Elle s'y assit au bout, les pieds ballants à quelques centimètres au-dessus de l'eau. Après deux heures à scruter l'amont et l'aval comme un arbitre de tennis elle convint qu'un peu de confort serait bienvenu. Elle attendit de ne rien apercevoir à l'horizon, puis courut au camping chercher un pliant, la glacière, un livre, son cahier de notes, et un grand chapeau de jardinier. Elle resta là à observer. En fin d'après-midi, quand les bâillements lui firent reprendre conscience, elle réalisa que même si le trafic était d'environ huit péniches par heure, il était régulier et ne s'arrêterait pas avec le soleil. Elle chassa cette pensée encore une heure, puis suivant une décision infantile décida de rester toute la nuit sur le ponton en dormant par quart d'heure comme font les marins de haute mer. Afin de rester concentrée elle décida de noter chaque péniche par une brève description et l'heure de passage. Elle prenait un grand soin à rédiger la description pendant les minutes où la péniche était à portée de fusil du ponton.

- Mignone petite voiture violette au piquet sur le toit d'un vilain pousse-barge verdâtre, 19h48.
- Ou alors baudet aquatique surchargé avec seulement les naseaux du cockpit au-dessus des flots, porte-conteneur, 21h15.

Un très puissant coup de corne de brume la sortit de son sommeil. Elle ouvrit les yeux sans grande conscience et vit une péniche passer à distance de bras comme un paquebot amarré à un quai. Elle la regarda s'éloigner, et à la forme du sillage, compris que le batelier farceur avait dévié de sa trajectoire monotone pour réveiller une muse enroulée dans une couverture sur un ponton de pêcheur. Elle fit lui un signe emprunté. Soudain elle se jeta sur son cahier. La dernière péniche était passée à 3h10. Il était 5h50.

Elle fit un saut rapide au camping pour se débarbouiller et attraper un encas. De retour au ponton elle fut quelque peu contrariée d'entendre un groupe de gens qui campaient à proximité. Vu cet endroit isolé, elle redoutait qu'ils engagent tôt ou tard la conversation quand ils l'auraient aperçue. Effectivement une heure plus tard ils grimpèrent sur le ponton en maillot de bain. Yutta engagea la conversation.

- Vous êtes au camping ?
- Non répondit la fille, on a fait notre campement là-bas, sous les arbres ; c'est plus cool.

- Vous êtes en vacances ?
- Si on peut dire. On a terminé les examens la semaine dernière et comme les cours reprennent lundi, on a décidé de s'échapper ici.

Il y avait donc une fille et deux garçons âgés d'une vingtaine d'années. Yutta comprit que leur agenda était divisé en deux activités : chiller sous les arbres et fumer, les deux activités se complétant à priori très bien. Elle était intriguée par la composition du groupe. Lequel était le petit copain ? Y en avait-il un amoureux ? Elle ne sut jamais.

Le second soir, alors que le soleil plongeait sur la berge française, Yutta était déjà enroulée dans sa couverture lorsque les trois jeunes s'invitèrent sur le ponton, armés d'un pack de bière bon marché. Ils étaient résolus à comprendre ce que Yutta faisait là, seule, isolée, alors qu'elle payait une place dans un camping pour un fourgon. Elle inventa d'abord une histoire de stage à la police fluviale qui consistait à mesurer la fréquence des passages. Ça fit rigoler les jeunes qui la baptisèrent 'clic-clic Yut' en mimant celui qui presse un chronomètre. Les questions des jeunes laissaient supposer qu'ils pensaient qu'elle évacuait ici un désespoir mais ils furent intrigués quand elle se leva brusquement pour regarder s'éloigner une péniche qui avait trompé sa vigilance.

- Ahrr, tu es de la police dit un garçon
- Mais non répondit Yutta avec gêne
- Une filature ?
- Pff fit-elle en levant les yeux
- Armes, drogues, allez !

Yutta roulait les yeux de droite à gauche mais les jeunes étaient manifestement venus passer la journée sur le ponton.

- Des migrants alors ?

Elle se sentit piégée. Elle acquiesça puis dit en fixant les trois jeunes : ''Je recherche un batelier spécial, très spécial. Vous me promettez de ne rien dire à personne ? Sûr ?''

Elle raconta sa mission en détaillant toute la machine de guerre qui avait été mise en place pour comprendre la cause du ralentissement de la Terre. Par un laboratoire d'état allemand tout d'abord ; puis par un grand quotidien, son employeur. Elle mima la réunion dans le bureau du Président de la République Française, résuma son année passée dans le quartier de la Porte des Lilas à suivre un chercheur caustique missionné en Zorro de l'humanité et son Bernardo, révéla son match à distance contre Pi-Challenge, Faucon Eclair, et Pisterious.

Puis elle passa un long moment à dresser le portrait de l'individu qu'elle traquait. Les jeunes étaient fascinés. Les études les entrainaient dans des scénarios théoriques déconnectés de la réalité, et là devant eux, une fille à peine plus âgée qu'eux donnait un sens à tout leur savoir. Ils bavardèrent ainsi toute la nuit, jusqu'à ce que la jeune fille s'endorme et qu'un des garçons propose qu'ils scruteraient les péniches à tour de rôle.

Ils restèrent ainsi pendant deux semaines sur le ponton, tantôt à quatre, à trois, à deux, ou un tout seul, à noircir les pages du cahier. La rentrée des classes était passée quand les jeunes persuadèrent Yutta de persévérer au-delà des douze jours prophétiques.

Yutta était assoupie sur le ponton au petit matin lorsque la jeune fille s'écria :

- Une péniche Freycinet ! Yutta, il y a une péniche Freycinet là-bas qui arrive.

En un instant elles se tenaient debout au bord du ponton et observaient sans un mot l'étroit bateau glisser dans le ronronnement rauque d'un vieux moteur. Elles remarquèrent que celui-ci avançait moins vite que les autres. Il avait l'ancre accrochée haut à l'étrave en harpon menaçant, et les flancs sales comme si le navire avait traversé un champ de patate. Yutta essayait de distinguer le pilote dans la timonerie à travers les deux minuscules hublots. Il lui vint l'envie de faire des signes. Quand la péniche dépassa le ponton, elle fut prise de panique.

- Je dois la poursuivre, cria-t-elle en courant vers le camping.

Elle réunit ses affaires, prit congé du camping, réveilla sa Gourde Bleue et détala dans la direction de la péniche, c'est-à-dire vers le Nord.

Une demi-heure plus tard elle pouvait l'apercevoir à nouveau alors qu'elle roulait sur une route départementale toute droite longeant le Rhin sur plusieurs kilomètres. Elle s'inquiéta subitement. Comment intercepter avec un camping-car une péniche qui file au centre de l'un des fleuves les plus larges d'Europe ? Pour la première fois depuis le début de sa mission elle demanda de l'aide. Sans quitter la péniche des yeux elle appela Jonas et lui demanda de téléphoner à la police fluviale pour savoir à quelle étape la péniche serait obligée de s'arrêter. Les quarante minutes qu'il fallut à Jonas avant de rappeler lui parurent interminables pendant lesquels elle perdait de vue la péniche, puis la retrouvait après une série d'arbres, puis à nouveau au sortir d'un virage, … .

A soixante kilomètres plus au Nord, juste après Strasbourg, il y avait un point de ralentissement du trafic au niveau de la centrale électrique de Gambscheim. L'endroit était

soi-disant équipé d'un long quai où les péniches faisaient halte en général, entre-autre pour refaire le plein de fuel, à cet endroit le moins cher du Rhin.

Jonas la bombarda de questions mais elle raccrocha promptement dès les informations reçues. Il rappela immédiatement et laissa ce message : 'Je n'ai jamais douté que tu ailles plus loin que quiconque dans cette mission diabolique. Le FZ dont tu es désormais la tête chercheuse a sorti une découverte d'un placard du HZE, puis a battu le pavé pour sensibiliser l'opinion et ensuite les pouvoirs publics. C'est encore le FZ qui a materné l'équipe de chercheurs en France jusqu'à ce qu'elle réussisse à modéliser le phénomène physique du ralentissement. Puis le FZ a orienté l'enquête sur le trésor, comme tu l'appelles, dans une direction opposée à la communauté scientifique, qui d'ailleurs se démène, je t'assure Yutta. Là, tu as le Germain Sertes suivant au bout du fusil, ou plutôt à travers le pare-brise de ta Gourde Bleue. J'aimerais que tu me racontes tout ce que tu vis ma chère Yutta, mais sache que c'est aussi passionnant pour moi de juste imaginer.'

A l'endroit indiqué par la police fluviale le Rhin était très large. Un kilomètre avant la centrale située côté français se trouvait un pont que les péniches étaient obligées de passer sous la première arche côté allemand. Le quai en amont du pont était en effet très long et bordé d'une succession de hangars, restaurants, et bars pour bateliers.

Yutta gara son fourgon sur le grand parking qui surplombait le quai et descendit au bord de l'eau. Elle estimait que sa péniche Freycinet arriverait ici dans une demi-heure. Elle se délectait du ballet des navires enchevêtrés qui s'amarraient aux ducs d'Albe[36] ou bord-à-bord, et qui reprenaient le voyage mais elle dut se résoudre à remonter au niveau du parking où elle aurait une vue d'ensemble.

Et puis à l'heure prévue, Yutta aperçut le museau pointu de la péniche Freycinet. C'était bien celle du ponton avec la tôle enfoncée à l'avant gauche, et cette couleur gris foncé différente du noir cendré ou du blanc de toutes les autres. Elle s'assit sur le muret, ne la quitta plus des yeux, et se répétait en boucle : ' Rien ne dit qu'il s'agit de Jean-Michel Gronin ; si ce n'est pas Jean-Michel Gronin, je le questionne et je retourne au ponton illico ; la Terre perd 10^{-10000} % de sa vitesse par jour, alors que représente un mois de plus sur un ponton ? Tu as localisé une des trois péniches de type Freycinet, il n'en reste donc plus que deux.'

La péniche longea le quai à basse vitesse puis s'amarra à la première place disponible. A l'inverse des péniches que Yutta avait observées, elle remarqua immédiatement que le

[36] Pieux situés proche de la berge permettant aux péniches de s'amarrer pour la nuit

pilote était seul. Il portait un bonnet bleu foncé, une veste de toile bleue un peu plus claire, et un pantalon beige ordinaire rentré dans des bottes en caoutchouc.

Elle descendit sur le quai et se posta à une dizaine de mètres de l'étrave. Sur le quai un préposé à l'amarrage aidait le pilote à attacher les cordages. Yutta scrutait le pilote en essayant de retrouver dans sa gestuelle la posture de la photo du mathématicien dans la classe. A un moment elle redouta que le pilote saute à terre et s'engouffre dans un commerce ou un restaurant où l'aborder deviendrait plus délicat. Alors elle fonça vers la péniche et se planta à trois mètres du pilote.

- Vous … vous êtes … Jean-Michel Gronin, réussit-elle à articuler d'une voix très émue.

Le pilote qui avait encore des cordages en main se figea un instant, puis se redressa, et observa Yutta de longues secondes.

Elle voulait poursuivre mais son regard la tétanisait. Finalement il s'exprima.

- Je suis Victor Micholet mais je connais Jean-Michel Gronin. Dites-moi donc qu'est-ce qui vous amène ici ?

Le mot Micholet avait fait un tilt violent dans les oreilles de Yutta. Lors de son dernier passage à Toulon elle avait demandé à Jo de lui faire visiter le P'tit Chicago, quartier de débauche des marins en goguette, où Gros Nain avait résidé, et la rue Victor Micholet était là où se concentraient les fameux instituts de plaisirs. A cet instant elle eut la conviction de faire face à Michel Groniewski, même si son accoutrement empêchait de reconnaître le mathématicien de la photo. Elle avait répété cet instant mille fois et restait concentrée sur son plan d'approche. Il était question de ne surtout pas parler de Pi.

- Je suis journaliste et je voudrais l'interviewer.

Le pilote se tenait debout au bord de la péniche avec toujours une corde dans la main. Il fixait Yutta. Elle comprit qu'elle subirait la conversation mais s'en accommoda.

- Jean-Michel Gronin a laissé un souvenir à Toulon et Var Matin m'a demandé de faire un papier sur lui.

Le pilote exprima un léger rictus, puis sauta sur le quai. A présent face à elle, il l'observait, puis dit :

- Var Matin engage des journalistes avec accent allemand à présent ? Venez avec moi, j'ai soif, et vous, vous avez envie de parler.

Ils entrèrent dans un bar situé une centaine de mètres plus loin où le pilote avait de toute évidence ses habitudes. En chemin Yutta recoupait des traits de caractère glanés à Toulon : peu de mots et une perception hors norme.

Ils s'assirent à une table pour deux coincée entre deux tables semblables occupées par des bateliers dont la corpulence était égale à la largeur de la table. A peine assise, elle posa le coude sur la table, ferma le poing, posa son nez dessus comme le penseur de Rodin et lâcha en le regardant droit dans les yeux :

- Gronin ça s'écrit en deux mots !

Le pilote la fixa longuement comme quelques minutes plus tôt sur la péniche. Il détourna le regard pour faire signe au serveur en faisant le signe 'deux' avec l'index et le majeur. Dans le monde taiseux des bateliers on est fidèle aux endroits qu'on fréquente, et cette fidélité limite encore plus le besoin de parler.

Il ôta son bonnet. En dépit de cheveux épars suivant la ligne de tonsure, Yutta reconnut enfin le mathématicien de la photo. Elle sentit un grand frisson la parcourir. Quelques vingt ans dont la plupart sans doute à naviguer avait transformé le visage doux de la photo en une gueule de marin.

La jeune journaliste brisa le silence :

- Qu'est devenue votre moto ?
- La moto de Gros Nain ?

Elle le regardait sans répondre, puis l'atmosphère s'apaisa lorsque le serveur s'interposa avec les deux bières.

- A la santé de Gros Nain fit-elle.

Elle but une petite gorgée puis reprit la parole.

- Vous avez laissé une belle image à Toulon vous savez ? Qu'y faisiez-vous ?
- C'est Carole ? Daphné ?

Yutta se redressa contre le dossier de sa chaise. Elle devina que Carole et Daphné officiaient rue Micholet.

- Zbeul, fit-elle.

Gros Nain esquissa un sourire tranquille.

- Ce Zbeul, mon miroir déformant. Il raconte ce que les gens veulent entendre. Il est toujours de ce monde alors ? C'est bien grâce à la police qui le met à sec régulièrement.
- Je n'ai passé qu'une dizaine de jours en tout à Toulon mais j'ai été fascinée. Par la désinvolture des gens je crois. Vous voyez, ici en Allemagne on subit les engrenages de la société, là-bas ils semblent glisser à côté.
- J'y ai passé un peu plus de deux ans effectivement. Alors en dix jours seulement vous avez découvert que mon coach s'appelait Carole, mon psy Daphné, mon club de sport Chez Sissou, et ma ligne de bus la 860 ?
- 860 GT pour être précis ajouta-t-elle dans un sourire lumineux.

Il esquissa un sourire à nouveau en fixant la jeune femme. A présent elle ne voyait plus que le mathématicien de la photo. Il avait effectivement le haut du crane assez volumineux, renvoyant une image d'intelligence, le profil type du teston tel qu'on le décrirait à Toulon. Un frisson la parcourut à nouveau. Il avait de toute évidence compris que cette jeune femme avait sué sang et eau pour arriver jusqu'à lui, qu'elle était en mission pour une grosse administration allemande ou européenne impliquée sur le ralentissement, qu'elle savait qu'il avait été le plus avancé sur l'énigme de Pi dont dépendait la réponse donnée par l'équation de ce laboratoire français.

- Et vous, dit-il en appuyant sur le frisson ?

Cette invitation à parler délivra Yutta. Elle raconta d'abord son métier de journaliste, qu'elle avait choisi très jeune pour la noblesse du rôle de diffuseur d'événements, connaissances, opinions et tout ce qui fait que les hommes ne sont pas des chats d'appartement disait-elle. Elle parla aussi de ses études qui furent quelque peu chaotiques tant Yutta était indisciplinée et aspirée par toutes les initiatives. Elle raconta avec entrain comment ses voyages d'étude lui apprirent qu'il n'y a pas une norme mais une infinité de contextes. Gros Nain était pour l'heure son miroir et ça la rendait volubile. Elle parla de sa famille, des parents irréprochables mais si besogneux qu'elle se demandait parfois quel excès de frivolité avait pu les atteindre pour qu'ils conçoivent leur fille unique. Elle raconta avec envie comment gamine elle voulait aller dehors, explorer tout l'espace devant elle. Le petit périmètre du jardin, puis le quartier, puis le bourg. Les endroits les plus inaccessibles et interdits l'attiraient le plus, et à ce petit jeu elle passait le plus clair de son temps avec des garçons, les téméraires du lot et les moins assidus à l'école aussi. Sa mère subit l'enfer

jusqu'à ses dix ans, et le moment où elle apprit à lui faire confiance, via un pacte où l'heure du retour à la maison reculait au fur et à mesure que l'adolescente grandissait.

Ils restèrent ainsi pendant de longues heures où elle se confiait peu à peu comme à un grand frère qu'on revoit après des années. Gros Nain gardait les yeux rivés sur elle, même lorsqu'il levait index et majeur pour renouveler les bières. Il acquiesçait au récit et intervenait par de brèves questions qui invitaient Yutta à poursuivre avec toujours plus de passion.

Peu à peu une confiance pure s'installa entre eux. Elle avait en face d'elle un grand frère et il voyait jaillir dans sa vie d'ermite une jeune fille pétillante. Il parla peu de lui. Un peu de son métier de batelier, et un peu plus de sa péniche Rosa-Maria.

- J'ai retrouvé avec Rosa-Maria ma 860, vois-tu, à la différence qu'elle ne tombe jamais en panne. Parfois je me demande si elle n'accompagnera pas mon cortège funéraire.
- Vous … tu as peur de la mort ?

Il sourit et la fixa encore plus intensément.

- La mort est un gaspillage. De tout ce que le défunt a appris et n'a pas pu ou voulu transmettre.
- As-tu cette angoisse ?

Yutta sentit trop tard qu'elle avait avancé un pied vers l'énigme de Pi. Il détourna le regard.

- La mort est toujours un gaspillage. Ma mère cuisinait une tarte aux prunes que ni moi ni personne ne dégustera jamais plus.

Puis il se leva pour aller payer. Quand il revint, Yutta avait la tête tournée vers la fenêtre. Il lui posa la main sur l'épaule.

- Le dernier à qui j'ai payé des bières, c'est Zbeul …
- Pas sûr que son ardoise ait été acquittée à cette heure répondit-elle en en lui offrant son visage de chipie. Mais il s'agit là de frais professionnels n'est-ce pas ?

Gros Nain s'était rassis et restait fasciné. Des dizaines de séances chez sa Carole de la rue Micholet n'étaient pas parvenues à l'habituer à l'aisance innée des femmes à jongler avec leur charme.

Il rompit le silence :

- Si je navigue dans cet état, soit je coule dans le Rhin, soit dans la justice française, soit dans la justice allemande. Il parait que la troisième option est la moins douloureuse. Jeudi soir je m'arrête vingt-quatre heures à l'écluse de Germersheim. Je te laisserai payer les bières ?
- Chiche ! Fit Yutta en lui tapant dans la main.

Il se serrèrent la main par-dessus la table, puis elle se leva, fit demi-tour, et salua le barman. Juste avant la porte, elle se retourna et fit un signe à Gros Nain sans s'arrêter. Quand elle fut dehors, elle se mit à courir, comme si quelqu'un ou elle-même craignait d'altérer les trois heures magiques qu'elle venait de passer avec un ermite ; comme si la Yutta romantique pouvait forcer la Yutta professionnelle à faire demi-tour et à décharger une image d'adolescente mal dégrossie ; ou comme si la Yutta professionnelle orgueilleuse risquait de revenir briser un instant fragile.

Elle grimpa dans son fourgon et roula sans refermer la porte coulissante. Quelques centaines de mètres plus loin elle freina fort et s'immobilisa au milieu de la chaussée dans le bruit caverneux de la porte coulissante qui n'avait pas anticipé ce saut d'humeur, sortit son téléphone, s'apprêta à appeler son patron, puis se ravisa. Elle tira furieusement le levier de vitesse vers l'arrière et fonça dans la nuit.

Chapitre 10 - Le trésor de Zbeul

Le fracas d'un objet en verre qui heurte le béton sortit Yutta d'une torpeur cotonneuse. Sans doute quelqu'un avait cassé un verre à la terrasse du camping. Elle se réveilla en nage et comprit quand elle réalisa qu'il était onze heures et qu'elle mijotait depuis deux bonnes heures dans son fourgon globuleux auquel il ne manquait que la soupape siffleuse de cocotte-minute.

Elle s'était écroulée sur son lit la veille chargée des émotions de son tête-à-tête avec Gros Nain, plus les trois ou quatre bières qui lubrifièrent cet épisode de plénitude.

- Gros Nain existe, je l'ai rencontré, s'exclama-t-elle à voix haute en s'amusant des annonces récurrentes de l'existence contemporaines du Christ. Et je sais où il est. Mieux encore, il sait que j'existe, ce qui n'est pas certain concernant le Christ !

Un vertige la saisit en se remémorant ce jour où Jonas lui lança à propos du ralentissement de la Terre : 'Je te donne deux ans à temps plein et le budget de l'équipe des sports'. Quatre ans s'étaient écoulés et elle s'était goulument projetée, physiquement et surtout mentalement, nuit et jour, semaine et week-end, dans le tourbillon d'une enquête planétaire où elle se frotta tour à tour aux arcanes de la recherche d'état allemande, au gouvernement français et son dévoué président, à l'énigmatique Germain Sertes et son Pancho Villa génial, au milieu attachant des motards toulonnais, à la confrérie des bateliers du Rhin, et à présent à un mathématicien rangé des voitures devenu ermite navigant. Se dressait devant elle l'obstacle de Pi. Une épine retorse vieille de trois mille ans. Comme souvent cette pensée lugubre fut chassée par un réflexe d'espoir : Pi n'avait jamais été mentionné dans la conversation de la veille alors que Gros Nain qui fréquentait les bars le long du Rhin était forcément au courant de la bataille homérique que se livrait Pi-Challenge, Faucon Eclair, et Project Pisterious. Il avait donc forcément compris pourquoi j'étais à sa poursuite. Elle fouilla dans sa mémoire toutes ses paroles à la recherche d'un indice qui pourrait sous-entendre que l'énigme de Pi aurait déjà été résolue, peut-être par lui-même, ou pire qu'elle ne serait pas perçable. Elle ne s'en remémora aucun et à nouveau se raccrocha au mot précieux de Zbeul, le fameux 'trésor enterré dans le jardin de Gros Nain', cet espace invisible et infiniment grand de son esprit. Yutta se raccrocha ainsi à cette bribe d'intuition. Les femmes ne savent-elles pas repérer les intentions ? Une aptitude qui d'ailleurs vire souvent à l'obsession et les empêche de juger positivement des actes qu'elles assimilent à des réactions opportunistes ?

Pour la première fois depuis longtemps elle n'avait rien à faire. Le rendez-vous avec Gros Nain était dans deux jours et même sans heure précise. Elle s'en alla prendre une douche au bloc sanitaire puis vint s'assoir à la terrasse du camping, allongeant son dos contre le dossier, étirant ses jambes lisses, et déposant ses bras sur des accoudoirs hospitaliers. Une jeune serveuse empêtrée dans sa post adolescence la sortit de ses rêveries. Elle commanda un café crème doublement sucré que son groupe social à hygiène de vie contrôlée aurait moqué, puis téléphona à Jonas. Il décrocha en plein conseil d'administration :

- Trop heureux de t'entendre depuis tout ce temps ma chérie, dis-moi ?
- J'ai parlé à Gros Nain …
- Je m'en doutais. Je ne dis rien, promis.

L'écluse se trouvait à une centaine de kilomètres vers le Nord mais Yutta décida de rester au camping entre-temps. L'endroit était agencé comme tous les campings haut de gamme, avec allées larges nappées de tartan propices aux manœuvres hasardeuses de caravaniers amateurs, des emplacements délimités par des haies restreignant la socialisation de façade, le tout s'offrant derrière le grand porche d'entrée en arc de cercle en guise de ligne d'arrivée pour marathoniens des grandes transhumances d'été.

De manière récurrente son imagination jouait la scène du jeudi et sa deuxième rencontre à venir avec l'insaisissable mathématicien. Elle commença à prendre des notes sur la stratégie, à formuler des répliques ciselées. Mais à mesure qu'elle ressassait cette scène, l'angoisse la prenait. Le peu qu'elle avait entrevu de Gros Nain suffisait à comprendre qu'il n'était ni manipulable ni prévisible. Et puis elle se souvint du conseil rapporté par Jonas que le footballeur Gerd Müller aurait prononcé lors de la journée portes ouvertes au HZE : un buteur ne doit jamais se laisser aller à imaginer le déroulement d'un match à venir. Sa seule obsession et sa seule préparation doit rester focalisée sur les techniques de buteur. Elle s'employa alors à identifier les techniques du journaliste, qui s'apparenteraient à celle d'un buteur, et qui lui permettraient d'atteindre son but à elle, convaincre Gros Nain de retravailler sur l'énigme de Pi. Sa première réflexion porta sur l'excellence de l'expression. Prononcer le bon mot, l'adjectif qui tape le sens dans le mille. Et le moins de mots possible aussi, selon les préceptes de la presse écrite. Gros Nain parle peu. Yutta savait qu'elle n'était pas capable de tenir autant de silences alors elle s'efforcerait de soigner chacune de ses phrases.

Gerd Müller avait parlé de la recherche perpétuelle du bon placement dans un souci permanent d'anticipation du jeu. Il aurait dit 'Le bon buteur a visionné la cassette du match avant d'entrer sur le terrain'. Transposé au journalisme et à l'épreuve Gros Nain, la jeune

femme fit un parallèle avec le souci de l'observation. Gros Nain parlait peu, il fallait donc l'observer, détecter les mouvements imperceptibles des cils, des doigts, sentir sa respiration, et ainsi parvenir à lire dans ses pensées.

Et puis elle songea à la force, celle qui avait forgé la légende Der Bomber[37]. Comment exploiter cet enseignement ?

Il était dix-neuf heures. Elle avait chillé toute la journée et éprouva le besoin de bouger. Elle sauta dans le jean de toutes ses aventures et se contorsionna derrière le volant. Tourner la clé de contact génère toujours un frisson sur un engin âgé d'un demi-siècle. Elle n'éprouvait pas de stress puisque son fidèle grognard de la campagne du Rhin avait toujours démarré, mais plutôt une compassion quand arrivait le moment du combat entre le démarreur et le moteur, un combat qui ne se présentait jamais gagné d'avance comme sur un véhicule moderne. Après le clonk métallique du lanceur, le moteur se mettait d'abord à gémir comme un bébé qui se réveille affamé. La durée des gémissements n'était jamais la même à tel point que Yutta se délectait à travailler le geste d'une main sur la clé de contact et celui de l'autre main sur la tirette du starter, comme si sa petite chorégraphie pouvait avoir un quelconque bienfait. Et puis survenait le premier souffle du moteur dans un râle poussif. A ce stade, repousser la tirette du starter avait le même effet qu'un spray de corticoïde dans la gorge d'un asthmatique. La respiration devenait moins bruyante, et après quelques minutes, le moteur ronronnait comme un félin repu, dissipant toutes les inquiétudes.

Elle roula tout droit quelque temps et tira le frein à main, devenu récalcitrant après des décennies de va-et-vient schizophrénique, devant une pizzéria à emporter. Le local exigu était asphyxié entre deux magasins opulents donnant l'impression qu'il avait été puni par l'architecte. Un petit bouclard comme on en trouve partout, ou la carte est sans surprise, et la courtoisie garantie de la part d'un préposé au comptoir la plupart du temps issu de l'immigration. Le comptoir occupait toute la largeur face à la porte, surplombé par des panneaux vantant à coup de couleurs criardes des pizzas dont les noms offraient au client un tour du monde complet. Cinq ou six personnes étaient là le nez levé vers une minuscule télévision accrochée au plafond. Un match de foot était en cours, crachant le bruit strident de supporters reconnaissable entre mille bruits modernes. Yutta commanda puis, allégée par sa bonne humeur du jour, se joignit au groupe. Un peu surpris, ils s'écartèrent légèrement avec respect et atténuèrent un temps leurs injonctions adressées à l'écran. Un fait de jeu remonta instantanément le niveau sonore et l'approbation de Yutta fut alors sollicitée à chaque action comme si sa féminité exclusive dans ce lieu lui octroyait une

[37] Surnom donné à Gerd Müller qui est resté à la postérité

impartialité footballistique légitime. Elle regardait le match avec un certain plaisir. Elle n'avait jamais supporté quelconque équipe mais elle reconnaissait à la chorégraphie déstructurée du football une esthétique légère. A plusieurs reprises les clients réagirent à une action avec le geste du poing serré et un 'vas-y' rageur. Elle interpréta à cet instant que la fameuse force du buteur ne désigne pas une valeur absolue mais l'instant bref où il mobilise toutes ses forces. Quand la rage du joueur se transpose dans la rage du supporter. L'analogie avec son épreuve à venir fut évidente : il lui faudrait mobiliser toutes ses capacités cognitives au moment opportun.

La pizza fut fort goûteuse ainsi qu'un Fanta Orange appartenant au batch n° 1 3254 888 du 14/07. Elle prit congé et fut accompagnée du geste de bienveillance typique des gens du Sud quand le poing fermé vient frapper le cœur. Ils avaient partagé une minuscule tranche de vie.

Le réveil de Reine Yutta fut bien différent le lendemain. Elle avait d'abord subi la discipline de son réveil. Elle sauta du lit et s'envola pour un footing à travers les champs. Elle voulait sentir la rage du buteur quand corps et esprit forcent ensemble. Elle courut longtemps à une allure soutenue. Quand ses cuisses devinrent dures et sa respiration bruyante elle bloqua son esprit sur la légende Gerd Müller, et, dans une pirouette mentale que l'intimité absolue permet, se mua en Yutta Müller, le terrible buteur qui terrorise le championnat allemand. Lors du match au sommet contre Hambourg elle reçoit un ballon dans la surface en même temps que le lourd défenseur central. Le choc est violent, son corps craque, elle reste debout, ne perd pas la cage de vue, et marque dans un vacarme assourdissant. A Bochum c'est un centre qui fuse à vingt centimètres du sol, elle se jette et parvient à placer une tête victorieuse en se râpant la moitié du visage contre la terre battue abandonné par la pelouse dans cette zone de combat. Yutta se laissait envahir par la frénésie. Chaque petite montée du chemin devenait une accélération pour reprendre un ballon, chaque petit saut par-dessus un caillou devenait une passe, chaque branche débordant sur le chemin donnait lieu à un dribble fulgurant. Elle se retrouva ainsi dans un village inconnu. Elle s'arrêta à la fontaine, posa les deux mains sur le rebord et reprit son souffle. Quand elle fut apaisée, Yutta était redevenue journaliste. Elle demanda son chemin et réalisa qu'elle avait couru deux heures et n'avait rien retenu du parcours.

De retour au camping elle tua le temps de la manière la plus banale qui soit ; elle entreprit de laver son fourgon. Elle s'amusa à lui manifester un amour forcé, que le fourgon ne lui rendait guère en détachant çà et là des copeaux de peinture devenus inconciliables avec la tôle rouillée. Elle fignola sa besogne en décidant de soigner les portes coulissantes grinçantes qu'aucun baume apaisant n'avaient cajolé depuis des décennies. L'huile d'olive

n'ayant pour effet que de changer l'octave des gémissements, elle alla quémander de l'huile moteur auprès d'un propriétaire de grosse berline qu'une telle sous-catégorie de véhicule semblait offenser. Une fois emmitouflée dans ses draps elle convint que les laver auraient été plus judicieux pour embaumer sa nuit que savonner de l'acier, puis elle s'endormit sereine.

Le lendemain Yutta se mit en ordre de marche au lever du soleil. Il faisait un temps délicieux à ne pas mettre un escargot dehors. Elle tira la porte latérale, sauta au dehors, et étira ses bras le plus possible vers le ciel, offrant son corps au soleil naissant. Son esprit s'abandonna à ses sens jusqu'à ce qu'elle réalise qu'un vieux monsieur promenant son chien se voyait offrir le spectacle insolite d'une jeune femme insensément nue.

Elle avala les kilomètres sans les voir jusqu'à l'écluse de Germersheim. Dans quelques minutes, la journaliste Yutta jouerait un match décisif. L'adversaire n'est pas connu pour être retors, mais il est habile.

Quand elle s'approcha de la péniche amarrée au quai, elle aperçut Gros Nain debout sur les écoutilles coulissantes qui ferment la benne de chargement.

Il m'attend pensa-t-elle un instant, puis se haïssant comme jamais, se remit en tête les fruits de ses réflexions des jours précédents. Elle força le pas. Il l'aperçut, seule sur le quai. Elle lui fit un signe de la main, ce signe emprunté typiquement féminin où le coude reste collé au corps et la main enchaînée à l'avant-bras essaie d'envoyer un petit coucou. Il l'observait s'avancer sans dire un mot. Arrivée au bord du quai, elle dut se résoudre à parler la première, forçant un ton enjoué :

- Bonjour Michel, comment vas-tu ?

Il fit un pas en avant et esquissa un sourire paisible. Yutta ne put tenir le silence une seconde de plus.

- J'arrive de Gambscheim où je suis restée finalement depuis lundi. Tu vois, j'ai la belle vie.

Une seconde de silence plus tard elle lui tendit la main pour qu'il l'aide à grimper sur la péniche.

- Bienvenue dans mon royaume Yutta. A part un mouton bavard, une rose orgueilleuse, un vieil ivrogne, et un roi déchu, personne n'y est jamais entré.

C’est vrai ? Rhoooo, je suis trop fière ! Tu me fais visiter ? Je vois que tu as une belle vue sur le fleuve.

- Oui, et je m’entends bien avec mes voisins.
- Tu as combien de chambres ?
- Une avec mini douche, et un grand dortoir là-dessous, fit-il en pointant la benne de chargement. Il suffit de sculpter des transats douillets dans les cent tonnes de sable que je transporte le plus souvent.
- Et quand tu ramènes du compost dans l’autre sens ?
- Le confort est le même, seules les effluves diffèrent. J’avoue que je préfère le parfum vanillé du sable de Berne ; d’ailleurs je facture plus cher la nuitée !

Il l’amena de la poupe à la proue et lui raconta l’histoire de sa péniche. Un vraquier de type Freycinet construit en 1931 par le chantier naval Boël à Temse en Belgique. Cela constituait un premier mystère puisque aucune liaison fluviale n’existait à l’époque permettant de relier ce chantier naval au Rhin, sauf à transiter par la Manche dans un voyage très périlleux pour un bateau à fond plat et aussi étroit. Elle avait été exploitée jusqu’en 1956 par un armateur hollandais dénommé Jesper Heijssink, qui la vendit à la société allemande Haasen dont on retrouve les premiers enregistrements de navigation sur le Rhin, jusqu’en 1967. Ensuite le bateau réapparait dans les journaux du trafic fluvial à partir de 1979, après douze ans d’errance mystérieuse puisque même une péniche amarrée en permanence doit faire l’objet d’une déclaration annuelle auprès des autorités. Le nom Rosa-Maria, peint à la main par un individu adroit était placé sur un carré de peinture gris foncé qui semblait plus récent que la peinture de la coque, et Michel pensait que le mystère des douze années se trouvait dessous.

- Tu n’es pas curieux de savoir, demanda Yutta avec de grands yeux ?
- Ben … pas trop non. Un mystère c’est une immensité alors qu’une information c’est super étroit, non ? Tiens, je vais t’émoustiller un peu. Dans le compartiment du treuil j’ai trouvé une trace d’or longue de dix centimètres, comme si un objet lourd de ce métal avait frotté longtemps à cause des vibrations. C’est fascinant non ?

Michel raconta ensuite le moteur, un huit cylindres en ligne à soupapes latérales construit à la fin des années vingt par la société Anglaise Charter Lea.

- C’est un modèle assez unique avec deux soupapes d’admission d’un côté des cylindres et la soupape d’échappement de l’autre côté...
- … comprends rien …

- Juste pour dire qu'il est plus puissant que ce que nécessite cette péniche, et parfois je m'amuse à accélérer quand un gros tanker ne respecte pas les règles de la courtoisie fluviale. Je faisais pareil avec la 860 à Toulon. Là-bas ça amusait mon malheureux adversaire. Pas ici.

Yutta songea à cet instant aux univers de connaissance que lui avait fait découvrir son père.

- Mon souci avec cette péniche, c'est l'hélice. Si je la perds, je ne pourrai plus en retrouver d'autre. Alors je plonge chaque mois pour vérifier l'écrou. Tiens, encore une autre analogie avec la 860. Le vilebrequin était aussi introuvable.

Yutta reconnut le Jean-Michel Gronin de Toulon avec sa moto comme seule confidente non payante. Cette péniche était donc son amarre au monde réel comme l'était sa moto, et comme à Toulon, il en prenait soin.

Il était onze heures et elle lui lança :

- Tu m'offres un café ?

Ils retournèrent dans la timonerie qui sert encore de cuisine, aussi rustique que l'ordinaire d'une campagne napoléonienne, avec l'odeur puissante de gasoil en plus. Elle s'assit sur la chaise haute pivotante de pilote soudée au plancher métallique. Elle semblait émerveillée comme un enfant qui entre pour la première fois dans un univers inconnu comme une ferme, une fête foraine, ou tout autre univers multi sensoriel qui ne peut être imaginé. Elle lançait d'ailleurs ses jambes de droite à gauche dans une agitation perpétuelle que les enfants perdent en général à l'adolescence. Ils bavardèrent ainsi longtemps, elle racontant ses aventures insolites de cirque ou de pelleteuse, lui ses incessants aller-retour sur le Rhin. Les récits tranchaient furieusement par le tempo. Quand il fallait un quart d'heure à Yutta pour transcrire une tranche de vie d'une heure ou deux, il fallait trente secondes et quelques phrases à Michel pour raconter une journée entière.

Vers 13 heures Michel commença à préparer un repas simple. Yutta lui lança d'un ton espiègle :

- Dis-donc, je n'ai pas envie de t'aider …

Il jeta à la jeune femme un regard amusé. Assurément ils se comprenaient et s'appréciaient.

Puis ils s'installèrent sur les tôles de la benne de chargement. Michel avait une petite table ronde en métal, ce modèle intemporel qui refuse de se replier après la première opération

de peinture, et une chaise de même fratrie où les lattes de bois toutes fendillées auraient préféré naître en acier. Il apporta un bidon pour second siège, un parasol, et ils restèrent là toute l'après-midi. Elle parla de ses articles de presse qui l'avaient marquée. Du tout premier, maladroit, que l'équipe de rédaction ne censure jamais par principe mais qu'elle n'arrivait plus à relire. Du fameux reportage sur le passage du pape à Frankfort qui lui valut l'admiration d'une moitié et la haine de l'autre. Et d'autres articles où le travail, ou le résultat, fut félicité. A intervalles réguliers elle se forçait à interrompre son monologue pour le questionner.

- Raconte-moi les gars de Plein Pot.
- Ils aiment les motos comme les gens aiment les animaux de compagnie, tu vois. Plein Pot c'est la SPA. Y arrivent des motos abandonnées, maltraitées, d'autres incompatibles avec leur propriétaire, et ils soignent. Parfois seulement le propriétaire !
- Et à toi, ils ont soigné quoi, ta huit soixante ou tézigue ?
- Ma Huit-soixante, de toutes les maladies que les vieux clous chopent aux froids de l'hiver, aux pluies du printemps, aux canicules de l'été, et aux fausses manœuvres ! Et moi aussi en fait. Ils ont retardé un peu la progression de ma misanthropie.
- Comment es-tu arrivé là-bas ?
- C'est le seul spécialiste Ducati à Toulon. Quand je suis venu la première fois ils ont rigolé. Louis, le patron, n'avait pas vu ce modèle depuis dix ans.
- Je crois qu'ils t'aimaient bien. Tu sais comment Louis t'appelle ?

Cette question arracha un éclat de rire à Michel.

- Hi hi hi, truffe ! Il appelle tout le monde comme ça. Ça lui vient de la course.
- La course ?
- Il fut, et est encore peut-être, un très bon pilote de course à moto, niveau mondial, tu vois, et 'Grappe de truffes' est son expression pour désigner les pilotes qui bouchonnent dans les virages en suivant des trajectoires erratiques.

Sur la route du retour Yutta était radieuse. Elle n'avait rien appris, mais elle avait gagné un ami. Un vieux sage comme elle n'en avait aucun en dehors de sa hiérarchie au FZ. Plus âgé, de sexe opposé, étranger, peu disert, ils avaient les différences qui font les plus belles complémentarités.

Elle mit de la musique sur son téléphone. Le son qui s'échappait du minuscule microphone goutait modérément la concurrence du moteur que Yutta faisait jouer sans retenue. L'algorithme de son Appli de musique lança son préféré 'Joe pinched my bollocks', chanson

rigolote de MC Toelo raillant la vindicte bien-pensante qui se répandit après que l'inénarrable pilier de rugby anglais Joe Marler et sa coupe de cheveux Carnaby Street pinça en plein match international les bijoux de famille de l'austère deuxième ligne gallois Alun-Wyn Jones. Elle reprenait le refrain à tue-tête, baignée de l'air frais offert par la porte latérale bloquée ouverte.

Guess what
Guess what
Has happenend in the ruck
To what
To what
Legendary welch lock
Prop Joe
Prop Joe
Crazy nasty wild duck
Said yo
Said yo
And pinched my bollocks

Elle s'était arrêtée en route pour acheter quelques provisions dans une supérette. Deux caisses étroites filtraient la sortie du magasin. Elle se rangea docilement dans la queue de celle qui était ouverte. Alors que le couple en tête de file s'éternisait à coups de bons de réduction et autres cagnottes à déduire, Yutta remarqua devant elle la petite fille qui feignait de pousser le caddie devant sa maman. Une brunette craquante à souhait avec son jean troué d'ado taille enfant et un sweat à capuche profonde de jeune de cité, et sa frange ajustée à la v'la-comme-j'te-pousse. Yutta ne la quittait plus des yeux, comme magnétisée par tant de perfection sur une bouille de teigne en devenir ! La petite fut la première à s'impatienter, et sa maman lui servit des remontrances aussi usitées qu'inefficaces. Elle fit remarquer avec la candeur des enfants que le monsieur juste devant elle n'avait pris qu'un tee-shirt et une plaquette de chocolat. Yutta s'amusa de ce que cet assortiment incongru soit déjà perçu comme tel par une enfant de cinq ou six ans. Le monsieur se retourna et entra en conversation avec la petite fille. Il avait une soixantaine d'années affichée en quatre par trois par une calvitie en guérilla contre de vaillants cheveux blancs. Il se pencha en avant en posant ses mains sur les genoux pour s'entretenir d'égal à égal avec la petite fille, à l'évidence sans se soucier de la dizaine de regards qui consommaient la scène.

- Et bien vois-tu, j'achète ce tee-shirt pour faire un dessin dessus.
- Tu vas dessiner quoi demanda la petite fille du tac au tac ?

- Je vais l'offrir à un ami pour son anniversaire, alors je vais faire sur le tee-shirt un dessin rigolo de mon ami.

La petite fille se tenait la lèvre avec les doigts et son regard alternait du tee-shirt au visage du monsieur.

- Tu aimes bien dessiner reprit le monsieur ?

Un oui lumineux effaça la moue perplexe de l'enfant.

- Tu serais d'accord que je fasse un dessin sur le tien de tee-shirt ?

La petite fille baissa les yeux sur son ventre puis offrit un second oui spontané appuyé par un petit bond.

- Zut, je n'ai pas de feutre sur moi, fit le monsieur.

Il feint de fouiller dans des poches imaginaires puis s'empressa de poursuivre avant qu'un spectateur ne vînt froisser la scène :

- Je peux dessiner avec un morceau de chocolat, tu es d'accord ?

La petite fille jeta un regard en arrière vers sa mère, et, sans attendre de réaction ni même interroger son visage, servit un troisième oui délicieux.

Le monsieur ouvrit sa plaquette de chocolat et en découpa une barre. Il se mit à genoux et rampa vers la petite fille. Il s'apprêtait à dessiner quand il lui glissa un mot à l'oreille. Personne n'entendit la cachotterie, que la petite fille acquiesça par deux hochements de tête.

Il fit le dessin en quelques secondes et une dizaine de gestes assurés. Quand il eut fini, il se releva et contempla la petite fille avec un sourire de chenapan du haut de son mètre quatre-vingt. L'enfant examina son ventre en courbant la tête du plus qu'elle put sans bouger les bras, puis se retourna vers sa mère qui poussa un cri strident suivi d'un fou rire. Du pacte secret entre une enfant et un dessinateur improbable sortit une caricature de la maman où, de sa coupe au carré de friponne à la Amélie Poulain, de ses cils alignés comme un bataillon Est allemand, et de ses dents du bonheur, rien n'avait été épargné.

Quand le monsieur eut passé la caisse, il coupa le reste du chocolat en deux, en offrit la moitié à la petite fille, lui serra la main du bout des doigts, et disparut derrière la porte automatique.

✧ ✧ ✧

Yutta revit ainsi Michel régulièrement au gré de ses escales. Plus rapide sur quatre roues, tantôt elle le rattrapait le jour du rendez-vous, tantôt elle le devançait.

Le calendrier de leurs rencontres semblait rythmé par la navigation au début, puis il n'échappa pas à la jeune femme que Michel adaptait ses missions pour la voir plus tôt ou plus souvent. Il devint clair que les deux prenaient grand plaisir à se voir et qu'elle avait fait effraction dans la vie d'un solitaire. Elle restait fascinée par cet ermite et ne cessait de le questionner sur le sens de sa vie en flottaison sur un ruban méandreux.

- Tu vois, c'est le moteur qui me fait avancer, et bien quand je remonte le fleuve, mes journées sont plus fastidieuses, c'est étrange non ?
- Parce que tu y passes plus de temps !
- Non, je me sens plus fatigué chaque soir, comme si je soulageai mentalement mon moteur. Le secret de la navigation fluviale, c'est de se faire accepter par le courant.

Elle n'avait eu jusque-là qu'une vie frénétique de jeune femme urbaine et découvrait une existence hors du tumulte. Michel écoutait Yutta comme on se plonge dans une série. Une série à un seul personnage, pétillant, qu'il suffit de contempler et d'écouter.

- Hier j'ai cédé à la mode du croc top, mais tu vois, quand tu t'adresses aux gens, ils te regardent le nombril, même les femmes, c'est exaspérant tu comprends ?
- J'essaie !
- Je comprends néanmoins cette mode. C'est agréable l'air frais ou chaud sur le ventre ; ça connecte à la nature, ça réveille un sens qu'on étouffe sous des vêtements. C'est notre dégaine torse-nu à nous les femmes.
- Il m'arrive de piloter torse nu.
- Tu es donc à la mode Michel !
- C'est vrai que sentir le froid sur la peau au petit matin, puis résister pendant que la chaleur du jour monte lentement, ça donne la sensation d'être relié au soleil.
- C'est rigolo j'ai déjà fait ça avec ma camionnette.
- De rouler torse nu …
- Pfff ! De rouler la porte ouverte au petit matin en me gelant au début, et de résister jusqu'à ce qu'il fasse bon. Exciter les sens ça fait vivre l'instant.
- A qui le dis-tu ! J'ai passé ma vie dans ma tête et je n'ai vécu aucun instant jusqu'au jour où j'ai mis un pied sur le Rhin si j'ose dire. J'avais tout mon esprit tout le temps dans l'immatériel. Je n'ai jamais eu aucun ami. Sauf cette moto. Je savais quand elle me conduirait à destination et quand elle n'y irait pas. Elle a été pendant quelques

années mon fil d'Ariane au monde matériel. Aujourd'hui j'ai cette péniche. A part le fait qu'elle ne tombe jamais en panne, c'est semblable. Parfois elle avance mal …

Yutta voulut que Michel continua à parler de lui et l'interrompit.

- Comment es-tu arrivé à Cologne ?
- Tu sais, quatre-vingt pourcent du trafic fluvial européen passe sur le Rhin, alors j'avais huit chances sur dix de me retrouver ici. Ça va le calcul là, tu suis ?

Elle fit la grimace que fait une femme quand on titille ses lacunes.

- Oui mais pourquoi batelier ?
- Ben, il ne te l'a pas dit ?
- Qui ?
- Zbeul pardi ! Un jour où je devais avoir une tête sans vie, il m'a dit 'Gros Nain, je vois bien que nous tous on te gonfle. Achète ou bouge[38] une péniche et casse-toi sur l'eau. Toi tu flottes, alors vas-y flotter pour de vrai.'

Quand Yutta quittait la péniche où le bar, ils se donnaient rendez-vous trois, quatre, ou plusieurs jours plus tard. Elle eut très envie de naviguer avec lui et espéra qu'il lui proposât. L'opportunité se présenta et elle la saisit.

- La semaine prochaine je traverse le fond de bief de Duisburg. C'est la partie la moins drôle du fleuve. Il y a des hauts fonds qui se déplacent selon les saisons et les années, et un trafic dense à cet endroit. Il y a aussi des tas de croisiéristes dans cette zone qui méritent le qualificatif de grappes de truffes ! C'est le périphérique de Shanghai. Je n'ai aucune envie de le connaître mais je devine.
- Tu m'emmènes ?
- Tu ferais mon matelot de poupe ?
- Tope là !
- Tu verras, les monstrueux convois poussés Maersk forcent la priorité qui revient aux avalants, ceux qui remontent le courant. Je te confie ce combat. On verra si tu fais mieux que ma corne de brume et mes protestations dans la VHF.

Ils se revirent une fois dans un café de Cologne avant qu'elle n'embarque pour la traversée de Duisburg. Un endroit semblable aux milliers qui furent construits en Allemagne une fois l'après-guerre redevenue vivable. Des boiseries soignées constituant le bar et le dormant des portes témoignaient du souci de raffinement de l'époque. Bien que native du pays,

[38] Mot d'argot signifiant 'dérober'

Yutta était amusée de l'absence totale de décoration, typique des bars anciens du pays. Les murs étaient peints d'un jaune pâle passé à l'éponge, et, à part une peinture murale d'un mont enneigé surplombant un village grec, une photo de James Dean toisant l'objectif du regard de celui qui ne regrettera rien, et une télévision accrochée au mur, rien. L'absence d'objet était d'ailleurs source de résonance des voix et devait certainement dissuader les jeunes avides de cachoteries, mais pas les deux tables de retraités nord-africains volubiles qui avaient à l'évidence fait de ce lieu leur salle de belote quotidienne. L'espace restait néanmoins accueillant avec un sol carrelé beige, des chaises en bois foncé et assise en moleskine rouge vif, le son familier des émissions de télévision de journées dont on se demande qui peut les regarder de bout en bout, et la serveuse qui inscrit au crayon noir le prix des consommations sur les sous-boc imbibés.

Yutta et Michel y consommèrent un moment agréable suspendu au-dessus des nombreuses null fünf[39] qu'ils s'autorisèrent. Quand le tavernier tamisa son établissement pour signifier élégamment qu'il était l'heure de mettre le jambon dans le torchon, Yutta se leva un peu trop vite. Ses deux élégantes jambes habituellement fort bien coordonnées combattirent la gravité de manière désordonnée. Elle se retrouva debout inclinée comme une tour de Pise joviale et dût prendre appui sur une chaise voisine prévoyante. Prévoyante mais pas fiable puisque le menu siège se déroba. La jeune femme jeta les deux mains en avant et se retint de justesse sur une table en envoyant valser porte-menu, pot à sauces, et tout qui se trouvait sur cette table apprêtée pour une nuit paisible. Elle partit dans un fou rire qui contamina Michel et le cafetier. La main plaquée sur la bouche et les yeux en pleurs elle ne parvenait ni à s'excuser ni à se remobiliser.

- Vous m'avez donné l'allégresse de ma nuit, madame, fit le barman quand il put respirer à nouveau.

Alors que Michel réglait la note, la jeune femme se dirigea vers la sortie. Elle disparut derrière une porte en bois vert olive sans grand standing. Quand elle sortit du local à poubelles, Michel et le barman étaient à nouveau tordus de rire, les deux coudes en appui sur le comptoir pour soulager leur bas-ventre déjà douloureux. Michel lui prit le bras comme on accompagne sa maman et ils se dirigèrent vers Rosa-Maria sagement assoupie au ponton. Une petite péniche de tourisme s'était amarrée en côte-à-côte comme il est d'usage lorsque les pontons sont courts. Cette vision stoppa net les rires de la jeune femme.

- Oh ! un bébé péniche ! fit-elle avec la spontanéité des moments légers.

[39] Littéralement 'zéro-cinq' ou 0,5 litres, volume de verre à bière

- Rosa-Maria a vêlé pendant la nuit, rétorqua Michel.

Le fou rire reprit et menaça de ne jamais s'arrêter. Yutta s'était laissée choir sur les planches ; Michel soulageait ses abdominaux les deux mains sur les genoux. Ainsi s'acheva une soirée heureuse qui annonçait une journée de plénitude sur l'eau.

✧ ✧ ✧

La première expérience de navigation de la jeune journaliste était le surlendemain. Elle tua le temps en lisant toute la journée vautrée sur le lit de sa Gourde Bleue. Elle saisissait l'absurdité de son quotidien dans une société où chacun est supposé assurer un service pour autrui. Rien faire ou presque, puis retrouver Michel quelque part, bavarder des heures, puis se donner rendez-vous plus tard. Deux semaines plus tôt elle avait pourtant mis à profit son temps pour son employeur entre deux rencontres avec Michel. Deux épaves de voitures empilées l'une sur l'autre au bord de la route et peintes au balai-brosse de couleurs criardes annonçaient une épreuve de stock-car. Yutta avait vaguement connaissance de cette vieille tradition française inexistante en Allemagne où la vénération de l'auto empêche qu'on envisage ainsi sa fin de vie. Elle décida donc d'y aller avec l'objectif d'en ramener un article, en doutant qu'elle en ramènerait quelque chose d'aussi exquis que le tintamarre des enfants pour le petit chien Youki.

Le spectacle se déroulait au milieu d'un champ accessible seulement par un long chemin de terre où croiser une auto n'était envisageable que si on comptait s'initier au stock-car. Des buttes avaient été aménagées au bulldozer autour de la piste, qui servaient aussi de tribunes. Il n'y avait pas vraiment de séparation entre le paddock des concurrents et le parking du public si bien que le premier spectacle offert était la visite des autos destinées à l'arène et leur croque-mort de pilote. Yutta les dévisagea un à un. Des hommes, deux femmes, de vingt-cinq ans à un âge avancé auquel des citoyens abusivement zélés remettent en cause de droit de circuler. Et surtout des gueules. Mal entretenues, un peu amochées ici et là, hors standard, ou simplement moches, tous avaient quelque chose sur eux de cohérent avec leur voiture et l'épreuve. Était-ce le mimétisme bien connu de la mémère et son chien-chien s'amusait Yutta ? Les voitures aussi avaient une tronche ; des modèles gravés dans l'inconscient et qui semblaient condamnées à l'oubli. Yutta s'amusait à distinguer çà et là des tranches de vie, de l'autocollant 'bébé à bord' au pare-soleil Pioneer dont l'artisan avait dû être si fier.

Le second spectacle offert à Yutta s'annonça d'abord à ses narines. Une équipe de quinquagénaires joyeux s'affairait devant un barbecue constitué d'un bidon d'huile coupé en deux avec un grillage soudé dessus en guise de plaque de cuisson. Compte-tenu de la

croute noirâtre qui le recouvrait, l'engin semblait efficace et fiable. Une fumée épaisse annonçait le début du service. Yutta resta plantée là à dévisager le préposé à la cuisson. Homme trapu, court sur patte, ruisselant de sueur, il exhibait sa cabine avancée en argument publicitaire comme un tableau noir annonce le menu du jour dans un restaurant bobo. Elle songea à son épouse, a qui elle imaginait qu'il était attaché. Peut-on se lover dans les bras de quelqu'un qui sent la merguez de la tête aux pieds ? Mais pensa-t-elle, quand un individu est débarrassé des oripeaux de l'orgueil, il apparait toujours sympathique, cet orgueil source de regards obliques et de sourires contenus.

Il aperçut la jeune femme et la héla.

- Dites-donc la p'tite dame, il faut lui donner un peu plus de formes à cette jolie petite robe !

Yutta sourit à tant de subtilité de la part d'un personnage aussi repoussant. Courtoisie, humour, second degré, c'était plus que dans les soirées à Frankfurt peuplées de Hipsters.

- Regardez-moi ça, une saucisse bien ferme dans un petit pain tout chaud, ce n'est pas à vous que je vais apprendre que c'est délicieux !

Elle éclata de rire et s'avança en se frayant un chemin dans le petit groupe que les effluves avaient aimanté au barbecue. Elle s'en alla ensuite observer le public. Des familles comme au cirque, des adultes seuls ou en couple, et une forte proportion de gens de la terre, reconnaissables à leur couvre-chef, à leurs chaussures, ou à leur démarche puissante. Elle songeait à la divergence entre les modes et le peuple invisible tel que le nomment communément les responsables politiques. Un spectacle de stock-car, spectacle suranné au XXIème siècle, témoignait que la mode, l'unique, celle même qui est attisée par les médias et le FZ lui-même, ne résonne pas aux oreilles de tout le monde.

Yutta grimpa sur la butte. Les plus âgés étaient assis sur le bord les jambes allongées dans la pente, les autres debout derrière, et les bonnes âmes aux reins solides portaient les enfants sur les épaules. Elle voulut comprendre leur motivation et bavarda tous azimuts. Des connaisseurs d'abord, qui lui firent remarquer que le stock-car n'a rien à voir avec la cascade. 'Quand la cascade est vitesse, violence, et minutie, le stock-car est lenteur, improvisation, et farce. La cascade c'est les jeux olympiques ; ici c'est l'opéra-comique', lui dit un vieux monsieur. Lors d'une cascade les véhicules sont au pire, froissés. Après une épreuve de stock-car les voitures sont détruites ; comme un taureau à la corrida, une auto ne participe jamais deux fois. Yutta croisa aussi des curieux, des voisins, des collégiens, des élus locaux, des nostalgiques d'anciens modèles, des enfants venus voir 'les auto-

tamponneuses'. Et aussi des accros à la buvette. Dans la perspective de son article de presse, elle songea qu'un événement ignoré des zones urbaines comme celui-ci rassemblait une bien plus grande diversité de gens qu'un spectacle scénique.

Le spectacle n'avait pas encore commencé et Yutta avait compris que le clou en serait le speaker. Un grand dégingandé d'une quarantaine d'années dont la gouaille inextinguible disputait l'originalité à sa coupe mulet revisitée.

- Chers spectateurs, bienvenue au meilleur stock-car du mooooooonde !

Le speaker lui fit penser au clown du petit cirque. Quel est ce personnage de clown qui ne change jamais, ne déçoit jamais, émeut tout le monde partout où il passe ? Est-ce un comique ? Surement pas ; le clown ne se moque pas du public, ne se moque de personne d'ailleurs sauf d'un autre clown. Un humoriste ? Pas plus ; le clown n'étale pas d'intelligence explicite. Alors, un bouffon, un amuseur ? Et non plus ; le clown n'ennuie jamais. Il sait que le temps d'attention au rire est limité et il n'en fait jamais trop. Le clown en fait, songea Yutta, joue devant un miroir virtuel et est lui-même son premier public. Voilà pourquoi il est intemporel, constant, irrésistible. Quand il place son nez rouge et devint clown pour une heure, il devient lui-même et joue pour lui-même. Voilà sans doute pourquoi on ne peut pas décider de devenir clown. Voilà peut-être pourquoi un clown parait triste aux adultes.

Le speaker-clown s'employa à chauffer l'assistance. Plutôt que s'époumonner à lancer les invectives usitées qu'on entend dans les spectacles toniques, il raconta avec talent ce qui allait suivre. Yutta fut happée et imaginait le spectacle. A quoi pouvait bien ressembler 'Jacky Décalco' et 'sa Ford Cortina aux allures de papier peint de salle à manger' ? Qu'est-ce que 'La Justine' vient faire ici 'à labourer de la terre' sanglée dans une voiture grillagée, au lieu de s'enrouler dans un plaid devant une série romantique ? Comment est-il possible qu'une voiture ordinaire fasse 'six tonneaux' sur une si petite piste ? Et puis qui peut être ce 'Baron' qui va surgir dans une 'limousine blanc nacré' ?

Le spectacle débuta par la présentation des pilotes qui entrèrent en piste un à un. La première surprise pour Yutta fut le bruit. Aucune de ces voitures n'avait de silencieux, sauf celle du Baron, ce qui avait pour effet de transformer cet objet ordinaire que chacun possède en un animal sauvage rugissant à chaque coup de pédale du dresseur. Le speaker déroulait un délicieux tapis rouge à chacun. Ainsi à Jérémy Millenium, le plus jeune engagé, il tendit cette perche :

- Vé jeune, t'en n'a pas marre d'être entouré de vieux ?
- Vous avez raison M'sieur, les vieux ça ralentit tout le monde et ça bouche l'horizon.

Une phrase spontanée qui déclencha un mélange indissociable de rires, sifflets, huées, et cris de joie. Yutta se concentra un instant sur cette réflexion. Ce jeune démolisseur de carcasses métalliques ne venait-il pas de résumer en une formule lapidaire le sentiment des travailleurs actifs à propos du vieillissement de la population ? N'y a-t-il qu'à un spectacle de stock-car qu'on peut entendre pareille franchise ?

La présentation de La Justine fut assurément le moment le plus succulent de ce premier acte. Un petit bout de femme féline de loin mais quelque peu fâchée avec le dentifrice, vue de plus près.

- Alors La Justine, prête à affronter les couillus ?
- Couillus quoi ?! Qu'est-ce qu'ils en font de leurs bijoux poilus à part se les trimballer partout dans un filet à pommes de terre ? Je vais te les écraser au presse-purée !

La réaction des spectateurs fut puissante et contrastée, où la fronde masculine fut couverte par l'octave plus élevée de centaines de Justine.

Et puis la limousine du Baron entra sur la piste dans un silence religieux comme une raie Manta en lévitation au-dessus des fonds sableux. Un modèle Citroën CX qui fut le vaisseau du président Chirac, sauf que 'lui ne fut pas assez couillu pour la choisir blanc nacré'. Le silence semblait flotter autant par le silence du moteur que par l'incongruité d'une voiture luxueuse à côté de consœurs où des morceaux de carrosserie disparates était soudés ou rivés çà et là sans grand soin. Le Baron était aussi le seul à avoir soudé à l'intérieur le grillage réglementaire qui remplace les vitres. Il est donc possible d'être classe dans n'importe quelle circonstance pensa Yutta. Quand les concurrents précédents avaient grimpé sur leur voiture pour saluer les spectateurs, le Baron salua d'un geste lent en faisant le tour de la voiture, créant l'illusion que c'était elle qui saluait. Il était vêtu d'un ensemble pantalon et veste à queue-de-pie blanc enfilé par-dessus la combinaison ignifugée réglementaire, tel un pianiste virtuose donnant un récital dans la cour d'une prison centrale.

- Cher Baron, vous semblez imbattable aujourd'hui …
- La clé mon ami, c'est de se mettre à la hauteur des adversaires.

La classe, songea Yutta, c'est de toujours garder une part de mystère.

Le speaker allait et venait dans tous les sens et apostrophait çà et là les spectateurs.

- Et toi là-haut avec la tête de monsieur-tout-le-monde …

Et aussi,

- Lui, à tous les coups il est notaire à Strasbourg et il vient assister au dernier souffle de la 504 GL avec intérieur cuir et radiocassette autoreverse qu'il a achetée neuve en 1980. Va vite récupérer la cassette d'Anny Cordy avant les premiers tonneaux !

Ou encore,

- Alors Mamie, on a laissé Papy devant les Feux de l'Amour et on vient mater ?

Ce type-là ne craint-il pas les réseaux sociaux ? Sait-il d'ailleurs que ça existe ?

- Et toi, dis-moi quel âge tu as ?
- Neuf ans.
- Tu es heureux de la vie ?
- Ben … oui … j'aime bien le stock-car.

Yutta fut saisie que ce cri du cœur d'un enfant vif fut une si parfaite définition du bonheur. Le bonheur, c'est le présent, et exclusivement le présent. Cet enfant le sentait mais il l'oublierait probablement en grandissant.

Puis les courses débutèrent. Comme pour tous les spectacles agréables, un règlement simple est indispensable. Au stock-car c'est simplissime : il faut passer la ligne d'arrivée en premier et tout est permis pour y arriver, sauf s'arrêter, qui est éliminatoire. Les concurrents s'élancèrent dans ce qui ressemblait à des poules éliminatoires même si Yutta eut du mal à suivre la logique des repêchages improvisée par le speaker. Apparemment la technique de course consistait à se placer derrière un concurrent afin de le serrer contre un des talus en dévers et le faire basculer sur le toit, ou de le pousser en travers pour le faire partir en tonneaux à plus haute vitesse. Pour celui qui se retrouvait chassé, la technique consistait à s'enfuir devant, mais ceci augmentait les risques de culbute. La piste, qui semblait au départ avoir été jetée là par un bulldozer en pré-retraite, s'avérait être très étudiée : trop étroite pour passer à quatre de front, elle avait une forme de haricot qui imposait aux voitures des changements d'appui propices aux envolées sur le toit. Peu à peu des ornières se creusaient qui devenaient des pièges à lenteur, rétrécissant la piste et les options tactiques.

A ce petit jeu, P'tit Louis, quadruple vainqueur de l'épreuve, s'avérait le plus adroit. Malheur à lui ! Le speaker avait l'art de faire et défaire les rois. Il gesticulait au centre de la piste et hurlant dans son mégaphone à piles.

- Dégage-moi ce touriste P'tit Louis, yeahhh …

Mais deux virages et dix mesures de ZZ Top plus loin,

- Wallace, gros sac, va aider Clémentine pour sortir P'tit Louis …

Les spectateurs avaient droit à une introduction savoureuse à chaque manche …

- La Justine contre Wallace, Joseph-Jo, et Jérémy Millénium, ça va envoyer de la purée Mesdames et Messieurs !

… saupoudrée de publicités pour la buvette qui créaient un mouvement perpétuel de spectateurs.

- Ici mesdames et messieurs, on mange entre les repas, on ne sait pas compter les légumes jusqu'à cinq, on mesure le cholestérol à l'Ohmmètre, on vient pour cabosser des bagnoles et se cabosser un peu aussi !

Le paddock restait un spectacle permanent où les voitures subissaient sans anesthésie des réparations au marteau et poste à souder. Yutta découvrait un monde merveilleux où une aile enfoncée qui empêche une roue de tourner est découpée, redressée au marteau, et ressoudée en dix minutes. La musique était elle aussi non conforme à la mode, avec un mélange de métal des années 80, de variété ringardisée, et de rap populaire. Yutta cria au génie quand la finale fut annoncée sur ce titre de Jane Manson '*Faisons l'amour, avant de nous dire adieu…',* magnifié par le speaker qui improvisa un fumigène en balançant un seau d'eau sur le barbecue. 'Ce type est fou, mais il ne tue personne' pensa-t-elle.

La finale devait lancer P'tit Louis, Jacky Décalco, Wallace, et le Baron, mais le public sous influence exigea que La Justine fût repêchée. Ce furent donc cinq voitures qui se retrouvèrent sur la ligne de départ, littéralement collées les unes contre les autres, avec P'tit Louis et son palmarès placé sur la ligne extérieure. Il avait le rôle du méchant, avec la bouille mal rasée du casseur des films de gangsters préposé au maquillage des voitures, passeports, et pire encore. Le départ fut spectaculaire où, dans un remake improvisé de la scène finale du film ''Le bon, la brute, et le truand'', les quatre challengers braquèrent ensemble et coincèrent l'orgueilleux contre le premier talus. Sa Renault Mégane partit sur le toit, glissa et passa devant les autres concurrents qui la poussèrent ainsi sur un demi-tour comme un enfant pousse un cerceau avant de s'en désintéresser. Le public hurlait son plaisir, qui avait déjà condamné le malheureux dans un procès digne d'un potentat du Golfe Persique. Le Baron se détacha un instant devant, mais là aussi les autres concurrents s'allièrent sans débat ni Power Point. Yutta admirait la technique consistant à heurter de manière répétée les coins arrière de la limousine. La fière CX perdit ainsi une première roue arrière, puis la seconde vola dans le décor un tour plus tard. Le Baron fut doublé mais il

parvint à continuer sans les roues arrière en un ballet de glissades soyeuses qui n'avait plus rien à voir avec la force brute déployée sur quatre roues. On a la classe ou on ne l'a pas !

Wallace terminait le quatrième tour juste devant La Justine quand le facétieux speaker retira le drapeau à damier des mains du commissaire de piste et improvisa un tour supplémentaire.

- Eh toi là-haut, fit-il en pointant le doigt au ciel, qui assiste à tous les stock-cars sans jamais rien payer, montre-nous que tu sais encore sauver la veuve et l'orphelin !

Tous les spectateurs étaient debout en transe. La Justine aurait son premier sacre et Yutta titra le lendemain :

'Purée de préjugés au stock-car de Bischwiller'

✧ ✧ ✧

Le jour venu de monter à bord, Yutta était excitée comme une petite fille que son papa emmène à la fête foraine. Elle avait préparé ce périple. Elle rejoindrait Michel au port de Neuss où un parking gratuit lui permettrait de garer son fourgon, puis descendrait en fin de journée au port de Wesel où elle avait réservé dans un hôtel qu'elle pourrait rejoindre à pied. Et ensuite, rien, le vide sidéral dans son agenda comme cela ne lui était jamais arrivé.

Elle arriva équipée de bottes à épaisses semelles en caoutchouc qu'elle avait observée aux pieds des bateliers, d'un pantalon ample de toile kaki, et d'un sweat à capuche usagé.

- Dis-donc, tu vas à la guerre, lui lança Michel en la voyant approcher sur le quai.
- Les barbouzes de Maersk n'ont qu'à bien se tenir !

Il lui tendit la main pour l'aider à franchir l'étroite passerelle.

- Suis trop contente de venir t'aider.
- Merci ; attends-toi à l'être aussi en redescendant ce soir !
- On verra, je suis un peu solitaire aussi ; et résistante tu sais.

Michel lui expliqua les consignes de sécurité, pour elle-même d'abord, puis de navigation. Il resterait dans la timonerie à l'arrière et elle serait postée à l'avant où son rôle serait de surveiller les hauts fonds et de faire de son mieux pour forcer les grosses péniches rapides à respecter leur voie de circulation et éviter ainsi à Michel de devoir ralentir.

Après le petit café du matin pris dans la timonerie, elle alla se poster à la proue où elle n'avait que le capot humide du treuil comme siège assis-debout. Elle comprit après quelques heures pourquoi une péniche ne s'arrête pas contrairement à un véhicule terrestre tant la perte de temps serait rédhibitoire. Le chef cuisinier Jean-Michel Gronin lui apporta un encas à mi-journée, et ce fut leur seule conversation hormis le langage des signes convenus pour la navigation. Yutta s'affranchit fort bien de sa mission pour les hauts fonds, permettant à Michel de maintenir la vitesse nominale pratiquement toute la journée. La lutte contre les péniches orgueilleuses fut cependant plus ardue. Yutta jouait le sémaphore avec une corne de brume portative qu'elle actionnait nerveusement à cinq cents mètres, puis elle agitait un drapeau à trois cents mètres. Elle accomplit ces gestes timidement au début, les échecs répétés confirmant la mise en garde de Michel. Puis elle mit plus d'intensité, jusqu'à hurler lors du croisement en direction de la péniche récalcitrante. Vers la mi-journée la jeune femme était énervée comme quelqu'un qui estime qu'on abuse de sa candeur et qui n'a pas encore accepté que l'usage a toujours force de loi. Alors, dans une pensée paranoïaque où elle imaginait l'homme machiste à la barre de son gros engin mépriser la femme mousse sur son vieil esquif, elle retira son soutien-gorge en contorsionnant ses bras sous son sweat-shirt, puis exhiba sa voluptueuse poitrine à cinq cents mètres. Sans préméditation elle se posta debout sur le treuil telle une statue, une main pour maintenir le sweat et l'autre pour braquer le drapeau vers la péniche qui approchait. Elle resta ainsi figée jusqu'à trois cents mètres, et s'apprêtait à baisser la garde lorsqu'elle aperçut la péniche infléchir sa trajectoire. A cent mètres il était clair que le gros crocodile d'acier avait même réduit sa vitesse. Elle ne bougea pas d'un centimètre sauf son visage qui toisa le pilote jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus regarder plus en arrière. Quand la péniche fut passée, elle se retourna vers Michel. Il était sorti de la cabine et levait les deux pouces vers Yutta.

- Il y a beaucoup d'interdits dans la batellerie, lui hurla-t-il, mais pas ça !

Ainsi va le monde, pensa-t-elle. Les hommes citent sans arrêt leurs munitions génitales dans des expressions populaires pour faire valoir leur force, et bien pourquoi les femmes n'exhiberaient-elles pas leurs obus pour faire valoir leur autorité ? Elle reprit sa routine initiale et fut surprise quand la péniche suivante s'écarta. Michel lui cria depuis l'arrière que les pilotes se parlent à la radio et que sa poitrine devait déjà être célèbre de Rotterdam à Bâle ! Puis l'outrecuidance des grosses péniches reprit, alors, fière comme Marianne-la-révolutionnaire, Yutta repris sa pose éhontée sur le treuil.

- Alors tu vois, dit-elle le soir, moi-aussi je pilote torse nu !
- Tu es quelqu'un toi !

- Je ne le ferai pas tous les jours.
- Non, mais tu as humanisé ces gros billots flottants. Je les vois différemment à présent.

Elle fit ainsi plusieurs voyages à bord, chaque fois en jonglant avec les parkings, hôtels, et train retour. Pi était dans son esprit mais il lui arrivait de ne plus y penser pendant une journée entière. Michel n'en avait jamais parlé et Yutta redoutait d'endommager leur amitié en abordant le sujet. Cela arriva fortuitement.

Ils étaient attablés pour dîner dans une auberge nommé le Piwipp, située en bord de fleuve juste après Le terminal gazier de Darmagen.

- Tu verras, avait prévenu Michel, le ciel là-bas est une forêt de cheminées, comme des fusils pointés vers la couche d'ozone. Et toujours des grues, les hommes sont bien des insectes besogneux comme des abeilles. Le ponton est court, lui-même amarré à la berge par des câbles d'acier. C'est délicat de s'amarrer dessus mais le Piwipp Bier Garten vaut la manœuvre, avec sa terrasse sur l'eau, et la serveuse Magdalena et ses baskets dernier cri, ses bras nus de rugbyman fidjien, et son stylo quatre couleurs en guise d'épingle à chignon. Quand j'arrive, j'ai droit à 'Salut beau gosse, tu viens pour moi, pour la Kölsch, ou pour mon téléphone ?' Elle me prépare un curry wurst quand elle me voit au loin. Tout le monde doit réserver pour la terrasse, sauf moi.

A la table d'à côté, un couple manifestait quelques caprices à la serveuse, une petite femme tonique d'une cinquantaine d'années, qui s'exclama quelque peu irritée :

- C'est la quadrature du cercle que vous me demandez là cher monsieur !
- Enfin madame répondit l'homme avec condescendance, un carré qui rentre dans un cercle, ça n'est pas sorcier non ?

Yutta qui avait lu toute la littérature accessible sur Pi connaissait bien l'énigme mathématique qui était cachée dans cette expression devenue populaire au fil des siècles. Elle dévisagea Michel les yeux grands ouverts. Il y eut un silence. Un double silence, celui de Michel qui fixait Yutta impassible, et celui de la serveuse qui semblait mettre ses arguments en ordre de bataille comme une légion romaine. Puis Michel baissa les yeux et tourna lentement le visage vers la serveuse.

- Un carré dessiné avec une règle et un compas, et dont le périmètre serait égal à celui d'un cercle, on sait que c'est impossible depuis le XIXème siècle. Je ne sais pas

si cette information peut vous aider à résoudre votre problème d'osso bucco sans veau Madame.

La serveuse fit un pas en arrière en bombant la poitrine.

- Monsieur est bien parti pour que je lui offre le café, ça c'est possible voyez-vous !

Yutta n'avait pas quitté Michel des yeux. Il lui sourit et elle sourit en retour. Il posa les mains sur la table et s'avança un peu.

- C'est une énigme. Tu voudrais savoir, c'est ça ? Tout le monde voudrait savoir à présent, et une sorte de guerre entre scientifiques est en cours. Une guerre où ceux qui la font ne se soucient pas des conséquences d'une victoire ou d'un échec, comme toutes les guerres d'ailleurs. Déjà il y a trois mille ans, les érudits cherchaient à comprendre cette constante entre diamètre et circonférence. La question était purement arithmétique au début mais j'ai toujours pensé que les protagonistes intuitaient quelque chose de plus profond. Aujourd'hui ce n'est plus une quête de mathématicien mais une péripétie planétaire n'est-ce pas ? Toute la vie sur Terre est menacée par le fait qu'un nombre est aléatoire ou ne l'est pas. L'expression quadrature du cercle ne signifie plus l'impossible mais le grand danger. D'une expression populaire qui donnait à son auteur un côté érudit on a basculé dans une expression machiavélique. Un seul nombre concentre une question universelle. Mieux que l'épais Codex de Michelangelo et pourtant une constante qui nargue n'importe qui muni d'un compas de collégien.

Yutta était plaquée contre le dossier de sa chaise. Les clients de la table voisine écoutaient en silence. La serveuse aussi.

- Ce que le labo du CNRS nous a appris est que les hommes ont franchi une ligne jaune avec la roue. Après trois millénaires de sueur sur la septième énigme, on aurait pu le deviner non ? Pourquoi résiste-t-elle autant ? Aux penseurs, puis à présent aux ordinateurs ?

Et puis il y eut un long silence. Yutta se concentrait sur ce silence et le buteur Yutta Müller l'y aida. Elle fixait toujours Michel. Lui lâchait son regard puis y revenait.

- La puissance gigantesque de l'atome était connue, et a-t-on résisté à la maitriser à travers la bombe ? L'humanité a-t-elle eu besoin de ça ? Idem pour l'ADN. Les biologistes se doutaient que les caractéristiques d'un être vivant étaient consignées quelque part, derrière les oreilles, entre les doigts de pied, ou partout. Aujourd'hui

on sait où, et on sait bricoler l'ADN. En aura-t-on besoin ? Alors la quadrature du cercle, forcément plus hasardeuse car plus résistante à la science, faut-il l'attaquer ?

Yutta ne disait toujours rien. Elle releva que Michel n'avait toujours pas prononcé le mot Pi. La serveuse intervint.

- Dites-donc, le méchant nombre dont vous parlez, c'est trois virgule quatorze et des brouettes non ?

Michel leva les yeux vers elle un peu pris de court.

- Comment qu'on l'appelle déjà ce machin ?

Il y eut un silence pendant lequel la serveuse dévisageait tour à tour Michel, Yutta, et ses deux clients capricieux.

- Pi ! C'est Pi le trois-quatorze bidule, pas vrai ?
- C'est le nombre Pi effectivement répondit Michel à mi-voix. La lettre π , p minuscule en grec, première lettre du mot grec 'périphérie' ou autrement dit sa relation charnelle avec le cercle.
- La superstar du moment osa Yutta.
- Et alors quoi, continua la serveuse, selon la valeur de Pi, on va tous disparaitre ou alors on va danser c'est ça ?
- Oui répondit Yutta, ni moi ni vous ne serons là pour vivre l'apocalypse qui pourrait se cacher dans Pi, mais à cette heure, selon le secret de Pi, nos descendants sont en danger si on en croit la démonstration du labo français, que personne n'a pour l'instant réussi à contrecarrer.
- On peut pas mesurer ?
- Non, l'inconnu se situe dans les milliards de milliards de décimales.

La serveuse fronça les sourcils, puis se tourna vers ses deux clients.

- Alors vous deux, on y va pour le plat du jour ?

Michel et Yutta restèrent silencieux avec entre leurs mains la tasse de café qu'ils avaient méritée. Ils sortirent du restaurant, toujours en silence, que Yutta interrompit à l'approche de la péniche.

- A … à bientôt ?

Il s'immobilisa face à elle, avança un pied sur la passerelle, puis se retourna avec le visage de l'enfant qui demande un conseil sans savoir comment le formuler. Elle ne l'avait jamais vu comme ça, figé, congelé. Elle le regarda droit dans les yeux mais le soleil couchant derrière lui l'éblouit rapidement et elle ne discernait plus que sa silhouette. Elle avait le regard de l'amour qui communique assurance et force. Il lui tendit une main timide.

- Ok, j'y vais, puis il disparut dans la cabine.

Yutta longea le quai en direction du parking, mais arrivée, continua tout droit. Mille pensées lui traversaient l'esprit. Ai-je convaincu Michel de retravailler sur Pi ? Serais-je coupable ? D'un crime contre l'humanité ? Ai-je perdu un ami ? Ma mission est-elle terminée ?

La tombée de la nuit lui fit rebrousser chemin. Elle fit ses besoins derrière le fourgon comme une vagabonde, puis longea le véhicule vers la porte latérale en frottant la main contre la carrosserie, entra et s'effondra sur son lit.

Une autre pensée vertigineuse la saisit : si Michel décide de retravailler sur Pi, combien de temps lui faudra-t-il ? Un jour, un mois, un an, dix ans ? Elle s'endormit.

Le lendemain fut typique des jours où la nuit faillit à porter conseil. Elle se violenta à partir à la recherche d'un café. Le propre des véhicules motorisés est de donner une légitimité à tout déplacement. Dès qu'on conduit, on a l'air responsable, réfléchi, et déterminé, et cette image renvoyée à l'extérieur fonctionne aussi dans l'autre sens et rassure le conducteur, eut-il roulé dix kilomètres pour aller acheter une babiole inutile. Elle s'arrêta devant un bar qui n'avait d'attrayant que l'unique table et l'unique chaise posées indument sur le trottoir. Elle s'arrêta juste en face avec la désinvolture d'un livreur toulonnais : passage clouté, warnings allumés, vitres ouvertes.

Le café lui remit les idées à l'endroit. Elle téléphona à Jonas.

- Pardonne-moi de t'appeler un samedi, c'est toi qui m'as appris que le calendrier d'un journaliste est disons … permissif.
- Tu ne me déranges pas. Je suis avec Ludolf sur la réforme du code du travail dévoilée hier. Tu vois, moi aussi je suis sur un sujet menaçant !

Yutta prit grand soin à raconter sa soirée. Les silences, la perception qu'a Michel des menaces, et le 'Ok, j'y vais' qui la hantait désormais. Elle attendait de Jonas qu'il interprète ce dernier mot. Il laissa Yutta parler longuement puis il la délivra ainsi.

- Attends une semaine, non trois jours, ou seulement deux peut-être. Va le voir, comme ça, tu trouveras bien un motif. Je suis sûr qu'il te dira ce qu'il compte faire. Je devine qu'il te respecte. Peut-être même qu'il t'admire.
- C'est que … je ne sais pas où il sera sur le Rhin. Si en fait, je saurai où le trouver.

Immédiatement après le coup de fil elle étudia la carte qui avait été son outil de survie comme le poignard de Rahan. Michel remontait le fleuve, il serait donc vers Nijmegen dans deux jours, et il y a toutes les chances qu'il s'amarre au ponton de Hartog situé juste après le port gazier, qu'il fréquente à chaque voyage. Elle paya le café et partit sans avoir déjeuné, ni même s'être douchée. Elle se posterait sur le ponton et elle attendrait.

Elle se gara dans le chemin qui mène au ponton, à proximité de la route tout d'abord, puis elle réalisa qu'elle serait confondue avec les filles de joie qu'on voit garées aux abords des zones industrielles, alors elle s'enfonça cahin-caha jusqu'au fleuve. Elle savait que les quarante-huit heures à venir seraient une torture.

Elle rappela Jonas et lui raconta à nouveau la soirée de la veille. Il comprit son stress et lui recommanda de passer le temps à lire la presse concurrente. Elle prit ainsi directement des nouvelles de Pi-Challenge, Faucon Eclair, et Project Pisterious, via les résumés qui lui parvenaient du FZ. Après les premières joutes médiatiques où chaque camp annonçait au clairon chaque scientifique qu'il avait enrôlé comme on présente un joueur aux supporters après le mercato, l'actualité de la chasse à PI était constituée de prophéties répétées sur le calendrier conduisant au résultat. Project Pisterious fut le premier à annoncer un résultat sous dix-huit mois, puis Pi-Challenge renchérit avec douze mois, quand les chinois de Faucon Eclair dont le bras était tenu par l'état clamèrent six mois. En professionnelle, Yutta observa qu'aucune équipe ne qualifiait le fameux résultat dont le délai était pronostiqué. Ces deux jours de lecture qu'elle avait abordés avec l'appréhension d'y apprendre une nouvelle contrariante l'avaient rassurée sur son intuition, infondée certes, que les méthodes numériques n'aboutiraient jamais. Et puis Michel avait-il fait un seul commentaire sur ces machines de guerre lancées à la poursuite de Pi ?

Elle vécut aussi cette lecture avec le double stress d'y trouver une mention de Michel Groniewski. Mais rien. Pas de Gronin, pas de Groniewski, pas non plus de Yutta Denst. Le FZ tenait bien sa langue, et de manière paradoxale, le FZ était le média qui violait le plus le pacte de transparence de World Press for Pi quand son directeur de rédaction décida de ne pas divulguer le nom de Michel Groniewski après qu'il fut débusqué dans un garage de moto du Sud de la France. Il craignait en effet que le mystique mathématicien ne se refermât comme une huître une fois mis dans la lumière.

Plus elle lisait à propos des équipes engagées sur l'énigme de Pi, plus elle se sentait toute petite. Oubliant un instant l'armada des journalistes ayant emboîté le pas au FZ, elle se sentait petite fille faisant une trace dans une forêt dense. Une forêt d'équations mathématiques enchevêtrées, habitée par des chercheurs sans visage. Et puis dans la minute suivante, sa réflexion comme celle de tous les gens ordinaires, se heurtait à l'immensité désertique de l'infini : si la périodicité des décimales de Pi est infinie, à quel moment, en alignant les décimales comme des perles, saura-t-on que la périodicité est infinie ? Comment peut-on qualifier une distance d'infinie en décidant de la parcourir ?

Yutta songea aussi que probablement tout le monde à Frankfort l'avait oubliée, sauf Jonas tel un chronométreur de course d'endurance qui panneaute et relie au monde son pilote dans la nuit noire.

Elle resta là terrée dans son chemin forestier, se lavant avec les eaux grises du fleuve et épuisant le stock de pâtes et autres boites de conserve qui avaient le mieux résisté aux fournis ayant entrepris le voyage avec la journaliste.

Dès huit heures elle se posta sur le ponton, assise sur sa glacière comme un entraineur possédé et avec un kilo de journaux qu'elle avait déjà lus. Selon ses calculs, la péniche de Michel devrait arriver en fin d'après-midi. Elle l'aperçut effectivement vers dix-sept heures, reconnaissable par sa poupe relevée vers le ciel d'entre les grosses dalles plates qui poussent une vague aussi large que le fleuve. C'est la plus fière des péniches pensa-t-elle.

Elle se tint debout pendant les trente minutes qu'il fallut à Michel pour arriver au ponton, et ne sut jamais si cet arrêt était prévu ou pour elle. Michel fut le premier à parler.

- Bonjour ma grande. Je savais que je te reverrais vite.
- Je suis contente de te revoir.
- Grimpe. Toujours sans sucre ?
- Toujours, mais double dose. Suis garée là depuis deux jours et suis à sec de fluide turbo boost noir.

Michel s'affaira à la tâche du café sans dire mot. Il jetait de temps en temps un regard vers Yutta, et elle devinait sa gêne. Elle réunit tout ce qu'elle put de courage et de confiance dans leur amitié.

- Est-ce que je te pourris la vie en poursuivant Pi ? Tu peux me le dire, tu sais.

Il avait les deux tasses dans les mains et s'immobilisa devant elle. Il resta planté là quelques secondes infinies jusqu'à ce qu'elle posa ses deux mains sur l'une des tasses.

- Non, plus maintenant. Tu vois …

Il y eu un autre silence.

- Dis-moi.
- Quand je te vois et je te revois, je ne comprends plus ma misanthropie. Pfff, il est nul ce mot ! Quand tu es devant moi, je cesse de haïr mes congénères.

Yutta se sentit mal à l'aise. Il le vit et reprit.

- Je te vois jeune, vivante, heureuse. D'être en vie au moins. Tu ne m'as rien demandé. Tu n'es responsable de rien. Et si ton cent trentième descendant est destiné à vivre l'enfer, est-ce que ça en fait un sujet ? La roue est la nouvelle menace, après les précédentes, et avant les suivantes. Le paradoxe, c'est que plus l'espérance de vie augmente, plus les gens redoutent la mort. C'est sans espoir alors ! J'ai moi-même soufflé sur les braises de Pi, rien qu'avec ma huit-soixante. Deux roues, une trentaine de pièces qui tournent dans le moteur, emprisonnées sur leur axe. Même la poignée de gaz elle contribue au ralentissement, tu te rends compte ?
- Ta péniche aussi. Elle n'a pas de roue mais une hélice.

Il avait toujours sa main accrochée à la tasse que tenait Yutta des deux mains. Il la dévisagea pendant un temps qui parut une éternité.

- Tu crois ? Dit-il d'une voix hésitante.
- Oui, je crois. Peut-on accuser les Sumériens d'avoir soulagé leurs contemporains en inventant la première roue ? Une roue si mal guidée sur son axe que sa contribution au champ chronique fut quasi nulle. Et puis ce forgeron romain qui remplaça l'axe en bois par une pièce en fer, de quoi l'accuse-t-on ? Pense à tous ceux-là Michel ! Jusqu'à ce cancre devant l'éternel qui invente l'essoreuse à salade. Ça te plaît d'avoir plein d'eau dans ta sauce balsamique ? Si les roues se sont multipliées au point de devenir toxiques, ce n'est pas la faute de ses créateurs. Pourquoi vouloir punir celui qui veut aider sans arrière-pensée ? Peut-on conspuer les enfants qui font du patin à roulette ? Ne sommes-nous pas une espèce sociale, comme les abeilles et les fourmis ? Moi, je suis soldat Yutta, je suis postée à l'entrée de la ruche appelée FZ et je traque les manipulateurs et autres trafiquants d'information. Toi, qui es-tu dans l'essaim ? Celui qui dirige la construction des alvéoles, la géométrie, le nombre, les dimensions. Et alors, quand une abeille ne rentre pas à la ruche parce qu'elle s'est empalée sur la visière d'un motard, les autres abeilles vont suppléer

non ? Donc oui Michel, les hommes ont peut-être commis le péché de la roue, et plutôt que ça soit un supplice, le supplice de l'inconnu, j'aimerais que l'abeille Gros Nain tente de nous montrer le chemin de Pi.

Il y eut un silence.

- Le chemin dans lequel Pi veut nous emmener.

Ils tenaient toujours la tasse.

- Tu es sûre ?
- Je suis sûre que la vie est belle, qu'elle a toujours mérité d'être vécue quand chacun y met du sien, que cette tasse de café à laquelle je pense depuis ce matin va faire un immense plaisir. Oui je suis sûre que ça n'a pas sens de rester aveugle vis-à-vis de la menace de Pi.
- Quel que soit le résultat ?
- Oui.

Il sortit de la cabine et marcha jusqu'à l'étrave où il resta à contempler les eaux sombres du fleuve, puis il revint vers Yutta d'un pas plus rapide.

- Aujourd'hui tu vas dépasser ton record de quatre ?

Yutta ouvrit de grands yeux.

- Je te rappelle que mon record est de quatre null fünf alors que le tien est de cinq null drei[40], je suis toujours devant …

Ils passèrent ainsi une soirée sereine où Michel ne fut jamais préoccupé par son chargement et sa mission qui pouvaient attendre, puis Yutta regagna son fourgon, un énième camping, et s'endormit.

Son téléphone sonna, ce qui était devenu rare année après année à mesure qu'elle s'enfonçait dans la jungle de Pi. Ce bruit familier la sortit d'un sommeil profond qu'elle mit quelques minutes à domestiquer.

- Allo ? Ahhh Jonas … euhh … comment vas-tu ? Annonça-t-elle d'une voix vaseuse.
- Pfff, te souviens-tu qui je suis au moins ! Alors ?

[40] Littéralement 'zéro-trois' ou 0,3 litres, volume de verre à bière

Cette question abrupte chassa les anges et les fantômes de la nuit et Yutta reprit le contrôle en une fraction de seconde.

- Alors on y va. Pi est un combat tu sais Jonas. Comme à la boxe où on ne sait pas qui va gagner. C'est vraiment comme ça, je t'assure. Il m'a dit '… la technique, oui peut-être ; mais pour circonscrire Pi il faut une détermination. Non, plutôt la rage'. Et puis il a ajouté 'en fait je n'ai pas la rage d'empêcher les hommes de faire des conneries, mais la patience de les réparer'. Tu te rends compte Jonas ? Et puis il m'a dit à la fin 'Ne viens plus me voir, ne me cherche pas. J'aurai les yeux rouges, tu aurais peur.'
- Qu'as-tu répondu à ça ?
- Que j'ai confiance en lui. C'est vrai Jonas. Ne me demande pas pourquoi.
- Toi tu n'as pas peur. L'échec, la panne, ou la tuile qui tombe du toit ce n'est pas ton stress.

Yutta et Jonas conversèrent une heure. En fait, tous deux n'avaient jamais douté de retrouver le Jean-Michel Gronin visionnaire de l'article d'Ignacio Balerdi dans la revue Math-ing en 1998, ni de réussir à le convaincre de poursuivre son travail sur Pi, mais en fait ni l'un ni l'autre n'avait songé au temps qu'il lui faudrait pour se prononcer, qui était totalement inconnu. Et 'totalement inconnu', voilà une notion qui n'existe pas dans le monde des affaires, et donc de celles du FZ. En tous cas une notion que personne ne sait gérer. Il prit congé en disant qu'il allait discuter le lendemain avec l'équipe de rédaction de la position à tenir. Elle essaya de se rendormir, mais sans succès tellement de questions lui traversaient l'esprit. Michel a-t-il gardé des notes de calcul de ses travaux précédents ? Mais où pourraient-ils être stockés, pas possible sur une péniche humide ! A-t-il une idée par où commencer ? Ou alors par où continuer ? De quel environnement a-t-il besoin ? Pourquoi ne m'a-t-il rien demandé quand je lui ai dit que le FZ pouvait lui mettre un local et des assistants à disposition ? Il a souri quand j'ai dit 'pour le linge et la cuisine'. Et aussi … . Elle s'assit brusquement sur son lit, but un grand verre d'eau, enfila sa tenue de sport, et partit courir sur les chemins. Il faisait encore sombre et elle se demanda si elle devait redouter une mauvaise rencontre. Elle ne sentait aucune peur et se demanda pourquoi. Ayant toujours été la plus rapide à la course dans tous les groupes où elle avait été mise en compétition, même mixtes, elle conclut qu'elle devait certainement sa sérénité inconsciente à cette capacité.

Jonas rappela le lendemain en fin de journée, mais son humeur n'était plus passionnée comme la veille. Il rapporta à Yutta que la spectaculaire nouvelle du redémarrage de Michel Groniewski sur la septième énigme avait à peine fait lever un sourcil au comité de rédaction,

tant la menace de la Terre qui ralentit leur paraissait un sujet usé à présent. Il s'en excusa. Yutta ne sembla pas affectée. Comme elle ne commentait pas et le laissait parler, il improvisa :

- Ecoute, partons sur un an de travail. C'est long, c'est court, je ne sais pas, mais nous ne sommes plus à ça près. Si tu veux, reste au service de Michel même s'il n'a besoin de rien, et reste dans la région du Rhin aussi. Ecoute, ton article sur le stock-car a été très apprécié par les lecteurs à qui on ne propose pas assez de légèreté dans le FZ, alors je te propose de continuer à nous envoyer ce genre d'article, sur la vie des gens, tu vois. Pas de morts, pas de calamité, …
- Une rubrique 'La vie est belle'…
- Oui voilà, c'est bien ça. Ecris un papier sur le numéro de cirque dont tu m'as parlé l'autre jour…
- Elle prit une voix de tribun : 'Youki le chien vengeur fait caca dans les chaussures de l'odieux clown…'
- Très bien. Tu sais Yutta, j'ai confiance en toi, et puis j'ai trop dépensé sur la Terre qui ralentit, le FZ ne peut pas s'arrêter, alors on continue.

Dans les jours qui suivirent ils décidèrent que Yutta abandonnerait son studio tôlé pour un appartement dans Cologne qui lui permettrait d'oublier Michel. Elle entreprit de vendre le fourgon, via une annonce destinée à éviter les acheteurs tête-en-l'air.

> *A vendre, fourgon globuleux 1978, essence*
> *parfumée au plomb de Rhénanie, couleur bleue-roi*
> *affadie par le soleil, quatre vaillantes vitesses,*
> *allure maxi et conseillée 80 km, équipé d'un lit*
> *double multi-usage. Faire offre indulgente.*

Plusieurs livreurs débutants la contactèrent, qui reculèrent devant l'âge de l'engin. Il y eut deux ou trois laineux[41] qui n'apprécièrent pas trop les trous dans le plancher. Et des pilotes de moto cross aussi, cette fois déboutés par la faible hauteur de plafond. Une femme d'une cinquantaine d'année se présenta, marquée par les épreuves de la vie, et maquillée sans soin dans le seul but de paraître. Yutta craignit au début que son fourgon l'intéressa pour en faire son logement tant elle s'intéressait au lit double, et en frémit un instant. Puis elle comprit que cette femme habitait dans un mobile home et devina qu'elle prévoyait d'en faire un outil de racolage légal. Il lui revint alors à l'esprit une phrase prononcée par un

[41] Expression désignant les néo-baba cool écologistes souvent habillés de vêtements en laine et arborant une coiffure rasta

journaliste en fin de carrière du journal où elle fit son premier stage : 'Tu veux que je te dise les hommes et leur relation avec les filles de joie ? Et bien ils se répartissent en deux catégories, ceux qui y sont allés au moins une fois, et les menteurs'.

Elles discutèrent du temps que Yutta avait passé dans le fourgon, à dormir, à prendre le café, manger, lire, bavarder avec des voisins de camping et des inconnus. La femme ne s'intéressait d'ailleurs pas au moteur bruyant ni à l'éclairage faiblard, mais l'absence totale d'isolation attestée par les trois couettes superposées qu'utilisait Yutta la dissuada finalement. Yutta brulait d'envie de la questionner sur son existence passée et sur son projet de vie mais elle n'y parvint pas. Elle regarda partir cette femme sur son scooter avec en tête les paroles d'un chanteur décrié :

Elle ne croit pas avoir son âme
Plus noire que celle des autres femmes
Que l'on culbute
…

Le lendemain elle décida d'en rédiger un article qu'elle intitula 'Le plus secret métier du monde'. Elle manquait d'information, n'avait que des intuitions, et savait qu'il ne s'agirait pas d'un exercice de journalisme. A peine penchée sur son ordinateur, elle décida de ne pas vendre son fourgon et de le garder comme véhicule ordinaire, dusse-elle faire se retourner les gens sur son passage. Après tout, personne ne la connait à Cologne et aucun confrère facétieux ne lui a encore collé un autocollant FZ sur la calandre ! Elle parvint ainsi à oublier Michel et à aimer sa nouvelle mission qui n'était plus dictée par l'actualité et la frénésie associée. Sa rubrique insuffla un ton léger au journal, et son nom devint encore plus fameux après l'article 'L'osso bucco et les caprices des adultes'.

Des collègues plus expérimentés manifestèrent d'ailleurs quelques signes de jalousie, et une fronde organisée par le service des sports commença après que Yutta eut l'outrecuidance de dépoussiérer l'interview de footballeur par un exercice bâti sur une unique question : 'Faites-moi regretter de n'avoir pas été footballeur'. Jonas fut obligé de reculer la rubrique de la jeune femme vers la fin du journal, après les mots croisés et les annonces légales. Elle n'en avait cure et prenait toujours plus de plaisir à raconter la vie des gens.

✧ ✧ ✧

Yutta avait passé la journée à arpenter les alentours de Cologne à la recherche d'un sujet d'article, suivant la recette que ce qui est inédit n'est pas sur internet. Elle avait visité une

paroisse orthodoxe, une boulangerie bio, une école de la dernière chance, mais n'en avait rapporté rien qui n'ait pas déjà été raconté et écrit, aucune tranche de vie, aucun personnage jouant une histoire délicieuse comme en attendaient à présent les lecteurs du FZ. Elle roulait sur la voie express qui contourne Cologne en cravachant son fourgon dans une tentative déraisonnable de doubler le train-train infini des semi-remorques qui alimentent nuit et jour nos estomacs et nos passions. A peine plus rapide, elle avait le temps d'examiner ces pachydermes sur roues, comme ce porte-voiture chargé de véhicules neufs empilés comme on le ferait dans un caddie avec les boites de poupées à Noël. Yutta longeait ces objets de fantasmes lorsqu'elle remarqua un petit objet rose fluo placé entre deux voitures, ou plutôt sérieusement sanglé comme les voitures. Elle se porta à hauteur et reconnu un trotteur pour enfant. Avec sa couleur éclatante et son volant disproportionné, il semblait fier de faire partie du voyage avec ses grandes sœurs. Yutta en sourit tout d'abord, puis elle s'interrogea sur la présence de ce jouet, là, bien visible sur le côté gauche, celui qu'on voit quand on double. Le soin apporté au placement et au sanglage lui fit comprendre l'intention du chauffeur. Peut-être un gros vilain tatoué, vêtu d'un tricot de corps hors d'âge et du short jauni de Reiser, chaussé des sandales typiques des routiers, mais qui avait eu l'idée lumineuse de faire rêver les milliers d'enfants qui le doubleraient ficelés à triple tour sur leur siège auto. Ce trotteur tout neuf, qui sort tout juste de l'usine, et qui va être livré quelque part en Europe à un conducteur de trotteur gâté. Ces quelques secondes parmi les milliers d'une journée ordinaire donnèrent à Yutta la matière exquise pour titrer le lendemain 'Maman, Maman, regarde le camion qui transporte un trotteur et aussi des voitures'.

Un coup de tonnerre secoua Yutta ce lundi. Faucon Eclair fit passer un communiqué à tous les organes de presse annonçant avec deux mois d'avance que ses chercheurs venaient de percer l'énigme de Pi. Yutta était sur le fil d'actu à cet instant et reçu donc l'information en même temps que tout le monde. L'entrée de la DPA ne disait pas grand-chose, mais Yutta s'interrogea sur une phrase énigmatique : 'Faucon Eclair s'apprête à lever la menace'. Le mot 's'apprête', songea-t-elle ouvre la porte à un délai et incertain de surcroît. Et puis 'lever la menace' signifie-il que l'inconnu est désormais connu, ou que le danger n'en est plus un ? Elle eut Jonas au téléphone quelques minutes plus tard qui l'informa que le FZ recevrait de Faucon Eclair suffisamment d'information pour publier le lendemain.

Yutta affala sa tête sur le clavier. Elle devait renvoyer une image d'infini désespoir, mais prit en fait quelques minutes ainsi pour analyser le contexte. Tout d'abord l'équipe chinoise ne présentait aucune garantie d'objectivité. Yutta songea au fait que toutes les équipes constituées ayant emprunté la voie numérique, elles devraient converger en même temps. Si Pi veut bien converger !

Elle s'endormit apaisée ce jour-là mais néanmoins se présenta à l'ouverture chez le marchand de journaux. Elle parcourut les feuillets avant même de payer. L'annonce de Faucon Eclair faisait l'objet d'un petit encart en première page, qui renvoyait à la section scientifique en milieu de journal. Elle sourit. Soit le FZ ne s'intéresse plus guère au ralentissement de la Terre, soit Jonas, le comité de rédaction, ou toute la communauté journalistique d'Allemagne signifie ce qu'elle pense de la probité de ses confrères chinois. L'article n'apprenait pas grand-chose de plus que le fil d'actu de la DPA et le quart de page était copieusement gavé de références aux administrations chinoises impliquées dans le projet et leurs dirigeants. Yutta décida sur le champ de se rendre au FZ anticipant une excitation sur le sujet de la part des équipes concurrentes.

Elle arriva au bureau le surlendemain et effectivement, chaque équipe publia peu ou prou un communiqué par jour pendant les deux semaines qui suivirent. Pi-Challenge fut le plus radical en insinuant que Pi est aléatoire et que ce résultat spectaculaire prendrait quelques mois pour être validé. Ces journées au FZ lui furent plus pénibles que celle de l'annonce chinoise. Chaque affirmation péremptoire apportait une dose de stress supplémentaire. Et puis, dès qu'elle posait le pied par terre le matin, elle redoutait un appel de Michel. Elle devrait supporter le sentiment cruel et contradictoire de souhaiter que Michel parvienne à percer l'énigme de Pi, et de contribuer à la résolution de cette énigme quel qu'en soit l'auteur. Sa vie devint un enfer jour après jour alors que toutes les conversations avec ses collègues restaient bloquées sur ce sujet, quoi que globalement bienveillantes. Chacun demandait son avis à Yutta en faisant souvent référence ou allusion à sa campagne appuyée au début de l'implication du FZ pour une méthode analytique. Peu à peu Yutta ne fit plus aucun cas des commentaires de ses collègues, ni même des annonces quotidiennes de Pi-Challenge, Faucon Eclair, ou Project Pisterious. Une seule question la hantait désormais : que pense Michel de ces annonces ? Est-il au moins au courant ? Lit-il les journaux ? Lit-il mes chroniques aussi, et qu'a-t-il pensé de l'article 'Un conducteur d'engin répare un cœur brisé avec une pelleteuse' que je lui avais raconté lors de nos soirées d'insouciance ? Lors d'un comité de direction houleux, Yutta parvint à convaincre de placer le dernier communiqué de Pi-Challenge en première page avec ce titre qu'elle mit une journée entière à rédiger : 'Pi est aléatoire et la fatalité du ralentissement s'en va'. Ce coup de force lui couta une nuit d'insomnie, mais dès huit heures le lendemain, Jonas lui remit la tête à l'endroit :

- Nous venons de recevoir un communiqué de Pi-Challenge nous sommant de publier un rectificatif. Tu as vu juste Yutta, ces équipes scientifiques sont en surchauffe et jouent avec les médias.
- Je t'ai mis dans l'embarras ?

- Pas du tout, le démenti c'est de la vraie bonne information. Quand on décortique le texte, non seulement ils n'ont aucune idée si Pi est aléatoire ou non, et pas plus du temps qu'il leur faut encore pour le savoir.

Yutta prit son temps avant de se rendre au FZ. Elle descendit prendre un café au bar du carrefour où elle passa une heure à écouter les commentaires des clients. Il était clair que le ralentissement de la Terre était devenu un divertissement, une série avec ses personnages qu'on aime retrouver ou qu'on aime détester. La compétition entre les équipes scientifiques était commentée comme la Bundesliga[42]. 'Telle équipe avec le professeur untel trouvera forcément la première'. 'Telle autre a un meilleur banc' entendit même Yutta !

En arrivant au journal elle rendit visite au département de la distribution pour connaître les sociétés qui distribuent le long du Rhin. Son idée était de faire passer gratuitement un exemplaire dans tous les bars de la région. Mais comment convaincre, coordonner, et financer une action touchant une trentaine de sociétés ? Jonas vint à son secours. Chaque contrat entre le FZ et une société de distribution prévoit dix opérations promotionnelles par an. Pi et la hargne de Yutta en mériteraient une.

Yutta était obsédée à l'idée que Michel ne fut pas informé du tapage médiatique. S'il est informé, comment peut-il rester silencieux ? Deux jours passèrent qui parurent une éternité. Et puis elle se remémora ce propos de Michel : 'Pi ne pourra pas être dompté frontalement, la périodicité ou non périodicité de Pi ne pourra pas être affirmée, mais seulement infirmée'. Michel n'a que faire des fanfaronnades des équipes engagées dans la voie numérique. Voilà.

La frénésie des annonces retomba et le stress avec. Yutta en sortit encore plus déterminée. Les méthodes numériques ne convergeront pas, Michel n'a rien à répondre aux annonces-spectacle. Et puis j'attendrai sur les bords du Rhin le temps qu'il faudra. D'ailleurs, elle se sentait bien à Cologne, une ville gâtée par la prospérité de la Banane Bleue[43], jeune et cosmopolite. Elle avait renoué avec les mondanités et avec les aventures amoureuses qui en sont la conséquence la plus inévitable. Son aventure d'un soir avec le puceau du déluge

[42] Championnat de football allemand

[43] Espace d'Europe de l'Ouest allant de Londres à Milan en passant par la Ruhr, qui concentre une grosse partie de la population et de l'industrie, qui a la forme d'une banane. L'adjectif bleu est issu du premier dessin qui le représenta

lui avait donné quelque assurance en la matière. ‘Le prolongement charnel des soirées, c’est quand je veux et avec (presque) qui je veux’.

L’épisode des fausses annonces eut l’effet inverse de détacher Yutta du sujet Pi. Voilà trois mois que Michel s’était reclus quelque part, et elle n’y pensait plus que de temps en temps. Où est-il ? Travaille-t-il sur sa péniche, dans sa minuscule cabine de pilotage qui lui sert de cuisine et salle à manger ? A-t-il quitté le Rhin et la vie sur l’eau ? Et puis elle n’y pensa plus pendant plusieurs semaines. Son nouveau rôle au FZ via la rubrique ‘Vive la vie’ lui plaisait beaucoup. Bien plus que le travail de reporter local pour lequel elle avait été embauchée six années auparavant. Le rythme était plus agréable. Finis les rushs dictés par l’actualité, les attentes interminables, les interviews langue de bois. Yutta était libre comme l’air et son travail consistait à raconter des histoires légères comme la vie des gens heureux. De l’exigence de concision qu’on lui demandait auparavant elle travaillait maintenant la qualité littéraire, le mot juste qui décroche le lecteur en une rêverie incontrôlée. Et puis, d’une journaliste inconnue du grand public, elle était devenue la chroniqueuse Yutta D qui entretenait un buzz constant sur les réseaux sociaux. Elle avait fermé son blog FZ_WouldEarthStopSlowingDown le jour où elle avait été missionnée à plein temps sur le ralentissement, et alimentait à présent les réseaux sociaux avec des prolongements à ses chroniques. Elle occupait ainsi ses heures ouvrées pendant la retraite évaporée de Michel Groniewski, et le FZ en perçut les bénéfices. Les followers s’en donnaient à cœur joie. Des remerciements à la pelle, des blagues qui prolongeaient ses articles, et des histoires gouleyantes où le lecteur désinhibé par son pseudo se mue en écrivain amateur.

Pi s’était éloigné de sa vie mais une date approchait qui sonnait comme le tic-tac d’une horloge dans une pièce silencieuse. Dans un mois ça fera un an que Michel a accepté de retravailler sur Pi. Elle prit l’initiative de retourner à Frankfort et s’y rendit la veille de la date anniversaire. Elle avait besoin de toute forme de soutien, et Jonas le lui offrit en prenant le prétexte de sa visite pour festoyer. Il réserva une table au Schlachthof, un restaurant autoproclamé Schwein Museum[44] tout à la gloire de sa majesté le cochon. Sur la carte bien entendu, mais aussi sur le plafond où de rondelets porcelets étaient peints sur le plâtre et planaient dans les airs comme de petits anges, dans des peintures encadrées où des étalons vraisemblablement célèbres posaient fièrement pour le peintre du roi, sur toutes les surfaces planes encombrées par une multitude de statues de cochons reproduisant tous nos états d’âme, incrusté dans tous les piliers, toutes les lampes, où un groin avait été

[44] Musée du cochon

sculpté ici et là. Il y avait même sur le parking un vieil autobus dont la calandre avait été remplacée par un groin farceur. Et que dire de la patronne !

Ils arrivèrent à l'heure allemande, à quatre, Jonas, Yutta, Ludolf, et Suzan, la dernière recrue du FZ affectée aux affaires sociales.

- Tu vois Jonas, depuis mon expérience sur le Rhin, je suis passée aux null fünf !
- Ce n'est pas le Rhin mais les bateliers qui t'ont pervertie ! Raconte-nous …

Yutta parla longuement de Michel, ce chercheur surdoué qui s'était muré dans son travail au fil du temps pour ne plus entendre ses congénères. Elle raconta ses voyages sur la péniche, ces longues heures qui glissent sans heurt comme la péniche sur l'eau plate, le ruban d'eau qui serpente entre plaines et collines, cette force paisible qui prend son temps et qu'il ne faut pas brusquer, la vitesse moitié à contre-courant, la circulation à droite, les pics de trafic avec croisement périlleux toutes les cinq minutes, la monstrueuse Ouderk Erk longue comme un jour sans pain et chargée de mille tonnes de minerai. Elle raconta comment la carte des bières jalonne le voyage des bateliers dans leur périple du Nord au Sud. La Brat à l'estuaire, puis la Fliege à Arhnem, la Gaffel Kölsch à Düsseldorf fière comme le soldat moyenâgeux qui lui sert de logo, la Dabs à Wiesbaden, … .

La deuxième choppe lui donna la hardiesse de raconter le combat de Yutta-la-révolutionnaire aux seins nus contre les grosses péniches Maersk. Devant ses collègues hilares, elle mima la scène. Elle enfonça sa serviette de table dans l'encolure de sa robe, se leva, prit la posture fière d'une statue, la tête et le bras tendus vers une péniche imaginaire, puis joua son audace en soulevant la serviette bien haut et soutenant un regard réprobateur.

Pi avait pris le rôle du meilleur ennemi le temps du dîner. Jonas frappait sa choppe sur le bois collant de la table jurant que cette constante de malheur ne résisterait pas longtemps à un mathématicien qui glisse sur l'eau comme la bière coule dans son gosier. Marta se lança dans un exercice au départ sérieux pour comprendre l'essence du nombre Pi en simulant le diamètre de son assiette avec la couenne de son jambon, mais ne parvint qu'à attiser encore un peu plus l'ambiance festive.

L'anniversaire que Yutta redoutait s'était transformé en une cuite mémorable. Jonas fataliste lui dit au moment de monter dans le taxi :

- N'y pense plus ma chérie. Il se passera ce qu'il se passera, avec ou sans nous. Allez bises.

Deux mois s'écoulèrent où le ralentissement de la Terre et Pi restèrent silencieux. Et puis Yutta reçu ce coup de fil de Jonas :

- Yutta, écoute ça, le service du courrier des lecteurs à reçu ça : 'Pi a parlé à Verschlaghausen' et c'est signé V. Micholet. J'ai regardé Verschlaghausen, il y a un bras mort du Rhin qui s'appelle comme ça, c'est vers Mayence. Tu connais quelqu'un qui s'appelle Micholet ?

Il y eut un silence lourd. A l'autre bout du fil Yutta respirait fort.

- C'est Michel. C'est Michel, Jonas, Micholet c'est un nom de citoyen anonyme de Toulon.
- Je n'y comprends plus rien dans les noms de cet énergumène.

Elle se trouvait chez elle en train de travailler, vêtue d'un survêtement ample et de chaussettes en coton la connectant langoureusement au carrelage. Michel a peut-être terminé, j'y vais, se dit-elle. Il lui fallut quelques minutes difficiles pour se résoudre à abandonner son nouveau luxe après un trentième de sa vie qui avait déjà rétréci sa zone de confort, et pour peut-être replonger dans une vie de nomade qu'elle avait pourtant adorée.

Verschlaghausen était effectivement un bras mort du Rhin qui rentrait dans une zone marécageuse. Elle se demanda ce que Michel était allé faire dans ce coin éloigné des commerces. Elle roula deux heures depuis Cologne, puis encore une heure pour apercevoir la péniche Rosa-Maria. Il n'y avait même pas de chemin menant à la rive et Yutta marcha dans les herbes. Elle franchit l'étroite passerelle et frappa au carreau de la timonerie. Ne voyant personne venir, elle entra et trouva Michel assis sur un bidon.

- Yutta ! Tu es rapide dis-donc, fit-il d'une petite voix.
- Le FZ fait bien son travail tu vois.

Michel lui apparut très fatigué, épuisé même. Il semblait vouté, avait les yeux cernés, et manifestement avait entretenu barbe et cheveux avec des ciseaux de cuisine. Lui qui avait toujours porté des vêtements ordinaires mais seyants semblait flotter dans un pantalon en velours côtelé et un pull sans forme.

Elle s'accroupit face à lui, les mains croisées et les coudes posés sur les cuisses.

- Ça va ? demanda-t-elle.

Ils se regardèrent et le temps s'arrêta un instant.

Michel leva les yeux vers Yutta sans expression.

- Dis-moi Michel, dis-moi, dis-moi ! Elle criait presque.
- Il leva les yeux lentement en inspirant.

Après dix secondes de silence, Yutta se leva, s'avança vers lui, le pris par les épaules et le secoua.

- Allez dis-moi ! Dis-moi bon Dieu de bois !

Elle arrêta de le secouer dès qu'elle perçut un sourire.

- Est-ce que Pi est aléatoire ou non ? Dis-moi, dis-moi !

Elle resta plantée là, agrippée à lui dans cet espace exigu, et plus aucun mot ne lui venait.

- Pi est aléatoire, lâcha-il d'une voix à peine audible.
- C'est sûr demanda Yutta en se laissant tomber sur les talons ?
- En tous cas j'en suis certain à présent.

Ils restèrent là de longues minutes à se regarder droit dans les yeux sans parler. Yutta avait mille images qui tournaient dans sa tête comme les pages d'un journal qui se détachent dans le vent. Elle sentait le sol se dérober sous ses pieds. Lui, regardait la jeune femme effrayée et n'avait qu'une image, ce visage.

- Mais … mais comment …. Pourquoi …. Comment une distance limitée peut-elle être définie par un élément aléatoire ?
- Ce doit être le caractère monodimensionnel du cercle.
- Je ne comprends pas, un cercle c'est un périmètre !?
- Oui mais aussi une surface, définie par son rayon. Le cercle est une surface qui n'a qu'une dimension.

Yutta reprit ses esprits comme chacun fait quand il reprend conscience que l'instant présent n'est pas menacé.

- Tu es fatigué Michel. Tu veux qu'on aille déjeuner ?

Un oui timide lui fit comprendre qu'elle devait prendre le contrôle. Elle l'aida à fermer la cabine puis à franchir la passerelle. Elle s'arrêta au premier restaurant qu'elle aperçut. Au restaurant il lui parut encore plus fatigué. Son regard passait des yeux de Yutta à la table.

Ils ne parlèrent pas de Pi. Au retour Michel s'endormit sur son siège pourtant conçu à l'équerre sans option d'inclinaison. Elle l'observa un moment puis prit l'initiative de le conduire dans un hôtel. Il fut surpris au réveil mais n'eut pas la force de contester. Une fois retournée au fourgon, elle songea qu'il était stupide de n'avoir pas pris une chambre aussi pour elle. On verra demain se dit-elle. Il était 15 heures.

Quand elle revint à l'hôtel le lendemain vers dix heures, la réceptionniste l'informa que Monsieur Groniewski n'était pas encore descendu. Yutta en sourit, son initiative s'avérait salutaire. Elle repassa dans l'après-midi et proposa à Michel d'aller se promener dans le bourg. Elle lui parla de ce qu'elle avait fait depuis leur dernière rencontre. A l'évidence son récit lui fit plaisir. Et puis elle s'enhardit.

- Tu as travaillé tous les jours ?
- Oui
- Même les week-ends ? ajouta-elle en comprenant immédiatement la naïveté de sa question.
- Ben … oui. J'ai attrapé un petit fil de Pi tu vois. Il mimait avec ses doigts celui qui tire lentement un fil d'un objet fragile. Et j'ai tiré dessus. C'est toujours mieux de ne jamais lâcher, tu comprends ?
- Le même petit fil que tu avais entre les doigts à Toulon ?
- Je ne peux rien te cacher.
- Tu dis petit fil parce qu'il est difficile à repérer ?
- Non, parce que si tu tires dessus trop fort, il casse. Je veux dire que si tu as trop de certitudes, tu pars dans une mauvaise direction.
- Et tu constates que la direction est mauvaise très longtemps après …
- C'est ça.
- Alors ? se risqua Yutta ;
- Et bien le fil de Toulon m'a conduit à l'énigme de Pi. J'ai la certitude que Pi est aléatoire. C'est triste mais c'est comme ça.

Yutta le regardait admirative.

- Tu vois, le plus difficile dans la vie c'est arrêter le temps, c'est-à-dire le consacrer entièrement à une personne ou à un sujet le temps qu'il faut quand la situation se présente, et ne rien faire d'autre.
- Tu l'as fait merveilleusement pour Pi.
- Toi aussi.

Il y eut un long silence. Ils s'arrêtèrent de marcher et regardaient la route.

- J’ai eu tort ? demanda Yutta.
- Non. Tu as eu raison de ne pas abandonner devant la fatalité. Et puis à ton âge tu es plus légitime que moi pour décider de l’avenir.

Ils déambulèrent ainsi toute l’après-midi. Yutta questionnait Michel sur la monstrueuse anomalie de Pi comme les vagues qui s’écrasent inlassablement sur le rivage. Elle essayait de raccrocher la perfide constante à la nature, comme on raccrocherait une urbanisation intensive à une inondation. Il n’était pas question de démonstration mais de perception. Celle de Michel était que la nature n’est qu’imperfection. De la divagation des bactéries à la recopie de l’ADN lors de la transmission de la vie, tout n’est qu’imperfection. Le problème avec la roue, c’est justement la perfection. Un centre, un rayon, et un mouvement perpétuel qui rend fou.

La nouvelle de Pi aléatoire jetait un voile noir sur la démonstration du laboratoire parisien, cette étrange découverte que les effets cumulés des corps tournants ont ralenti la rotation de la Terre, et que du caractère aléatoire ou non aléatoire de Pi, la blessure n’est pas ou est réversible. Elle avait observé depuis longtemps que comme l’Equation Sertes renvoyait au secret de la constante, personne ne s’était inquiété de la menace. Sauf peut-être Germain Sertes pour qui les chances que la pièce tombe d’un côté ou un autre était implacablement une sur deux. En cet après-midi Michel ne parvenait pas à faire admettre à la jeune journaliste que la roue serait peut-être la seule goinfrerie des hommes que la nature ne sache résorber une fois l’orgie arrêtée. Elle le regarda en se demandant si ce n’était pas lui l’anomalie, l’esprit diaboliquement puissant capable d’affronter Pi, peut-être le seul que cette Terre ait porté.

Elle le questionna ensuite sur sa démonstration, le fameux fil. Michel prit un temps infini pour lui expliquer. Elle eut du mal à suivre mais comprit du long monologue qu’elle serait la seule à recevoir ces explications, et en frémit. Le petit fil était ce que Michel nommait le facteur de convergence. Si Pi n’était pas aléatoire, il serait le facteur de convergence de quelque chose. Yutta compris que toute la perspicacité de Michel avait été d’aller chercher ce facteur de convergence ailleurs que dans le cercle, cette vieille sirène qui avait attiré tous ses prédécesseurs s’étant cognés à Pi. Et ce quelque chose était Pi lui-même. Michel avait pensé que le talon d’Achille pouvait être Pi lui-même. Si Pi n'était pas aléatoire, il devrait être possible de constituer une équation dont le résultat serait absurde. Onze mois d’isolement furent consacrés à construire une telle équation.

Ils poursuivirent au restaurant, puis Yutta s’employa pour persuader Michel de retourner à l’hôtel.

- Ecoute, tu tousses, tu n'as aucun appétit, parfois tu te mets à trembler. Va à l'hôtel. Le chauffage, l'eau chaude, le café te feront du bien. Et la réceptionniste est une pâte.

De retour au fourgon elle décida de rester dormir sur le parking de l'hôtel. Elle téléphona à Jonas en une conversation qui dura jusque tard dans la nuit. Jonas avoua n'avoir jamais pensé que Pi pouvait être aléatoire.

- Et s'il se trompait ?
- Tu sais Jonas, ni moi ni peut-être personne autour de nous n'est en mesure de valider sa démonstration. Ça va être publié tôt ou tard n'est-ce pas, alors on verra bien. Mais tu sais Jonas, Michel est taraudé par l'énigme de Pi depuis plus de vingt ans. Quand il estima être proche du but il renonça à poursuivre. Ne crois-tu pas qu'il intuitait que Pi serait aléatoire et que ça donnerait des enseignements inquiétants ? Ces derniers mois il a réussi à formaliser sur un tableau noir ce qu'il avait deviné depuis longtemps. C'est indescriptible.
- C'est terrifiant ! Yutta, il faut que tu voies cette démonstration, les notes, les papiers, je ne sais quoi. Tu dois sentir sa puissance. Tu peux lui demander si je peux venir ?

Il y eut un silence.

- Je vais demander. Je vais essayer.
- Je crois que le comité de rédaction du FZ n'a pas encore perçu qui tu es ma chérie. Je suis fier de toi.

Yutta était encore enroulée dans ses multiples couettes lorsque le téléphone sonna. La réceptionniste l'informait que Monsieur Groniewski était descendu à l'accueil. Elle se mit en ordre de marche et vint à sa rencontre.

Michel avait à nouveau dormi plus de douze heures mais paraissait toujours aussi fatigué. Elle lui parla de la conversation avec Jonas, d'abord pour lui témoigner que la presse à travers Jonas n'avait pas anticipé cet épilogue. Il ne fut pas surpris. L'homme est viscéralement optimiste, c'est la raison pour laquelle tant de moyens ont été mobilisés sur les méthodes numériques. Une voie de facilité certes, mais une voie optimiste puisque le seul résultat qu'une méthode numérique peut donner est que Pi est non aléatoire. Elle lui demanda si elle pouvait voir sa démonstration. Elle ne savait pas trop comment argumenter sa demande tant elle était peu armée pour appréhender les mathématiques. Par fatigue,

par lassitude peut être Michel accepta, et elle promit que son intrusion sur la péniche serait cette fois courte.

- Tu veux voir, dit-il d'une voix désabusée ?
- Un siège de trois mille ans qui cède en 2020, oui ça intéresse une journaliste !

Ils partirent en fourgon, et elle sentit une pointe de fierté en étant son pilote cette fois. Une fois grimpés sur le bateau, alors qu'elle s'imaginait le voir sortir un cahier de quelque part, il s'en alla vers la cale. Il peina à ouvrir les écoutilles qui ferment la zone de chargement et descendit avec difficulté par une petite échelle.

- Viens. Ce qui t'intéresse est par ici.

Yutta le suivit dans la cale. A peine descendue dans ce cube de froid humide, elle fut pétrifiée. Michel avait peint les flancs rouillés à la peinture noir mat qu'il avait convertis en un immense tableau à trois cent soixante degrés, entièrement recouvert d'inscriptions à la peinture blanche. Des rouleaux fripés plongés dans un seau d'eau noirâtre attestaient que l'éponge des instituteurs était ici remplacée par une couche de noir. Ce qui frappait au premier abord était l'aspect déstructuré des inscriptions. Il y avait des lignes qui courraient tout le long de la cale, des zones rectangulaires entourées par quatre traits, certaines rédigées en plus petits caractères, et ça et là des petites poches de texte. Et partout des hiéroglyphes pour non-initié. Yutta ne repéra aucune expression mathématique galvaudée telle que la racine carrée ou la grande virgule des intégrales, seulement des signes inconnus de l'hominis vulgaris, ou des lettres de l'alphabet grec et romain tordues par des années de service.

La jeune femme sortit de la cale abasourdie. L'espace transpirait une extrême intensité. Elle soupira ce commentaire :

- Si j'en oublie un instant l'œuvre, tu es fou monsieur Groniewski !

Jonas fit le trajet en voiture dans la nuit et arriva dès le lendemain matin. Il se gara sur le parking de l'hôtel puis envoya un sms à sa journaliste. Quand il la vit sortir d'un fourgon tout juste bon à faire un poulailler, il n'en revint pas.

- Et pardi, j'ai vécu huit mois dans ce palace. Rappelle-toi le faible montant de mes notes de frais …
- Je suis chez les fous, je suis chez les fous, répétait-il en regardant Yutta se coiffer dans son rétroviseur.

Ils s'invitèrent à la table de petit déjeuner de Michel. Il était éteint. Yutta resta silencieuse, pendant que Jonas tenait le rôle de l'animateur. Il comprit que le temps ne lui appartenait plus, et Yutta prenait ce temps. Le café ici à l'hôtel comme sur une péniche, c'est sacré. On se regarde, on respire l'air frais du matin, on parle peu. La recherche mathématique d'avant-garde est bien un combat de boxe et Michel en était sorti démoli. Quand ils eurent pris congé, Jonas glissa à Yutta :

- Il est pas bien du tout ton gars tu sais. Il a passé un an entre quatre tôles immergées, même un phoque en serait tombé malade. Amène-le sans délai à l'hôpital, et si tu n'y arrives pas, envoie les pompiers. Qui aime bien châtie bien.

Yutta resta silencieuse quelques minutes.

- On voit bien ici la citation de je-ne-sais-plus qui a dit 'le génie c'est 1% d'intuition, et 99% de transpiration'.
- Edison.

Quelques jours plus tard, Jonas donna rendez-vous à Yutta au FZ. La tâche qui se présentait était abyssale. Il fallait annoncer une très mauvaise nouvelle, vulgariser une équation inintelligible, et réexpliquer sous un angle alarmiste l'Equation Sertes que le monde avait déjà quelque peu oubliée. Et Jonas reconnut qu'il se sentait dépassé par l'entreprise qu'il avait pourtant initiée.

Chapitre 11 - Des cravates aux lapins

Deux jours après la visite de Jonas sur la péniche, Michel Groniewski fut admis à l'hôpital de Mayence. Une dizaine de maladies l'avaient envahi, toutes résultant de carence diverses, qui fit dire au docteur de l'étage que l'homme devait avoir un énorme ressort psychologique pour avoir empêché tout développement grave. Il avait repris son travail sur le Rhin après deux mois au repos. Des clients fidèles, probablement fascinés par cet entrepreneur indépendant sans téléphone ni adresse, l'avaient missionné dès son retour aux affaires.

De son côté, Yutta avait repris sa routine à Cologne tant bien que mal, toujours basée en centre-ville, là où une fille de trente ans trouve sa meilleure tanière. Elle avait passé quelques semaines en apesanteur mentale, comme après une déclaration de guerre ou un tremblement de terre, qui rappellent que notre présence ne sera pas éternelle. Et puis, l'assouvissement des besoins vitaux et le train-train qui va avec, associés à son optimisme naturel, effacèrent ses tourments.

Elle revit Michel dès que possible. Le personnage lui manquait. Elle restait traumatisée par le nombre Pi. La démonstration ne la passionnait pas vraiment. Ce qu'elle voulait à tout prix comprendre était ce fameux rapport de Pi à la nature.

Michel vulgarisa son discours lors de leurs premières rencontres après son retour sur l'eau, puis au fur et à mesure des questions, parla plus précisément de sa perception de ce nombre extraordinaire.

Pi était infini tout d'abord, ça les mathématiciens l'avaient su très tôt. Ça signifiait pour Michel une première mise en garde : ''La nature n'aime pas les lignes infinies comme un cercle qu'on parcourt sans fin sans jamais croiser de point singulier''. Et puis les mathématiciens espérèrent que Pi fut rationnel, c'est-à-dire qu'il fut le résultat d'une division de deux nombres. Là non plus, et deuxième menace. Pi, pensait Michel, traduisait le fait que le cercle était un objet dangereux, cette construction humaine pourtant simplement définie par un centre et un rayon.

Plus Yutta entrait dans le monde des mathématiciens, plus elle les comparait à des aventuriers sans foi ni morale. Des explorateurs qui avancent droit devant, trouvent quelque chose, rapportent le butin, et repartent vers une nouvelle aventure, immergés dans l'ultra abstraction.

Ensuite, Pi fut attaqué de toutes part par toutes les techniques algébriques au fur et à mesure de leur invention. Il résista, et finalement démonstration fut faite au XIXème siècle que Pi ne pouvait pas être calculé par une équation de type polynôme, c'est-à-dire que Pi ne peut pas être déterminé par une construction géométrique. Cette troisième supercherie de Pi était perçue par Michel comme un avertissement supplémentaire : 'N'allez pas plus loin !' Plus loin signifiait la question suivante : 'Pi est-il aléatoire ?'. Non aléatoire signifiait que la cohorte infinie de décimales comporterait une répétition de séquence, comme autant de wagons accrochés à un train, chaque wagon fut-il si long que personne n'en aurait encore mesuré la longueur. Une dernière question sur Pi qui n'émut pendant toutes ces années que quelques mathématiciens obstinés, jusqu'à ce coup de tonnerre de février 2017 où un laboratoire du CNRS invita cette ultime énigme de Pi dans la cause du ralentissement de la Terre.

Yutta eut un mal fou à assimiler cet aspect.

- Si Pi est irrationnel, transcendant, et n'obéit à aucune équation, c'est que sa suite de chiffres est n'importe quoi, non ?
- On aurait dû s'en douter, disait Michel, et le drame est bien qu'à présent je suis sûr que Pi est aléatoire. Il n'y a donc dans la suite de décimales de ce nombre facétieux aucune logique. Nous les mathématiciens, n'avons pas réussi à qualifier cette étrangeté, c'est une équipe de physiciens qui l'a fait…
- Avec au départ le concours d'un charron de Mésopotamie !

Ce lundi 10 décembre 2020 soit deux jours après être descendu dans la cale, Jonas était dans son bureau. Il n'était pas entré sur le fil d'actualité, pourtant la principale obligation d'un directeur de rédaction. Il avait reçu la primeur de la découverte. Il l'avait même prise dans la figure. Une nouvelle catastrophique selon l'Equation Sertes, doublée de l'image dérangeante d'un chercheur décharné. Et à présent un secret à porter. Un secret d'état qui l'avait taraudé toute la nuit. Faut-il révéler que Pi est aléatoire, là, tout de suite, comme ça, brutalement, sans explication, sans même disposer du visage du découvreur ? Jonas n'en avait pas discuté avec sa journaliste. En fait il n'osait pas. Comment un vieux routier de la presse chargé de trente ans de carrière questionnerait-il une trentenaire à propos du scoop le plus sournois qui ait atterri sur son bureau ? Il se fit remplacer par son adjoint et resta enfermé toute la matinée. A plusieurs reprises il attrapa son téléphone et le reposa en un geste hésitant. Que dirait son Directeur Général ? 'On publie tout de suite Jonas, évidemment !'. Et au ministère ? L'info serait pervertie à coup sûr. Vers midi il appela Yutta.

- Comment va le collègue ‘Gros Nain’ fit-il en tentant d’imiter l’accent français du Sud.
- Ecoute, il ne parle pas mais l’infirmière dit qu’il récupère vite. Ils ont eu peur tu sais !

Jonas laissa parler la jeune fille en relançant la conversation de temps à autre. Il n’osait pas lui annoncer son désarroi et faisait durer.

- Tu n’es pas au comité de rédaction ?
- J’ai confié celui-ci à Ludolf. Il faut qu’il s’y frotte. Dans trois ans je ne serai plus là, tu te souviens ?
- Oui, tu seras à Finkenthal …
- … sur mon tracteur.

Finalement Yutta apporta à Jonas le soulagement dont il avait besoin.

- A l’hôpital ils pensent qu’il faudra un ou deux mois à Michel pour se remettre sur pied. L’humanité peut attendre un ou deux mois, non ?
- Ben oui, personne n’est jamais pressé pour les mauvaises nouvelles …
- Et surtout pas les cowboys de Pi-Challenge et les samouraïs de Faucon Eclair.

Dans l’après-midi Jonas réussit à mettre ses idées en ordre. La découverte de Gros Nain pourrait être annoncée en deux temps. D’abord le scoop que Pi a parlé, puis le contenu de son message dans un deuxième temps. Cette éclaircie le ragaillardit. Il partit chercher un café et revint dans son bureau en n’ayant jamais lâché la moquette des yeux. Le scoop, il est pour nous, ressassait-il. On a assez bossé pour ça. On balance, ça riposte de partout. Le FZ sait gérer ça. J’en ai dans l’équipe qui adorent la baston. Tiens, la petite Yutta, je suis sûr qu’elle ne sera pas la dernière à ouvrir la boite à gifles. Ahrr, ce gros saucisson de Helmut Eingelbach, le propriétaire du journal, ne manquera pas de débouler dans les couloirs de son entreprise qu’il ne visite d’ordinaire que pour l’assemblée générale. ‘Donnez vos sources Jonas ! Vous avez un secret d’état, c’est grave !’. Et puis une heure plus tard j’entends les sirènes du Ministre dans la cour du FZ. Les serbes le ralentissent ; il leur en faut plus pour reculer. ‘Herr Falk, vous avez connaissance que l’humanité est sauvée du ralentissement et vous ne le dîtes pas. Seriez-vous un tortionnaire ?’ Attends la deuxième lame mon chéri, tu ne vas pas être déçu !

Il s’étira contre le dossier du fauteuil. Trente ans de carrière sous la pression permanente de l’actualité et le scoop de sa vie était là. Dans ses pensées, sorti des mains d’un membre de son équipe, écrit à la peinture sur les tôles rouillées d’une péniche, dans une chambre

d'hôpital de Mayence. Sans réfléchir il sortit de sa veste un cigarillo et l'alluma. Le halo bleuté qui troublait sa vision de la carte du pays placardée sur le mur d'en face lui fit prendre conscience de l'interdit. Il se remémora alors une chanson paillarde qu'entonnaient les militaires français croisés dans le Berlin partitionné des années de guerre froide.

J'emmerde les gendarmes
Y a des morpions qui s'emmerdent la nuit, sans bruit
J'emmerde les gendarmes
Et la maréchaussée …

Subitement une angoisse l'envahit. Et si Gros Nain s'était trompé ? Une hypothèse de travers, une parenthèse mal placée, c'est toujours possible non ? Il composa le numéro de Yutta qui bascula sur le répondeur. Jonas bogua une dizaine de secondes, muet devant un répondeur peu habitué aux hommes effarouchés. Yutta le délivra en rappelant :

- Désolé chef, je suis en vadrouille …
- Juste une question Yutta. Et si Gros Nain s'était trompé ?

Elle marqua un long silence, puis éclaboussa son directeur :

- Impossible !

Elle marqua un autre silence.

- Un monstre. Tu sais ce que c'est un monstre ?

Après avoir raccroché, Jonas apaisé repartit dans ses pensées, seulement dérangé par une jeune comptable venue rouspéter à propos de fumée suspecte infiltrée dans son bureau voisin. 'Cette jeune ingénue me rappelle que je suis bien vivant, se satisfit-il en s'étirant à nouveau. Bon, alors le scoop, j'envoie dès demain et puis c'est tout ! Non, mercredi, il faut que Yutta voit ça. Et après … après … . Ahrr, je sais, on va faire comme les cousins français avec l'Equation Sertes, on balance la démonstration en direct et le monde apprendra le résultat à la fin, basta. Grandiose ! Après ça, la Terre pourra s'arrêter de tourner. De toutes façons, elle va s'arrêter de tourner, non ? Pfff, tu es trop con Jonas. Il se leva d'un bond autant qu'on peut le faire à soixante et un ans, et s'engouffra dans le bureau de son adjoint.

- Ludolf, Pi-Challenge va annoncer un résultat probablement en fin de semaine ; soyons prêts ! il faut que tout le monde soit au comité demain.
- Mais de quoi parles-tu, il n'y a rien sur leur site !
- L'info me vient des Français. Tu les connais, ils ne sont jamais où tu crois qu'ils sont.

De retour dans son bureau trente secondes plus tard il fut pris d'un nouveau doute. Il téléphona à son vieil acolyte Rolf Gänzel.

- Si tu m'appelles pour savoir si l'édition du jour est sur les rails, c'est affirmatif. Quand tes gars gribouillent 15% de papier en moins que la moyenne, nous ici à la production on rigole.
- Dis-moi Rolf, imagine que j'ai entre les mains un gros scoop. Plus gros que l'annonce de la réunification …
- Plus gros que la surface de la première page alors ?
- Un très gros scoop je te dis. Tu balancerais tout ou alors tu répartis sur plusieurs éditions ?
- Vu la pénurie d'articles consistants que j'observe, je vote pour la deuxième option.
- Merci Rolf. Je te conseille de faire faire les niveaux d'encre des presses dès ce soir.

Quand Yutta arriva au journal le lendemain après-midi, Jonas l'attira dans son bureau. Ses doutes de la veille avaient laissé place à des certitudes étayées par une énergie juvénile. Rolf Gänzel fut convié aussi. Yutta ne le connaissait pas et fut surprise. Le directeur exposa son plan sans préliminaire. Deux étapes. Demain on annonce le scoop en comité de rédaction et on le sort jeudi, ne disant rien de plus que 'Un mathématicien isolé a résolu d'énigme du ralentissement'. Puis la démonstration en mondovision à une date future. Et la nouvelle fatale annoncée à tout le monde en même temps. Alors qu'il avait imaginé sa jeune journaliste ivre d'apprendre que ses années de travail d'orfèvre fussent enfin commercialisées, Yutta resta silencieuse. Il développait son plan et ne recevait que quelques 'humm' éparses. Rolf observait et intervint.

- Vous pensez Madame Denst qu'il ne faut rien annoncer sans la présence de Monsieur Groniewski, c'est ça ?

Elle resta muette encore quelques secondes, puis s'exprima d'une petite voix.

- La présence de Michel … non … il n'ira jamais nulle part. Mais … son accord … peut-être. C'est violent Pi, c'est … violent.
- Et alors, renchérit Rolf ?
- Nous devons étayer nos scoops, non ? demanda la journaliste.
- Vous avez convaincu Jonas du caractère implacable de cette démonstration, donc il me semble que la réputation du FZ suffit comme appui pour le scoop. Jonas a surement conscience du risque, mais c'est le métier, pas vrai Jonas ?

Le directeur de rédaction observait la jeune journaliste par-dessus ses lunettes.

- On y va ?
- Oui, fit Yutta timidement. J'appelle l'hôpital pour le prévenir du plan.

La tension retomba et ils discutèrent de la deuxième étape. Tous avaient assisté au Direct réalisé par le SYRTE et étaient enthousiastes à l'idée de reproduire pareil format pour l'épilogue de la recherche sur la cause du ralentissement de la mère planète. 'Quand ?' fut la première question, puis 'qui organise ?'. Au fur et à mesure de la conversation, Jonas percevait tout l'intérêt économique qu'aurait le FZ à orchestrer cet événement planétaire. Or le FZ disposait d'un média numérique mais n'avait jamais produit de contenu audiovisuel majeur. Il fut convenu de prendre le temps pour consulter les uns et les autres, et il fut acté qu'à l'inverse de la phase 1, violente, la phase 2 serait négociation et diplomatie.

- Et puis il faudra attendre que Michel soit rétabli, fit remarquer Yutta. Il nous faudra des images, non ?

De retour en salle de travail, Yutta téléphona à l'hôpital.

- Allo, bonjour Madame, Pouvez-vous me passer la chambre 916 s'il vous plaît ?

Quatre ou cinq sonneries, puis une voix calme sortit du téléphone :

- Oui, Gros Nain, j'écoute …
- Rhooo, tu habites toujours dans les habits de Jean-Michel Gronin ?
- Gros Nain reste celui que tu as débusqué. Je me doutais que c'était toi.
- Et pourtant tu réponds comme une standardiste qui répèterait mille fois par jour ''Transport fluvial Gronin Sarl, j'écoute' avec la syllabe du 'Jé' sur un si et celle du 'coute' sur un mi.
- Tu vas passer aujourd'hui ?
- Non, je suis partie ce matin à Francfort, et c'est pour ça que je t'appelle. On voudrait … euh .. le FZ voudrait … annoncer ta découverte … euh … après-demain … jeudi …

Yutta regardait son téléphone comme s'il allait en jaillir quelque chose.

- Et alors ?

Ce retour de service la décontenança ; Elle eut du mal a poursuivre.

- Et ben … euh … ça signifie annoncer une grande catastrophe. La grande horloge des saisons qui va se gripper…

- Tu sais, rien n'a changé depuis le jour où tu m'as convaincu de repartir à la chasse de ce nombre maléfique.
- Mais … tu ne savais pas à ce moment !?!
- Mathématiquement non, mais intuitivement un peu. On en reparlera.

Il y eut un long silence.

- On a prévu de sortir l'information que l'énigme de Pi a été résolue sans rien dire d'autre que commenter les conséquences selon l'Equation Sertes, et puis on voudrait présenter la démonstration dans plusieurs semaines ou plusieurs mois … . Quand tu seras rétabli.
- Le FZ soigne son business ! Tu vois, n'est catastrophique qu'un événement qui est proche. Ne t'attends pas à un deuil international.
- Tu crois que c'est bien ce qu'on a prévu ?
- Ben … c'est votre boulot !

Elle marqua un silence.

- L'annonce en deux temps va faire hurler … euh … ceux qui sont partis sur la piste que Pi est un nombre non aléatoire … Tu … tu es au courant ?
- Les équipes chinoises, américaines, et européennes. Oui, j'ai lu dans les journaux qui trainent dans les cafés … dont le FZ. Lui je l'emporte sur la péniche … .

Vingt personnes se pressèrent en salle de rédaction le lendemain matin avant 7h50, c'est-à-dire à l'heure à laquelle il convient d'arriver en Allemagne à une réunion planifiée à 8h00. L'info que le boss avait un gros sujet avait fuité et l'assemblée était bruyante. Sans doute dans les couloirs du journal avait-on décrypté le langage du corps du directeur. Il était assis à sa place habituelle en bout de table, le coude appuyé, le bas du visage posé sur le poing, et le regard perdu sur le vernis du bois. Il semblait profiter du vacarme sans intention de l'interrompre. C'est Ludolf qui s'en chargea. Il fut le dernier à entrer dans la pièce et lança la cérémonie en claquant la porte.

- Messieurs-dames, s'il vous plaît, nous avons un agenda chargé.

Tout le monde se tut et braqua le regard en bout de table.

- Nous avons un gros sujet pour demain, très gros, peut-être le plus gros que j'ai connu.

Il toisa l'assemblée en un mouvement circulaire lent, puis lança :

- Yutta ?

La jeune journaliste fit un bond sur sa chaise. Jusque-là elle avait été anonyme au centre de la grande table et l'interjection venait de la jeter dans l'arène sans préavis. Elle fixa Jonas deux secondes avec des grands yeux apeurés, puis s'avança en croisant les doigts sur la table.

- C'est à propos de Pi, fit-elle dans un silence religieux.

Elle sembla hésiter, puis poursuivit.

- Jean-Michel Gronin … a résolu l'énigme de Pi …

Elle marqua une courte pause, suffisante pour que certains commencent à chuchoter. Jonas intervint avec autorité.

- Mesdames, messieurs, avant que Yutta poursuive, puis-je avoir votre engagement du secret. C'est lourd, alors je vous demande un geste de la main.

En quelques secondes toutes les mains furent levées. Yutta se sentit idiote un instant et leva la sienne.

- Yutta ?
- Et bien … la démonstration indique que Pi est aléatoire !

Elle marqua une longue pause qui cette fois était intentionnelle. Les chuchotements reprirent où chacun questionnait son voisin. Elle prit son temps, jeta un œil vers son directeur, s'avança à nouveau vers la table, et poursuivit.

- Ce qui signifie que selon l'Equation Sertes, le ralentissement mesuré par le HZE n'est pas réversible.

Une voix forte se fit entendre.

- Ce n'est pas un scoop Jonas, c'est une catastrophe ! Un scoop ça n'est qu'un scandale ordinaire.

Yutta s'était rappuyée contre le dossier et aurait voulu disparaitre. Jonas observait l'assistance. Il savait que les premières réactions seraient celles des lecteurs du journal. Il y eut plusieurs minutes de stupeur où peu à peu la moitié se figèrent muets les yeux dans le vague et l'autre moitié parlait à quelqu'un qui n'écoutait pas. Dans le désarroi certains se

réfugient dans leurs pensées et d'autres dans le bruit. Le directeur resta muet à tel point que son adjoint se sentit obligé de prendre l'initiative.

- Donc le sujet Jonas, c'est titrer dès demain, n'est-ce pas ?
- Nous avons cette information depuis vendredi dernier. J'ai eu le temps d'y réfléchir et après de nombreuses hésitations, croyez-moi, voici ce que je vous soumets : dès demain on publie que l'énigme de Pi a été résolue par un mathématicien solitaire qui n'utilise aucun ordinateur. Sans en dire plus donc. Et puis le deuxième étage de la fusée consiste à organiser un événement télévisuel où la démonstration serait faite en direct …
- Avec le résultat qui se découvre seulement à la fin, interrompit Yutta.

Une première voix se fit entendre disant qu'il n'était pas déontologique de ne diffuser une information que partiellement. Anita Flockaert parla même de délit de manipulation. Une autre journaliste qui semblait adhérer au principe de la fusée fit remarquer qu'il suffisait de réfléchir à un prétexte plausible, comme par exemple que le FZ n'a pas encore pu se procurer la démonstration pour en faire analyser le minimum. Un brouhaha s'amplifia quand une autre voix surgit :

- Est-on d'abord sûr que cette démonstration est juste ?

Yutta prit la parole dans une posture indiquant que sa gêne initiale avait disparu.

- Absolument pas, et il faudra peut-être des mois pour que d'autres mathématiciens de même calibre la confirment ou l'infirment. Peut-être même que personne n'aura d'avis tranché avant des années. Il y a eu comme ça des travaux scientifiques qui sont restés longtemps incompris ou contestés.
- Comme le Grand théorème de Fermat fit Reinhart Groß, le spécialiste des sciences au FZ.

Le brouhaha reprit, où les conversations s'entrechoquaient d'un bout à l'autre de la grande table et d'un sujet à l'autre. Était-ce raisonnable, souhaitable, ou justifié de distiller l'information ? Quel risque le FZ était-il prêt à prendre pour un méga scoop dans une actualité scientifique fortement occupée par la guerre froide des super calculateurs ? Jonas reprit la parole quand quelqu'un l'interrompit sèchement.

- Il faut que tu en dises plus Jonas !

Le directeur se racla la gorge, ce qui suffit à plaquer le silence. D'une voix paisible il raconta comment il avait fait la route tôt le matin sous un ciel bas pour se rendre sur la rive d'un

bras mort du Rhin vers le village de Verschlaghausen. Comment il se retrouva sur la petite aire de stationnement que lui avait indiquée Yutta, et où il ne distinguait aucune présence humaine à 360°. Comment il douta du sérieux de sa journaliste et songea un instant à une farce, jusqu'à ce qu'il entende son prénom d'une voix aigüe provenant de derrière les herbes hautes. Il marcha une centaine de mètres dans l'air épais des zones humides jusqu'à se retrouver face à sa journaliste perchée sur une péniche d'un autre temps. Que cette péniche haute sur l'eau, avec ses flancs sales lui apparut terrifiante ! Et puis elle l'aida à grimper et il comprit à la force du bras de la jeune fille qu'il n'y aurait aucune farce. Il avait été convié à la rencontre de Pi et ce bras ferme lui indiquait qu'il serait au rendez-vous. La jeune journaliste galopait sur les étroits plats-bords quand lui avançait à petits pas en frottant ses mains sur le bastingage écaillé. Et puis elle agrippa le haut d'une échelle soudée à l'extrémité de la cale et disparut dans les profondeurs. Il n'entendait que sa voix quand il emprunta le même chemin vertical où son champ de vision n'était que tôles rouillées. Arrivé en bas, il eut le réflexe incongru d'épousseter sa veste. La saveur astringente de la rouille lui remonta dans la gorge. Il se retourna et tomba sur la silhouette d'un homme épuisé assis sur un seau de peinture. Yutta lui présenta un Jean-Michel Gronin totalement muet dont l'image de statue l'hypnotisa. Puis elle tira la manche de son directeur pour qu'il se redresse et lève les yeux. Il aperçut alors les signes inintelligibles qui recouvraient entièrement les quatre faces de la cale de chargement. Il raconta encore comment il resta pétrifié comme le furent certainement les premiers paléontologues qui entrèrent dans la grotte Chauvet. Puis elle lui tira la manche à nouveau : 'C'est là ! '. Elle tendit le doigt vers deux mots soulignés d'un trait de pinceau en manque de peinture : *Affirmation fausse*. Jonas raconta à quel point il fut commotionné par une telle scène surréaliste, quelle force dégageaient ces signes de toutes tailles, appliqués sur un support rugueux. Après plusieurs minutes, tétanisé, il retourna vers le mathématicien, lui posa la main sur l'épaule, et comprit qu'il ne recevrait aucune émotion.

Quand Jonas se tut, le silence se prolongea. Chacun devinait être face à une découverte majeure où tous les ingrédients d'une tragédie étaient exceptionnellement réunis : l'auteur, le lieu, et l'œuvre. Une fois que chacun comprit que le FZ ne disposerait d'aucune preuve d'exactitude, le malaise que la démonstration put être contestée s'évanouit et le débat glissa sur la question de ce qu'il fallait révéler le lendemain. Rapidement tous s'accordèrent à ne pas dévoiler le résultat. Personne ne sait évaluer la démonstration et c'est donc un argument suffisant pour ne pas annoncer le résultat. Nombreux étaient dans la salle ceux qui voyaient dans ce silence l'opportunité de créer un buzz monumental en provoquant la réaction des trois programmes engagés dans la chasse au nombre Pi. C'est à ce moment que les journalistes du FZ qui n'avaient jamais été impliqués dans le sujet du ralentissement

réalisèrent que les trois programmes et leurs moyens colossaux n'avaient qu'une chance sur deux d'atteindre la réponse à la question soulevée par l'Equation Sertes. Le FZ, qui avait investi le salaire d'une de ses journalistes pendant cinq années, se retrouvait malgré lui dans la position d'un lanceur d'alerte. Un organe d'information à contre-courant de l'intérêt commun. A contre-courant des intérêts de l'industrie surtout. Cette prise de conscience en réjouissait certains et en troublait d'autres. Jonas observait en silence les adeptes des bagarres médiatiques prendre la parole. Yutta confirma son intuition. Elle serait bientôt assiégée comme une cité grecque et elle semblait y être prête. Le débat devint houleux à propos de l'identité du mathématicien. Fallait-il la dévoiler dès la première publication ? C'est là que les discussions devinrent virulentes entre les durs de l'éthique journalistique et ceux ayant une perception plus commerciale du métier. Jonas était toujours silencieux et renvoyait l'image de celui qui n'a pas les arguments. Ludolf vociférait pour essayer en vain de structurer les opinions. Et puis une petite voix osa :

- On pourrait mentionner Jean-Michel Gronin ?

Le vacarme avait étouffé la suggestion mais Rolf Gänzel la saisit et la renvoya dix décibels plus fort.

- Jean-Michel Gronin, c'est ça ! Ecoutez-ça. Jean-Michel Gronin c'est parfait. C'est l'identité du scientifique mais ce n'est pas un état civil. C'est brillant Madame Denst. Mesdames, messieurs, est-ce qu'on peut s'entendre là-dessus ?

Le vacarme retomba en un brouhaha où Jonas reconnut sa Une du lendemain. L'après-midi serait sa dernière de tranquillité. Celle où, officiellement, la Terre n'a pas encore annoncé qu'elle ne reprendra jamais sa vitesse de croisière.

Le comité de rédaction se poursuivit sur les autres sujets mais le directeur n'y était plus. Les deux coudes posés sur la table, il n'intervenait presque pas et son adjoint en profita pour s'enhardir. Quand la séance fut levée et que tous sortirent, Jonas retint Reinhart Groß, le spécialiste des sciences au FZ, Yutta, et les deux journalistes désignés pour rédiger la Une du lendemain.

- Il vaut mieux prévenir les autorités, non ? Questionna le directeur de rédaction.

Les quatre collègues furent surpris de ce signe de détresse et Yutta s'avança avec orgueil.

- Si tu penses qu'il le faut, vas-y. Et si quelqu'un à Berlin objecte, passe-le-moi !

Il s'enferma dans son bureau et téléphona à son référent au Ministère de la Culture à qui il détailla tout ce qui avait été convenu en comité de rédaction. Puis il rejoignit son équipe. Le Ministre en personne le rappela une heure plus tard.

- Herr Falk, à porter cette nouvelle seul et à dévoiler le résultat lors du live-Sendung, vous allez prendre un grand risque ! Mais je vous félicite. L'industrie allemande prend toujours des risques et c'est comme ceci qu'elle dicte le tempo. Et puis voyez-vous, les choses importantes de la vie publique ne doivent être confiées ni aux scientifiques ni aux militaires. Prenez rendez-vous dans les semaines à venir, on discutera du fameux deuxième étage de la fusée.

L'après-midi l'atmosphère fut effervescente dans les couloirs du FZ. Yutta eut quelques difficultés à travailler, étant sollicitée de toutes parts par des collègues qui découvraient ébahis comment elle avait arpenté l'Europe pendant des mois pour débusquer Michel Groniewski, puis comment elle s'était enterrée sur les bords du Rhin à nouveau pendant des mois pour le convaincre de reprendre ses travaux sur Pi, en enfin comment elle était revenue à Francfort sans rien laisser paraître, attendant un résultat qui aurait pu ne jamais arriver. 'C'est un roman !' s'exclamaient-ils'. A quoi Yutta répondait 'Jean-Michel Gronin est un roman'. 'Et Pi aussi est un roman. Il a déjà été écrit mais il manquait le dernier chapitre. A présent que nous l'avons, il faut peut-être réécrire toute l'histoire de ce nombre bonimenteur qui traversa trois mille ans, déguisé en bouffon.'

Elle eut du mal à quitter le journal en fin de journée tant elle ressentait l'aigreur d'abandonner au grand public le mathématicien qu'elle avait accompagné pendant des mois. Le martyr d'une mère qui voit partir son enfant vers un examen sans pouvoir l'accompagner. Peut-être redoutait-elle de se retrouver seule à attendre l'instant au petit matin lorsque les paquets ficelés sont jetés sur le trottoir devant les kiosques à journaux ? Elle décida de dîner sur le chemin du retour et resta passive devant une chaine d'info en continu. Puis elle rentra se coucher et s'endormit sur le Rhin quelque part entre Bâle et Nijmegen.

Au milieu de la nuit elle fut arrachée de son sommeil par une pensée inquiétante. Michel Groniewski avait été localisé par des barbouzes à la solde de l'industrie ; la péniche avait été coulée, et … . Elle se redressa sur son lit en sueur. Michel est hospitalisé à Mayence et n'importe qui pouvait y aller. Sa péniche est amarrée au milieu de nulle part, et je n'ai même pas cadenassé les écoutilles quand je les ai refermées. Elle sauta du lit et réalisa qu'elle n'avait nulle part où aller. S'assit sur son canapé, se releva, alla vers son frigo et réalisa qu'elle n'avait pas soif. Se rua vers son téléphone et réalisa qu'elle n'avait personne à

appeler. Yutta regardait ce téléphone endormi et sa réflexion se mettait en place peu à peu après qu'elle eut chassé les démons. Michel Groniewski n'existe pas dans la vraie vie, donc personne ne va débarquer à l'hôpital de Mayence. D'ailleurs, qui irait traquer le génie qui fit parler Pi parmi la confrérie des bateliers ? La ficelle, la seule, c'est Gros Nain. Cette ficelle passe par le minuscule chas de cet atelier de réparation de motos coincé sous un immeuble prétentieux de Toulon. Elle fouilla dans ses contacts, puis dans le dossier de son périple dans le Var. Elle y trouva le numéro de l'atelier, inutile à cette heure de la nuit. Puis elle trouva le numéro fixe de Jo, le traducteur avec de la mémoire, mais une mémoire qui baisse à mesure qu'il entre dans les heures festives de la journée. Sans hésiter elle composa le numéro. Après cinq sonneries elle posa le téléphone et son esprit se fit à nouveau envahir par les agents du programme américain. Et puis :

- Allo ? Allo ? Une voix française remontait du canapé.

Yutta jeta sa main sur le téléphone ; redouta d'avoir raccroché ; le saisit à l'envers …

- Jo ? C'est toi Jo ? C'est Yutta ! Yutta du FZ ; tu te souviens ?
- Avec un numéro pareil et un accent pareil, tu parles si je t'ai reconnue ! Dis-moi, il y a bien toujours six heures de décalage horaire entre l'Allemagne et la France ?
- Après trois fly chez Sissou, oui, je confirme, fit-elle soulagée. Ecoute Jo, je t'explique. Tu m'écoutes, c'est important…

Dans un débit de parole hystérique elle lui fit part de son cauchemar qui s'était mué en une forte angoisse.

- Il ne faut pas qu'ils le trouvent Jo ; tu comprends … ils vont … je ne sais pas … mais il ne faut pas qu'ils le trouvent …

A l'autre bout du fil, qui traverse désormais quelques serveurs répartis un peu n'importe où sur la planète, Jo mesurait l'angoisse que les six heures de décalage horaire amplifiaient.

- Yutta. Si j'ai bien compris tu m'appelles pour que personne ne remonte de Jean-Michel Gronin à Michel Groniewski. C'est ça ?

Yutta devint muette comme après un coup au sternum.

- Ben Ok. Pas de souci. Si des Men-in-black ou des bridés entrent dans Toulon, on les tartine avec de l'huile de vidange, on y colle des flocons de polystyrène, et on les raccompagne à l'aéroport assis sur un poteau de rugby.

Yutta secoua son téléphone.

- C'est sérieux Jo, écoute-moi. Tu vas m'aider, dis-moi ?
- Ok, ok, je passe le message à Louis et à Franck de ne rien dire à personne à propos de Gros Nain.
- Et à Sissou aussi.
- Oui, oui. Vé, il est en face de moi et il te salue en allemand, mais il n'y a que lui qui sait que c'est de l'allemand.
- Bon, tu es un amour. Je ne vous embête pas plus.

Elle raccrocha et resta immobile sur son canapé comme après un gros effort. Puis elle rappela immédiatement.

- Jo, je dois te prévenir. Gros Nain a résolu l'énigme de Pi et le FZ sort le scoop demain. Regarde la télé, tu sauras tout.

Elle raccrocha. Ses pensées tournaient dans tous les sens comme ces manèges qui font vomir. Puis elle rappela à nouveau.

- Jo … Jo … Tu m'écoutes ?
- Ben oui. Demain le FZ …

Elle l'interrompit.

- Pi est aléatoire. Ça veut dire que …
- Que c'est la merde !
- Ah, tu es au courant ?

Elle raccrocha. Mais l'angoisse des barbouzes était toujours là…

- Jo … Et puis Zbeul aussi. N'oublie pas de prévenir Zbeul. Jo, tu m'écoutes ? Et aussi … appelle-moi s'ils arrivent.

Quand elle se réveilla le lendemain le jour avait eu le temps de se mettre en marche. Dans un réflexe stupide elle s'approcha de la fenêtre. La planète Terre tourne donc toujours autour des pôles se dit-elle. Elle alluma la télévision et resta debout devant pendant qu'elle se contorsionnait pour se couvrir de tissus seyants. La Une du FZ était déjà le sujet phare des chaines d'info. Yutta restait captivée par l'image. Dans un état mental incontrôlable ses pensées feuilletaient dans le désordre les péripéties qui l'avaient conduite jusqu'à ce matin. Les ''breaking-news'' s'enchainaient avec leur force de répétition quand soudain elle

entendit son nom. Il ne figurait pas dans le papier du FZ et elle comprit que des journalistes avaient déjà œuvré et placé son nom sur cette Une sensationnelle. Elle ne sut quoi penser pendant un instant puis appela son chef.

- Tu figures dans le répertoire des cartes de presse comme tout le monde, Yutta, donc d'ici une heure il y aura des caméras devant chez toi. Je te conseille d'attraper une culotte et de filer à Cologne.
- Ils en vendent là-bas, tu sais ?

Elle boucla une valise, descendit acheter cette déjà fameuse édition du FZ, et s'installa dans un café de la Hessenplatz. Elle prit son temps pour déplier le journal en touillant le café. Puis elle l'ouvrit et contempla avec un plaisir coupable le titre étalé sur toute la largeur du papier. 'Un mathématicien français craque l'énigme de Pi'. Sept mots qui avaient nécessité deux heures de travail à cinq personnes, pour aboutir in fine à un compromis accepté par les énervés des titres chocs 'Une énigme millénaire dit son dernier mot', par les artistes des titres à multiples sens 'Série 3,14, dernier épisode annoncé', par les esthètes du langage 'Cette figure mutine qui va nous révéler notre destin', et par les accros aux jeux de mots - 'Roue de la fortune ou de l'infortune ?'.

Yutta avait insisté pour y faire figurer l'adjectif 'français'. Par respect pour l'engagement du gouvernement français dans l'équation Sertes, peut-être. En souvenir de toutes ces journées passées en France à ramper dans le caniveau de l'information aussi. Et pour faire diversion des origines polonaise de Michel Groniewski surtout. Pi occupait toute la première page sur six colonnes. Seul le célèbre dessin de Léonard de Vinci figurant les proportions du corps humain dans un cercle et un carré venait égayer un texte dense.

Le scoop du FZ fut commenté toute la journée dans les flashs d'info des radios et télévisions, puis fit la Une des journaux le samedi. Une frénésie médiatique comparable à celle vécue au moment de la réunification des deux Allemagne, car l'optimisme qui avait conduit l'industrie et des états à parier sur le caractère non aléatoire du nombre Pi tintait aussi les commentaires des médias. De manière surprenante en effet il était peu question de la fatalité éventuelle du ralentissement. La principale interrogation tournait autour de ce mathématicien mystérieux qui n'était pas nommé, et que l'article décrivait comme 'auteur d'un authentique exploit' et aussi 'héritier des savants de l'antiquité'. Le papier ne donnait en fait qu'une seule information factuelle : ce mathématicien est français. Plusieurs médias tentèrent d'obtenir des réactions de la part des programmes Pi-Challenge, Faucon Eclair, et Pisterious, qui, visiblement abasourdis, déclinèrent, probablement pour se donner le temps d'évaluer l'information ou de peaufiner leur discours. Comme Jonas l'avait anticipé, le

samedi fut plus violent. Des journalistes critiquaient ouvertement le FZ de ne pas dévoiler toute l'information. 'Une météorite fonce sur la Terre et le FZ ne dit pas où elle va tomber' pouvait-on lire dans le Guardian. En Belgique, Jacques Demeester se faisait plus provocateur en espérant que 'le FZ nous cache au moins une bonne ou une mauvaise nouvelle'. Le dimanche les premières réactions se firent entendre de la part des trois programmes. Plutôt prudentes, on n'y retrouvait peu ou prou que des rappels des certitudes de ces programmes à démontrer Pi non aléatoire à brève échéance, même si les échéances qui furent annoncées au lancement avaient déjà expiré.

Le FZ déroulait son plan et annonça dans l'édition du samedi que le détail de la démonstration serait dévoilé quelques semaines plus tard, déminant ainsi le jour même les premières attaques. Jonas avait pris soin de constituer une équipe pour répondre aux sollicitations des confrères du monde entier. Trois personnes qui devinrent rapidement huit et dont faisait partie une Yutta Denst hyper active en planque à Cologne. Elle avait pour mission de répondre aux doutes sur le sérieux de la démonstration, sans pouvoir dévoiler aucun aspect pratique. 'Une démonstration qui tient sur quelques feuillets' écrivit-elle un jour. 'Technique de démonstration par l'absurde' un autre jour. Et aussi 'Un travail qui demandera du temps pour être évalué'. Peu de sollicitations sortaient sur le personnage Gronin et il apparut clair que plusieurs médias avaient engagé leur propre recherche. Au FZ on avait aussi la certitude que Pi-Challenge au moins était parti en chasse. Le FZ fut donc libéré de ce poids mais au même moment subit une pression autour de la personne de Yutta Denst. Bien qu'aucun des articles publiés par le FZ depuis la première annonce des mesures du HZE n'ait jamais mentionné la jeune journaliste, son nom fut rapidement associé au mystère Gronin, sans doute par tous ceux qu'elle avait approchés lors de ses enquêtes au HZE, au Ministère de la Recherche, en France 'où les gens parlent toujours trop' disait Jonas. Un article du journal Le Monde scella de convaincre que la main de Yutta Denst se cachait derrière la Une du FZ. Dans un texte plutôt flatteur, Pierre Linette questionnait 'qui d'autre que la journaliste allemande qui a réussi à manœuvrer l'état français pour qu'il mobilise le CNRS sur les causes du ralentissement peut avoir la persévérance et le flair pour partir en chasse à la constante qui fait tout le sel de l'Equation Sertes ?'. Yutta était débusquée à peine trois jours après la parution du scoop et Jonas s'assura de sa tranquillité. Il craignait qu'à force de harcèlement elle puisse céder et mettre par terre la phase 2 du plan. Un nouvel appartement fut loué à Cologne sous l'identité du fils de Rolf Gänzel, déjà résident de la ville. Yutta usa également d'un stratagème pour téléphoner à Michel Groniewski sans se faire repérer, où elle sollicitait un jeune dans la rue pour demander la chambre 916 avant de reprendre son téléphone quand la communication était établie.

Le FZ réussit ainsi à contenir peu ou prou les assauts des confrères, d'autant que chaque jour un peu de la phase 2 était dévoilée, qui valut à Jonas un papier cinglant dans le Berliner Morgenpost où le directeur de la rédaction du FZ fut qualifié de 'joueur de poker en ligne'. Son équipe de francs-tireurs tenant bien la barricade, Jonas et son adjoint purent se consacrer tranquillement à la suite. Mais de tranquillité il n'y eut aucune. Les journalistes du FZ se voyaient harcelés par leurs confrères, ayant l'impression de prendre leur plan à étages dans la figure. Ils maintinrent le cap toutefois, en distillant un peu d'information chaque jour. Ainsi le mercredi fut dévoilé l'identité du mathématicien, empapillotée dans un gros mensonge : 'Nous sommes en mesure de révéler l'identité de l'auteur de la démonstration suite à l'obtention de son accord'.

- Herr Falk, lui écrivit par mail un Ministre de la Culture moqueur, après trente ans de raideur mentale à Francfort, vous me semblez prêt à venir faire des contorsions avec nous à Berlin !

Dans les jours qui suivirent le FZ commença à publier des informations sur la carrière de 'ce chercheur qui se mit lui-même au banc de ses pairs'. Le FZ prenait grand soin de ne citer mot pour mot que ce qui avait été publié par ou sur Jean-Michel Gronin, sans dévoiler un seul mot de la biographie que Yutta Denst avait pris le temps de rédiger, la plupart du temps pliée en deux dans sa cocotte-minute bleu pétrole garée çà et là sur les bords du Rhin. Une cinquantaine de pages reliées comme un mémoire de lycéen.

Deux semaines après la publication du scoop, Jonas se rendit au Ministère de la Culture. Les services avaient été tenus au courant quasiment chaque jour du planning du FZ, et cette visite avait pour but d'entériner le principe d'une démonstration en mondovision sur le modèle de celle du SYRTE. Il fit le voyage avec son adjoint et fut surpris d'être reçu dans le bureau du Ministre en présence d'un seul conseiller. Le Ministre n'était pas tant préoccupé par le format de la démonstration, mais par le fait qu'elle soit orchestrée par son pays. Jonas comprit alors qu'on lui confiait officieusement le rôle diplomatique de faire accepter aux français qu'une découverte par l'un de leurs compatriotes soit divulguée par des allemands. Tassé dans un fauteuil chauffeuse du petit salon situé au centre du bureau, Jonas parcourait du regard cette pièce trop grande, et réalisa avec frayeur que présence restreinte et whisky rare sous-entendaient très haut niveau de confidentialité et succès obligatoire.

- Cette démonstration est votre œuvre Herr Falk. Vous avez été le seul à écouter le HZE il y a cinq ans, et à persévérer ensuite. Et vous avez investi de l'argent.
- De l'argent dont on manque dans la presse, Monsieur le Ministre.

- Voyez-vous, n'est-ce pas grâce à cette disette d'argent qu'atterrissent dans vos équipes des gens compétents attirés par la noblesse du métier ? On m'a remis un rapport sur la journaliste qui a suivi les travaux de ce mathématicien ; elle est brillante, n'est-ce pas ? Si je puis me permettre de m'exprimer en langage scientifique, elle a un rapport performance-coût dix fois supérieur à mes conseillers !

Jonas n'osait pas lâcher le regard du Ministre. Il devinait à côté de lui le visage un peu niais d'un conseiller au rapport performance-coût proposé par toutes les bonnes agences d'intérim.

De retour à Francfort par l'ICE[45], quelque peu étourdis par le Glenfarclas single malt vingt-cinq ans d'âge, Jonas et Ludolf mâchouillèrent la question de la fierté des Français. Lors de l'élaboration du plan ils n'avaient pas mesuré cet écueil. Un écueil qui devint un chemin de croix dès qu'ils sortirent du Ministère. Jonas tournait la situation dans tous les sens : un mathématicien d'origine polonaise, formé en France, avait réalisé une démonstration majeure sur le sol allemand. Il se raccrochait au mot 'œuvre' prononcé par le Ministre. Il avait été convaincu. Il restait à présent à présenter le plan aux Français. 'Vous les journalistes, savez présenter des opinions comme des faits, n'est-ce pas ?' lui avait lancé le représentant de l'Etat, 'je compte sur vous'.

Ludolf se demandait pourquoi personne en France ne s'était encore manifesté à propos de la démonstration qui faisait pourtant l'objet d'articles réguliers depuis une semaine. L'état ou un média aurait-il lancé une traque discrète sur Jean-Michel Gronin ? Une inquiétude les envahit soudain et ils téléphonèrent à Yutta. La journaliste fut ainsi obligée de dévoiler l'action de contre-espionnage qu'elle avait mise en place par le biais de ses relais toulonnais. En parler pour la première fois la rassura elle aussi. 'Des gars d'aplomb' dit-elle, 'à Toulon ils kiffent l'adversité'. Le directeur et son adjoint furent rassurés et se retrouvèrent trois minutes plus tard à nouveau avec le fardeau français.

- C'est donc vrai qu'elle a un rapport performance-coût élevé, fit Jonas.
- Y a moyen de le réduire un peu, non ? Fit Ludolf avec le sourire.

Deux jours plus tard, Jonas n'avait toujours pas trouvé d'opportunité d'approcher l'état français, alors qu'il sentait l'ombre de son Ministre de tutelle l'accompagner partout dans les couloirs. Entre-temps, les programmes Pi-Challenge et Faucon Eclair avait élevé leur riposte d'un cran. Le programme américain publiait chaque jour dans des médias différents

[45] Train à grande vitesse allemand

un communiqué affligeant pour le FZ où étaient employés les termes 'travail d'amateur', 'posture d'alchimiste', et le pire, 'sous influence scientiste'. Faucon Eclair tentait d'occuper l'espace médiatique par des annonces de résultats prémonitoires, où on devinait entre les lignes que des mathématiciens et des informaticiens quelque part en Chine devaient suer à grosses gouttes. Cette actualité dense accaparait la direction du journal, lorsque Yutta s'invita dans l'oreillette de son directeur.

- Yutta ! Alors, avec quel déguisement vas-tu faire le carnaval ?
- Tu te souviens Jonas de mon compagnon le charpentier ?
- Une fille élégante comme toi déguisée en cloueur de voliges ?
- Ben si ! J'ai emprunté un pantalon de chantier avec les poches tout autour pleines de marteaux et de trucs, et un casque jaune sur la tête.
- Dis-donc, si je me souviens bien, il était souvent torse-nu ton charpentier. Alors ?
- Alors … pas en début de soirée !

A Cologne la jeune journaliste avait vu arriver le carnaval le plus couru du monde avec délectation après deux semaines de frénésie et quatorze heures de clavier sept jours sur sept. Quelques Kolsch[46] sans modération et quelques coups de rabot sous l'édredon lui donneraient assurément l'élan pour s'avancer vers une phase 2 du plan qui n'avait pas encore dépassé le stade de l'euphorie.

- Dis-donc Jonas, que dirais-tu si j'appelais à Paris pour avoir leur avis sur notre idée du Live-Sendung, fit sans transition une charpentière impatiente ?

Le directeur du FZ resta muet un instant. A nouveau son meilleur soldat allait lui permettre d'avancer d'une case dans l'interminable jeu de L'oie du ralentissement.

- Tu ... tu veux … appeler qui ?
- Ben au Ministère de la recherche ou à la Présidence ! J'ai plusieurs contacts. Tu penses que c'est une mauvaise idée ?
- Non, ah non, pas du tout, je veux dire, c'est une bonne idée, de leur dire … quoi au juste ?
- Ben, que le FZ se propose d'organiser la présentation du travail d'un mathématicien français. C'est ça qu'on veut faire, non ?

Jonas n'osa rien répondre. Oui, c'est bien ça que le FZ voulait faire. Et c'est bien ça que les allemands devait faire accepter à leurs sympathiques voisins. Il se sentit dépassé un instant

[46] Marque de bière emblématique de Cologne

puis se ravisa. Il était effectivement cohérent que sa jeune journaliste, qui avait arpenté les bars d'une ville de garnison du Sud, qui avait erré des mois dans des campings déserts, qui avait passé des jours à la barre d'une péniche antédiluvienne, voire à la proue en Marianne débraillée, qui avait soutenu la conversation avec un génie, puisse ne pas douter que les choses se passent comme elle l'entendait.

Dès qu'ils eurent raccroché, Yutta appela Gilbert Delquant. Entre eux deux s'était installée la mauvaise habitude de ne respecter aucun horaire.

- Chère Madame Denst, avec vous je sais que je vais toujours apprendre quelque chose !
- Gagné ! le FZ voudrait imiter le format Direct du SYRTE pour présenter la démonstration de Pi. Qu'en pensez-vous ?

Quand elle résuma son appel à son chef, il se sentit désemparé. Pourquoi penser faire compliqué quand on peut faire si simple ? Gilbert Delquant devait néanmoins confirmer la position officielle de l'état français, mais la question avait été si efficacement posée ! Un avis favorable tomba sur le bureau du directeur deux jours plus tard où on devinait entre les lignes une certaine fierté des Français à collaborer, même par procuration, avec les Allemands. Jonas se rua dans le bureau de son adjoint.

- La fierté, la fierté, il y a en toujours dans les relations humaines, mais on ne peut jamais prédire dans quelle direction elle pousse !

L'intervention de Yutta permit au FZ d'accélérer l'organisation du Live-Sendung. Il fut tout d'abord acté que la présentation serait en langue allemande. 'Les phrases s'incrustent dans les esprits telles qu'elles ont été prononcées' avait dit Jean-Pierre Dianon à propos de celle qui avait signé le Direct du SYRTE.

Jonas organisa une première réunion élargie pour aborder les détails de l'opération. La date fut le premier sujet. Six semaines plus tard était le compromis entre l'impatience des confrères et le temps requis pour organiser quelque chose de nouveau au FZ. C'était aussi assez court pour garder espoir que l'armada de l'industrie ne parvienne pas à faire parler les super calculateurs. Il fut décidé d'approcher le réalisateur qui avait fait le Direct du SYRTE, pour un résultat jugé sans anicroche, et d'après les infos glanées par Yutta, pour un budget 'compatible presse écrite'. La réunion durait depuis une heure quand le sujet arriva sur la question de qui présenterait.

- Il ne viendra jamais s'exprimer, s'écria Yutta.

Ce cri du cœur provoqua un silence suivi de quelques ricanements. Certains disaient 'il faudra bien', d'autres 'y a qu'à bien payer', ou encore 'je ne connais personne qui bouderait une telle audience'. Yutta intervint à nouveau d'une voix alarmante.

- Michel ne viendra pas. C'est certain. Dès qu'il sortira de l'hôpital il retournera sur le Rhin. Il me l'a dit ; il le fera.

Jonas se tourna vers Reinhardt Groß, le spécialiste des sciences au FZ. Son air hagard trahissait les deux semaines de détresse qu'il venait de passer sur les clichés des peintures rupestres. Ce travail n'était simplement pas accessible à un individu ordinaire, fût-il diplômé d'un doctorat en mathématiques. Un brouhaha s'installa dans une atmosphère de pétard mouillé. Jonas, la main sur la pomme d'Adam, observait. Il tourna le regard vers Yutta et resta figé ainsi. La jeune journaliste avança les fesses en bord de chaise et croisa les doigts sur la table. Chacun se tut.

- La ligne située au-dessus de la plaque soudée sur le côté proche de la poupe est une traduction mathématique attestant que Pi n'est pas aléatoire. C'est là où Jean-Michel Gronin était arrivé quand il décida de cesser son travail en 1999.

Elle marqua une pause comme pour conditionner l'auditoire.

- Cette hypothèse est formulée à l'aide d'une technique dite ''diagonale'' combinée à la méthode des ''miroirs transfinis''. La première technique est connue semble-t-il, et a déjà été utilisée dans des démonstrations majeures. La seconde en revanche, c'est du 100% Gronin si j'ai bien compris. C'est probablement cet endroit que traduire en une explication intelligible est le plus délicat.

Yutta se tut un instant. Tout le monde restait immobile, le regard accroché à n'importe quoi. L'atmosphère était devenue solennelle. Dans quelle aventure inédite le FZ était-il engagé ?

- La suite de la démonstration consiste à aboutir à quelque chose d'incohérent. C'est la ligne qui figure au-dessus de la trappe de vidange sur le flanc gauche. Ainsi, par déduction, l'hypothèse peut être jugée fausse. Il y a ici aussi quelques outils mathématiques pointus, tous connus soi-disant.

Cette première réunion de travail sur le Live-Sendung eut pour effet de décupler l'attente autour de l'événement. Une attente qui fuita hors du FZ et qui lui échappa. Le directeur de la rédaction vit lui tomber dessus un nouveau déboire : des candidats pour présenter se manifestèrent de toutes parts. Ce fut d'abord Reinhardt Groß, le spécialiste des sciences, qui s'invita dans le bureau du directeur juste après la réunion. 'Votre candidature est

légitime, lui répondit Jonas, mais nous n'en sommes pas encore au casting.' Ce fut ensuite au tour de l'équipe marketing de manœuvrer auprès de sa Direction Générale. 'Pourquoi doutez-vous de l'équipe marketing, dit le DG à Jonas ? Ne faites pas le drible de trop, il faut savoir faire la passe dans le bon tempo'. Puis l'équipe marketing fut elle-même délogée par des candidatures externes. Quasiment chaque jour une personnalité ou une organisation se revendiquait motivée pour l'événement. Leen Tofting, une mathématicienne ayant déjà travaillé sur la célèbre constante se proposa sous la forme d'un courrier adressé au Ministère de la Recherche. Herbert Hahne le présentateur vedette de la chaine publique ZDF obtint l'aval de sa hiérarchie avant même d'avoir approché le FZ. Deux laboratoires de recherche lancèrent un lobbying actif auprès des médias. Jonas crut le coup de grâce arriver lorsqu'il fut invité au siège de la filiale allemande d'ICC pour 'une concertation préalable à la présentation des travaux de Jean-Michel Gronin', une manœuvre qui aurait eu l'air d'une corruption active s'il elle n'avait pas lieu en Allemagne. Et enfin le directeur de rédaction du FZ se sentit ferré comme un grand cerf lors d'une chasse à courre le jour où il fut convié sans préavis au Ministère de la Recherche.

- Voyez-vous Herr Falk, nous devons composer avec les gens influents.

En sortant, à peine libéré par un portique lecteur de badge mal embouché, il attrapa son téléphone.

- Monsieur Dianon, auriez-vous quelques minutes à m'accorder ?

Jonas voulait comprendre comment le directeur du SYRTE s'y était pris pour conserver la mainmise sur le Direct de l'Equation Sertes. Dans un anglais limite B1[47], Jean-Pierre Dianon avoua comment en France la plupart des décisions se prennent entre deux personnes, avant qu'ensuite le processus de ratification s'enclenche. Jonas écoutait son interlocuteur situé à mille kilomètres de Francfort mais à des années-lumière de la culture germanique.

- Mister Falk, je crois comprendre votre situation. Nous subissons les mêmes influences, simplement ici nous n'hésitons pas à court-circuiter.
- Parce que chez vous ce n'est pas un délit.

Yutta téléphonait à Michel chaque jour. Après la première réunion, elle essaya de le questionner pour 'pénétrer la démonstration' disait-elle, mais le mathématicien restait peu verbeux. 'Je t'expliquerai', avait-il dit un jour. Alors elle se résolut à attendre sa sortie de l'hôpital.

[47] Niveau moyen selon la codification européenne des niveaux de maîtrise des langues

Le soir son téléphone sonna. S'affichait un numéro français non enregistré.

- Allo ?
- Yutta ? Salut, c'est Sissou. Tu sais, le Sissou … de Toulon quoi !
- Oh Sissou ! Ben oui, oui je me souviens. Tu sais qu'il n'y a qu'un seul Sissou dans le monde ?
- Ah, c'est pour ça alors que tout le monde vient dans mon bar ? Ecoute Yutta, je suis avec Jo et on a des infos que les bleus enquêtent dans la ville à la recherche de Jean-Michel Gronin, avec parait-il une photo où on le voit dans une salle de classe. Ils ne sont pas encore passé au bar, mais il semble qu'ils passent dans les commerces, dans les associations, …
- La police !!! Mais pourquoi la police ?
- Ben oui, je sais pas. Hein Jo, on n'envoie pas la police aux trousses de quelqu'un qui a commis comme seul délit d'arrêter la Terre de tourner ?

Jo saisit le téléphone.

- Salut Yut', ça va ? Mon pote Nez-de-Bœuf au RCT a été interviewé et ils lui ont dit un truc comme 'on cherche le gugusse ou ses affaires'.

Yutta eut une envie instinctive d'attraper le premier avion pour Toulon mais elle savait qu'elle donnerait ainsi un trop bel indice à ces enquêteurs mystérieux. Elle réfléchit à voix haute :

- Ses affaires ? Ces enquêteurs improbables veulent mettre la main sur les affaires de Gros Nain ; quelles affaires ?
- Peut-être, son bloc-notes, dit Jo, là où il a écrit la démonstration que Pi est aléatoire ?
- Mais alors reprit Yutta, s'ils cherchent la démonstration de Gros Nain autant que lui-même, c'est que … Pi-Challenge … ou Faucon Eclair … ou Pisterious …. Putain Jo, l'un de ces soldats de l'industrie a réussi à soudoyer la police française pour faire la traque … pour faire le sale boulot. Les enfoirés ! Et dis-moi, est-ce qu'ils sont passés à l'atelier ?
- Non, et pourtant ils y ont un nouveau client. Tu n'es pas au courant que Louis a un bracelet ? On lui a fracturé son bouclard une nuit et comme tout se sait vite à Toulon, le lendemain il est allé mettre une fessée au jeune qui lui avait piqué une brèle. J'étais au procès, la juge a dit 'On ne mets plus de fessée de nos jours Monsieur Maïsto, on prend le temps d'expliquer que ce n'est pas bien de voler. Oui, je sais, ça prend plus de temps'.

La journaliste informa son directeur. Ensemble ils réalisèrent que rien n'avait été fait pour sécuriser la péniche. Jonas fut pris de panique : 'Tu es un inconscient Falk ! Tu as abandonné un papyrus inestimable en pleine nature pendant des mois. Et la police française, et sûrement d'autres fins limiers qui cherchent partout … .'. A nouveau il s'en remit à la sagesse de son camarade Rolf Gänzel. Ils partirent immédiatement sur le lieu de la péniche. Jonas roulait vite et n'arrivait pas à se raisonner. Rolf, le coude sur la portière récitait avec ironie une scène de film : 'Tu vois l'hélicoptère là-bas, il faut absolument arriver avant eux … Quand on arrive, tu me couvres et je découpe les tôles avec mon micro laser ionique … J'ai repéré un camion garé pas loin, on lui fait les fils, on charge … et puis … on coule la péniche … combien as-tu de TNT ? … ça devrait suffire … il en restera aussi pour faire disparaitre ta Mercedes.'

Le 29 janvier 2021 Faucon Eclair annonça dans la revue Science un résultat probant sur Pi. Au-delà de tant de décimales, la suite de chiffres se répète. Il apparut dans les jours qui suivirent que le seuil indiqué par l'équipe chinoise était bien au-delà de l'avancement des calculs conduits par les deux équipes concurrentes. Les journalistes du FZ décortiquèrent cette annonce. Il y avait de surprenant le fait que l'article ne développait aucune conséquence sur la prédiction de l'Equation Sertes. Si les suites de chiffres se répètent, alors Pi n'est pas aléatoire, et si tel est le cas, alors le ralentissement constaté par le HZE est réversible. N'est-ce pas ceci l'information la plus importante ? Après des semaines de turbulences, le bataillon de journalistes du FZ avait progressé en sérénité, et il fut décidé pour le Live-Sendung de 'garder la poignée de gaz ouverte en grand' comme Yutta répétait à l'envie.

Le 3 février Jonas reçut un appel d'un numéro français.

- Bonjour Herr Falk, je suis Gilbert Delquant, conseiller à la présidence française.

Jonas connaissait le nom du conseiller au travers des comptes-rendus de sa journaliste.

- Jean-Pierre Dianon du SYRTE m'a fait part de votre situation inconfortable pour désigner l'organisateur de l'événement Live-Sendung. Je vous appelle pour vous confirmer que le Président a validé la signature du FZ et j'anticipe qu'il serait contrarié qu'une organisation intruse s'interpose.
- Je vous remercie Monsieur Delquant, mais vous savez qu'in fine ce sera mon Ministère qui tranchera.
- C'est fait Herr Falk ! Nous nous sommes entendus.

Jonas resta silencieux de longues secondes. Il songea au pouvoir, ce terme que les journalistes citent si souvent et qui devenait réalité dans son téléphone.

- J'ai un peu le sentiment d'être une marionnette, voyez-vous, mais je vous remercie pour votre entremise. Vous rendez mon travail plus aisé.
- La marionnette est l'artiste que le public applaudit, Herr Falk. Personne ne connait jamais le marionnettiste.
- Oui … c'est que … cette soudaine inversion des rôles est nouvelle pour moi.
- Et si je puis me permettre une suggestion, il vous faut une voix et un visage convainquant pour le Live-Sendung. Ici à Paris nous estimons que votre meilleure cartouche est Madame Denst.

Jonas était sans voix. Des dizaines de gens s'activaient dans son dos. Le trésor de Jean-Michel Gronin était donc bien si gros que de tous les côtés on en revendiquait une part ? Pour quelques caractères illisibles peints sur de la rouille ? Oui mais d'un autre côté, l'épilogue de trois millénaires de fantasmes intellectuels ! Il resta muet et le nom de sa journaliste tournoyait dans son esprit. Ce nom était incongru dans l'intense lobbying qui avait cours dans tout le pays. Il se sentit aussi coupable de n'y avoir jamais songé.

- C'est que … nous devons avoir l'aval de notre autorité également sur le nom de celui ou celle qui portera la spectaculaire nouvelle.
- C'est fait !

Jonas posa son téléphone et garda la main dessus. Il avait avancé d'une case dans le jeu de l'oie, mais la suite ne lui avait jamais parue aussi hasardeuse. Comment informer ses équipes qu'une décision a été prise sans lui ? Quelque part entre Paris et Berlin ! Est-il raisonnable de propulser une trentenaire non scientifique dans un show du calibre des premiers pas sur la Lune ? A présent le FZ a toutes les commandes en main, mais comment se sert-on de ces commandes ? Il s'étira contre son fauteuil et ralluma le cigarillo. Ludolf entra dans le bureau de manière fortuite. Sans un mot Jonas lui fit signe de s'assoir. Le directeur adjoint attendit en silence que la première bouffée fut consommée. Après que son patron eut annoncé la nomination de Yutta en haut lieu, ils se perdirent dans les détails pratiques, jusqu'à ce que Ludolf suggère d'inviter le réalisateur du Direct sans délai.

- Ces gens-là savent travailler vite. Ils savent faire passer le produit fini avant les mauvaises influences. Donnons-lui les commandes tout de suite, c'est le plus simple non ?
- Et en tant que Français, il saura faire le hors-piste qui dessinent les belles traces …

Yutta fut informée dans la minute qui suivit. Par des paroles placides, son directeur tenta de lui restituer un résumé des manœuvres en haut lieu dont elle avait fait l'objet. Puis il donna son avis :

- Tu as œuvré comme personne sur ce sujet Yutta, je considère qu'il t'appartient. Et puis, c'est toi qui vas devoir vivre dans ce monde qui part en vrille. C'est d'ailleurs comme ceci que je justifierais ta nomination en interne : 'J'ai le devoir de mettre sur le Live-Sendung le visage d'un journaliste jeune qui considère le phénomène avec le moins de fatalisme possible'.

La jeune journaliste ne réagit pas. Jonas comprit dans ses silences que sa nomination lui ôtait ses angoisses. C'était donc elle et elle-seule qui irait au combat contre la rude constante.

Jonas prit soin dans l'heure de vérifier les informations du conseiller français, puis lors du comité de rédaction du lendemain il fut décidé de publier tous les détails du Live-Sendung dans le but de faire cesser la pollution qu'endurait le FZ depuis la sortie du scoop. Sur deux pleines pages le lendemain tout était détaillé. La veille, vers 22h, quelqu'un eut la présence d'esprit de questionner si le réalisateur avait été ne serait-ce qu'approché. Le secrétariat remua tous ces contacts à Paris pour réussir à l'avoir au bout du fil vers minuit. Visiblement en état de lâcher-prise avancé, Nicolas Alegria accepta l'offre du FZ en ces termes :

- Ecoute mon gars … Nico va te sortir du bouzin. Six semaines pour expliquer aux gens qu'il existe un souterrain secret derrière 3,14 ? Pas de problème mon gars. Et en allemand ? Trop cool, ça me rappellera les grosses balloches de ma prof de cinquième.

Rendez-vous fut pris deux jours plus tard à 8h dans les locaux du FZ. Le jour venu, vers 8h45, le poste de sécurité du FZ téléphonait à Jonas.

- Il y a un Français qui semble sortir de la douche et qui dit avoir rendez-vous.

Un comité de huit personnes attendait le réalisateur. Il déboula dans la pièce tel un artiste de cirque sur la piste :

- Six semaines moins deux jours moins une heure, y a pas une minute à perdre …

Et rien ne fut perdu. Il était arrivé avec un schéma précis en tête. Les journalistes écoutaient en silence, se passant les images. Une heure et quatre cafés plus tard Nicolas Alegria disparut laissant ses hôtes quelque peu hébétés.

- Lui a-t-on fait signer un contrat ?

Le 22 février Michel Groniewski fut autorisé à sortir de l'hôpital. Yutta l'attendait dans le hall d'entrée. Elle en eut les larmes aux yeux, l'imaginant comme un taulard passant sous l'immense portail métallique d'une maison d'arrêt, avec une petite valise. Un coup d'œil à droite, puis à gauche, personne n'est plus là, sauf l'inconnu droit devant. Elle l'aperçut dans le couloir avant lui. Il était redevenu le batelier du premier jour sans bottes en caoutchouc ni cordages en main. Ils échangèrent quelques mots et surtout des sourires. Ils partirent s'installer dans un café honteusement raffiné en comparaison des lieux de bateliers.

- Tu regrettes ?

Michel la dévisageait et semblait ne pas l'entendre.

- Je vais t'incarner tu sais ? Alors tu m'apprendras, d'accord ? A dire tout avec moins de mots ? A transcender ceux qui m'écouteront ? Et à ne plus avoir peur de Pi ?
- Tu vas devoir l'affronter. Prends-le comme un combat. A la fin du Live, c'est lui ou toi qui gagne.
- Il y aura des millions d'arbitres ; ce sera donc plus partial que sur un ring si la victoire se joue aux poings !

Michel demanda à retourner à sa péniche le jour même. Une fois dessus il se rendit au compartiment moteur sans un regard vers la cale. Il souhaitait repartir à Bern, 'j'y ai des clients qui me chargeront là-bas, pas besoin de m'annoncer'. Yutta proposa de l'aider à remettre le bateau en ordre de marche. Ils passèrent ainsi deux jours à vérifier mécanique et instruments.

- Tu vois Michel, j'ai les ongles tous noirs et ça me plaît de les regarder.
- Ne les fourre pas dans ton nez, le Lockheed est corrosif !

Elle avait retrouvé sa place préférée sur le siège tournant du poste de pilotage dont elle usait et abusait pendant les pauses café.

- Explique-moi Michel …

Il repartit vingt-cinq ans en arrière lorsqu'il s'était intéressé à ce nombre qui avait inspiré tant de labeur depuis l'antiquité. 'Le mystère de Pi vient peut-être juste après celui de la séduction, disait-il'. Pas assez manuel, il n'avait jamais pensé à la roue pour aborder Pi. 'ça m'aurait aidé'. Ce qui l'avait intrigué après lecture des connaissances, est que Pi ne révèle son identité que petit à petit. Il n'y a jamais eu de saut décisif. Et pas de fin. Pi, c'est comme

une pyramide de Pharaon. Derrière une porte il y en d'autres. Elles ne mènent nulle part, sauf une. Et ainsi de suite. Pi, comme les pyramide d'Egypte, est encombré de cadavres de pillards qui n'ont jamais réussi à atteindre la chambre mortuaire. C'est ce qui m'intéressa au début. Et puis un jour une porte prometteuse se dressa devant moi. Et je décidai de ne pas l'ouvrir. On n'a rien à faire dans une chambre mortuaire, n'est-ce pas ?

- Allez viens, on va graisser le treuil de l'ancre.

Les moments avec Michel étaient apaisants pour Yutta. Dans les premières semaines elle n'eut qu'à se soucier à comprendre la démonstration et elle passait son temps entre deux voyages sur le Rhin à consigner les conversations et à s'en imprégner. Elle se sentait toujours naine face au monument Pi mais gardait confiance en Michel qui lui assurait qu'elle 'comprendrait bientôt'. Quand elle était dans son appartement de Cologne, elle était accaparée par la préparation du Live-Sendung. Pas trop au début, où on l'invitait à des réunions où elle n'avait pas grand-chose à apporter. Puis quand les grandes lignes furent posées, le réalisateur lui tomba dessus.

- Et alors, tu crois qu'on vient devant une caméra comme devant un miroir pour se brosser les dents ! Regarde-moi ce jus de navet !

Du jour au lendemain Yutta se retrouva à suivre un entrainement physique, des leçons de diction, et même à essayer des maquillages à répétition.

- Dégagez-moi cette voiture volée, dit-il un jour à une maquilleuse trop généreuse après un essai appuyé. Le Live de la fin du monde nécessite une gonzesse du nouveau monde !

Elle s'inscrivit dans un club de boxe 'pour développer son explosivité'. Jamais elle n'aurait imaginé passer la porte d'un tel endroit. En s'endormant la veille, elle voyait défiler des gueules de boxeur. Nez aplati au rouleau à pâtisserie, grosses lèvres de bonimenteur, arcades carrées à la Frankenstein, …. Quand elle s'aperçut en arrivant qu'elle était presque la plus grande.

Le Live approchait et elle n'hésitait pas à faire des kilomètres le long du fleuve pour aller à la rencontre de Michel.

- Qu'est-ce que tu transportes aujourd'hui ?
- Du lignite.
- Qui est-ce qui mange ça ?
- Les ogres de notre civilisation.

Elle passait avec lui quelques heures à quai, ou alors l'accompagnait sur l'eau une demi-journée ou une journée entière. Elle avait pris goût à ces moments suspendus en fin de journée où elle se retrouvait sur un ponton au bord du Rhin et une croix sur sa carte. Marcher vers un bourg, puis rechercher un premier moyen de transport, sans idée du temps qu'il faudrait jusqu'à Cologne, devenait un ravissement.

- Que pensais-tu en 1999 qu'il y avait derrière l'énigme de Pi ?
- Une menace.

Installés dans la timonerie, Yutta cessait de gigoter sur le siège quand Michel parlait. Il raconta comment au début il pensa parvenir en quelques jours à jeter les bases d'une démonstration attestant si Pi est aléatoire ou non, alors que deux années furent nécessaires pour entrevoir une piste. Il s'interrogea sur les fondements d'une telle résistance alors que son travail s'appuyait sur ceux des dizaines d'esprits brillants qui s'y étaient attaqués avant lui.

- Dis-donc, Pi t'a occupé pendant tout ton séjour à Toulon !
- Mentalement oui.
- Raconte …

Pi confrontait ses poursuivants à ce paradoxe de cacher son identité tout en ayant une définition triviale, le rapport entre rayon et circonférence.

- Tu vois Yutta, je me rends compte que j'avais sous le nez une porte que je n'ai pas vue. Si on convient que le rayon ou le diamètre d'un cercle est un segment ordinaire et donc inoffensif, le mystère de Pi, et donc cette menace, réside dans la circonférence du cercle. En jetant la lumière sur la roue, donc sur la circonférence, Le SYRTE a donc ainsi fermé la boucle si je peux permettre ce jeu de mots.

Puis Michel, toujours assis sur le carter donnant accès au compartiment moteur, se pencha en avant et posa les coudes sur les genoux.

- Démontrer Pi non aléatoire frontalement est impossible car l'infini est inatteignable par définition, alors j'ai adopté la technique classique des maths qui consiste à faire l'hypothèse inverse : affirmons que Pi n'est pas aléatoire. Ça signifie …
- Qu'il est divisible ?
- Non …
- Euh … intégrable ?
- Pfff ! Non aléatoire signifie … prévisible !

Yutta ouvrait en grand ses yeux noirs sur un monde inconnu. Il poursuivit son monologue. Pi est imprévisible, alors il choisit d'utiliser les formes modulaires des équations de Frey pour qualifier des courbes géométriques. Mais Pi n'est pas une courbe, c'est une suite de chiffres, donc un objet unidimensionnel disent les spécialistes. Alors il imagina une technique qu'il dénommait 'superposition' qui consiste à mêler plusieurs courbes impliquant le nombre Pi dans un même système d'équation. Il reformula cette étape plusieurs fois avec des mots différents.

- Fais-moi un café, je commence à comprendre, fit la jeune femme cambrée sur le siège rotatif.

Revenue le soir même à Cologne, elle se rendit à la hâte à son cours de boxe. Un entraineur kosovar à l'histoire tourmentée l'avait prise en sympathie. Il n'avait jamais vu de jeune allemande débarquer dans son club de banlieue, et dans un tel état d'excitation. Il lui enseigna les bases, qu'elle assimila rapidement, puis comprit qu'elle avait besoin de combats pour préparer son événement. Il la mettait ainsi sur le ring à chaque entrainement, où il devait sermonner ses boxeurs pour qu'ils consentissent à cogner toujours plus fort.

La jeune journaliste se laissait emporter par le tourbillon des événements qui l'enveloppait comme une nappe de brouillard descend dans la vallée. Après chaque moment avec Michel, elle éprouvait une envie de frapper dans ce sac de sable suspendu par des lourdes chaines. Son entraineur le sentait, qui la laissait se remettre les idées et les phalanges en place avant de tenter de lui enseigner quelque chose. Ensuite, en sortant de la salle de boxe, elle avait besoin de se confier à quelqu'un. Et puis quelques heures plus tard, après avoir entendu des commentaires toujours trop idéalistes de quiconque n'est pas concerné, la peur de Pi lui serrait la gorge à nouveau et elle reprenait la route vers la péniche Freycinet à la proue cabossée où qu'elle fut amarrée.

Et puis les crises d'angoisse revenaient comme des bouffées de chaleur, provoquées par l'ombre furtive des barbouzes de Pi-Challenge, et peut-être aussi de Faucon Eclair et Pisterious, lancés la recherche du secret mathématicien. Une nuit, une pensée malsaine l'arracha du sommeil. Le buste redressé à l'équerre elle ressassait : je veux aller à la rencontre de Pi-Challenge. Je veux déjouer leur tentative de mettre la main sur Michel. Si Michel était localisé, et s'il était neutralisé en faisant en sorte que la démonstration n'ait jamais existé par exemple, je m'en voudrais toute ma vie. J'aurais eu un joyau dans la main et je l'aurais laissé filer entre mes doigts. Elle se laissa partir en arrière, plongea la tête dans un oreiller, et agrippa le second entre ses bras dans une tentative de chasser cette pensée. Après une demi-heure s'imaginant téléphoner à qui, annoncer quoi aux directeurs du HZE,

prendre l'avion pour quelle destination, s'habiller comment, et demander quoi, elle sauta du lit et dans un survêtement en même temps et s'enfuit dans les rues de Cologne. Des rues de l'Allemagne qui recharge ses batteries pour le lendemain, où quelques véhicules glissent en silence vers une destination programmée, et où les seules âmes qui vivent sont attirées par les néons aveuglants des kébabs turcs. Elle marchait vite, comme toute femme respectée est tenue de le faire, prenait chaque silhouette au loin pour un émissaire de l'armada américaine, le suspectant de soulever chaque couvercle de poubelle à la recherche d'un brouillon d'équation ou d'un morceau de tissu ayant été porté à Toulon. Yutta fit ainsi deux fois le tour du bloc jusqu'à entrer mécaniquement dans un kébab et y acheter sans réflexion aucune une bouteille de bière d'un litre légitimée entre deux rouleaux de Sopalin. Elle rentra, s'assit sur son lit, bu quelques gorgées, se prit pour une cruche, et s'endormit dans le survêtement qui ferait un camouflage efficace au cas où les fins limiers de Pi-Challenge parvenaient à s'infiltrer par les conduits d'aération. Au réveil, son aventure nocturne flottait entre rêve et souvenirs. Plantée devant son miroir de salle de bain, elle ne se trouvait plus cruche du tout et convertit sa pensée pernicieuse en une initiative machiavélique.

- Bonjour Jean-Pierre, je ne te dérange pas ?
- Oh Yutta, le pyjama-short imprimé partout de Babar que mes enfants m'ont offert ne m'empêche pas de te parler, n'est-ce pas ?
- Ecoute, j'ai pensé à un truc et il n'y a qu'à toi que j'ose le dire.
- Ce doit être les dividendes de mes cabrioles dans la rue de la soif …
- Ecoute, tu sais que depuis que je suis rentrée à Francfort je suis partie en chasse de Pi. Mais non, je ne t'avais rien dit, et il ne faut rien dire …
- Tu ne m'as rien dit, je ne sais rien, mais je m'en doutais un peu. Quand on parle de toi au SYRTE Germain utilise une expression empruntée au rugby : 'La Mouche a changé d'âne' …
- Bon alors, je chasse Pi et mon initiative est en concurrence avec les équipes de Pi-Challenge, Faucon Eclair, et Pisterious ; tu es au courant ?
- Je sens que tu ne me racontes pas le dixième du quart de ce que tu fais, mais comme les femmes ne disent pas le dixième de ce qu'elles pensent et que les journalistes n'écrivent pas le quart de ce qu'ils savent, de quoi me plaindrais-je ?

La jeune femme expliqua que sa quête était devenue suffisamment sérieuse pour que Pi-Challenge au moins mobilise des émissaires à sa poursuite, et elle demanda sans fard si le directeur du SYRTE oserait aller enquêter au cœur de l'équipe américaine.

- Il m'a fallu attendre cinquante-huit ans pour que quelqu'un me propose une mission d'espionnage !

Le lendemain matin, avec le sérieux qui convient aux conversations matinales, ils élaborèrent une mission telle qu'on les lit dans les romans de gare. Le Directeur du SYRTE prendrait contact avec Pi-Challenge via leur site, solliciterait une visite à leur siège au motif de s'enquérir sur la perspective d'une clarification proche de l'Equation Sertes, et frais de déplacement supportés par le budget de la jeune allemande qu'elle avait à peine entamé à dix pourcents.

- Je voudrais bien te dire que tu te moques de moi, fit le directeur, mais je n'y arrive pas !

Momifié dans un costume noir sur mesure, Jean-Pierre Dianon fit un pas à l'intérieur du hall B de l'aérogare de Roissy Charles de Gaulle et s'immobilisa. Il jeta un œil à la montre de ses missions périlleuses, un modèle dépourvu de micro Taser et d'antenne 8G cryptée, ajusta son costume en tirant d'un coup sec sur les manches, serra les mâchoires en scannant l'espace devant lui d'un regard métallique que sa mère avait bien voulu concevoir bleu azur, et se rangea anonyme dans la file d'attente grouillant de touristes pour l'enregistrement du vol New-York JFK de 18h37.

Le Directeur du SYRTE fut reçu avec les égards réservés aux passagers de vol transatlantique et avec la mansuétude dévolue aux visiteurs dépourvus d'intention commerciale. Quand on entre dans une structure omnipotente on n'a pas à subir les contrôles de sécurité tactiles mais à la place on doit se frapper une présentation 'corporate' qu'on échangerait bien volontiers. Jean-Pierre Dianon questionna abondamment sur Pi puis dut se résoudre à faire preuve du plus grand intérêt pour les calculateurs parallèles itératifs hyperboliques annoncés comme l'antichambre des fameux processeurs quantiques qui libéreraient l'humanité pour toujours des échéances de fin de mois.

En sortant des locaux de Pi-Challenge au 617 sur 57ème East et 5ème avenue, Jipé se sentit léger, puissant, comme détaché du filet d'une vie qu'il avait lui-même mis cinquante-huit ans à tricoter. Il se prit tout d'abord pour un britannique en se faisant aspirer par l'irrésistible happy hour du Dan Lynch sur la 13ème East 3rd avenue, puis se prit pour un Wasp américain en plongeant sans retenue dans le sous-sol du Kingston Mines et ses bluesmen torrides incapables de lire une partition, reprit sa respiration vers deux heures du matin chez Charistakis avec un gyros huileux qui aurait été qualifié de douteux en heures ouvrées, et termina sur le plancher recouvert de sciure de l'after Save The Robots sur avenue C en compagnie d'un ex serveur français quelque peu égaré sur la planète Terre.

- Ben dis-donc mon cochon, tu as bien vécu !
- Je me suis pris pour une rock star figure-toi Yutta, fit la voix cassée du directeur au téléphone depuis l'aéroport JFK. Tu vois, on envie tous les rock stars et autres artistes débridés car ils ont conservé l'irresponsabilité de l'adolescence une fois devenus adultes.

Puis il prit un ton grave pour expliquer que Pi-Challenge est 'comme un train à grande vitesse qui fonce vers la résolution de l'énigme de Pi'.

- Je ne pense pas que quoi que ce soit puisse l'arrêter ou même le doubler. Ils savent où ils vont et comment y aller.
- As-tu appris à quelle échéance ?
- J'ai questionné comme tu m'as dit mais ils n'ont prononcé aucune date ni réponse précise. Enfin, si je compare aux situations analogues dans le monde de la science, je dirais ''rien avant six mois à deux ans''.
- C'est parfait Jean-Pierre, c'est parfait, s'écria la jeune journaliste !
- Ah bon, mais toi alors ? je veux dire ton entreprise sur Pi ?
- Ne t'inquiète pas.
- Tu ne me dis pas tout …

Elle planta un silence au bout du fil.

- Non !

A deux semaines du Live, Yutta voulut se convaincre autant qu'il fut possible du symptôme, cette Terre qui ralentit. Son premier face-à-face avec la courbe de Georg Kraxner l'avait émue et elle chercha à revivre cette poussée d'adrénaline en s'y confrontant à nouveau. Georg, sentinelle fidèle de la catastrophe à venir, se fit un plaisir d'imprimer devant elle cette courbe qui n'avait qu'un point de plus depuis sa première visite. Il superposa une autre courbe :

- Tu vois, celle-ci c'est la vitesse d'une voiture de course en bout de la Parabolika du circuit d'Hockenheim, que j'ai étirée sur l'échelle de temps de la courbe de la Terre. Elle a la même allure, non ?
- Sauf que la voiture prend le virage et accélère ensuite.
- Pas toutes …

Yutta avait boxé pendant deux heures. Ses compagnons de ring l'avaient gâtée et elle était fière de son gros bleu au biceps et du coton dans le nez qui la renvoyait vingt-cinq ans en

arrière quand elle défiait dans la cour d'école quiconque ayant un minimum de fierté. En rentrant à pied elle songea à Gerd Müller. Quelles émotions éprouve-t-on lorsqu'on réalise quelque chose que des dizaines de milliers de gens sont venus voir ? En poussant la porte de son appartement, elle décida d'aller à sa rencontre. Elle ressortit immédiatement et força son amie Carolyn à abandonner son canapé et un survêtement négligé involontaire, et à la rejoindre. Perchée sur des talons inutiles, Carolyn rejoignit Yutta dans une pizzeria sans relief.

- J'ai la trouille, dit Yutta la bouche pleine.
- J'irais me cacher dans la forêt à ta place ! C'est une bonne idée d'aller voir ton footballeur ; il a dû en prendre des coups dans le nez ; il saura t'en prémunir.

En parallèle à sa préparation personnelle, Yutta participait aux répétitions du Live que le réalisateur organisait à fréquence rapprochée. Une Yutta incognito faisait le voyage de Cologne en train, dissimulée sous une casquette de rappeuse et des grosses lunettes noires de contrebande qui lui valurent le surnom de 'La Cagole de Cologne' de la part d'un réalisateur désinvolte en pays luthérien.

Les répétitions étaient courtes et intenses comme le fut la première réunion avec la direction du FZ.

- Ce sont les All Black qui ont inventé les entrainements à haute intensité ; ça leur a bien réussi, non ?

Nicolas Alegria avait choisi de faire appel à une société de production locale pour simplifier la logistique et les interfaces entre les intervenants. Il se heurtait régulièrement à la rigueur et la prudence germanique, et secouait les uns et les autres un peu plus fort à chaque séance, utilisant un verbe haut inhabituel : les encouragements dans un Allemand brut de fonderie, les instructions dans un anglais sans filtre. Et les jurons sortaient en français sans préavis.

Yutta eut droit à des séances d'essayage vestimentaires. Une styliste locale hermétique aux suggestions du réalisateur apportait à peu près tout ce qu'avaient porté les speakerines depuis l'avènement de la télévision. La jeune journaliste boudait en silence en se tortillant des boucles anglaises, jusqu'à la dernière répétition où elle se pointa vêtue d'un pantalon à pince d'homme, une chemise ample en grosse toile, et un gilet de laine par-dessus. Une tenue hors norme pour une jeune femme gracieuse qui renvoya la bouderie dans l'autre camp et arracha ce mot du réalisateur :

- Si j'avais trente ans de moins, je dirais 'ça déchire sa race', mais aujourd'hui on va dire 'c'est un contre-pied élégant aux attentes inconscientes des téléspectateurs s'apprêtant à voir une journaliste trentenaire affronter en direct un ovni mathématique.'
- Tu as raison Nico, quand on a trente ans, on ne prend pas le temps de prononcer une phrase aussi longue !

Jonas observait ce petit bonhomme turbulent à la barbe rase et au gosier ballonné volontiers bavard, portant les lunettes à monture d'écaille des étudiants en droit, qui arrivait le matin à des heures aléatoires et se faisait mettre dehors chaque soir à une heure de plus en plus tardive par les agents de sécurité serbes apprivoisés. Le directeur racontait à la cantonade comment le réalisateur avait recadré un caméraman venu lui signaler en pleine répétition que ses huit heures étaient consommées.

- Dis-donc mon gars, quand tu as mis douze heures pour venir au monde, est-ce ta daronne t'a dit à 17h30 'on continue demain' ?

Jonas constatait ravi une organisation de bouts de ficelle, à coups d'heures supplémentaires non déclarées, de matériel détourné de sa fonction, ou de passe-droits, faisant des merveilles sur son budget.

Une semaine avant le Live Yutta rendit visite à la légende du foot allemand qui avait aidé à jeter la lumière sur le ralentissement. C'est Marina Gernhot, la scientifique du HZE ayant partagé quelques aventures hors-pistes avec la journaliste, qui arrangea l'entrevue. Gerd Müller se présenta à la porte, comme la première fois, en survêtement, claquettes, sourire, et mutisme déroutant. Marina revint sur le succès de la journée portes-ouvertes. De son côté Yutta détailla l'enthousiasme inattendu des lecteurs du journal pour les articles sur Der Bomber qui égayèrent les pages sport pendant des semaines. Marina occupait l'espace et la journaliste restait fascinée par ce personnage peu disert. Sans transition, il s'adressa à Yutta :

- Vous allez jouer un gros match …

Elle s'avança sur son siège abandonnant sa retenue contre le dossier.

- Vous êtes au courant ? En fait … je suis venue pour ça. …
- Vous avez la trouille, c'est ça ? Je le vois.

Yutta se mordilla les lèvres. Gerd expliqua comment sa réputation avait créé un buteur invincible, mais qu'en face de lui se dressaient souvent des défenseurs avec ou sans

réputation mais eux aussi invincibles. Il observa la jeune journaliste quelques secondes puis lança :

- Pour dominer il faut haïr.

Il y eut un long silence. Gerd Müller s'était enfoncé dans son fauteuil. Les deux femmes comprirent que la séance était levée. En cinq minutes, sans un café qu'elles auraient dû avoir la présence d'esprit de préparer, Yutta avait reçu tout ce qu'elle était venue chercher.

Au club de boxe, les entrainements devenaient plus intenses. Yutta découvrait comment un entraineur avisé fait progresser un athlète au-delà de ce que lui-même aurait imaginé. Lors d'une séance de randori où la journaliste enchaîna des combats de trois minutes sans interruption contre tous les boxeurs présents, elle entra pour la première fois dans cette dimension où la conscience pousse la hargne au-delà des limites dictées par l'inconscience. Son entraineur se tenait à cinquante centimètres et la dirigeait comme un dompteur. Dès qu'elle faiblissait il ordonnait à son adversaire de boxer plus fort. Et Yutta retrouvait pour quelques secondes une énergie qu'elle n'avait jamais explorée. L'exercice dura vingt minutes. La voix de l'entraineur monta crescendo avec des invectives de plus en plus brèves. Elle hurlait elle aussi et ses cris aigus couvraient ceux des boxeurs agrippés aux cordes du ring. Quand l'entraineur fit un signe au dernier combattant de cesser, elle s'effondra sur le tapis. Les boxeurs envahirent le ring et la soulevèrent comme dans les soirées torrides de boxe où une carrière se joue. Yutta venait de comprendre que pour affronter un adversaire coriace, en plus de le haïr, il faut se faire disparaitre soi-même.

A une heure avancée, alors que Yutta était venue rendre visite à son ami d'enfance Jimmy, un appel sonna de Toulon.

- Salut la Saxonette, c'est Jo. Alles gut ?

Une équipe de joyeux toulonnais faisaient la fermeture chez Sissou et témoignaient à la journaliste que son passage les avait marqués. Elle n'eut pas le temps de s'inquiéter des barbouzes quand Jo l'informa que la police avait cessé ses investigations dans la ville, sans être passé à l'atelier de moto, ni avoir semble-t-il prononcé le nom Groniewski. 'Cette histoire ne tient qu'à un fil, songea-t-elle, un fil en deux mots : 860 GT ! Et aucun de ces enquêteurs n'a tiré dessus. Elle en fut fière un instant, puis, à quelques jours du Live, eut cette pensée apaisante : à présent, n'importe qui pouvait grimper sur la péniche, il n'en ferait rien.'

Michel avait accosté au terminal de Koblenz. Il se revirent au Königsbacher Bier Garten. Deux grosses tables en bois rongé posées sur un ponton avancé sur le fleuve. Ils prirent place sur la table située en bout où l'eau glisse sous les pieds. Yutta était apaisée. Elle entra dans un monologue.

- Pi n'est pas aléatoire. C'est une certitude. Comment peut-il en être autrement ? L'humanité a toujours été gâtée, n'est-ce pas ? Prenons une équation où figure Pi, par exemple la formule de Viète. Et puis une seconde issue des calculs de probabilité. Pi figurant dans les deux équations, il doit être possible de lui calculer une valeur. Compte-tenu des deux équations choisies, on choisit, … euh … Jean-Michel Gronin choisit de les restructurer à l'aide de la méthode diagonale, je fais référence ici à la démonstration de Georg Cantor, bien sûr ! Que ceux qui, comme moi, n'ont pas leur sixième dan en mathématique me pardonnent. Le système d'équation résultant d'une première régression polynomiale fait effectivement apparaître Pi sous la forme d'une fraction. Le soleil pointe à l'horizon. Je propose à présent de passer ces équations à l'épreuve dite ''des miroirs transfinis''. Là c'est la septième Dan qu'il faut avoir, et la maîtrise de l'algèbre transfini. Pardonnez-moi à nouveau, les mathématiques sont comme ces séries où on ne peut pas rater un épisode. Et voici ce que donne le résultat : En appliquant le théorème de Leibniz, enfin plus accessible, on obtient …

Elle inspira profondément,

- … deux égale trois.

Yutta se recula contre le dossier et fixa Michel qui n'avait pas bougé un cil.

- Tu es prête, fit-il.

Sur l'autoroute qui la ramenait à Cologne, Yutta pensa à la chute. Une chute apocalyptique qu'elle devait jouer comme un drame. Une chute qui débutait sur 'deux égale trois' et qui terminait sur 'la Terre ne reprendra jamais sa vitesse'. Il restait cinq jours.

Un réalisateur tout humide arriva au FZ deux heures avant le début de l'émission programmée à 15 heures pour que d'Est en Ouest le monde connecté puisse suivre l'événement. Les équipes techniques étaient sur place depuis le petit matin, et livrées à elles-mêmes, s'étaient engrenées dans une panique latente. Nicolas Alégria, plus court d'une tête que tout le monde, attrapa le jeune électricien Stefan avec qui il avait dégusté

quelques pils[48] appuyées depuis son arrivée à Francfort. 'Changement de plan' lui dit-il à peine arrivé, on déplace la scène là. Stefan fut interloqué, puis d'autre s'approchèrent qui ne comprenaient pas.

- Bougez-vous les gars, vous voyez bien que l'éclairage est trop direct ici, alors que là-bas on arrivera à quelque chose de … comment dire … soyeux.

Jonas observait de loin. Il se surprenait lui-même d'avoir acquis une confiance en ce réalisateur facétieux. Quand il vit les électriciens tirer leurs câbles et tout le monde se précipiter pour suivre le mouvement, il glissa un mot à son adjoint :

- Brillant, c'est brillant. Il dispose d'une équipe de grands stressés, alors il invente une occupation qui leur évite de tergiverser. Et puis le coup des câbles, là aussi, brillant. Tout le monde est obligé de suivre le courant, n'est-ce pas ?

Le Live-Sendung était tourné dans la cafétéria du journal au sous-sol. Une idée simple et une répartie désopilante du réalisateur.

- Herr Falk, vous souhaitez un Live cent pourcent FZ, original, qui entre dans un budget de kermesse, et vous me proposez l'Opéra de Francfort dont même mon cousin deuxième clairon à la fanfare de Montmeille-sous-Rinche n'a jamais entendu parler, ou la fac de chimie de l'autre côté de la rue peuplée de boutonneux qui ne lisent même pas la presse écrite, ou encore la salle de basket du Volkstadion où le moindre coup de sifflet résonne pendant une semaine !

Un studio avait été construit avec peu ou prou ce que le FZ comportait d'éléments prédisposés à être déplacés et détournés de leur usage par un réalisateur qui aurait disparu une heure après le clap de fin. Une idée saugrenue qui reçut force résistance au début jusqu'à ce que chacun au FZ se laisse emporter par la fierté d'avoir un morceau de soi incrusté dans une mondovision vouée à marquer un avant et un après dans le ballet des saisons sur Terre.

L'intensité sur le plateau monta d'un cran lorsque Yutta sortit de sa loge dans la tenue 'qui déchire'. Posée sur des talons cachés sous un pantalon caressant le sol, et coiffée d'un chignon banane très soigné, elle paraissait inatteignable. Cette apparition figea tout le monde comme si le temps avait soudain ralenti. Les regards la suivaient et elle semblait s'en

[48] Type de bière allemande

nourrir. Elle venait s'imprégner de l'odeur du ring. Ou alors venait-elle toiser son adversaire comme dans le rituel de boxe où les combattant se mesurent les yeux dans les yeux ?

Le réalisateur avait insisté pour qu'un large public soit présent et avait fait poser une dizaine de rangs de fauteuils empruntés au cinéma que gérait le beau-frère de Ludolf. Une heure avant le début du Live, les fauteuils étaient encore encombrés de matériel divers et vêtements, et une seule personne avait pris place. Germain Sertes était au centre du premier rang. Une jambe croisée sur l'autre, le coude planté sur la cuisse et la joue posée dans la main, il était venu 'envoyer des ondes à La Mouche. 'La seule consigne que je peux te donner, lui avait-il dit, la plus efficace que je connaisse et qui s'applique à toute entreprise, c'est 'fais qu'on ne soit pas emmerdés'. Les délégations Pi-Challenge, Faucon-Eclair, et Pisterious arrivèrent en nombre, identifiables par l'allure de leurs représentants et leur comportement en événement officiel. Lobbying fraternel et habile pour les américains, posture martiale pour l'équipe chinoise, et ambiance de réunion d'anciens élèves pour les scientifiques de Pisterious. Le FZ avait également pris soin d'inviter un bataillon de mathématiciens, chercheurs, titulaires de chaires universitaires, et journalistes spécialisés. Le gouvernement allemand était dignement représenté par la Ministre de la Recherche accompagnée de conseillers et quelques gardes du corps arrivés la veille et qui avaient quelque peu contrarié le réalisateur. Et puis la presse allemande avait massivement répondu à l'invitation du FZ. Dans la profession on sait reconnaître les succès et se remettre en chasse de l'information. Jean-Pierre Dianon et une délégation du Ministère de la Recherche française avait fait le déplacement à Francfort, qui serrait des poignées de main à tour de bras et occasionna peut-être le seul signe d'énervement de la part du réalisateur.

- Ecoute mon gars, dit-il à un haut fonctionnaire qui accaparait Yutta, on se fera la bise à la buvette après le match, tu veux bien !

Une demi-heure heure avant la prise d'antenne, la centaine d'invités étaient installés. Le père de Yutta était là, qui usa de la bonté du réalisateur pour grapiller un siège au premier rang.

- Chère Madame, avait dit le réalisateur à une élue dans un acte de mauvaise foi grandiose, nous respectons la parité rang par rang, aussi je vous serai gré de passer au rang derrière.

Les techniciens étaient immobiles à leur poste dans une atmosphère de confiance qu'on pouvait toucher du doigt, et la vingtaine de traducteurs avaient été installés sur le côté dans des cabanes de fortune. Yutta s'était réfugiée dans sa loge, en l'occurrence la pièce où sont

rangées habituellement tables et chaise en surplus. A un quart d'heure le réalisateur alla la voir. La jeune journaliste était assise devant le miroir, dans une posture voutée.

- Ça va Tyson ?

Yutta ne répondit rien. Elle ne bougea pas non plus. Le réalisateur se pencha vers elle, colla son nez contre celui de Yutta, et se redressa en un éclair.

- Putain, elle bogue, cria-t-il en s'adressant à la maquilleuse ! Trouve-moi une bière, n'importe-quoi qui désinhibe.
- Où veux-tu que je trouve ça ? répondit la jeune femme paniquée.

Il sortit en courant. Il savait en pareille circonstance que les techniciens d'allure rustique sont des ressources précieuses.

- Tu sais où je pourrais trouver un gorgeon ? Demanda-t-il à un quadragénaire aux allures de sexagénaire.

Trente secondes plus tard le réalisateur revenait avec une fiole de Jägermeister.

- Tous les monteurs en ont une dans leur caisse à outil. Ça rentre pile-poil dans la pochette du frein-filet, dit-il à la maquilleuse auto-convertie en infirmière militaire.
- Tu veux me doper ? Balbutia Yutta d'une petite voix.
- Et alors, laisse-moi te doper à l'insu de ton plein gré ! C'est quoi déjà la phrase que tu prononces tout le temps ?

Elle leva les yeux timidement vers le réalisateur.

- On n'est pas venu pour mettre des cravates aux lapins …

Quand Yutta sortit de la loge, son regard avait changé. Plus noir, lointain, résolu. Haineux. Une tension indescriptible contamina les équipes techniques. Le public risqua quelques applaudissements. Yutta s'avança vers la coulisse, et avant de disparaître, jeta un regard vers Germain.

Le réalisateur avait souhaité recréer dans la cafétéria du journal une ambiance de labo de recherche en science fondamentale. L'estrade en planches de parquet, d'une seule marche, était encadrée par un tableau vert à l'arrière et deux écrans de part et d'autre. Les fauteuils du public étaient disposés en arc de cercle concentrique créant un effet d'intimité.

D'un signe de l'index, Nicolas Alégria indiqua le départ du Live, une minute avant la mise en ligne des images sur le site du journal. L'éclairage fit disparaitre la cafétéria et illumina un espace symbole d'érudition plus vrai que nature. Jonas s'était placé au centre de l'estrade, enroulé comme un cigare de Havane dans un costume d'excellente facture. Son premier sur mesure, et son premier sur note de frais également. Raide comme une statue, tenant le micro comme une flamme olympique, il lança l'émission. Un court éloge du FZ pour commencer, pudique, puis il exposa le symptôme. Sur l'écran de droite un diaporama déroulait des images du HZE et celui de gauche traçait à mesure du discours la dramatique courbe du ralentissement de la Terre, cette image officielle d'une menace qui à cet instant n'avait pas réussi à entamer l'insouciance des hommes. Sans temps mort, il résuma l'aventure de l'Equation Sertes, animée par des images du SYRTE sur un écran et l'Equation qui se dévoilait sur l'autre. Concentrée dans la coulisse, Yutta ne vit pas sa silhouette visible sur une photo furtive que le réalisateur obtint du barman du Café de l'Avenue. Jonas termina sur un commentaire grave :

- La roue, cette invention vertueuse, à qui nous devons notre détachement des éléments, a-elle été un péché de gourmandise ?

Yutta s'était avancée sur l'estrade pendant les derniers mots de son directeur qui se déplaça dans la pénombre à côté du public. Il n'y eu aucun échange de politesse, que le réalisateur qualifiait de 'gaspillage de temps d'attention'. Elle prit la parole d'un ton glacial sur ce propos alarmant :

- La roue et ses milliards de milliards d'applications ont un effet dévastateur sur l'équilibre balistique de notre planète. Et nous découvrons ébahis que la constante Pi se dresse sur notre destin.

Elle résuma ensuite la longue, très longue histoire de la célèbre constante, que tout le monde connait dans les équations relatives au cercle, et moins dans d'innombrables autres équations touchant à la théorie des nombres, aux probabilités, aux lois de l'électricité, aux lois de la gravitation, et autres outils impénétrables, que le mathématicien Augustus de Morgan fredonnait déjà au XIX^{ème} siècle :

Pi, ce nombre mystérieux
qui s'infiltre par toutes les portes et les fenêtres
et s'échappe par la cheminée.

Elle parla de Jean-Michel Gronin par quelques phrases dépouillées de compassion pendant que la seule photo connue du mathématicien Gronin s'affichait sur l'écran. Une rumeur

remonta du public. Tout le monde découvrait le mimétisme avec le mathématicien que la jeune journaliste avait voulu créer par sa tenue vestimentaire masculine. La main gauche dans la poche, une craie dans l'autre main, l'allure détachée tout en maîtrise, la jeune journaliste avait travaillé sa posture.

- Jean-Michel Gronin, né Michel Groniewski, est aujourd'hui batelier sur le Rhin. La démonstration que j'ai l'honneur de dévoiler sera sa dernière œuvre.

L'image du mathématicien dans la salle de classe laissa place à quelques photos volées par la jeune journaliste lors de ses voyages avec lui. A nouveau une rumeur remonta des travées. Le FZ était donc en contact avec ce mathématicien introuvable et cette révélation rendait crédible la suite du Live. Puis les lumières s'éteignirent un bref instant. Quand l'estrade réapparu, Yutta avait écrit à la craie sur le tableau l'hypothèse de départ, 'Pi n'est pas aléatoire'. Une première ligne, avec sujet, verbe, complément, et une seconde déjà inintelligible aux non-initiés. En même temps étaient projetées les images du manuscrit. Les spectateurs se firent une nouvelle fois entendre. Des gens se retournaient pour apostropher quelqu'un, d'autres se penchaient pour alerter quelqu'un placé plus loin. L'atmosphère venait de basculer de concentrée à joyeuse. La jeune journaliste marqua une pause alors que des images de du manuscrit produites par un drone passaient sur les écrans. Une nouvelle rumeur remonta des travées, plus forte, plus longue, à mesure que la démonstration, écrite au pinceau de peintre en bâtiment sur les flancs rouillés d'une cale de bateau, était dévoilé. La jeune journaliste fit durer cet instant qu'elle avait elle-même vécu avec une forte émotion. Elle revint face au public et ne bougea plus. Droite et déterminée, elle ne quittait pas Germain du regard assis trois mètres devant, comme un enfant s'accroche à la perche du maître-nageur. Seul son avant-bras animait ses propos lents et atones. A mesure qu'elle déroulait la démonstration, les hypothèses littérales et les objets mathématiques s'affichaient sur un écran pendant que les images correspondantes du manuscrit s'affichaient sur l'autre. Et puis vint la dernière étape, celle où le destin de l'humanité bascule, d'un côté ou de l'autre. Yutta avait toujours le regard bloqué sur Germain, un regard froid, méchant. Le réalisateur sublima cet instant en faisant tourner les plans des quatre caméras comme lors d'un concert. Yutta marqua une pause, fit un pas en avant, et termina :

- Cette dernière équation aboutit à un résultat impossible. Jean-Michel Gronin nous enseigne ainsi que Pi est tristement aléatoire, et l'Equation Sertes nous enseigne que le ralentissement de notre planète mesuré par le HZE n'est pas réversible.

Des cris remontèrent de la salle. Un brouhaha s'amplifia. Chacun s'adressait à quelqu'un comme si les plombs avaient sauté. La journaliste restait immobile, pétrifiée. Cette présence fantomatique fit retomber le silence. Elle accrocha le regard à deux ou trois points de la salle et prononça un dernier mot :

- Je suis désolée.

La jeune journaliste sentit ses jambes céder et elle s'enfuit dans la coulisse. La minute de décalage entre la réalisation et le Live permit au réalisateur de figer l'image de fin sur un gros plan du visage terrorisé de la jeune journaliste.

Jonas se précipita dans la loge. Il s'agenouilla, prit le visage de Yutta entre ses mains, voulut dire quelque chose, puis se releva et s'en alla en silence les yeux mouillés.

Chapitre 12 - On dîne ensemble ce soir ?

Un retard d'une heure s'afficha sur l'écran de la porte d'embarquement. Yutta apprenait là qu'elle raterait sa correspondance à Munich, petit pas de côté aéroportuaire qui aurait dû l'amener à Toulon en début d'après-midi. A Munich elle fut replacée sur le vol suivant et atterrit soulagée dans la cité varoise vers dix-neuf heures trente, une heure où toute personne sereine est attendue quelque part. Elle s'engouffra dans un taxi direction centre-ville. Avec presque une heure d'avance sur Francfort, la nuit avait déjà étalé son manteau lourd sur la rade. Le nez contre la vitre, elle regardait les lumières de la ville, semblables à toutes les villes quand on circule à la vitesse permise par des roues maléfiques.

- La mode des roues arrière à moto est passée ? Fit-elle remarquer au chauffeur.
- Pfff ! On a pris trente points à Mayol contre Carmaux cet après-midi, alors la gravité est plus forte, et ce soir la roue avant des fadas lèche le bitume en silence.

Le taxi quitta le boulevard du port en tournant sur la droite dans une rue étroite marquant l'entrée du centre historique, là où on se doit d'accomplir ses faits d'armes pour devenir toulonnais. Le taxi serpenta entre des deux-roues garés çà et là puis s'arrêta pile devant la terrasse du Moto Rock Café. L'endroit était bondé et un monde joyeux débordait sur la chaussée. Une musique rock soutenait les conversations à un volume et un débit digne des avant-match. Le désinvolte chauffeur alluma les warnings et vint ouvrir la portière à la jeune fille en repoussant l'attroupement avec son dos. Yutta craint un instant à une erreur de date alors que le chauffeur lui ménageait un chemin vers l'entrée du bar, un chemin chaotique tant il saluait ici, faisait une bise par ci, et encore un quolibet par là. Yutta reconnut de loin la grande silhouette de Jo et comprit le pire : ses fins limiers toulonnais avaient converti un rendez-vous intimiste en une soirée où avait été convié tout ce que la ville compte de motards rapides, passionnés, et motards tout courts, ainsi que de clients du bar, rapides, passionnés, et clients tout courts. A peine la montée d'adrénaline retombée, Sissou la héla depuis le comptoir. Un comptoir qu'elle mit une demi-heure à atteindre. La journaliste du FZ était donc le prétexte à la soirée la plus courue du week-end dans la capitale du Var. Des motards en majorité, mais aussi des journalistes accourus à dessein, des enseignants en mathématiques venus humer la découverte la plus spectaculaire de leur vivant, et même le premier adjoint au Maire. Yutta se sentit stupide les mains vides, alors elle distribua toutes ses cartes de visite en promettant à untel de rechercher un contact au circuit du Sachsenring, à une autre un stage à Francfort, et autres mondanités habituelles qu'on a ensuite un mal fou à honorer. Le niveau sonore à l'intérieur était au plus haut, qui

correspond au pic d'allégresse d'une soirée, ce moment délicieux où on arrive face à ses amis et où on trempe les lèvres dans la première bière. Le moment où on a envie de parler à tout le monde en même temps. Celui où le temps et les soucis sont suspendus. Arrivée à proximité du comptoir, Sissou fit un signe vers la télévision accrochée au mur sur le côté. Le replay du Live passait, son coupé.

- Je suis faite comme un rat, s'écria Yutta en jetant la main sur le comptoir comme une nageuse au moment où elle interrompt le chronomètre.

Elle aperçut Franck, l'inventeur du surnom qui avait bloqué les enquêteurs lancés à la recherche de Jean-Michel Gronin, un peu plus loin dans un groupe de motards agités du poignet droit. Elle lui fit un signe et avança en sa direction quand l'élu local intervint à sa hauteur. Il exprima en termes usités sa fierté que l'homme qui a fait chuter Pi ait vécu dans sa ville. Quand Yutta fit remarquer que le chef d'œuvre du mathématicien était une triste nouvelle, le premier adjoint retorqua :

- Vous savez Madame Denst, la politique c'est zéro pourcent de passé, quatre-vingt-dix pourcents de présent, et dix pourcents de futur. Donc politiquement parlant, la menace du ralentissement est hors cadre.

La journaliste se retrouva ensuite coincée avec Jo et un groupe de joyeux motards surnommés par leur temps au tour sur le circuit local.

- Vé La Saxonette, je te présente 'Une quarante' qui veut lancer une pétition pour absoudre les roues en magnésium lors du procès du ralentissement. Lui là-bas qui rigole, c'est 'Une trente-deux Rrrrr Rrrr Rrrr'. Il est vite mais ne reste pas longtemps sur ses roues.

Louis, le patron de l'atelier de moto où la traque Gronin avait commencé, se fraya un chemin vers le groupe.

- Il n'est pas venu la truffe… euh … le teston ?

Yutta prit le temps de raconter son interminable périple. Un groupe se forma qui l'encerclait de près afin d'entendre malgré le vacarme. Chacun avait connaissance du ralentissement, de l'implication des roues et de tout ce qui tourne autour d'un axe, en particulier arbres à cames et autres pignons de sortie de boite, et avait suivi les annonces relatives à Pi, mais rien de plus. Elle parla de son pari sur ce mathématicien toulonnais, jugé génial par ses pairs, et dernier à avoir travaillé sans calculateur sur la constante insaisissable. Un réflexe de journaliste en fait plus qu'un pari : alors que l'industrie engageait des moyens colossaux

pour démontrer Pi non aléatoire, Yutta expliqua comment elle douta de cette voie et partit dans l'autre sens. Et puis la traque sur le Rhin à partir des souvenirs vaporeux de Zbeul. Les investigations dans les cafés de bateliers, les journées entières postée sur un ponton, les nuits plombées recroquevillée dans un frigo sur pneus. Et les tête-à-tête avec un mathématicien philosophe misanthrope, ses hésitations à 'déterrer le trésor'. Et aussi l'attente sans perspective d'un résultat. Et encore les péripéties de l'organisation du Live, et les cours de boxe dont elle était si fière. Elle expliqua comment elle avait été mise au frigo à Cologne par crainte paranoïaque des barbouzes qui avaient fait surface à Toulon, et comment elle se déguisait en rappeuse pour s'en amuser un peu. Quand quelqu'un demanda pourquoi avait-elle été la seule à localiser le mathématicien, Yutta s'avança et glissa un mot à l'oreille de Louis.

- Ben alors Louis, lança quelqu'un, tu t'es mis à l'Allemand ?
- Nous avons un secret, sourit Yutta !

Sur cette parole sibylline la journaliste se faufila hors du groupe et rejoignit Franck.

- Tu avais l'air d'un cowboy à l'écran, lui dit-il en souriant.
- Si je t'ai fait peur, sache qu'à moi aussi.

Ils se déplacèrent à l'écart en bout du comptoir et discutèrent longtemps.

- Ça va ? lança la jeune allemande comme une invitation à une excursion.
- Ma foi, oui. Je répare des bécanes, je fais la mécanique pour Louis sur les circuits, on rigole bien. Ça me va.

Elle s'efforça de le faire parler, difficilement au début, puis les fly lui facilitèrent la tâche, autant ceux de Franck que les siens, qui l'autorisèrent à se rapprocher un peu, à poser sa main quelque fois, et à lui parler à l'oreille dès que le niveau sonore bondissait lorsqu'entrait une célébrité locale ou que l'inénarrable Une trente-deux Rrrr Rrrr Rrrr racontait une péripétie. Elle était fascinée par ce personnage solaire, fondu dans une population de gens turbulents, sans projet de vie perceptible autre que sa routine à l'atelier. Et cette allure ! ''Une perle dans une coquille d'huitre couverte d'algues'' avait dit Yutta à son amie Carolyn.

Zbeul arriva à proximité, qui faisait l'essuie-glace d'un bout à l'autre du comptoir.

- Poussez-vous les jeunes, disait-il à tout le monde, ici c'est chez moi.

Yutta le prit par les épaules et lui raconta son périple sur le Rhin.

- Tu vois Zbeul, sur tes seuls souvenirs de péniche et d'Eau de Cologne, j'ai passé quatre mois dans un camping-car le long du Rhin à chercher Gros Nain. Et bien je crois que si je ne l'avais jamais trouvé je n'aurais pas regretté cette aventure que je te dois. Et je serai revenue te le dire.

Il faisait des efforts pour rassembler les mots comme un enfant qui fait un puzzle pour la première fois.

- Et ben tu vois … tu vois Yut' … et bien .. si tu l'avais pas trouvé le Gros Nain … et ben … la Terre tournerait toujours pareil pour nous.

Yutta se tut et baissa les yeux. En un mot innocent il avait fait ressurgir la culpabilité qu'elle avait éprouvée lors des premiers contacts avec Michel. Elle porta à nouveau les mains sur ses épaules toujours le regard baissé.

- Suis-je coupable de la catastrophe que j'ai annoncée ?

Zbeul se baissa tant bien que mal pour attraper son regard.

- Sois en paix avec toi-même. Tu vois Yut' …. Gros Nain n'a jamais été en paix. De quoi as-tu le plus envie ? Et bien … vas-y le chercher. Et puis c'est tout. Vé, on trinque ou on se quitte fâchés ?

Elle lui suggéra de rendre visite à Gros Nain sur sa péniche.

- Tu es peut-être le seul qu'il inviterait à bord !
- Le seul voyage que j'ai fait dans ma vie c'est Le Mourillon – rue Chevalier Paul par le bus 39 et tu veux m'envoyer au bout du monde toi ? Tu es fada. Non, je suis bien ici. Ailleurs c'est bien aussi, mais c'est ailleurs. Tu vois Yut', peut-être que s'il était resté à Toulon, Gros Nain serait aujourd'hui à siffler des fly avec moi. On s'entendait bien, on avait la même … comment dire … appréhension de notre destin. Gros Nain s'est fait tirer de là par les maths, c'est tout.

Il marqua une pause, puis ils entrechoquèrent leur verre-tube.

- Note que j'aurais pu me tirer d'ici moi aussi. Ben si ! J'étais soudeur à la CNIM[49] ; vé, j'étais un cador ! Zéro défaut aux contrôles radiographiques, personne d'autre n'y arrivait. Des soudeurs comme j'aurais pu devenir, y en a pas cent dans le monde. C'est plus que ceux capables de dessouder Pi, mais c'est pas beaucoup, non ? Tu

[49] Entreprise de constructions métalliques à La Seyne sur Mer

vois, comme toi j'aurais pu voyager à Paris, faire les soudures difficiles sur l'incinérateur d'Issy-les-Moulineaux, et aussi en Afrique, souder les pipelines qui courent dans le désert, et puis sur le Rhin, réparer quand un expert est moins cher que tout démonter. Ça aurait été une autre vie. Mais je ne supportais pas les contremaîtres de l'industrie, ces maîtres payés pour être contre tout le monde, tu vois. Alors un jour j'ai dit basta. Et vive le Moto Rock Café !

La journaliste fut encore happée dans plusieurs conversations dont beaucoup autour de l'univers des mathématiques. Nombreux étaient fascinés qu'une énigme ait résisté trois mille ans et cède à présent. Un tel accomplissement, disait Yutta, nécessite la conjonction de trois facteurs : un esprit hors du commun, quelqu'un qui n'a pas à s'occuper de ses besoins matériels, et qui a une féroce envie de s'attaquer à la question. Il est vraisemblable, disait-elle, que parmi tous ceux qui ont attaqué Pi sur son dernier secret avant Jean-Michel Gronin, un des trois facteurs ait manqué.

A une heure avancée, quand les genoux sont douloureux, la tête lourde, et que les oreilles sifflent, Yutta songea à regagner son hôtel. Elle salua 'ses gardiens du secret', regretta que Franck se soit évaporé, et emporta son vague à l'âme vers la station de taxis.

Cette envie compulsive d'une escapade dans le Sud lui était venue quelques jours plus tôt. Un coup de fil à Jo, une réservation en ligne, et hop, elle irait changer l'air de son univers comme on change l'eau des poissons quand ils manquent d'oxygène. Enfoncée dans un taxi anonyme, la tête en arrière contre l'appui-tête, tenue en éveil par une musique croustillante du groupe Aioli, Yutta savourait le moment d'exaltation qu'elle était venue chercher. Un moment qu'elle avait décidé seule, prémices d'une vie qu'elle aspirait désormais à structurer un peu. Elle s'était débranchée des servitudes et avait pu confier sa soirée à son instinct, cette ligne de plus grande pente synonyme de plénitude au présent. Une attitude de cigale délicieuse quand on parvient à s'extraire de la fourmilière. Le chauffeur ne prononça pas un mot. Peut-être sa séduisante cliente l'avait-elle hypnotisé ? Et peut-être fredonnerait-il toute la nuit une chanson de crooner :

Est-ce qu'on vous l'a jamais dit
C'est pas bien d'être aussi jolie
Dans un taxi de nuit

✧ ✧ ✧

Au FZ, le Live et son message alarmiste avaient cassé l'atmosphère débridée des semaines précédentes. Les journalistes avaient le sentiment dérangeant d'appartenir au média ayant

déterré un funeste présage. La journaliste star avait attisé cette ambiance de culpabilité par cette confession à son chef : 'Ma vie est désormais bâtie sur un drame'. D'autant que les catastrophes naturelles s'enchainent à une fréquence cynique, derrière lesquelles la jeune journaliste imaginait sans cesse l'ombre de la roue et le glaive de Pi.

Jonas remobilisa son équipe en lui demandant de couvrir l'événement par le dossier ''le plus exemplaire que le FZ ait produit''. Chaque semaine la menace du ralentissement faisait l'objet d'un papier s'appuyant sur les articles publiés et vu d'un angle différent. La courbe du HZE et sa projection dans le futur, l'impact du ralentissement sur la vie sur Terre, l'effet inertiel de la roue et les contre-expertises toujours en cours sur l'Equation Sertes, et bien sûr Pi, la pierre angulaire du drame que le monde ébahi découvrait caché dans une constante familière. A l'occasion de chaque dossier, les journalistes du FZ étaient sollicités par d'autres médias où l'interrogation implicite était toujours la même : ce présage de fin du monde est-il réel ? Le FZ avait mobilisé une équipe pour suivre les travaux de contre-expertise en cours sur l'Equation Sertes et à présent sur la Démonstration Gronin afin de répondre le mieux possible. 'Pour l'heure, les affirmations des scientifiques ne sont pas infirmées' répétaient-ils de plateau en interview. Pas infirmées, mais contestées ou appuyées par d'innombrables mouvances réactionnaires ou complotistes qui se voyaient offrir un gouleyant os à ronger. Jonas, soucieux de maintenir le FZ au cœur de tous les débats, eut l'idée de mobiliser une équipe de journalistes débutants sur cette tache inédite :

- Je vous demande d'entrer dans la psyché des gens qui semblent construire des histoires insensées à propos du ralentissement, et d'en faire des papiers construits. Histoires insensées, papiers construits, voilà votre mission ! Vous êtes en concurrence avec vos collègues qui couvrent le sujet et que le meilleur gagne !

Peu de temps après le Live Yutta avait réintégré, à sa demande, le service régional du FZ. Six années d'une vie intense comme jamais auparavant avaient éjecté de son esprit tout projet de vie d'après. Comment aurait-elle pu penser à un après tant ces années ne furent qu'une course échevelée dans le brouillard, avec seulement l'objectif comme boussole ? A propos de brouillard, elle aimait cette histoire de moto que lui avait raconté Jo. C'était lors des essais aux vingt-quatre heures du Mans. Un épais brouillard était tombé subitement sur le circuit. Tous les pilotes rentrèrent au stand sauf un. Quand le drapeau indiqua la fin de la séance, un journaliste se précipita et lui demanda par quel prodige il avait pu continuer à enchainer les tours à cent-quarante kilomètre-heure de moyenne sans aucune visibilité.

- Entre deux virages, avait répondu le pilote-au-sixième-sens, je compte et puis je tire le frein !

Yutta, elle, n'avait pas compté les secondes mais les mois d'une épreuve qui ne comportait qu'un seul tour. La Démonstration Gronin avait sifflé la fin de l'aventure pour la journaliste, et elle s'était retrouvée dans une apesanteur mentale ''qui donne un léger mal de mer permanent'' disait-elle. Ou plutôt le mal de Terre que ressentent les marins au long cours lorsqu'ils posent le pied sur le rivage. Plus d'horizon et le spleen qu'il suscite, plus aucun périple et les espoirs qu'il engendre, plus de coup de vent et les creux excitants dans les vagues, plus de rencontres fortuites dans les campings avec des Vendredi de l'ère moderne. D'ailleurs, à force de contraventions pour stationnement prolongé, elle avait dû se résoudre à céder le fourgon qui lui avait ouvert la route jusqu'au mathématicien à la double identité. Offert plutôt que vendu, à un jeune féru d'escalade qui avait décidé de vivre une tranche de vie sur la route des grandes falaises d'Europe. 'Cette bulle de savon t'emmènera sur les lieux de tes rêves', lui avait dit Yutta par la fenêtre au moment où il avait démarré.

La journaliste retrouvait néanmoins son ancien métier avec appétit. Ces textes reflétaient plus de détachement. 'Tu mets de la perspective' lui avait dit son directeur, 'j'adore !'. Que ce soit l'inauguration d'une médiathèque ou les dégâts causés par une forte pluie, la signature Denst se distinguait. Cependant la jeune fille joviale revenue à Francfort vêtue d'un jean Kaporal improbable avait quelque peu pali. Tout comme la reporter rentrée de Paris avec le bottin du Paris insomniaque sous le bras s'était assagie, et la baroudeuse du Rhin s'était rangée des fourgons pour marginaux. Quelques mois après le Live, elle était tombée dans les bras d'une nouvelle recrue du journal, un jeune juriste en charge de la défense du journal et de l'assistance des journalistes quand leur rédaction présente un risque juridique.

- Tu t'es mise à la colle avec un chat d'appartement, ça ne te ressemble pas, s'était exclamée son amie Kristin, allumant une susceptibilité que Yutta ne se connaissait pas.
- Alors, te fait-il monter aussi haut que le burineur, avait taquiné Carolyn en faisant référence à un récent article de Yutta.

La journaliste avait couvert la fête foraine annuelle de Hofheim-am-Taunus en banlieue de la ville, en s'attardant sur un équipement archaïque comme seuls les forains savent en tirer un revenu. L'attraction consistait à frapper sur une espèce de champignon en métal à l'aide d'un gros maillet en bois emmanché au bout d'un manche de pioche. Un mécanisme rustique renvoyait l'énergie sur une navette coulissant dans un mât vertical de cinq mètres de haut, gradué, et muni en son sommet d'une cloche orgueilleuse. Ainsi, plus le coup de maillet était puissant et réussi, plus la navette montait haut, et meilleur était le score du participant. Yutta avait été attirée par le bruit. Une trentaine de personnes entourait l'engin

dans une forte excitation. Elle s'approcha puis se faufila dans l'attroupement en adoptant le langage sans retenue. Il y avait là tout ce que la ville comptait d'adultes musculeux avec zests de post-adolescence et de post-adolescents sportifs pas encore adultes, et toutes les tenues vestimentaires et capillaires dans le vent, à vrai dire une, dont la coupe de cheveux avec quatre centimètres dégagés autour des oreilles et les cheveux au-dessus tirés vers l'arrière au gel force 7. Un grand moment de masculinité pour la journaliste où chaque participant mettait en scène sa tentative avec force gestes de défi et propos annonciateurs de victoire fracassante. Yutta était parvenue au premier cercle et vociférait des encouragements ou des huées en suivant avec prudence le tempo de la foule. Son comportement sans retenue la rendait invisible, et elle pouvait vivre cet instant de l'intérieur comme en rêve tout journaliste. Une dizaine de super héros, tous mieux apprêtés les uns que les autres, se succédèrent qui peinèrent à faire monter la navette au-delà de la mi-hauteur. Et puis le niveau sonore baissa, effet de ce sixième sens de la foule quand elle véhicule sans parole un basculement de situation. Un grand énergumène était en train de se frayer un chemin vers le champignon. Tout droit, sans ménagement mais sans efforts non plus car la foule se tassait pour lui ouvrir un chenal. ''Voilà Moïse'' pensa Yutta en ne pouvant retenir cette référence biblique saugrenue ! Pas vraiment le héros âgé et pileux du livre saint : une tête plus haut que tout le monde, le teint couperosé, enrobé de haut en bas, il semblait sortir des années soixante et ne présentait aucune cicatrice de mode commerciale. Située à moins d'un mètre de la scène, elle regarda ce colosse mou agripper le manche du maillet en grommelant des mots inintelligibles, puis frapper le champignon sans préparation ni chichi. Le regard aimanté sur le personnage, la journaliste remercia sa mère de l'avoir fabriquée avec de bonnes oreilles, fort mignonnes d'ailleurs aux lisières de pavillon légèrement repliées, qui lui signalèrent que la cloche avait célébré le vainqueur du soir. Miracle de l'espèce humaine, les tonnes de fierté en débardeur XS déversées auparavant devinrent admiration condescendante. Toujours grommelant ses sentiments, ses intentions, ou ses envies, il fit le chemin dans l'autre sens à travers des mains tendues comme les rouleaux hirsutes des stations de lavage flagellent les rétroviseurs des voitures. 'Sans maîtrise la puissance n'est rien selon la publicité' écrivit la journaliste le lendemain, où elle ajouta ''mais la maîtrise n'obéit pas qu'aux intentions''.

Yutta et son compagnon Thomas avaient pris un appartement dans une résidence située à Bad Vilbel, une banlieue pour classe moyenne au Nord de la ville. Un F3 raisonnablement spacieux avec une chambre parentale équipée d'une armoire-penderie achetée en kit avec les contrariétés à venir, une deuxième chambre dévolue au télétravail et au garage des aspirateurs, trottinettes, et autres engins rechargeables, un séjour consacré à un canapé en U où ils pouvaient chiller face à face les jambes en quinconce, plus une salle de bain ayant

fait l'objet d'un surclassement. Dans ce nouvel environnement ils mirent en place une vie de routine où chaque tranche horaire de la semaine était dévolue à une activité planifiée. Un agenda conjugal qui commence le samedi matin avec le grand ménage hebdomadaire, total et frénétique. L'après-midi est consacré aux servitudes diverses allant des obligations administratives aux soins capillaires. Le samedi soir sanctifie les sorties, la plupart entre amis, un terme qui désigne une communauté sociale plutôt que des gens qui se déplaceront à vos obsèques. Le dimanche matin sonne le temps du brunch et du plaisir de zoner dans l'appartement sans contrainte vestimentaire. L'après-midi cède à l'appel de la nature qui nous rappelle que notre espèce descend bien du singe. Lundi soir, le processus de remotivation passe par la salle de gym où l'odeur vanillée du culturiste noir revigore le sentiment social. Mardi soir est le jour où la semaine semble infinie, qu'on consomme devant la télévision, cette fenêtre sans rideau devant laquelle on perd le fil du temps. Mercredi soir attire les esprits insatiables dans les salles de cinéma et autres spectacles où l'espèce humaine exhibe sa suprématie. Jeudi soir, envie de cuisiner et prouver que la société de l'économie n'a pas encore effacé nos aptitudes d'autosuffisance. Et enfin, le vendredi soir est la soirée de l'Happy Hour qui s'étire du plus tôt possible jusqu'à toujours trop tard, et son cortège de rêves du moment racontés à n'importe qui et de propos péremptoires lancés sans retenue. Une routine dans laquelle Yutta s'était laissée chaudement habiller après des années d'errance nue, et dont elle transpirait déjà.

Au FZ comme partout ailleurs, la popularité des mathématiques avait dépassé celle de la cuisine végan et du yoga amaigrissant. En premier supporter, Ludolf Lohr avait étalé ses compétences en calcul en augmentant fortement le salaire de la journaliste Denst sans modifier son rapport performance-prix. Avec son directeur, ils imaginèrent ainsi une nouvelle page quotidienne dédiée aux affaires européennes qui serait confiée à la jeune journaliste. Cette initiative fut applaudie par les lecteurs qui jetaient un œil de plus en plus bienveillant à une institution supra nationale qu'ils avaient longtemps considérée comme un cochon gras nourri par l'Allemagne. Cette promotion fut un véritable tapis rouge pour la toujours jeune journaliste revenue de son éprouvante campagne du ralentissement avec un joufflu carnet d'adresse qu'elle avait appris à développer. Partie de solides contacts au Ministère de la recherche allemand où elle avait obtenu une accréditation permanente, puis de ses entrées à l'Elysée où Gilbert Delquant l'avait présentée à l'aéropage de hauts fonctionnaires qui font avancer le navire quel que soit le capitaine, Yutta Denst était devenue intime de dizaines de députés influents en Europe 'ceux-là qui font le futur et qui concentrent les crispations'.

- Les partis fascistes italiens sont lancés dans une offensive sur le parlement européen pour convaincre leurs homologues de s'intéresser à l'institution plutôt

que de l'arroser sans cesse de leur rhétorique frontale, lui dit un jour Romain Roche, député du Var qu'elle avait rencontré à dessein au salon de la moto de Nice.

- Connais personne là-bas, avoua la journaliste.
- Tiens, note ce numéro. C'est Roberto Di Fazio, maire de Linate et encarté Cinq Etoiles. J'ai fait trois saisons en 125 avec lui chez Yamaha Italia. Un chic type qui devient bavard dès qu'il devine un jupon.

Dans les cercles de pouvoir, Yutta s'était construit une image renommée avec le chignon banane qui l'avait révélée au monde médiatique, auquel elle avait ajouté un tailleur bleu saphir dont elle ne dérogeait jamais. Dans une époque où l'image faisait reines et rois, porter tous les jours la même tenue rendait hype, à l'image de Karl Lagerfeld ou Mourad Boudjellal, pourvu qu'on ne sorte jamais de son personnage. C'était moins courant pour une femme, mais Yutta sentait le souffle d'une tendance dans le regard des femmes.

- Va chez Gianluigi Palazzese, couturier à Vérone, lui avait glissé la députée italienne Sofia Romboni. Tu rentres en cagole et tu ressors en femme fatale !
- Merci Sofia, je n'ai pas tant d'exigence sur mon image en sortant mais j'avais un poil plus d'estime sur mon style en entrant !

Yutta changea ainsi de dimension sociale et financière. Sa vie s'était transformée au contact du pouvoir. De conférences en confidences de couloir, de dîners mondains en repas en tête-à-tête, elle passait ses journées en total contrôle. Au contact de super champions elle s'infligeait une musculation mentale permanente. Elle se sentait muer, inexorablement plus rapide, plus pertinente, toujours plus présente en réunion. Elle le lisait dans les regards. Elle l'entendait aussi dans les propos de sa mère :

- Ben, comment as-tu deviné ce que j'allais dire ?

Une vie en maîtrise et une vie moins frivole aussi, où les moments festifs s'interrompent brutalement au moment où l'image menace de s'écorner. Cependant la jeune femme savait attraper les occasions de faire sauter la soupape, et elle conservait dans son sac à main une culotte minimaliste à même de transformer un fessier lisse de haut fonctionnaire en une descente de reins diaboliquement suggestive, moyennant quelques contorsions dans le taxi.

✧ ✧ ✧

Une année après le tremblement de Terre provoqué par les révélations du FZ, le sujet du ralentissement avait échappé des mains de la jeune journaliste. Seuls Jean-Michel Gronin,

l'équipe du SYRTE, et quelques accessits étaient parvenus à rester dans la lumière. Elle ne ressentait aucune déception de sortir inexorablement de l'actualité mais le sujet du ralentissement lui manquait ainsi que ses compagnons de route. Elle rendait ainsi visite de temps en temps au HZE où il était devenu d'usage que le premier quart d'heure soit consacré à la Bundesliga.

- Comment ai-je pu ignorer la science du football pendant soixante ans ? s'amusait Hans.
- Grâce à Gerd Müller et au HZE, j'ai commencé ma mise à niveau dans l'ordre chronologique ! rétorqua la journaliste.

Mais Riccardo ne relâchait jamais sa mission divine d'évangélisation.

- Il y a un ailier portugais qui joue à Brême, une pépite ! C'est ce soir à 20h30.

La visite de la représentante du FZ faisait suite aux premiers résultats produits par le satellite Itchy. Après des milliards de tours du gyroscope, une inflexion de l'azimut de l'engin était observée qui ne correspondait ni aux effets du vent solaire ni aux imprécisions des mesures. Le communiqué de la Nasa avait réveillé l'intérêt sur le ralentissement et Yutta souhaitait recevoir une réaction de première main de la part de ceux qui avaient la main posée sur le planisphère.

- Chère Yutta, lui dit Hans désabusé, il y a et doit y avoir une suspicion scientifique à propos des causes du ralentissement, et encore plus à propos de Pi. Mais concernant le ralentissement, il y a zéro doute. L'expérimentation de la Nasa ne nous concerne pas.

A nouveau, la jeune journaliste s'écrasait contre la froideur des scientifiques. Elle se remémora ce mot du chef de cabinet de la Ministre de la Recherche allemande ''les décisions importantes ne doivent être confiées ni aux militaires ni aux scientifiques''. Mais là, un an et demi après que les causes du ralentissement aient été élucidées, de décision il n'y avait que vide sidéral.

Yutta se rendait aussi de temps en temps à Paris. Ses rencontres avec l'équipe Sertes étaient toujours un ravissement pour la citoyenne rangée de la capitale économique d'Allemagne. Un ou deux passages au Café de l'Avenue, le mutisme expressif de Zac, quelques bons mots de Jipé, un petit bain de foule au marché de la Place Maubert, et elle repartait légère par le Thalys.

Avec Pi certifié aléatoire, le laboratoire dirigé par Jean-Pierre Dianon était devenu un oiseau de mauvais augure un an et demi après avoir tracé l'Equation Sertes et goûté à la célébrité. Faisant preuve du fatalisme des bons soldats, le directeur résumait ainsi la situation :

- Les scientifiques s'exposent toujours, la plupart du temps quand ils ne découvrent rien. Là nous avons tiré deux cartes rares, la gloire et la malédiction. Elles font partie du jeu.

La malédiction était agitée par les médias mais reflétait bien l'opinion publique. Des scientifiques avaient apporté un mauvais présage supplémentaire à une société qui n'en manquait pourtant pas, et à une économie qui paie ses chercheurs pour produire des espoirs de vie meilleure et la croissance qui va avec, la seule solution éprouvée à l'ennui chronique des hommes.

- Tu vois Yutta, nos contemporains attendent inconsciemment de nous que nous déclenchions des Trente Glorieuses tous les dix ans, disait Germain dans sa position favorite au comptoir.

Yutta adorait reprendre sa place entre Germain et Zac au Café de l'Avenue, le dos sans arrêt frotté par les va-et-vient des clients en route vers les toilettes, son souvenir tactile de la Porte des Lilas, disait-elle. Un trajet vers les toilettes où on ne pouvait pas rater la Une du FZ du 25 juin 2017 mise sous verre et signée au marqueur de graffeur par l'héroïne allemande qui ne payait plus ses cafés.

- Les gens me questionnent sans arrêt depuis que j'ai accroché le cadre, lui avoua le barman. Ils connaissent les tenants et aboutissants du ralentissement et sont sincèrement émus que l'enquête soit passée dans ces murs.

Dans la capitale Française Yutta revoyait parfois Nicolas Alegria, le réalisateur du Direct et du Live qui avait été le bras armé de l'émancipation de la recherche française vis-à-vis des revues scientifiques américaines et de l'entrée fracassante du FZ dans l'univers numérique, ainsi que son coach mental d'un jour aux méthodes non conventionnelles. Lui avait perçu les deux aventures en zone scientifique comme des contrats parmi d'autres, où le cahier des charges est toujours incomplet, le temps insuffisant, et le budget insultant. Yutta restait admirative de ce personnage sans regret pour le passé, vivant à fond le présent, et peu inquiet de l'avenir. Elle acceptait parfois de l'accompagner en virée nocturne mais seulement quand elle se sentait assez euphorique pour résister aux excès et pour gérer les avances téméraires du réalisateur et des habitués du F88.

Elle eut l'audace de reprendre contact avec Gilbert Delquant. Le conseiller scientifique du Président chamboula son agenda pour la représentante du FZ.

- Vous savez Madame Denst, être invité par une jeune femme moitié moins âgée est rare et délicieux, dit-il dans un concentré d'honnêteté dont les hauts fonctionnaires sont friands en privé.

Elle n'avait pas trop réfléchi avant de proposer l'entrevue et se sentit seule au monde après avoir raccroché. Elle songea à téléphoner à Jonas mais se trouva encore plus stupide. Finalement elle se convainquit qu'elle avait un réseau à entretenir et qu'il fallait y consacrer du temps sous les auspices du budget du FZ. Elle réserva une table au Révolutionnaire, un restaurant multi étoilé installé dans l'immeuble où fut arrêté Danton avant sa triste fin.

- Cette idée est brillante Madame Denst, fit le conseiller en sortant du taxi exhibant la rondelette bedaine de la respectabilité qui dissimule la ceinture et raccourcit les bras. Sont concentrés ici les deux plus puissants atouts du peuple français, la cuisine gastronomique et la hargne de la démocratie. Je suis honoré !

Le Révolutionnaire était situé dans une rue anonyme du quatorzième arrondissement, peut-être le plus ignoré depuis que la Tour Montparnasse y avait planté l'arrogance des années soixante-dix. Installé dans un local commercial ordinaire, la devanture n'annonçait rien de luxueux à quiconque n'était pas renseigné. A l'intérieur les murs étaient plaqués de boiseries sobres, et tel était le style des lieux. Un bataillon de jeunes gens y officiait, et jeune était aussi l'âge du chef et la réputation de l'enseigne.

- A Paris voyez-vous, il y a trois sujets dont les cercles du pouvoir raffolent : qui couche avec qui, où en sont les procès des uns et des autres, et quel est le dernier chef hype où il faut se précipiter au risque de passer pour un plouc.
- Et à propos d'infidélités, vous respectez une omerta incroyable ! Inimaginable dans un pays calviniste comme l'Allemagne.
- Tous concernés, tous solidaires ! Fit le conseiller dans un large sourire en levant le verre dans lequel le cocktail de bienvenue dessinait des voiles onctueux sur le cristal.

La jeune allemande se violenta pour s'immerger dans une carte au format A3 imprimée sur papier Vélin et qui avait échappé aux QR codes. Elle formula des suggestions au conseiller qui semblait goûter chaque seconde de cet intermède tombé du ciel.

- ‘’Dom Pérignon célébré au sang du peuple’’, voilà un choix qui nous placerait en total respect, proposa Yutta.
- Affirmatif ! Toute occasion de mentionner le sang du peuple est salutaire pour nos deux pays. Ayons une pensée pour les millions qui n’auraient osé rêver pareil instant.

Gilbert Delquant était un personnage placide. Tolérant, patient, avisé, il n’avait pas été attrapé par le candidat Hollande par hasard. Gâtés par des embouchées de rouget au cerfeuil et poires confites, ils discutèrent de la genèse de la Démonstration Gronin. Le conseiller n’était pas tant ému des péripéties de la journaliste, mais en tant qu’ancien scientifique, était curieux de comprendre comment le très secret Jean-Michel Gronin avait fait tomber la septième énigme.

- Rendez-vous compte Madame Denst, je suis parti seul un week-end à Deauville avec la Démonstration Gronin dont les clichés ont été publiés par les Cahiers du Monde. J’y ai consacré tout mon temps éveillé. Je ne suis pas en mesure de valider ou invalider, mais j’en ai acquis la conviction qu’il a touché le but. Rendez-vous compte, l’énigme de Pi aurait pu tomber dans cent ans ! Ou dans mille ans.

Le conseiller buvait un Mouton Cadet blanc avec concentration ainsi que les paroles de la journaliste lorsqu’elle raconta sa première descente dans la cale de la péniche. Il avait vu les images mais aucune ne montrait l’auteur. Yutta racontait.

- ‘’Ce que j’ai fait, aucune bête ne l’aurait fait’’ avait dit le pilote de l’Aéropostale Henri Guillaumet après avoir marché dans la montagne andine pendant cinq jours suite au crash de son avion. Et bien je pense que Michel Groniewski a poussé sa concentration à une intensité et sur une durée qu’aucun humain n’avait jamais accompli.

Quand les joues de veau caramélisées au Muscat de Rivesaltes furent servies, Yutta s’enquit du Président qui était resté silencieux sur le sujet du ralentissement depuis le Live.

- La Démonstration Gronin sonne un échec politique pour le Président. A ce poste, il faut créer ou à défaut vendre de l’espoir tous les jours, et à propos du ralentissement le Président estime avoir failli. Attention, ce n’est pas un jugement sur nous tous, mais un constat sur le résultat.
- Mais l’Equation Sertes et la Démonstration Gronin sont des accomplissements, non ?

- Associés à la découverte de la pollution de la roue, non. Ce sont des revers à gérer. Ne vous attristez pas sur les responsables politiques, Madame Denst, l'oubli et l'avènement de nouvelles épreuves sont nos solutions à tout.

Le sommelier apporta La Mondeuse Trosset & Fils que Yutta avait choisie.

- Il m'a fallu du temps pour pénétrer les secrets de vos fromages turbulents, mais là j'y suis, fit la jeune femme. C'est même ma petite débauche parisienne.
- Ne faut-il pas un peu de dévergondage dans une vie ? A quoi servirait notre conscience sans quelques écarts ? Si c'est pour contribuer avec discipline à la biodiversité, les vers de terre seront de toute façon toujours plus forts que nous, alors !
- Je ne les envie guère !
- Tenez, les plus grandes œuvres sont bien des débauches artistiques …
- Et nombreux sont leurs créateurs qui en sont sortis abîmés.

Quand les macarons cendrés à la suie de marron et fourrés à la purée d'asperge furent apportés, Yutta questionna sur les relations diplomatiques entre leurs pays.

- Les relations diplomatiques subissent les mêmes soubresauts que les relations conjugales. Lorsque les épisodes d'énervement ne touchent qu'un partenaire à la fois, c'est que le couple est fait pour durer.
- Et alors ?
- Alors le Président est actuellement exaspéré par les manœuvres de votre état en matière de politique énergétique, mais vos eurodéputés appuient toutes les initiatives françaises.
- Alors j'en déduis que le couple est solide.

La jeune journaliste et le gâté conseiller goutaient l'instant. Au serveur zélé venu racler la nappe avec un rasoir de barbier elle commanda deux flûtes de champagne De Vénoge Réserve.

- A la santé de Jean-Michel Gronin, fit-elle
- C'est toujours ça que les communistes ne nous prendront pas, fit le conseiller dont les maximes de jeunesse remontaient à la mémoire comme les bulles fines du dispendieux liquide le long des parois du délicat cône.

Comme au FZ et comme dans la vie de Yutta, la Démonstration Gronin avait coupé le souffle des trois équipes constituées pour prouver que Pi n'était pas aléatoire. Un journal qualifié

de vieillot leur avait jeté à la figure une démonstration qu'aucun de leurs mathématiciens n'était en mesure d'évaluer. Sur ce coup de théâtre, les trois équipes réagirent de manière différente. Pi-Challenge, dirigé par une logique industrielle, se rapprocha du journal dès le lendemain du Live, selon ce précepte fort outre-Atlantique qu'il vaut mieux avoir les meilleurs avec soi que contre soi. L'équipe américaine sollicita une visite au journal la semaine suivante. Une délégation de six personnes se présenta, dont deux responsables ayant fait le voyage depuis New-York. Jonas avait tenté en vain de préparer la visite dont il ne percevait pas l'objectif. La réunion débuta sur une phrase choc de la délégation :

- Vous avez envoyé un boulet dans notre donjon.

S'en suivit une longue présentation des uns et des autres où l'équipe américaine se montra curieuse du vécu de chacun. De nombreuses questions furent posées pour comprendre l'enchainement des décisions et des événements qui avaient conduit le FZ depuis le premier papier du HZE jusqu'à la démonstration magistrale de Pi. Jonas comprenait peu à peu que la société américaine qui avait financé Pi-Challenge n'avait d'autre stratégie que d'accompagner les événements et en aucun cas de les influencer. Le programme américain était né des conseils de ses scientifiques, et la société reconnaissait sans honte une erreur de navigation. La discussion prit un tournant imprévu lorsque la société proposa d'acheter des espaces publicitaires. Pas les petits carrés occupés par les brasseurs ou autres industries locales mais des pleines pages. En l'absence de son service dédié Jonas paru débordé, et encore plus lorsque les américains demandèrent l'autorisation d'utiliser la photo de Jean-Michel Gronin dans la salle de classe, la seule connue du mathématicien en exercice. Il avait donc face à lui des gens qui reconnaissaient au FZ une propriété implicite d'une photo pourtant publique. Jonas jeta un regard vers Yutta qui n'avait presque rien dit.

- Nous … nous avons quelques autres photos de monsieur Gronin que notre service marketing pourra vous proposer fit le directeur hésitant.

L'équipe Faucon-Eclair à l'inverse ignora le FZ et continua à publier sur ses travaux dans une multitude de médias. Les annonces farfelues cessèrent après le Live, mais Faucon-Eclair poursuivait sa quête de record du nombre de décimales de Pi. Jonas reconnut là aussi une logique, étatique cette fois. Pour l'état chinois soucieux d'accélérer la maitrise de son pays dans les super calculateurs, l'Equation Sertes et la menace de Pi n'étaient qu'un sujet idéal pour ses chercheurs.

Enfin l'équipe Pisterious, constituée de chercheurs et informaticiens disséminés dans plusieurs laboratoires européens, annonça l'arrêt des travaux en attendant 'une évaluation convaincante de la Démonstration Gronin'. Yann Schivion, son directeur, continua

néanmoins d'arpenter plateaux de télévision et interviews où il recyclait à l'envie ses critiques du FZ articulées sur l'argument que lorsque des gens de l'information s'immiscent dans la science, les résultats sont forcément biaisés. Chaque sortie médiatique mettait Yutta hors d'elle.

- Il m'énerve, ça n'a aucun sens, mais qu'est-ce qu'il m'énerve ! Ressassait la journaliste.
- Si tu veux te forcer pour avoir une pensée positive à propos de quelqu'un que tu n'apprécies pas, lui dit son directeur, pense à sa mère.

Les militaires aussi s'invitèrent dans la découverte, discrètement comme à leur habitude. Un premier émissaire prit rendez-vous au FZ où il fut reçu par le journaliste spécialisé dans les questions de défense. Le visiteur semblait vouloir accéder aux sources et montrait peu d'intérêt pour la démonstration elle-même. Puis le lendemain une autre personne revendiquant un grade de commandant téléphona à Jonas. Ses questions étaient à présent centrées sur Michel Groniewski et le directeur supposa que les militaires voulaient s'assurer qu'aucune organisation occulte ne téléguidait le mathématicien. Il missionna sa journaliste star.

- Tu as peut-être mis les pieds dans un secret militaire figure-toi ! Je suis sûr que ça t'amusera d'y mettre aussi ton nez.

Yutta fut auditionnée à la caserne de Darmstadt, une caserne peu connue des médias car non affectée aux armes modernes mais qui ressemblait à un nid à 'intelligence' comme disent les Américains avec ce camouflage propret quand il s'agit de désigner la curiosité étatique. Yutta déroula la biographie du mathématicien depuis l'époque Gros Nain jusqu'à la désormais célèbre Démonstration, et ressentit quelque embarras quand elle traversait les grandes zones blanches du CV. Elle comprit vite que les militaires avaient collecté bien plus de renseignements en quelques semaines qu'elle n'en avait acquis en deux ans. Elle ne regretta pas cette aventure tant elle découvrit avec quelle maestria les questions s'emboîtaient pour révéler toute influence éventuelle dont le mathématicien aurait pu faire l'objet. Yutta en fut décontenancée à un moment.

- Que savez-vous des liens entre Monsieur Groniewski et le milieu toulonnais d'extrême droite ?

Elle se sentit aspirée sans comprendre par quoi. Une manœuvre ? Une nouvelle inimaginable ?

- En mars 1999, poursuivit le militaire, Monsieur Groniewski remit un travail dans un café de Toulon nommé Le Moto Rock Café. Est-ce que vous en savez quelque chose ?

Elle mit en marche ses pensées comme un aspirateur sans sac qui sépare le blé de l'ivraie par centrifugation et elle espéra que ce fut plus silencieux. Et puis 'cling' fit le bandit manchot de son cerveau quand les trois bobines se bloquèrent sur le nom Arreckx.

- Ah oui, ça y est je me souviens ! Monsieur Groniewski a été sollicité par un prof de fac pour formaliser un calcul contenant une erreur introuvable.
- Vous souvenez-vous comment s'appelait ce professeur ?
- Fénetti, je crois que c'est ce que j'ai entendu. C'est l'extrême droite Fénetti ?
- Oui. Votre témoignage nous apporte la dernière pièce Madame Denst, merci.
- Mais … Monsieur Groniewski … a fait partie …

Le commandant fixa Yutta une seconde d'un regard soutenu.

- Non, jamais.

Ainsi, un an après que les causes du ralentissement furent élucidées, le soufflé médiatique du drame était retombé et même ses cuisiniers-scientifiques avaient perdu l'ardeur qu'ils avaient à la sortie du four. Le ralentissement n'aurait pas d'effets tangibles avant un siècle, hormis les caprices de la nature que les compagnies d'assurance parvenaient à gérer. Et depuis que les pendules diverses et variées sont connectées, les recalages sont automatiques, donc personne ne remarquera jamais que les secondes s'allongent, sauf peut-être les sprinteurs. Le cataclysme lui, ce moment où la planète ne tournerait plus, était projeté à plus de mille ans, beaucoup trop pour le mettre à l'agenda d'une échéance électorale. Et puis le coupable, cette roue maléfique, restait hors d'atteinte. Comment notre civilisation pourrait-elle se passer des rotors, axes, disques, volants, tambours, mandrins, viroles, poulies, pignons, et autres roulements ? Pour aller d'un endroit à une autre, mais aussi pour mélanger, pour lever des charges, pour creuser, pour produire du courant électrique, pour faire du froid, pour stocker des données ? Pour se sécher les cheveux ? Autant reconnaître que la roue siège au conseil d'administration de notre civilisation et qu'elle a droit de vote sur notre destinée.

Les écologistes d'ailleurs avaient effacé cette dérive de leur combat. Trop lointaine, non prioritaire. Seuls quelques déclinistes farouches en avaient fait leur emblème, ce qui avait motivé Germain Sertes à s'exprimer dans la presse, cas unique. Le chercheur y expliquait avec un sérieux ironique que pour qu'une roue de charrette ait un effet nul sur la rotation

de la planète bleue, il fallait remonter aux constructions romaines avec un axe en bois et un jeu de fonctionnement énorme. Là, écrivait-il, on ne parle plus de rotation mais de vibrations dans tous les sens. D'ailleurs, à part une publicité pour rasoirs jetables qui opposait le concept contesté du jetable aux rasoirs électriques munis d'un moteur, personne ne focalisait son attention sur la roue et elle fut acquittée par sept milliards de jurés.

La malédiction de la roue était devenue en revanche un nouvel espace d'exploration pour les philosophes qui voyaient à présent dans cet objet commun une gratuité suspecte et corrélaient son caractère orgiaque avec la réaction brutale de la nature. En tournant, le périmètre d'une roue peut parcourir une distance infinie. L'homme avait donc ainsi contourné sa situation de prisonnier sur sa petite planète. Il avait changé son statut de petit prince condamné à parler à ses roses en celui d'un roi ivrogne qui voudrait conquérir l'univers. Et ça, questionnaient les philosophes, il fallait tôt ou tard en payer le prix. Ils étudièrent aussi la Démonstration Gronin. Certains discernaient dans le caractère aléatoire de Pi confirmation que l'incertitude est inscrite partout dans ce que la nature nous offre. La part d'aléa systématique de la vie lors de la recopie de l'ADN avait été une pierre majeure à cette thèse. A présent, Pi avec sa cohorte de décimales jetées en désordre, indiquait que l'incertitude régnait aussi dans l'immatériel. Malgré tout, Pi ne subissait pas l'indifférence comme la roue. Il était devenu à l'inverse une super star. De toutes façons il était là avant même le big bang, alors à quoi bon lui faire un procès qui aurait capoté pour vice de forme ! Sa popularité, qui avait jailli avec l'Equation Sertes, avait même grimpé après la Démonstration Gronin. ''Les gens sont fascinés par les super méchants'' écrivit l'éditorialiste Alain Mussel dans le Dauphiné Libéré. ''Super Méchant, SM, c'est cohérent'' lui répondit le lendemain Frédéric Petoelo dans les colonnes du Progrès de Lyon. De manière inattendue, la Démonstration Gronin relança la course à la quadrature du cercle, cette chimère consistant à calculer Pi par une construction géométrique. Cette fois l'exercice était devenu une compétition qu'ICC orchestrait opportunément. Il suffisait d'envoyer à la société son équation polynomiale, et votre score, établi en nombre de décimales correctes, était indiqué sur le site ICC-Pi-Contest créé spécialement. Ce concours devint même prisé de l'enseignement parce que la quadrature du cercle était propice à l'emploi de toutes les techniques géométriques accessibles.

La menace du ralentissement avait également ramené dans la lumière la grande question qui fâche : combien de temps notre civilisation, celle de l'économie distribuée, va-elle durer ? Une occasion sensationnelle donnée aux historiens pour rappeler qu'aucune civilisation n'est éternelle, le record à quarante siècles étant détenu par les Egyptiens, quand la civilisation romaine d'Occident, star de l'Histoire, ne dépassa pas onze siècles.

L'intérêt du débat était d'opposer les optimistes confiants en notre perpétuité et les fatalistes abonnés aux statistiques. Plus intéressant était la question du commencement de notre civilisation. Les optimistes, peut-être soucieux de se ménager du temps, plaçaient le top départ à l'après-guerre, là où la majorité des gens perdirent leur autonomie dans les besoins primaires. D'autres fixaient un point de départ politique aux révolutions du XVIIIème siècle et l'émergence des démocraties. Et d'autres repoussaient le commencement au siècle des lumières, là où les hommes ont commencé à revendiquer une liberté individuelle. Quatre siècles d'écart ! Et donc entre un petit siècle et l'éternité de reste-à-consommer ! un fâcheux flou sur notre bail sur Terre dirait un agent immobilier.

✧ ✧ ✧

Arcboutée en avant, Yutta poussa la lourde porte du restaurant d'une main en écartant ses cheveux trempés de l'autre. Une grosse pluie tombait sur le petit bourg de Riegel sur la rive allemande du Rhin et le vent faisait claquer son imperméable trop grand. Elle se retrouva en pleine lumière et en pleine chaleur, magie des lieux publics. Elle s'excusa de tremper le sol. La patronne, petit tronc de bois tonique, l'accueillit avec bienveillance. Yutta avait l'air d'un chien mouillé. Elle tirait ses cheveux vers l'avant comme pour en faire des nattes, dans ce réflexe féminin pour éviter de friser et ressembler à un mouton. Michel était déjà là, assis à une table ronde près de la fenêtre. Un éléphant venait d'entrer dans un magasin de porcelaine et il observait le spectacle au premier rang.

- Rhooo dis-donc, tu t'es fait tout beau dis-moi ! Je ne t'ai jamais vu aussi bien sapé !

Toujours sans un mot, il la dévisageait et son mutisme répondait aux gesticulations de la jeune femme pour ordonner ses cheveux, plier son imperméable, accrocher son sac, refaire ses lacets, couper son portable, et enfin commander deux bières. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis le Live. Elle posa les deux coudes sur la table tenant sa chope des deux mains.

- Santé à Jean-Michel Gronin !
- Santé à Gronin-le-joli-clone répondit le mathématicien en cognant sa chope.

Elle prit une mine de chipie.

- Tu l'as dit ! Santé à Gros Nain ! Quand on s'est vus au Königsbacher Bier Garten vers Koblenz, c'est là que je me suis sentie capable d'expliquer la démonstration. Mais j'avais besoin de me sentir protégée pour rester concentrée jusqu'à la fin du Live. C'est la costumière qui m'a aidée involontairement en me proposant des tenues

nases. Et si je me déguisais en Gros Nain ? Le déguisement en fait, ça m'a servi d'armure. Tu m'as vue ?

Il gardait le visage figé sur un léger sourire. Il lui tendit un paquet-cadeau.

- Cet original t'ira mieux qu'à moi à présent.

Yutta ouvrit le paquet et déplia un gilet de laine élimé.

- Un cadeau est approprié quand les mots ne suffisent pas, dit-il d'une voix douce.

Il marqua un nouveau silence.

- J'ai vu le Live au Piwipp, où on s'est vu une fois en janvier 2019. Plein de gens étaient venus pour dîner et la plupart sont restés pour le Live.
- Alors ? Ai-je été convaincante ?
- Probablement, je n'ai pas trop écouté. J'ai regardé.
- Oui bon, mais alors ?
- Je crois que les gens t'ont pris pour moi, donc tu as dû les convaincre.
- Ah bon, mais au début le directeur du FZ m'a présenté, la journaliste bla bla bla …
- En tout cas, à la fin les gens disaient ''costaud la fille !''. Ils ont retenu qu'une énigme millénaire avait été élucidée, mais je ne pense pas qu'ils soient sortis avec la compréhension de l'impact sur le ralentissement.
- C'était un peu voulu. Nous ne voulions pas mêler dans le Live la question de Pi et l'Equation Sertes. Ça a été fait par tous les médias ensuite.

Yutta le questionna sur son retour à la vie depuis qu'il avait déterré le trésor.

- Pourquoi donc Zbeul a-t-il utilisé le mot trésor à ton sujet ?
- J'ai dû dire ''secret de grande valeur'' ou quelque chose comme ça, et lui a interprété valeur marchande. C'est dingue ce que tu as accompli Yutta pour arriver jusqu'à moi parce que je n'ai jamais rien raconté à personne, et Zbeul m'a arraché cette seule confidence avec ses fly.
- Tout ça à partir de ta moto !

Le regard de la jeune femme se perdit sur le plafond décoré de panneaux peints sur bois, ornés d'un ciel bleu entouré d'une frise en feuilles d'acanthe, et décorés de roses, lilas, liserons, feuillages, et recouverts de verre.

- Je l'avais achetée à un croque-mort qui tournait la louche grave, comme ils disent à Toulon des motards qui enroulent du câble. Le phare ne marchait pas et d'autres trucs aussi, mais j'avais l'impression qu'elle ne me lâcherait jamais. Etrange de la part d'un morceau de ferraille serviteur d'un agnostique. Un flic m'a arrêté un jour. J'ai mentionné mathématiques comme déclinaison de mon état civil, et alors il m'a échangé l'amende contre des cours de math pour sa fille. Je trouvais ça si mignon que je n'y ai vu aucun abus quelconque. Je suis allé chez lui pour les fameux cours, où sa femme nous installait dans la cuisine pour nous épargner le vacarme de la télé qui marchait sans arrêt. Après une dizaine de cours, je leur ai conseillé d'inscrire la gamine à des cours de dessin. Elle portait sur les exercices de maths le regard lointain de quelqu'un qui contemple un coucher de soleil. Et puis elle couvrait ses cahiers de dessins de fleurs, de montagnes. Il était évident que le monde dans lequel elle voulait vivre serait créé par elle-même et non dicté par des équations.

Il était détendu, appuyé contre le dossier, et la dévisageait.

- Tu vas revenir me voir souvent ?

C'est la jeune femme qui le dévisageait à présent.

- Tu es tombée du ciel dans mon existence, comme un corps céleste qui se serait écrasé sur le sable que je transporte. Paf ! Je sors de ma cabine et je vois cette fille solaire qui me fait un signe.

Yutta baissa les yeux. Pour la première fois, c'était lui qui était bavard.

- Tu m'as redonné de l'allégresse, tu sais ? Avec Pi, tu m'as réveillé en quelque sorte. Quand je travaillais dans la cale, je parlais à Archimède, à Al-Khwãrismï, à Van Ceulen, à Leibniz. Ils avaient exploré le chemin de Pi avant moi. Leur parler m'a donné un esprit d'équipe, tu vois. Et la légitimité pour ''déterrer le trésor'' de Zbeul. Je pensais à toi aussi. Elle sera sur la planète qui ralentit après moi. Elle veut savoir, elle a le droit de savoir, alors c'est elle qui décide, non ? Voilà, au fond de la cale je n'ai pensé qu'à Pi, à mes lointains pairs, et à toi.

Le regard de la jeune femme se perdait ici et là en croisant celui de Michel de temps en temps. A un moment, elle réussit à bloquer son regard sur le sien.

- Ne sois pas amoureux Michel, ça serait douloureux.

Il resta immobile et répondit :

- Je ne sais pas si … si … je t'aime comme … une maitresse … ou … comme ma fille …

Yutta lui tapota sur la main.

- Je reviendrai souvent. A présent j'ai un indic à la police fluviale, je sais toujours où circule la péniche taguée la plus désirable du monde.

Yutta faisait référence à cet événement survenu une semaine après le Live. Un email du Ministère avait atterri tôt le matin dans la boite de Jonas qui demandait où le FZ avait entreposée ''le manuscrit'' comme il était nommé dans le Live. Jonas avait répondu sans réfléchir comme chacun fait avec le premier mail de la journée. Quinze minutes plus tard, un haut fonctionnaire du Ministère sifflait dans les oreilles du directeur de la rédaction que la journée ne serait pas celle qu'il avait imaginée en arrivant.

- Vous êtes un inconscient Herr Falk. Ce manuscrit a la valeur inestimable d'un manuscrit antique et vous le laissez partir sur un fleuve où à tout moment il pourrait couler ou être ferraillé au prix de l'acier !

Heureusement, les brutalités au réveil sont moins douloureuses que lorsqu'on les reçoit en pleine conscience. Jonas prit conseil auprès de Yutta, puis le temps pour ciseler une réponse.

- Herr Meyer, la péniche Rosa-Maria fait l'objet d'un bail d'exploitation qui court jusqu'en 2024. Son titulaire, Michel Kamil Groniewski, permis numéro 01-7-563-333, n'a aucune intention de le céder, mais vous pouvez néanmoins essayer et je vous souhaite bonne chance. Je comprends votre souci de léguer l'œuvre de Jean-Michel Gronin aux millénaires à venir. En la matière, j'ai plus confiance en les archives audiovisuelles nationales qu'en la durée de vie de tôles qui sont entrées dans leur quatrième âge. Là aussi, je vous laisse le soin le faire procéder à une peinture protectrice un jour où la cale est vide. Nous pouvons vous aider pour coordonner ce projet.

Yutta et Michel restèrent silencieux de longues secondes.

- Qu'est-ce qui a fait passer ta vie par Toulon ?
- J'ai suivi une ombre.

Yutta perdit son regard sur le carrelage.

- Moi aussi une année, j'ai suivi une ombre. Je sais que ça fait mal.

Ils se dévisagèrent encore.

- Crois-tu à présent au salut de ton âme, demanda la jeune femme ?
- Aucune idée. On ne peut distinguer les athées des croyants qu'à l'entrée du dernier tunnel ; et ils ne sont pas nombreux.

✧ ✧ ✧

Le 14 octobre 2021 fut annoncé un discours de la Reine Elisabeth II. La chancellerie de la royauté avait convoqué la BBC par ces simples mots : 'Her Excellence Queen Elisabeth the second is willing to talk to the world'.

Pas un mot de plus mais suffisamment pour que la rédaction de la BBC parte en ébullition et mobilise dans l'heure toutes ses équipes. Chacun avait compris qu'il s'agirait du premier discours de la souveraine britannique en dehors d'un événement royal ou d'un anniversaire de l'histoire. Une initiative inédite que n'avait précédé aucun communiqué, ni même d'aucune rumeur.

Dans l'heure, c'est-à-dire moins de soixante minutes après que Geoff Hidlin le correspondant de la BBC attitré aux affaires royales eut reçu le privilège de recevoir le message de la Couronne, tous les médias du monde entier se mobilisèrent. Il s'agissait du cinquante et unième discours de la souveraine en soixante-dix années de règne. La brutalité de l'annonce avait généré une forte excitation au sein des médias de tous types. Les journalistes, bien qu'ultra majoritairement soutien des régimes démocratiques, donnaient ainsi malgré eux une légitimité éclatante à une héritière de sang. Dans un article paru le lendemain dans Correio da Manhã, Juan Pablo de Oliveira résumait ainsi cette incongruité : 'Les souverains tolérés dans les démocraties seraient-ils devenus les icônes contemplatives se substituant avec un visage bienveillant aux dieux des missels qu'on implore et dont on reçoit trop peu ?'

Le discours était annoncé pour le 17 octobre, trois jours qui mirent les bookmakers anglais en vrille. L'hypothèse de l'abdication de la Reine fut donnée à deux contre un au début, puis plongea à vingt contre un tant le monde entier refusait de voir s'éloigner le dernier chef d'état ayant participé à la deuxième guerre mondiale. La destitution de son fils Charles comme premier héritier tenait la côte de cinq contre un. Plus drôle était l'hypothèse que la reine exprimerait publiquement son soutien à l'équipe d'Angleterre pour la prochaine coupe du monde, cotée à trois contre un, une cote artificiellement maintenue par les parieurs embrumés qui passaient directement du pub aux guichets des Ladbrokes et autre SkyBet.

Au FZ, on observait cette frénésie médiatique avec une froideur toute calviniste. Yutta risqua l'hypothèse lors d'un comité de rédaction que la souveraine anglaise pourrait s'exprimer à propos du ralentissement, qui lui valut une critique sans compassion :

- Il faut que tu décroches du sujet, ma chérie !

La jeune journaliste en produisit une chronique dans l'édition du lendemain : ''En marge du rêve de gain, le parieur ne poursuit-il pas inconsciemment une volonté d'influencer un événement à venir ? Est-on bien sûr lorsqu'on fait un pari de ne pas se convaincre d'apposer son influence personnelle sur le destin ?'' Son premier texte comportait cette comparaison, que finalement elle supprima de la version publiée : ''Si cela est vrai, n'est-il pas cocasse qu'on cherche inconsciemment à influencer les événements réels en pariant, alors qu'on influence réellement la rotation de notre planète en tournant inconsciemment une essoreuse à salade ?''

✧✧✧

Le 17 octobre à 15 heures, les dirigeants du FZ et toutes ses plumes se pressèrent en salle de rédaction pour écouter en silence le discours de la reine d'Angleterre. Penché en avant les coudes posés sur les cuisses, Jonas avait le regard rivé sur les chaussures. Ludolf était assis à ses côté. Le dos raide, son regard fuyait vers l'infini. Yutta n'était pas venue. Prétextant une migraine le matin, elle était restée prostrée chez elle. Recroquevillée sur son canapé et enroulée dans un plaid de laine épaisse, elle serrait le tissu dans ses poings et les tenaient devant sa bouche, regardant immobile le carré de lumière cathodique.

Debout derrière un pupitre ordinaire et devant un intérieur classique sans drapeau ni insigne national, la souveraine, pour tout préambule, ajusta plusieurs fois ses lunettes d'une main fébrile.

> *Quand la fatalité du ralentissement a été actée, j'ai voulu comprendre. Seule. J'ai sollicité des femmes et des hommes de science pour répondre à des questions naïves, et je leur adresse ma plus gracieuse sympathie pour leur temps et leur discrétion. Ma requête majeure était ''sommes-nous une espèce surnaturelle'' ? Autorisée à modeler les lois de la nature ? Je suis convaincue que non. Nous sommes merveilleusement adaptatifs, mais d'autres espèces le sont*

aussi. Notre défense et notre principal atout est l'intelligence, cette faculté à comprendre très vite notre environnement et à anticiper les menaces. Je me suis replongée dans les accomplissements de mes prédécesseurs sur le trône d'Angleterre, je ne distingue aucune variation du niveau de cette intelligence sur des siècles. Je fais le même constat en examinant les sciences et les arts qui sont à ma portée. Notre performance individuelle n'aurait donc pas augmenté au fil du temps. On pourrait même redouter qu'elle baisse à l'avenir avec l'atténuation de la terrible sélection naturelle que les états garantissent à présent. C'est donc au développement de la lucidité collective, notre faculté à archiver et à transmettre, que nous devons de maîtriser autant les éléments. Pour le meilleur ou pour le pire, dans la connaissance ou dans l'ignorance. Nous dominons aujourd'hui le vivant et nous découvrons avec la roue que notre influence s'étend au cosmos. Comment juger cet abus ? J'ai souhaité appréhender cette nouvelle menace. J'ai invité les scientifiques glaçants du HBO dans les murs sévères de Balmoral. J'ai reçu les espiègles chercheurs du SYRTE sous les dorures de Buckingham. Je suis allée en secret à Francfort discuter avec la presse libre. Et j'ai bravé les interdits attachés à ma personne pour aller à la rencontre de ce mathématicien apathique qui a acté la menace de la roue et l'avait pressentie longtemps auparavant. Ce voyage dans la connaissance et leurs regards désemparés m'ont terrifiée. Notre espèce serait-elle toxique ? Gardons-nous de chercher des coupables, nous le sommes tous. Contempteurs, consommateurs, financeurs, inventeurs. Coupables de gourmandise du progrès. Nos ancêtres l'ont plébiscité autant que nous, alors ne cherchons pas dans le lointain passé non plus. Nos errements ne sont que le reflet de nos ambitions sans limite, et c'est sans doute sur ce trait de caractère que nous sommes différents. Je comprends de la prise de conscience écologique que la majorité d'entre nous aspire à ce que notre espèce redevienne anonyme. Pour ceci faut-il interdire ? Je ne crois pas. Ce serait contraire à nos aspirations et l'histoire nous l'a enseigné. Je suis parmi vous depuis près d'un siècle et je nous discerne bien plus de grandeur que de travers. Alors si nos excès sont le résultat de nos ambitions, ne devons-nous pas orienter nos principes communs vers un raisonnement de cette ambition ? La passion dévorante des plus

énergiques d'entre-nous, et l'appétit de tous pour le spectacle que ceux-ci génèrent, a fait évoluer notre espèce à une vitesse inouïe dès lors qu'un nombre suffisant n'a plus eu faim. Une telle allure est-elle pérenne ? Nous savons aujourd'hui que non. Une telle précipitation est-elle agréable ? Je nous invite à méditer cette question. Si comme moi vous réalisez que cette frénésie amuse et fatigue, alors peut-être faut-il songer ensemble à en ralentir la cause. La roue, symbole de vitesse et de démesure, nous révèlerait donc qu'est venue l'heure de freiner notre ardeur. Et d'ailleurs, ne suis-pas bien placée pour questionner l'ambition ? De mon ancêtre Anne qui conduisit les guerres intercoloniales du nouveau monde à Edouard VII qui paracheva la guerre des Boers, nombreux de mes ancêtres ont légué à l'histoire leurs excès de convoitise. Et moi-même à l'inverse, n'ai-je pas été tancée pour avoir traversé le siècle en silence ? Pour manque de gloriole ? Serai-je un exemple du décalage entre les excès d'ambition de notre espèce et notre intérêt commun ? Ce serait certainement présomptueux. J'ai été choisie par le hasard d'une généalogie qui s'étire sur quatre siècles. Je ne suis pas votre élue. Les élus sont ceux que nous désignons pour décider à notre place de manière sereine. N'attendons pas d'eux qu'ils fassent des choix à l'insu de la majorité. C'est pour cela que je n'ai jamais cherché à les influencer et pour cela que je m'adresse à vous en usant de ma notoriété. Tous ceux qui savent lire me connaissent, et je devine que les autres échangeraient volontiers un fastidieux cours de monarchie anglaise contre ce savoir précieux. Pour l'heure, que pouvons-nous faire d'autre qu'accepter la fatalité et bâtir dessus ? Les jours vont rallonger, ai-je donc appris. Faisons-en alors meilleur usage.

✧ ✧ ✧

Yutta regardait ce numéro affiché sur le cadran quand son doigt sembla s'approcher de la touche verte sans son commandement.

A l'autre bout du fil, Franck posa son outil à côté de la moto, essuya ses mains plutôt propres avec un chiffon plutôt sale, puis décrocha, prêt à recevoir une demande de révision ou un pneu crevé.

- Plein Pot j'écoute …

- Bonjour Franck, c'est Yutta !
- Euh, … oh, Yutta … Yutta … d'Allemagne ?
- Oui, oui, c'est moi … c'est moi … je …

Il l'interrompit

- Ecoute, Louis n'est pas encore arrivé. Tu sais il a roulé ce week-end alors on ne le verra pas avant onze heures ou …
- Non mais je n'appelle pas pour Louis. Je suis à Toulon là, on dîne ensemble ce soir ?